

ALBERT GABRIEL

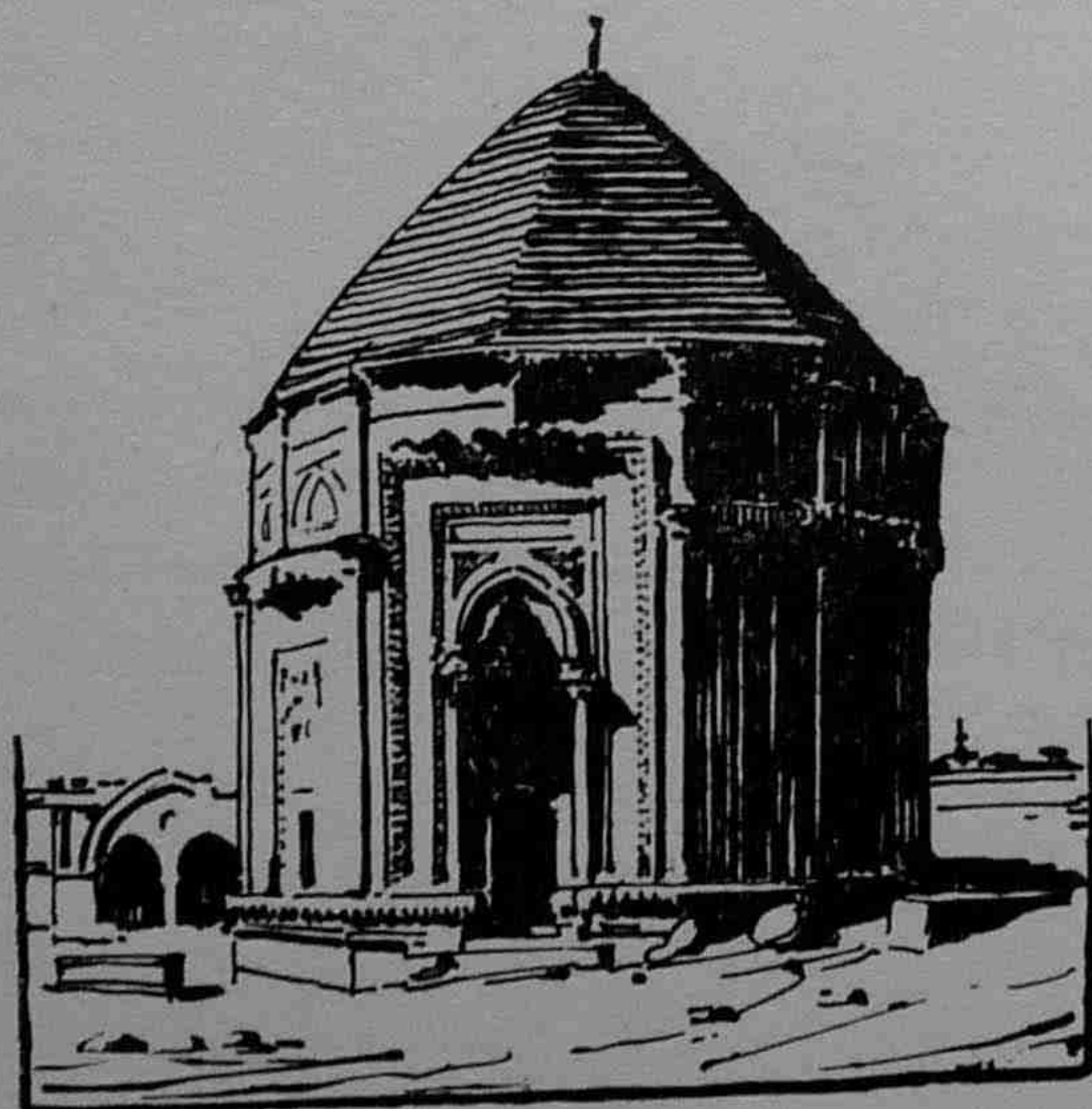
PROFESSEUR AUX UNIVERSITÉS DE STRASBOURG ET DE STAMBOUL
DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE STAMBOUL

MONUMENTS TURCS D'ANATOLIE

TOME PREMIER

KAYSERI-NIGDE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE TURC DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
1, RUE DE MÉDICIS (VI^e)

1931



PRÉFACE

L'objet principal de cette publication est de fournir aux historiens de l'art islamique des documents aussi complets que possible sur les monuments turcs de l'Anatolie. Tous ces documents, relevés et photographies, sont inédits et, sauf de rares exceptions que je signalerai, les monuments auxquels ils se rapportent n'ont jamais été publiés. Voici dans quelles conditions les matériaux qui constituent la partie la plus substantielle de la présente étude ont été rassemblés.

En janvier 1926, l'Université de Stamboul, en m'invitant à occuper la chaire d'archéologie, me demandait de faire place dans mon enseignement à l'examen des antiquités nationales. J'avais, depuis de nombreuses années déjà, parcouru des régions étendues de l'Anatolie, notamment les vilayets de Brousse, de Smyrne, d'Aydin, de Konya, d'Antalya et d'Adana, mais il m'apparut rapidement que mon enquête devait être reprise et étendue à tout le territoire de la République. Il n'existait, en effet, aucune publication qui permît de fonder sur des bases solides une étude d'ensemble des antiquités islamiques de la Turquie.

Le Ministère de l'Instruction publique d'Ankara auquel je soumis mes projets leur réserva le meilleur accueil. Non seulement il voulut bien assumer les frais des voyages nécessaires mais encore il me fit accompagner, dans chacun de mes déplacements par de hauts fonctionnaires turcs, tout particulièrement qualifiés pour m'aider dans mes recherches. C'est ainsi qu'en octobre-novembre 1927, je parcourus, avec Fehmi Edhem Bey, Directeur de la Bibliothèque Universitaire de Stamboul, le trajet suivant : Stamboul, Kutahya, Afion Karahisar, Akshehir, Konya, Karaman, Niğde, Aksaray, Sultan Khan, Nevsehir, Kayseri, Ankara, Stamboul. En avril-mai 1928, avec Aziz Bey, Inspecteur général des Antiquités, je visitai à nouveau Kayseri, où je séjournai une semaine puis j'étudiai successivement les monuments de Sivas, Tokat, Niksar et Amasya. En octobre-novembre 1928, je fus accompagné par Ahmed Tevhid Bey, Inspecteur général des Bibliothèques, et revis Niğde et ses environs puis Adana et Tarsus. De là, par Mersina et la côte, nous atteignîmes Selefke et, par le Taurus, Mut et Karaman. Nous fîmes, pour terminer, un séjour à Konya. En octobre-novembre 1929, je revins à Kayseri et à Sivas où je vérifiai mes relevés antérieurs et complétei ma documentation sur ces deux villes. Enfin, en octobre-novembre 1930, j'achevai, en compagnie de Tevhid Bey, l'étude de la région comprise

entre Sivas et la mer (Tokat, Amasya, Merzifun) et visitai Divrik. J'ai donc parcouru jusqu'à ce jour la plus grande partie du territoire turc où puisse circuler un étranger (Fig. A).

Le présent volume est consacré à l'étude des monuments répartis dans les vilayets de Kayseri et de Nigde. Bien que cette division en vilayets soit purement artificielle, c'est celle que j'ai adoptée parce qu'elle correspond aux subdivisions politiques actuelles. Elle permettra simplement de présenter les faits avec plus de clarté, mais il est bien entendu que le vilayet ne possède pas toujours une signification historique et que les monuments qui y sont répartis ne constituent nullement une école spéciale. Le volume suivant, en cours d'impression, comprendra les vilayets d'Amasya, de Tokat et de Sivas.

Pour chaque ville importante, je donne une brève notice historique et une nomenclature des édifices en y joignant, si possible, un plan d'ensemble. Je n'étudie pas tous les monuments, mais seulement ceux qui, à quelque titre que ce soit, présentent un intérêt archéologique. Je me borne, dans tous les cas, à décrire les édifices, à noter leurs particularités et à les dater. Je ne fais appel à des comparaisons que là où elles me paraissent nécessaires pour affirmer un type, dégager un principe ou aider à préciser une date incertaine. Plus tard, dans une synthèse indépendante qui utilisera les conclusions de ces analyses, je tenterai de classer les formules monumentales et décoratives et de tracer le tableau de leur évolution.

Les monuments possèdent en général des inscriptions qui les datent exactement et donnent les noms de leurs fondateurs. On y relève également des signatures de maîtres d'œuvres ou d'ornemanistes, et tous ces textes sont, pour l'histoire et l'archéologie, d'un intérêt de premier ordre. Ils ont été, pour la plupart, publiés par des érudits turcs qui ont ainsi, dans une très large mesure, facilité mon travail. Parmi eux, il faut citer en première ligne Halil Edhem Bey, Directeur général des Musées, auquel je me permets d'adresser ici l'expression de mon respect et dont le nom, qui fait autorité en la matière, sera fréquemment répété au cours de ces pages. On verra dans les volumes suivants quelle importante contribution m'ont fournie les recueils épigraphiques dus à Ismail Hakki Bey, Mehmed Behdjet Bey, Mubarek Ghalib Bey, ainsi que les articles historiques publiés dans les revues turques.

J'ai trouvé, en cours de route, diverses inscriptions inédites et je publie ci-après quelques-unes d'entre elles. Les copies ont été vérifiées sur place ou d'après des photographies par Ahmed Tevhid Bey qui m'a fourni toutes les traductions qui figurent dans cet ouvrage. En outre, je dois à l'érudition du savant numismate turc de très nombreux renseignements historiques qui m'ont été très précieux. Je lui garde une très sincère reconnaissance de ses bons offices et de la généreuse collaboration qu'il m'a toujours accordée.

Grâce à mon excellent ami Fehmi Edhem Bey qui m'accompagna durant mon voyage de 1927, j'ai pu utiliser largement les ressources de la Bibliothèque Universitaire qu'il dirige. Très souvent j'ai fait appel à sa cordiale obligeance et il a bien voulu, notamment, revoir les traductions de textes turcs utilisées au cours de ces pages. Je suis heureux de lui adresser ici, en même temps que l'expression de ma sincère amitié, mes très chaleureux remerciements.

Ce m'est un devoir de reconnaître publiquement l'appui moral que m'a prêté mon savant

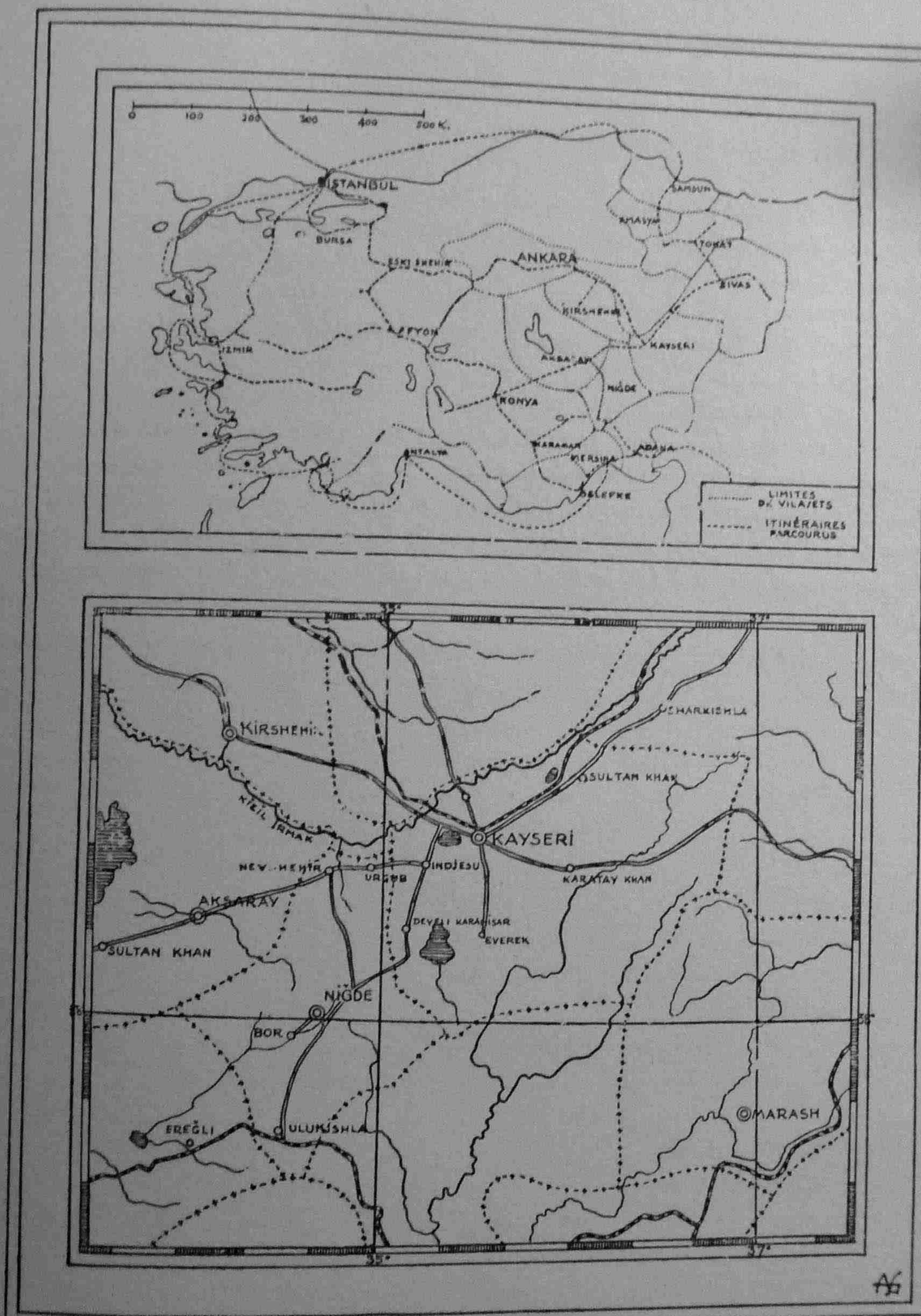


FIG. A.

1) VOYAGES EN ANATOLIE. — 2) VILAYETS DE KAYSERİ ET DE NİĞDE.

collègue Fuad Bey Köprülüzade, doyen de la Faculté des Lettres de Stamboul, dont tous les spécialistes connaissent l'activité et les travaux : il m'a donné, durant une collaboration de cinq années des preuves répétées de son estime et il a toujours examiné mes propositions avec l'esprit le plus impartial. Je lui dois, en grande partie, d'avoir pu mener à bonne fin la tâche que je m'étais tracée.

A Ankara, Kemal Zaim Bey, Secrétaire d'État à l'Instruction Publique, m'honora, dès mon arrivée, de son entière confiance et voulut bien mettre au service de mes projets toute l'autorité que lui conféraient ses hautes fonctions. Son successeur, Mehmed Emin Bey, mon ancien collègue à l'Université de Stamboul, me réserva, en toutes circonstances, le plus cordial accueil et ses interventions efficaces, en faveur de mes recherches, attestèrent l'intérêt avec lequel il les suivait.

Au cours de mes voyages, dans les chefs-lieux des vilayets comme dans les plus humbles villages, j'ai rencontré de précieux auxiliaires : des professeurs, des instituteurs, de simples paysans ont guidé mes pas et m'ont servi de leur mieux. Je n'oublierai ni leur franche hospitalité ni leur zèle désintéressé et j'associerai leur souvenir à celui de mes amis de Stamboul et d'Ankara, dont la sympathie m'est chère. Les uns et les autres ont resserré les liens qui, de longue date, m'unissent à leur pays et c'est dans une atmosphère de confiance mutuelle que j'ai poursuivi mon travail.

Que tous ceux qui m'accordèrent si généreusement leur appui soient assurés de ma vive gratitude.

Stamboul, Décembre 1930.

TRANSCRIPTIONS

Etant donné la diversité d'origine des noms de personnes et de lieu et les variations de leur prononciation en arabe, en persan et en turc, on ne saurait, sans compliquer à l'extrême la typographie, établir un système de transcription entièrement satisfaisant. Je me suis résigné à des compromis et à des concessions inévitables et ceci d'autant plus volontiers que le présent ouvrage ne prétend, en aucune manière, à la rigueur d'une étude philologique.

En principe, dans les traductions d'inscriptions arabes, *imprimées en italique*, j'adopte les règles essentielles de la transcription courante appliquées, entre autres, par MAX VAN BERCHEM dans son *Corpus Inscriptionum Arabicarum*. Toutefois, j'emploie le *k* au lieu de *q* et j'écris *Kilidj* au lieu de *Qylydj*; etc. Je rends ainsi par *ı* le son de l'*i* sourd turc.

Dans le texte, *quelle que soit l'origine des mots*, je supprime les points sous *h, d, t, z, k*. Je rends donc ص par *s*; ض par *d* ou *z*; ط par *d* ou *t*; ظ par *z*. ق et ك sont l'un et l'autre transcrits par un *k*.

Ce sont là d'ailleurs les simplifications essentielles appliquées dans la nouvelle orthographe turque en caractères latins. Si je ne l'ai pas adoptée intégralement, c'est parce que les noms propres historiques, d'origine arabe ou persane, ont reçu, depuis longtemps déjà, dans les langues occidentales, une forme définitive et internationale dont il était impossible de ne pas tenir compte. En conséquence, je continuerai à transcrire : خ = *kh*; ذ = *dh*; غ = *gh* (1). D'autre part, les lecteurs sont accoutumés aux transcriptions : ج = *dj*; چ = *tsh*; ش = *sh*, que j'ai préférées aux lettres correspondantes *c, ç* et *s* du nouvel alphabet turc. En général, il suffira, pour retrouver l'orthographe turque actuelle de remplacer : *dj* par *c*; *tsh* par *ç*; *kh* par *h*; *dh* par *d* ou *t*; *sh* par *s*; *gh* par *ğ* (2); *ı* par *i* (*i* sans point).

(1) J'écris cependant : *Halil Edhem* au lieu de *Khalil Edhem* parce que cet auteur a depuis longtemps transcrit son nom de cette manière (Cf. C. I. A., III₁). L'orthographe actuelle serait *Halil Etem*.

(2) J'ai toutefois utilisé le *ğ* dans le mot *Niğde*, fréquemment répété, et qu'on orthographie d'ordinaire *Nigdé* en français.

Je rends librement les noms de dynastie à terminaison gréco-latine : *Seldjoukides* à côté de *Seljuk* ; *Mengoudjekides* à côté de *Mengudjek*. J'ai employé la forme libre *Mohammed*, de préférence à *Muhammad* (1).

Enfin, j'ai francisé certains mots, très fréquemment employés, qui n'ont pas dans notre langue un équivalent exact. J'écris *médressé* et *turbé*, mais j'utilise également les formes turques : *medrese*, *türbe*. On trouvera donc : *Médressé de Khuand* et *Sahibiye medresesi* ; *Turbé de Khudavend* et *Döner türbe*. Le mot *ivan* désigne les grandes salles des médressés, largement ouvertes sur la cour : j'écris un *ivan*, des *ivans* (2).

BIBLIOGRAPHIE

Un index bibliographique complet de tous les ouvrages cités accompagnera le dernier volume de cette publication. Les références qui figurent dans les notes donnent d'ailleurs, une fois au moins pour chaque ouvrage, des indications bibliographiques précises. On notera les abréviations suivantes :

C. I. A. = MAX VAN BERCHEM, *Corpus inscriptionum Arabicarum* (Dans les *Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, Le Caire, 1904, sq.). Le volume le plus fréquemment cité (C. I. A., III, 1) correspond au tome I^{er}, seul paru, de la III^e partie du *Corpus*, consacrée à l'Asie Mineure. Il est dû à la collaboration de MAX VAN BERCHEM et HALIL EDHEM et comprend deux fascicules, le premier publié en 1910, le second (*index*) en 1917. L'ensemble se rapporte au groupe Sivas-Divrik (Siwas-Diwrighi). Cette belle étude, qui devait s'étendre à toute l'Anatolie, a été interrompue par la mort de Max Van Berchem. L'œuvre, en ce qui concerne l'Égypte, la Palestine et la Syrie, a été reprise et sera poursuivie par G. Wiet.

J. A. = *Journal asiatique*.

J. H. S. = *Journal of Hellenic Studies*.

Z. D. M. G. = *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*.

W. Z. K. M. = *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.

Parmi les ouvrages en langue turque, j'ai utilisé notamment :

HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, Stamboul, 1334 (1915).

HALIL EDHEM, *Anadoluda islami kitabeler*, ds. *Tarihi osmani endjumeni medjmuasi*, 1331, p. 577-591, 641-662, 728-753.

(1) Pour un personnage contemporain, j'écris *Mehmed*. (Orthographe actuelle : *Mehmet*).

(2) On pourrait dire également : un *livon*.

HALIL EDHEM, *Karamanoghlari hakkında vesatî mahkûke*, ds. *Tarihi osmanî endjumeni medjmuası*, 1327, n^{os} 11 et 12 ; 1328, n^{os} 13 et 14. — Je cite l'article d'après la pagination du tirage à part.

HALIL EDHEM, *Düvelî islamiye. Tarihi methallerile takvimi ve ensabı djevelleri muhtevîdir*, Stamboul, 1917. (Traduction des *Mohammadan Dynasties*, de LANE-POOLE, avec de nombreuses additions et corrections qui, sur bien des points, font de ce travail une œuvre originale).

ISMAIL HAKKÎ, *Kitabeler (Tokat, Niksar, Turhal, Pazar, Amasya)*, Stamboul, 1345 (1927).

INDEX

L'index alphabétique général sera publié en même temps que le dernier volume du présent ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

KAYSERİ

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE

I. — ÉTAT ACTUEL

Kayseri est bâti à mille mètres d'altitude, au pied du mont Argée (1). Les premières ondulations du puissant massif commencent aux portes de la ville que dominant, au Sud la masse géante de la montagne et ses sommets neigeux (Pl. I) (2). Au Nord, s'étend une plaine marécageuse, parsemée de rares bouquets d'arbres et bordée de collines dénudées : c'est le bassin du Kara Su, affluent du Kizil Irmak (Fig. 1) (3).

Qu'on vienne d'Indjesu, de Yosgat ou de Sivas, en suivant une des grandes routes qui conduisent à Kayseri, on aborde la ville par le Nord. Elle apparaît de loin, largement étalée à la base de la montagne, dans un cadre naturel d'une âpre beauté. Bientôt on distingue les coupoles et les minarets des mosquées et les murailles sombres du Château, puis, on voit émerger au-dessus des terrasses d'argile les nombreuses turbés pyramidales que coiffent des nids de cigognes et qui sont les monuments les plus caractéristiques de la cité.

(1) En turc : ار جييس طا غي = *Erdjiyes daghı*. — MORDTMANN estime que la forme *Erdjish* qu'on trouve dans les récits de voyageurs et dans la carte de KIEPERT, n'a jamais été en usage (MORDTMANN, *Anatolien*, p. 140).

(2) Une vue du massif de l'Argée figure dans TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, Pl. 85. — Cf. OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, Pl. VIII (Vue de la ville avec les

murailles du Château au premier plan); BANSE, *Die Türkei*, fig. 21.

On a signalé le caractère septentrional que revêtent, pendant l'hiver, Kayseri et la campagne environnante (C. CALLIER, *Voyage en Orient*, p. 260).

(3) Ce croquis a été dessiné d'après R. KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, C, IV, Kaisarije. — Sur la géographie de cette région, voir TCHIHATCHEFF, *Asie Mineure*, I, 439 sq.

[illegible]

FIG. 1. — RÉGION DE KAYSERİ.

judicieux de remarquer que son emplacement fut mal choisi (BARCKLEY, *A ride through Asia Minor and Armenia*, p. 142), sur un terrain plat où il est difficile d'établir un système convenable d'égouts. Cette situation topographique peut expliquer, en partie, l'extrême malpropreté de Kayseri signalée, avec quelque exagération d'ailleurs, par divers voyageurs (BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 56 sq.; MORDTMANN, *Anatolien*, p. 140; ROTT, *Kleinasiatische Denkmäler*, p. 155 sq.). Et pour être équitable il faut reconnaître qu'un réel progrès a été accompli durant ces dernières années par les autorités locales.

poussière, un amas de maisons grises dont les murs de lave s'égaient rarement d'un détail pittoresque (1).

Les monuments historiques sont, pour la plupart, en piteux état et nombre d'entre eux ne subsistent plus qu'à l'état de ruines. Ceux-là même qui, encore affectés au culte, ont gardé leur destination première, ont été l'objet, trop souvent, de restaurations maladroites dont l'effet est des plus fâcheux. Les uns et les autres de ces édifices sont d'ailleurs de dimensions modestes. Bâties en matériaux robustes, suivant une technique sans artifices, ils n'ont jamais possédé une ornementation céramique ou sculpturale aussi somptueuse et aussi abondante que celle des monuments de Konya ou de Sivas : le décor, parcimonieusement réparti, reproduit avec quelque monotonie des thèmes traditionnels et ne s'applique guère qu'à la voussure d'un portail, à l'encadrement d'un mihrab, à quelques bandeaux ou corniches.

Cependant, les mosquées défigurées par des badigeons multicolores (2), les médressés transformées en magasins de dépôt ou en écuries (3), les turbés abandonnées qui, dans la solitude des cimetières se désagrègent et s'effritent lentement, tous ces édifices forment encore un groupe architectural d'un haut intérêt historique et archéologique, aussi bien par le nombre et la diversité des monuments que par le sobre caractère dont ils sont empreints (4).

(1) La Cappadoce fut toujours très pauvre en bois de construction (STRABON, XII, 2, 7). L'emploi presque exclusif de la pierre et de l'argile donne à la ville un aspect de tristesse, mais non pas de misère, comme le dit TEXIER (*Description de l'Asie Mineure*, II, 57).

(2) Dans toute la Turquie, les habitants de Kayseri sont considérés comme des spécialistes dans la peinture en bâtiments. Cette industrie, ils l'ont largement exercée à Stamboul, dans certaines mosquées qui furent atrocement défigurées. A Kayseri, ils ne se sont pas contentés de « décorer » l'intérieur des édifices. Ils ont souvent, à l'extérieur, peint à l'huile la pierre elle-même et les ornements sculptés. Notre planche X, 1, qui reproduit le portail de *Külük Djamii* donnera un échantillon de leur savoir-faire. D'ailleurs, depuis que cette photographie a été prise, de nouvelles couches de peinture ont avivé les tons qui commençaient à

s'atténuer. Seul, un règlement d'utilité publique appliqué avec fermeté pourrait mettre fin à ces pratiques absurdes.

(3) Lors de mon dernier passage à Kayseri (octobre 1929), certaines médressés étaient devenues des cantonnements pour les troupes de la garnison. C'est le sort le plus néfaste qui puisse échoir à un monument historique.

(4) Que MORDTMANN ait été déçu (*enttäuscht*) en présence des monuments seldjoukides de Kayseri, rien de plus naturel, s'il s'attendait à trouver dans cette ville des trésors d'architecture. Mais il semble n'avoir visité qu'un nombre très restreint d'édifices dans lesquels il voit : « ...eine Künstlerlei... welche allen Begriffen von Architektur widerspricht, und ungefähr denselben Eindruck macht wie der schiefe Turm von Pisa. » (MORDTMANN, *Anatolien*, p. 492-493). C'est là un jugement aussi étrange qu'inattendu.

II. — HISTOIRE (1)

Le nom turc de *Kayseri* (قيسري) (2) dérive du grec *Καίσαρεια* (lat. *Caesarea*), désignation que reçut, sous le règne de Tibère, la capitale de la Cappadoce (3). Auparavant, elle était appelée *Εὐσεβεία* (*Eusebeia*) ou *Μαζακά* (*Mazaka*) (4).

Il est généralement admis que la ville actuelle n'occupe pas l'emplacement de Mazaka qui devait s'élever au Sud, à deux kilomètres environ, sur un contrefort du mont Argée. Le site porte encore le nom d'*Eski Shehir* (l'ancienne ville) ou d'*Eski Kayseri* (l'ancienne Césarée) (5). Il a été décrit à diverses reprises, par des voyageurs qui purent y observer des vestiges significatifs de constructions antiques et byzantines (6). Les quelques pans de murs qui subsistent aujourd'hui, au-dessus du sol, attestent la présence sur le mamelon d'établissements importants dont il serait d'ailleurs difficile de fixer la date exacte (7).

Selon certains auteurs, saint Basile, dès le IV^e siècle, aurait construit son église et son monastère au Nord de la capitale primitive. Dans la suite, ce sanctuaire et ses annexes

(1) Sur l'histoire de la ville antique, voir PAULY-WISSOWA, *Real Encyclopädie*, s. v. *Caesarea*, V, p. 1289; OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 173 sq. — Sur l'histoire de la ville turque, voir M. STRECK, *Encyclopédie de l'Islam*, s. v. *Kaisariya*, et surtout HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. X-XIV.

(2) *Kayseri* est l'orthographe officielle, depuis l'adoption des caractères latins. Les formes arabes sont *Kaisariya*, *Kaisariya*, *Kaisariya*.

(3) Selon RAMSAY (*Historical Geography of Asia Minor*, p. 303 sq.), ce serait Claude et non Tibère qui aurait donné à *Mazaka* le nom de *Caesarea*. Cette opinion repose sur de faibles témoignages (PAULY-WISSOWA, *Real Encyclopädie*, art. cit.).

Les voyageurs français désignent généralement la ville sous le nom de *Cesarée* ou *Cesarée de Cappadoce*. Dans les autres langues européennes, on transcrit approximativement les formes arabe ou turque. Ainsi HANS SCHILTBERGER écrit *Gayssaria* (*Reysebach*, 18, 22), et *Gassaria* (*Ibid.*, 54, 22).

(4) Julien l'Apostat rendit à la ville, pour un temps, sa dénomination primitive de *Μαζακά* (*Chronique de Michel le Syrien*, VII, 5, 144; trad. CHABOT, I, p. 280).

(5) Divers auteurs relatent que les ruines d'*Eski Kayseri* sont appelées en arménien *Zorzot*. Il semble bien que ce soit LEJEAN qui ait le premier recueilli cette information: il ajoute qu'en arménien, *Zorzot* signifie ruine (G. LEJEAN, *Itinéraire*

de Iuzgat à Kaisariéh, p. 7-8). — Aujourd'hui personne n'a souvenir de cette appellation et d'ailleurs *Zorzot* n'est pas un mot arménien: *tsortsor*, qui s'en rapproche, signifie *vallon*, *ravin*, et *tsortsorot* a le sens de *lieu raboteux*, *accidenté*. (Communiqué par M. KARST, de Strasbourg).

(6) La plupart des voyageurs qui ont visité *Kayseri* font au moins une allusion à ces ruines. On trouve des détails assez précis dans: P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. Paris, 1712, I, p. 175 sq. (éd. Amsterdam, 1714, I, p. 139 sq.). KINNEIR, *Voyage*, trad. française, I, 162-163; TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 47 et 53 sq. Voir également: HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, II, 262; AINSWORTH, *Travels and Researches in Asia Minor*, I, 224; CUINET, *Turquie d'Asie*, I, 312 sq.; GARSTANG, *The Land of the Hittites*, p. 23.

LEJEAN a donné un plan minuscule de ces ruines, au 1/60.000^e (art. cit., pl. hors-texte); une médiocre photographie du site figure dans H. von SCHWEINITZ, *In Kleinasien*, fig. 41, p. 121.

(7) On ignore à quelle époque l'ancienne ville fut définitivement abandonnée. Le seul monument islamique qu'on y rencontre est une mosquée, reconstruite en 1241 (1825), mais dont la fondation est certainement beaucoup plus ancienne. Consacrée à Seid Battal Ghazi, elle est, aujourd'hui encore, un lieu de pèlerinage renommé. Cf. TAESCHNER, *Anatolische Forschungen*, p. 113 (Z. D. M. G., 1928).

seraient devenus le noyau de la ville byzantine à laquelle se superposa plus tard la ville islamique. (1)

L'antique Mazaka n'était pas fortifiée (2). La ville nouvelle fut entourée de murailles, à une époque indéterminée, mais, en tout cas, antérieurement au règne de Justinien. L'intervention de cet empereur eut pour objet, en effet, de réduire le périmètre d'une enceinte démesurée et difficile à défendre. Il éleva de nouveaux remparts, d'un développement moindre, mais capables de protéger la ville de manière efficace (3). Nous verrons plus loin, en étudiant l'architecture militaire de Kayseri, dans quelle mesure les Turcs purent utiliser les fortifications du VI^e siècle (4).

Les autres monuments grecs de Césarée n'ont exercé aucune influence directe sur les formes artistiques adoptées par les conquérants. Quelques éléments architectoniques, de provenance antique ou byzantine, ont été remployés, très rarement d'ailleurs, dans les mosquées ou les médressés (5) et utilisés tels quels par raison d'économie, dans des édifices dont l'inspiration demeure strictement islamique. Ces éléments — fûts de colonnes, bases ou chapiteaux — sont de faibles dimensions et peuvent provenir d'un lieu plus ou moins éloigné. De leur présence dans un monument turc on ne saurait déduire aucune information relative à la topographie de la ville byzantine dont les vestiges *in situ* sont très peu nombreux (6).

Ainsi, entre l'histoire monumentale de *Caesarea* et celle de *Kayseri* il n'existe aucun lien direct et les seuls événements historiques qui peuvent offrir quelque intérêt pour la présente étude datent de la période musulmane. Encore convient-il de noter que les randonnées des Arabes à travers l'Anatolie et l'occupation de Césarée en 107 (725) et en 108 (726) (7) n'eurent aucune conséquence durable. La ville était alors prospère et renommée

(1) SOZOMÈNE, *Hist. Eccl.*, VI, 36 ; SAINT-GRÉGOIRE DE NAZ., *Oratio*, XLIII, 63. Cf. W. RAMSAY, *The Church and the Roman Empire*, p. 464.

(2) STRABON, XII, 2, 7.

(3) PROCOPE, *De aedificiis*, V, 4, 7 sq. — Selon Procope, l'enceinte primitive entourait « des collines, distantes les unes des autres..., des jardins, des pâturages... et les maisons de la ville n'avaient pu la remplir ». Peut-être retrouverait-on dans la campagne les traces de ce rempart. CUINET signale la présence, sur le site d'Eski Kayseri d'un mur de défense et de deux tours, dont d'ailleurs, je n'ai pu retrouver les vestiges (CUINET, *Turquie d'Asie*, I, 312). Il est possible que ces ouvrages aient appartenu à l'enceinte primitive.

(4) Cf. inf. p. 21.

(5) En particulier dans *Ulu Djami* (V. inf., p. 32) et dans *Khatuniye medresesi* (V. inf., p. 70).

— On a transporté au lycée quelques fragments antiques provenant de Kayseri ou des environs.

(6) ROTT (*Kleinasiatische Denkmäler*, p. 157) ne signale que des « kärgliche Trümmer und Fundamentreste ». Les ruines byzantines les plus importantes sont celles que reproduit notre Plaque XXVII, 1, et où l'on pourrait voir les restes d'une église. Le sol semble avoir été exhausé de plusieurs mètres en cet endroit qui correspond au point D de nos fig. 2 et 3.

Je n'ai pas trouvé trace des églises signalées par CUINET (*Turquie d'Asie*, I, p. 310-311) ni de la vaste salle voûtée de seize pas de long sur trente pieds de hauteur, dont fait mention KINNEIR (*Voyage*, trad. française, I, p. 163-164).

(7) E. W. BROOKS, *The Arabs in Asia Minor*, ds. *J. H. S.*, 1898, p. 198 et 199 ; WEIL, *Geschichte der Chalifen*, I, 637. — Cf. *Chronique de Denys de Tell-Mahré*, éd. CHABOT, p. 77 (traduction).

pour la beauté de ses édifices et pour son opulence et l'enceinte fortifiée pouvait encore, semble-t-il, opposer aux envahisseurs une sérieuse résistance (1).

Certains chroniqueurs byzantins relatent que, vers 463 (1070), Alp-Arslan, ayant passé l'Euphrate, entra à Césarée où il enleva les portes du reliquaire de saint Basile enrichies de pierreries (2), mais il est peu probable que le prince seldjoukide se soit avancé si loin vers l'Ouest. En tout cas, l'installation définitive des Turcs dans cette région n'eut lieu que quelques années plus tard, vers 470.

C'est à cette date que Danishmend Ahmed Ghazi avec l'aide de Kılıdj-Arslan fonde une principauté ayant Sivas comme capitale (3). Il conquiert successivement Amasya, Tshankri, Tshorum, Niksar, Albistan et Malatya. A Ahmed Ghazi succède son fils, Melik Ghazi dont un des lieutenants, Tursan Bey, occupe Césarée en 475 (1082) (4). Après la mort de Melik Ghazi, son frère et successeur Yaghi Basan règne sur Amasya et Ankara, et un neveu de Yaghi Basan, Dhu'l Nun reçoit en partage Sivas et Kayseri. Cependant, les Danishmendides sont devenus faibles et leurs territoires tentent la convoitise de Kılıdj-Arslan II qui prend Sivas et Kayseri (5). Dhu'l Nun sollicite alors l'intervention de l'atabeg de Syrie qui lui envoie une armée pour l'aider à reconquérir les villes perdues. Mais Dhu'l Nun meurt et son fils Ismail est assassiné à l'instigation de Kılıdj-Arslan : c'est la fin de la domination des Danishmendides à Kayseri (6).

Placée sous l'administration directe des Seldjoukides de Konya, Kayseri ne tarde pas

(1) La ville fut assiégée à deux reprises, chaque fois pendant dix jours. Après le second siège, « les chefs sortirent et convinrent de donner un tribut... » (*Chronique de Michel le Syrien*, éd. CHABOT, II, p. 441).

(2) GIBBON, *Histoire*, trad. GUIZOT, T. XI, Ch. LVII, p. 223-224 (D'après les historiens byzantins).

En fait, le reliquaire de l'église Saint-Basile, recouvert du bois de la vraie Croix et enrichi de pierreries, datait de la fondation du sanctuaire. On le transporta à Constantinople avant l'arrivée des Turcs. (*Rec. Hist. des Croisades, Hist. occid.*, V, p. 296).

(3) Sur l'histoire des Danishmendides, voir MORDTMANN, *Die Dynastie der Danishmende*, ds. *Z. D. M. G.*, XXX, p. 468 sq. et l'art. du même auteur dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, s. v. Danishmend; VAN BERCHEM, *Epigraphie des Danishmendides*, ds. *Zeitschrift für Assyriologie*, Bd. 27, p. 85-91; CASANOVA, *Numismatique des Danishmendides*, ds. *Revue numismatique*, 1894-95-96; LANE POOLE, *Mohammadan Dynasties*, p. 156.

(4) Tursan Bey fut le premier gouverneur turc de Kayseri et le resta jusqu'à sa mort. (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 11, n. 4).

(5) MIRKHOND, ds. VOLLERS, *Geschichte der Seldschuken*, p. 235. — Cf. *Chronique de Michel le Syrien*, éd. CHABOT, III, p. 356-357; HUART, *Epigraphie arabe d'Asie Mineure*, ds. *Revue sémitique*, III, 1895, p. 80 sq.

(6) C'est pendant la période danishmendide que les Croisés occupent Kayseri. Le fait a été controversé, notamment par MICHAUD (*Histoire des Croisades*, I, p. 132, 8^e éd.), mais il est généralement admis aujourd'hui qu'un groupe de Croisés, sous la direction de Tancrède et Baudouin, se détacha de l'armée principale à Eregli (Héraclée), et gagna Kayseri (Césarée) (RÖHRICHT, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, p. 103; TOMASCHEK, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, p. 85). La ville était alors en ruines : « ... Venerunt quoque ad Caesaream Cappadociae quae ad solum diruta erat : ruinae tamen utcumque subsistentes quanti fuerit illa Caesarea testabantur. » (BALDRICUS, *Hist. Jerosolimitana*, ds. *Rec. Hist. des Croisades, Hist. occid.*, IV, p. 39). Cf. *Chronique de Mathieu d'Edesse*, *Ibid.*, Doc. arméniens, I, p. 30, n. 5. — La ville... « gratis se tradidit. » (HUGO DE LERCHENFELD, *Ibid.*, *Hist. occid.*, V, 384).



FIG. 2. — KAYSERİ: Plan de l'état actuel.

à prospérer et devient la seconde ville du sultanat de Rum (1). Dans la répartition des territoires entre les onze héritiers de Kilidj-Arslan II, elle échoit à Melik Nureddin Mahmud Sultan Shah (2). Il est assassiné par son frère Kutbeddin Melik Shah qui règne à Aksaray et qui ajoute Kayseri à ses possessions. A la mort de Kutbeddin, son frère Rukneddin, seigneur de Tokat, prend Kayseri et Sivas et rétablit l'unité du royaume démembré par son père. La ville reste au pouvoir des Seldjoukides jusqu'en 641 (1243), date à laquelle les Mongols envahissent l'Anatolie, installent une garnison dans la citadelle de Kayseri, et exercent leur suzeraineté sur le pays (3). L'intervention du sultan d'Egypte Baïbars en faveur des Seldjoukides et l'occupation de la ville par les troupes égyptiennes en 675 (1277) ne sont que des opérations militaires sans lendemain (4). Après l'assassinat du lieutenant général Pervane, sept tribus mongoles sont envoyées en Anatolie pour surveiller les différents centres. L'une d'elles campe dans les environs de Kayseri (5). Au début du XIV^e siècle de notre ère, c'est encore « une ville considérable, défendue par une forte citadelle » (6) où, sans doute, réside la garnison mongole signalée par Ibn Battuta (7). La ville est alors vassale des Ilkhanides qui y frappent monnaie (8).

Vers 736 (1335), un gouverneur des Mongols, Eretna (9), se rend indépendant et règne sur Kayseri, Aksaray, Sivas et Amasya. Ses descendants, son fils et son petit-fils, occupent

(1) LE STRANGE, *The lands of the eastern Caliphate*, p. 142.

(2) IBN BIBI (éd. HOUTSMA), IV, p. 11. — Cf. HUART, *Epigraphie arabe d'Asie Mineure*, loc. cit., p. 82-83. — Le nom de Melik Nureddin apparaît dans une inscription de trois lignes datée de 589 (1193), et qui appartenait à la médresse de Khodja Hasan Bey, aujourd'hui entièrement détruite. On lit à la première ligne : « ... Cette construction a été élevée par l'ordre de Melik Nureddin Sultan Shah... » (Publiée par HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 1 sq.).

(3) Il est exagéré de parler d'une destruction de fond en comble de Kayseri par les Mongols (HUART, *Epigraphie arabe d'Asie Mineure*, ds. *Revue sémitique*, II, 1894, p. 73; ALTUNIAN, *Die Mongolen und ihre Eroberungen*, p. 39). Nous verrons que de nombreux monuments, antérieurs à 641, ne portent aucune trace de ravages systématiques. Les envahisseurs respectèrent certainement les édifices religieux. D'ailleurs, durant les années qui suivirent l'invasion, on éleva de nouveaux édifices comme *Hadji Kilidj Djamii* en 647 ou comme *Sahibiye medresesi* en 666 : dans les inscriptions qu'on y relève, les princes seldjoukides figurent avec le titre de sultan. Ceci donne une idée du caractère de l'occupation mongole.

D'après la relation de RUYSBROEK (W. DE RUBRUK) qui passe à Kayseri en 1254, il semble

bien que les églises elles-mêmes aient été épargnées : « *In octavis Pasche venimus Cesaream Capadocie in qua est ecclesia sancti Basilii Magni* » (W. DE RUBRUK, *Itinerarium*, p. 391).

(4) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, IV, p. 82.

(5) MÜNEDJIM BASHI, *Djami' al-duwel*, T. II, p. 443 (Ms. de la Bibl. publique de Bayezid, à Stamboul (Umumi Kütüphane), n° 5020). — Les Mongols ou Tartares qui constituaient les garnisons des Ilkhanides persans en Anatolie, y restèrent jusqu'à l'invasion de Timur. Celui-ci, à la demande de Bayezid I^{er}, les ramena dans leur patrie (HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, II, p. 104).

(6) ABULFEDA, *Géographie* (Trad. GUYARD, II, p. 137).

(7) IBN BATTUTA, II, p. 287.

(8) *Catalogue des monnaies du musée ottoman*, p. 49, 58, 72 sq., 98, 108, etc... Ces monnaies s'échelonnent entre 699 et 745 H. Depuis que ce catalogue a été publié, le Musée s'est enrichi de nombreuses monnaies de Kayseri.

(9) Sur l'histoire des Eretnides, voir VAN BERCHEM, *C. I. A.*, III, 1, p. 41 sq. — L'auteur justifie la transcription *Eretna* qu'il préfère à la forme *Artena*, généralement admise (*Op. cit.*, p. 41, n. 1). — Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, s. v. *Artena*; KHALIL EDHEM, *Düveli Islamiye*, p. 384 sq.

les mêmes territoires jusqu'en 782 (1380). Aux Eretnides succède Kadî Burhaneddin qui demeure le maître de toute cette contrée jusque vers 800 (1397) date de la conquête de Kayseri par Bayezid I^{er} (1).

Il est probable qu'après l'invasion timouride (804-805) (2) et l'anarchie qui suivit la mort de Bayezid, les Karamanides réussirent à s'emparer de Kayseri. Nous savons, en effet, qu'en 822 (1419) l'armée du sultan d'Egypte al-Muayyad, sous la conduite de son fils Ibrahim, pénètre en Anatolie, chasse de Kayseri le représentant des Karamanides et y installe les Zulkadirides (3). Dans la suite, la ville est l'objet de luttes fréquentes entre les Zulkadirides et les Karamanides jusqu'au jour où Mohammed II Fatih entre à Kayseri (871) (4) : toutefois, les Zulkadirides restent en possession de la ville comme vassaux des sultans ottomans avec lesquels ils sont unis par des liens de parenté. C'est seulement sous Selim II, en 921 (1515) que Kayseri est définitivement rattachée à l'empire dont elle suivra désormais les destinées.

III. — TOPOGRAPHIE

Kayseri qui, d'après le recensement de 1927, compte près de 40.000 habitants (5), occupe une surface sensiblement circulaire d'un diamètre moyen de deux kilomètres. La distribution des rues y est tout à fait arbitraire, mais l'examen du plan (Fig. 2) (6) montre que, vers le centre de l'agglomération, se dessine un quartier de forme polygonale de 800 mètres de longueur de l'Est à l'Ouest et de 500 mètres de largeur du Nord au Sud. Ce quartier, limité, sauf vers le Nord-Est, par une large chaussée, correspond à la partie de la ville médiévale comprise à l'intérieur d'une enceinte fortifiée continue. Des pans de la courtine et des tours de flanquement sont demeurés debout, parmi les constructions moder-

(1) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 70.

(2) Kayseri fut la première grande ville d'Anatolie occupée par l'armée de Timur (LE STRANGE, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 146). — De même que pour la première invasion mongole (Cf. sup., p. 10, n. 3), il ne faut pas exagérer l'importance des dévastations et surtout des destructions commises par Timur. Cf. CAHUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 495.

(3) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 145-146 ; HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. XII. — Les Egyptiens cédèrent la ville à Nasreddin Mohammed Bey, de la dynastie des Zulkadirides de Marash. Cf. HALIL EDHEM, *Karamanoghlari hakkında vesaiik mahkûke*, p. 126-127.

(4) Karamanoglu Ibrahim Bey, ayant payé

10.000 dinars au sultan d'Egypte devint maître de Kayseri. Son fils Pir Ahmed fut dépossédé par Mohammed II (HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 127, 128, 130).

(5) Sa population, au dernier recensement, était de 39.134 habitants (*Umumî nüfus tahriri*, Ankara, 1929, II, p. 13). — En 1852, Mortmann donne le chiffre de 52.630 hab. pour la ville et les faubourgs (MORDTMANN, *Anatolien*, p. 143). A la fin du XIX^e siècle, Cuinet indique 72.000 hab. (CUI-NET, *Turquie d'Asie*, I, p. 307). L'exactitude des statistiques de Cuinet est fort discutable, mais il est certain que la ville est aujourd'hui dépeuplée. L'exode des Grecs et des Arméniens est évidemment la cause principale de la diminution constatée.

(6) Ce plan a été établi sur place en utilisant le plan cadastral dressé par les services municipaux.

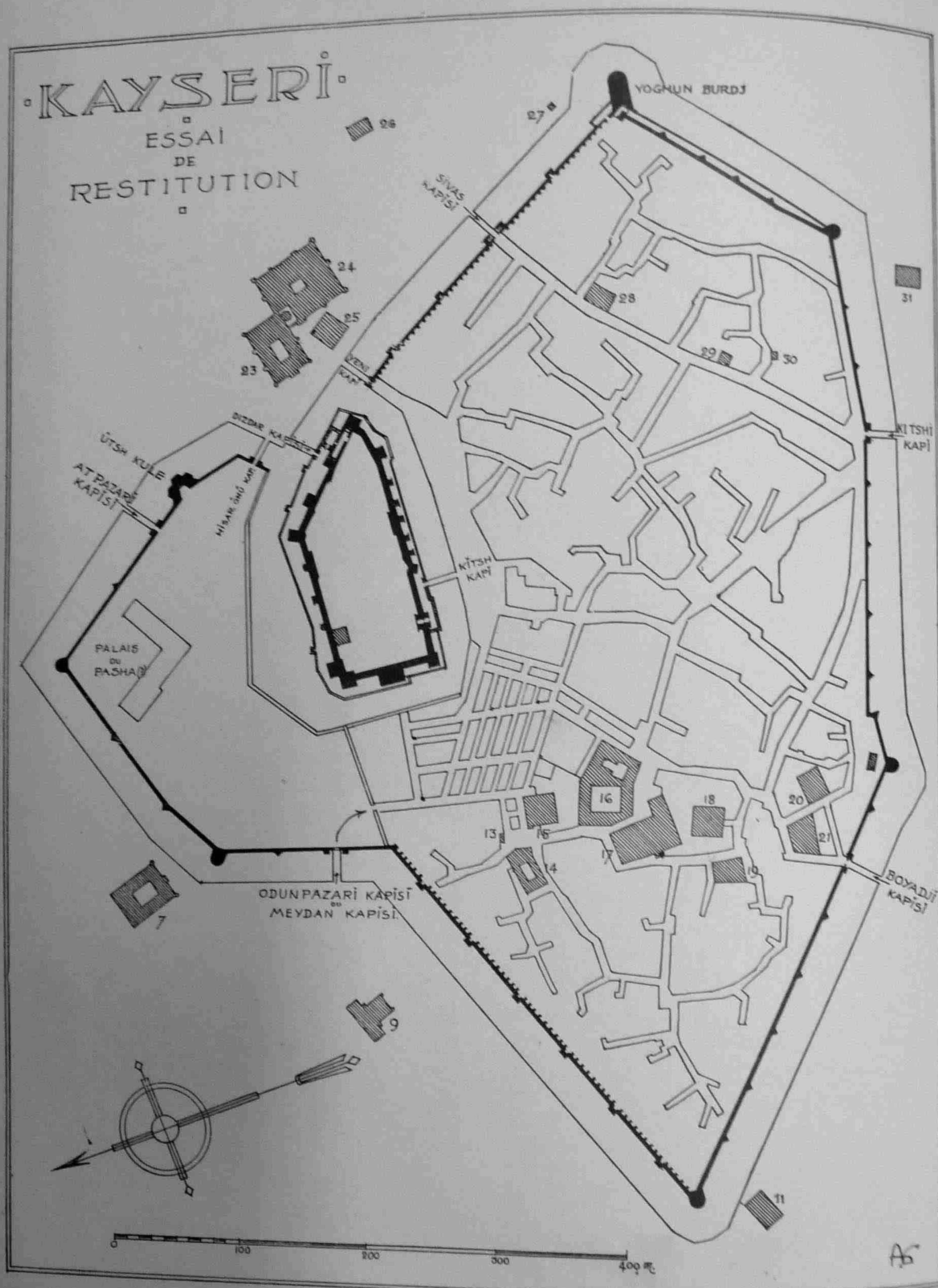


FIG. 3. — KAYSERİ AU MOYEN AGE : Restitution.

nes, et permettent de suivre le tracé des remparts sur la majeure partie de leur développement (Fig. 2 : B, C, D, E, F, G, H, J).

Un Château qui a gardé son apparence extérieure (Pl. V et VI) formait au Nord le réduit de la place (Fig. 2 : A). Ses courtines, flanquées de tours, ne semblent pas avoir été reliées directement aux murs de la ville. Ceux-ci n'ont laissé que quelques vestiges dans le voisinage immédiat du Château, mais un puissant bastion qui s'élève au Nord, dans la cour d'une caserne moderne (K), devait sans nul doute appartenir à l'enceinte. En outre, on garde encore le souvenir d'un bastion semblable, détruit au XIX^e siècle, qui était situé au Sud du *Konak* moderne. Enfin, des travaux récents de déblaiement (1929) ont mis au jour

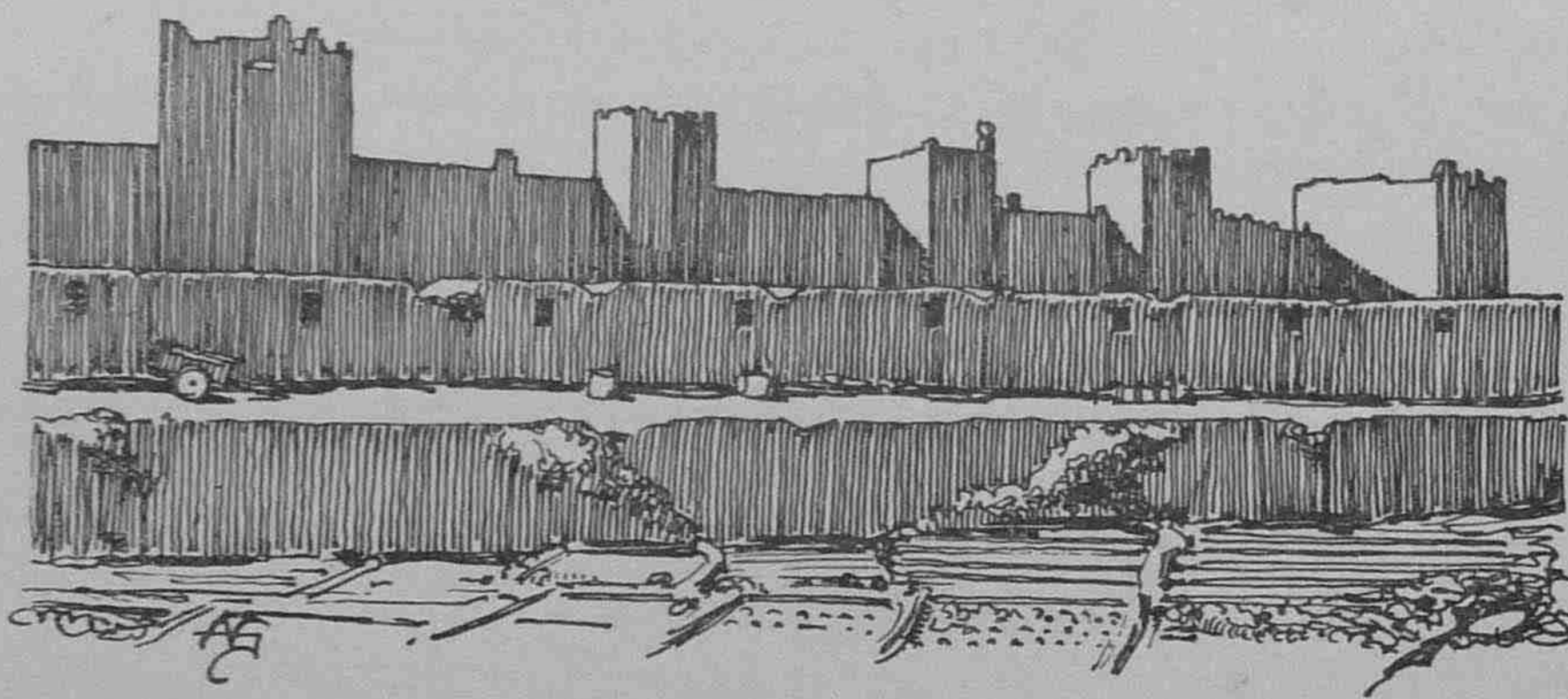


FIG. 4. — REMPARTS DU SAILLANT NORD ET CHATEAU.

en L, M, les substructions d'une courtine qui, semble-t-il, se raccordait en N à l'enceinte générale.

C'est en utilisant ces diverses indications que j'ai dressé le plan restitué ci-contre (Fig. 3). Outre le *Château* et la *Ville* proprement dite, Kayseri comprenait au Nord un vaste saillant qui semble avoir été protégé par un rempart non seulement vers la campagne mais vers le Château lui-même (Fig. 4) (1). La surface de ce saillant était occupée en partie par le *Palais du Pasha*, bâti sans doute sur l'emplacement du *Konak* actuel et dont les jardins, plantés de saules, possédaient de nombreuses fontaines coulant à l'ombre des arbres (2).

A l'intérieur de la ville, s'élevaient la *Grande Mosquée* (*Ulu djami* ou *Djami kebir*), des mosquées secondaires, des médressés, des hamams et des khans. Un quartier important était occupé par le bazar. D'autres édifices religieux, mosquées, médressés, tekkés, avaient

(1) HALIL EDHEM BEY qui donne un schéma du plan de la ville (*Kayseriye Shehri*, Pl. II), indique en pointillé deux murs parallèles situés de part et d'autre du *Konak*. L'exiguïté de ce dessin n'a

pas permis de figurer le pan de rempart qui, nécessairement, devait fermer le circuit fortifié.

(2) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahat Name*, III, p. 178.

été construits hors des murailles (1), et de nombreuses maisons de campagne étaient dispersées parmi les jardins et les vergers. C'est ainsi que, dès le moyen âge, prirent naissance les faubourgs qui se sont largement développés à l'époque moderne. Au Sud-Est et au Nord-Ouest, s'étendent maintenant de vastes cimetières, dont la création remonte également au moyen âge, comme le prouvent les tombeaux qui subsistent. Les faubourgs modernes ont d'ailleurs empiété sur les cimetières puisque certaines turbés s'élèvent aujourd'hui parmi les maisons.

Il apparaît clairement, d'après les restes du passé, que, dans son ensemble, le plan de la ville médiévale ne différait guère du plan actuel. Toutefois les jardins des faubourgs y étaient beaucoup plus étendus qu'ils ne le sont aujourd'hui et entouraient les murailles d'une zone de verdure. Abulfeda, au XIV^e siècle, note que Kayseri est « une grande ville pourvue d'arbres, de vergers, de fruits et d'eaux vives qui la traversent » (2), et, au XVII^e siècle, Hadji Khalfa vante encore le caractère plantureux et riant des environs de Kayseri qui « abondent en eaux courantes, en jardins et en vignes ». (3).

Nous ne possédons aucune représentation ancienne de Kayseri qui fournisse sur la ville du moyen âge quelques précisions. Je ne cite que pour mémoire la miniature du manuscrit de Silahi al-Matraki qui, schématisée à l'extrême, indique simplement une ville entourée d'une enceinte continue et située au pied d'une montagne (Fig. 5) (4). Le Château n'y est pas figuré (5).

A défaut de documents plus explicites, on peut utiliser les pages qu'Evliya Tshelabi a consacrées à Kayseri et qui renferment divers renseignements topographiques. Il convient toutefois de signaler de suite une erreur importante du voyageur turc qui décrit en ces termes la forteresse (*kale*) de Kayseri : « Au pied du mont Erdjiyes, sur une haute colline, « les rois des Grecs (*Rumlar*) ont construit une forteresse puissante avec des pierres du « volume d'un éléphant. Elle fut restaurée par les Danishmendides, et est éloignée de huit « mille pas de la ville actuelle. Au-dessus de l'arc de la porte, on aperçoit un lion et un tigre. « A l'intérieur, elle renferme des magasins remplis de céréales et des dépôts d'armes ; elle « contient six cents maisons. On y trouve les quartiers de Mevlane, de Kazandjilar, de « Kïtsh kapï. En sortant de la porte de la forteresse, on rencontre des droguistes, des bar-

(1) Rien n'autorise à croire, comme le suppose M. G. DE JERPHANION (*Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 106), que la *Mosquée de Khuand* et ses annexes (Cf. inf., p. 41 sq.) aient été protégées par l'enceinte. Il est courant, dans les villes islamiques, comme dans les villes médiévales d'Occident, que de grands édifices aient été élevés *extra muros*.

(2) ABULFEDA, *Géographie* (Trad. GUYARD), II, p. 137.

(3) HADJI KHALFA, *Djihan Numa*, ds. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 676.

(4) SILAHI AL-MATRAKI, *Beyani menazili sefer Irakini Sultan Suleiman Khan*, ms. de la Bib. Universitaire de Stamboul, Hist. n° 35, f° 17 v. — Sur ce ms. et ses miniatures cf. A. GABRIEL, *Les étapes d'une campagne dans les deux Irak*, ds. *Syria*, 1928, p. 328-349.

(5) Tout au plus pourrait-on noter que dans ce dessin l'enceinte fortifiée n'englobe qu'une partie de l'agglomération. La ville possède des faubourgs et une mosquée importante s'élève en dehors des murs. Sur ce point tout au moins la miniature répond à la réalité.

« biers et des cordonniers. Devant la Porte du commandant (*Dizdar kapısı*), s'étendent des jardins « et s'élèvent des fontaines (*shadrevan*) (1) ».

Il n'existe aucune forteresse, distante de huit mille pas de Kayseri, qui se puisse identifier à la forteresse du texte d'Evliya. Il est vraisemblable que le voyageur, en signalant des pierres « du volume d'un éléphant » et en parlant d'une distance de huit mille pas a commis quelque confusion (2). Cependant, à ces réserves près, sa description s'applique au Châ-

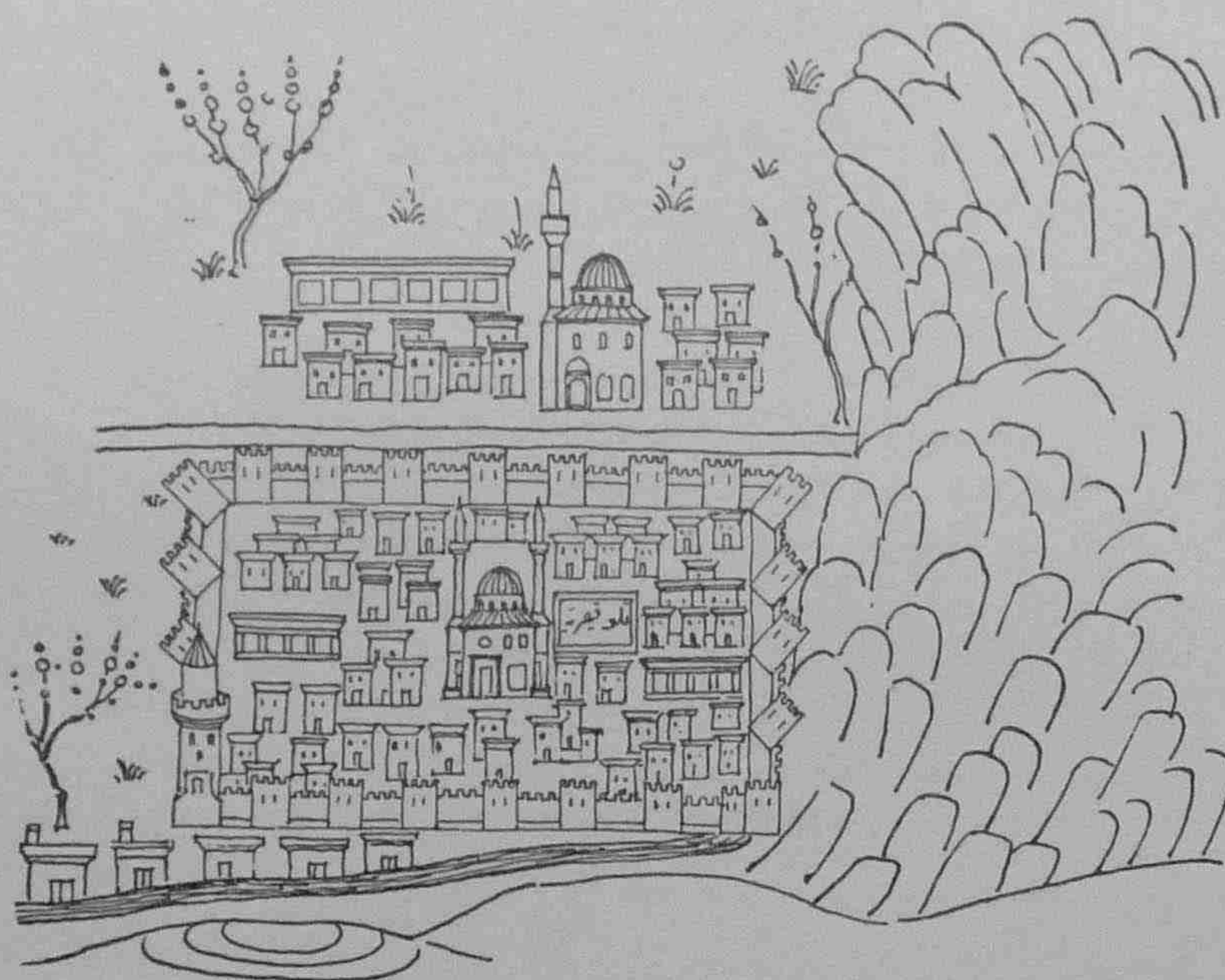


FIG. 5. — KAYSERI, d'après le Ms. de Silahi al-Matraki.

teau lui-même dont la porte d'entrée est flanquée, non pas d'un lion et d'un tigre, mais de deux lions (3) et qui donne précisément sur le bazar. Le nom de *Kış kapı* (*Porte de la partie postérieure*) est parfaitement justifié par la situation de cette porte. Celle du Nord-Est, *Dizdar kapısı* (*Porte du commandant*) s'ouvrirait sans doute dans le voisinage de la maison du commandant du château.

Evliya Tshlebi décrit ensuite la ville elle-même et son enceinte : « La ville basse « (*ashaghı*) est construite sur un terrain plat et étendu et contient une vieille forteresse faite « de pierres carrées... » Cette « vieille forteresse » (*Kale köme*) répond évidemment au Châ-

(1) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahat Name*, III, p. 177.

(2) On ne peut songer à *Eski Kayseri* dont les

ruines ne répondent en rien à la description d'Evliya Tshlebi.

(3) Cf. inf., fig. 11.

teau, auquel doivent se rapporter également les lignes citées plus haut. « ... (La ville) contient mille maisons à deux étages, couvertes en tuiles (1). Elle est entourée d'une vieille enceinte percée de cinq portes : Boyadjî kapışî (*La porte du teinturier*) et Kitshi kapî (*La petite porte*) (2), vers le Sud ; Asar önü kapışî (*La porte devant le monument*) vers l'Est ; Odun pazarî kapışî (*La porte du marché au bois*), vers le Nord, dans les environs du tribunal ; At pazarî kapışî (*La porte du marché aux chevaux*), également au Nord et dans les environs du Palais du Pasha. La muraille est entourée d'un fossé. Pendant l'hiver, le fossé est plein d'eau ; pendant l'été, il sert de potager et donne d'excellents légumes (3) ».

J'ai indiqué ces différentes portes sur le plan de la fig. 3. On a conservé jusqu'à nos jours les désignations de *Boyadjî kapışî* et de *Kitshi kapî*. Les autres noms ne sont plus employés aujourd'hui, mais, selon le témoignage d'un vieillard, ils étaient encore en usage il y a cinquante ans. A cette époque *Asar önü kapışî* s'appelait également *Hisar önü kapışî* (*La porte devant le Château*) ou *Sivas kapışî* (*La porte de Sivas*) ; et *Odun pazarî kapışî* était nommé aussi *Meydan kapışî* (*La porte de la Place*). On conserve, en outre, le souvenir d'une *Porte neuve* (*Yeni kapî*) percée dans le voisinage du Château, à l'Est (4), et d'une seconde *Porte de Sivas* au Sud de la précédente (5).

Evliya Tshalebi énumère successivement les quartiers, les palais (6), les mosquées (7), les médressés (8), les tekkés (9), les fontaines (10) et les khans (11). Il note en détail les

(1) On peut douter de l'exactitude de cette information. Tous les édifices anciens sont couverts de terrasses d'argile et il semble bien que tel ait été, de tout temps, le mode de construction courant dans cette région.

(2) كيتشى signifie à la fois chèvre (*ketshi*) et petit (*kitshi*). Ici, le mot est adjectif : c'est par erreur qu'Evliya Tshalebi en fait un substantif.

(3) EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, III, p. 178.

(4) HALIL EDHEM, *Kayseriye Sheri*, p. IV, n. 1, signale que cette porte, aujourd'hui ruinée, fut élargie sous Selim II. Il donne copie de l'inscription de trois lignes, en *osmanlı sülûsü*, qui relatait cette transformation, exécutée en 975 (1567). On conserve au lycée la plaque de marbre sur laquelle est gravée cette inscription.

(5) Je suis heureux d'adresser ici mes vifs remerciements à Yahya Saim Bey qui, lors de mon second voyage, en 1928, était professeur au Lycée de Kayseri. Il m'a fourni, notamment sur l'emplacement des ouvrages disparus, des renseignements très précis qui m'ont été fort utiles. Je lui demeure très reconnaissant de son obligeante collaboration.

(6) Palais de Dilaver Pasha, de Kers (?) Pasha, de Kütshük Hasan Pasha ; Palais du Pasha ; Palais

d'Ali Tshavush ; Palais de Tshigh Deli Zade (EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, III, p. 178-179).

(7) Ulu Djami ; Mosquées de Sheikh Emir Sultan, de Lala Pasha, d'Osman Pasha, de Hadjî Pasha, de Tshigh Deli Zade, de Khuand Khanîm (*sic*), de Katîrdjî Zade ; Kurshunlu Djami ; Alvan Djami ; Mosquées de Hadjî Avuz, de Hadjî Kîlîdj ; Mosquée des Tanneurs (Debbaghlar) ; Kükül (?) Djami ; Ak Kash Tshorbadjî Djami. L'énumération comprend en outre deux mosquées du nom de Yeni Djami (*La mosquée nouvelle*), p. 179.

Peut-être faut-il lire كولوك au lieu de كولوكول (V. inf., p. 36).

(8) Médressés du Sultan Izhîba, de Khuand, de Hadjî Kîlîdj, du Müftî (p. 179).

(9) Le Tekké de Djelaleddin Rumi Azitanesi est un couvent de mevlevî avec cellules, cuisine, oratoire et *mutribkhane* (salle de musique) (*Ibid.*). Il existait également au temps d'Evliya un Tekké de Seid Battal Djafer Ghazi (p. 180). C'était un couvent de *Bektashî*.

(10) *Ibid.*

(11) Koklamaz khanî ; Kapan khanî ; Gön khanî (*Ibid.*).

divisions du bazar (1), par corps de métiers (2) et donne la liste des différents bains (3). Parmi les monuments cités, quelques-uns ont disparu. Par contre le voyageur ne fait pas mention de certains autres, tout au moins sous le nom qui les désigne aujourd'hui (4).

Il serait sans intérêt pour la présente étude de tenter des identifications. Je me borne à donner ci-contre la nomenclature des monuments de Kayseri demeurés debout en partie ou en totalité.

IV. — NOMENCLATURE DES MONUMENTS

(Les numéros correspondent à ceux des fig. 2 et 3.)

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1. Mosquée et médressé de Hadji Kılıdj. | 21. Mosquée de Khodja Bey. |
| 2. Turbé anonyme. | 22. Mosquée de Khatiroghlu. |
| 3. Tshifte medrese. | 23. Médressé de Khuand. |
| 4. Mosquée de Hadji Ikiz. | 24. Mosquée de Khuand. |
| 5. Afghunu (?) medresesi. | 25. Hamam de Khuand. |
| 6. Turbé anonyme et fontaine. | 26. Médressé de Saradjeddin. |
| 7. Sahibiye medresesi. | 27. Turbé anonyme. |
| 8. Hamam du Pasha. | 28. Djindjikli (?) djami. |
| 9. Kurshunlu djami. | 29. Mosquée du Sheikh. |
| 10. Médressé de Boghazlı Ali Efendi. | 30. Turbé d'Emir Sultan. |
| 11. Medressé de Khodja Hasan. | 31. Hamam de Salaheddin. |
| 12. Külük (?) djami. | 32. Mosquée de Lala Pasha. |
| 13. Fontaine de Pamuk khanı. | 33. Khan djami. |
| 14. Pamuk khanı. | 34. Turbé anonyme. |
| 15. Bedesten. | 35. Döner künbed. |
| 16. Khan du Vézir. | 36. Turbé (actuellement poudrière). |
| 17. Ulu djami. | 37. Sirtshalı türbe. |
| 18. Médressé de Melik Ghazi. | 38. Turbé d'Emir Ali. |
| 19. Hamam du Kadı. | 39. Turbé d'Ali Djafer. |
| 20. Khatuniye medresesi. | |

(1) La ville possède en outre deux *Bedesten* construits en pierre. Le premier était réservé aux bijoutiers, le second, aux marchands d'étoffes précieuses. — *Uzun Tsharshı* (Le long marché) était voisin du marché aux chevaux. Dans cette région nord de la ville, se trouvaient, en outre, le marché au bois et le marché aux moutons (*Ibid.*).

(2) Parfumeurs, barbiers, raccommodeurs de chaussures, tailleurs, épiciers, bouchers, fabricants de pâtisseries diverses, marchands de têtes, de compotes, etc. (*Ibid.*). — Certes, ce défilé des métiers

et des spécialités est fréquent dans les auteurs orientaux : toutefois, il atteste l'importance et l'activité commerciales de Kayseri au XVII^e siècle.

(3) Hamam du Kadı; Cöndjü hamam; Nouveau Hamam du Kadı; Hamams de Khuand, de Husein Pasha, du Pasha, de la Place, du Sultan; Eski Pamukdjılar (marchands de coton) hamamı; Güzel Pasha hamamı.

(4) On comparera les énumérations contenues dans les notes précédentes avec la nomenclature, donnée ci-après, des monuments de la ville actuelle.

J'ai indiqué dans cette énumération des monuments qui, comme les médressés de Hadji Hasan et de Boghazlı Ali Efendi, sont complètement détruits. D'autres édifices, entièrement modernes, ne sont cités qu'à titre de repère. Tous ceux qui méritent une étude seront groupés ci-après en différents chapitres d'après les divisions suivantes : 1^o Architecture militaire ; 2^o Mosquées ; 3^o Médressés ; 4^o Tombeaux ; 5^o Architecture civile.

CHAPITRE II

ARCHITECTURE MILITAIRE

Les monuments d'architecture militaire de Kayseri comprenaient au moyen âge les remparts de la ville et le Château ou Citadelle. L'enceinte, appelée à disparaître totalement dans un avenir très proche, offre encore à l'étude, malgré des destructions répétées (1), quelques vestiges intéressants (Pl. III et IV, 1). Quant au Château, c'est une des mieux conservées parmi les forteresses médiévales de l'Anatolie (Pl. IV, 2, V et VI).

I. — LES REMPARTS

Le rempart qui entourait la ville ne présentait point le même dispositif sur tout son développement. Les éléments demeurés debout appartiennent à deux types essentiellement différents, dont voici les caractéristiques essentielles :

PREMIER TYPE. — (Fig. 6 et Pl. IV, 1). Il en reste des pans plus ou moins étendus en B, B₁, B₂, et en J. (Fig. 2 et 3). Dans chacun d'eux, la courtine se compose d'un mur de 2^m,10 d'épaisseur, construit en blocs de 0^m,60 de hauteur moyenne, assez régulièrement

(1) Les murailles étaient encore en parfait état, semble-t-il, au début du XVIII^e siècle (P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. Paris, 1712, I, p. 173 ; éd. Amsterdam, 1714, p. 137) ; en 1797, « la ville appartient au Reis Efendi. Ses murs sont dans le plus mauvais état. » (BROWNE, *Nouveau voyage*, trad. fr., II, p. 253). Cependant Kinneir, en 1813,

signale qu'« une partie considérable du mur de la ville subsiste encore. » (KINNEIR, *Voyage*, trad. fr., I, p. 164).

Cf. J. BRANT, *Journey through a part of Armenia and Asia Minor*, p. 215 ; AINSWORTH, *Travels and Researches in Asia Minor*, I, 222 ; TOZER, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, p. 111.

appareillés. Ce mur est épaulé, vers la ville, de contreforts de 1^m,55 de largeur sur 1^m,60 de profondeur, espacés de 5^m,20 environ d'axe en axe et reliés par des berceaux plein cintre. Un second rang de berceaux, de même portée que les précédents mais de moindre profondeur, supportait le chemin de ronde, en sorte que le rempart, vu de l'intérieur de la

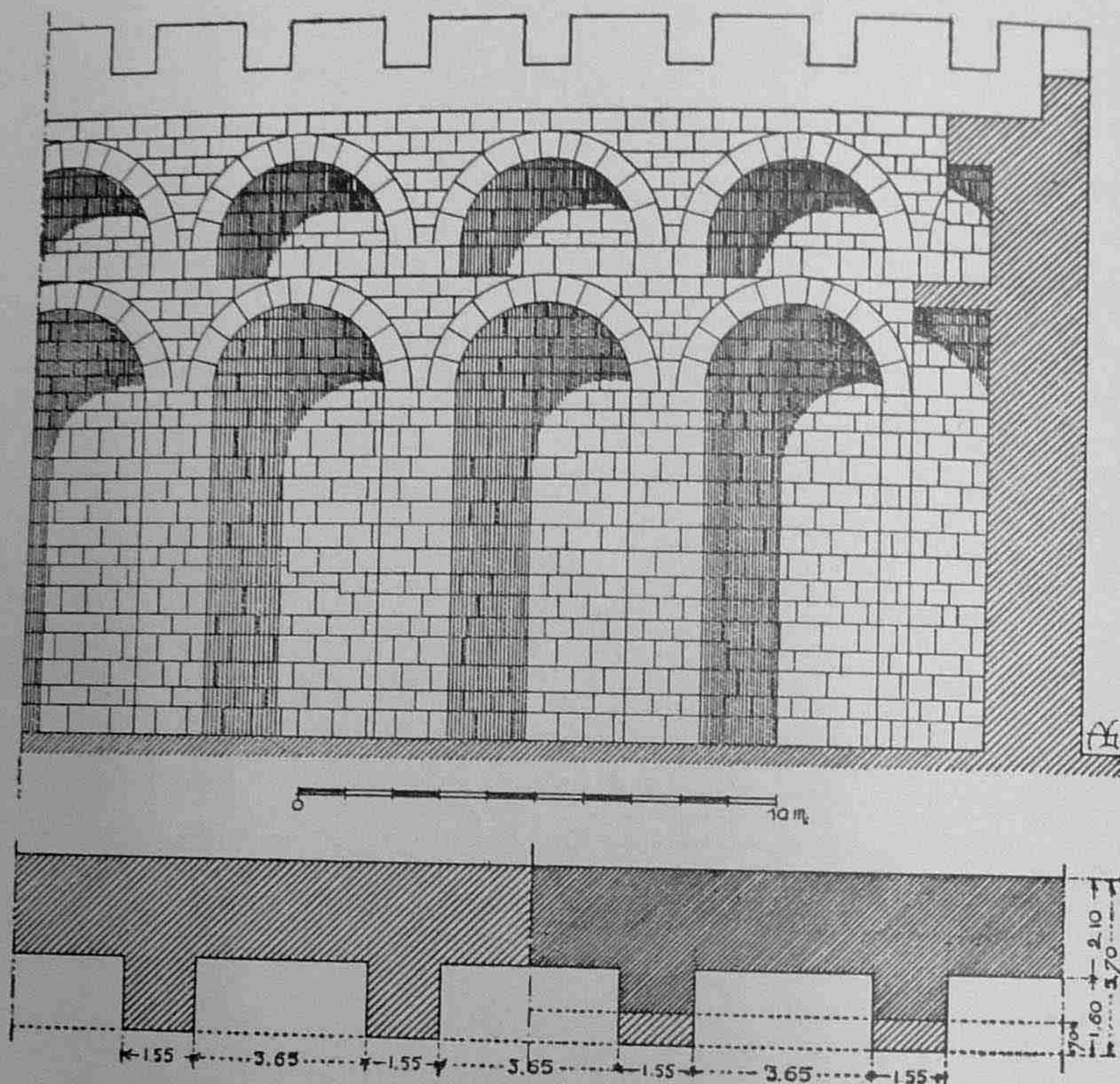


FIG. 6. — REMPARTS DU PREMIER TYPE.

ville, présentait l'aspect des aqueducs antiques ou byzantins (Pl. IV, 1) (1). Aujourd'hui, il est écrêté au niveau du chemin de ronde qui devait être protégé, vers l'escarpe, par un parapet à créneaux et merlons ainsi que je l'ai restitué dans le croquis ci-contre (Fig. 6) (2).

(1) P. LUCAS (*Op. et loc. cit.*) avait déjà noté sommairement ces particularités : « ... les murailles sont bâties de grosses pierres de taille. Par dedans, elles sont faites en arcade. »

(2) Ce mode de construction des courtines, à la fois économique et rationnel, fut employé à Rome, dans le *Mur d'Aurélien*. A Constantinople, on a pu l'observer dans certaines parties de la muraille

de Galata aujourd'hui détruites, et dans les remparts de Manuel Comnène, datés du milieu du XII^e siècle (VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, p. 123). — Tozer avait déjà remarqué que si l'ensemble des fortifications de Kayseri était d'origine seldjoukide, certaines parties, notamment plusieurs tours, paraissaient de date plus ancienne. (TOZER, *Voyage*, trad. fr., I, p. 164).

Il résulte de la répartition des éléments encore en place que les courtines de ce type s'étendaient de part et d'autre du Château jusqu'au saillant H, à l'Est, et jusqu'au saillant C, à l'Ouest (Fig. 3). Des tours qui flanquaient ce rempart, une seule est restée debout en B₂, mais on distingue encore, attenant au même pan de mur, les substructions de deux ouvrages de mêmes dimensions sur lesquels s'élèvent aujourd'hui des maisons modernes. La tour B₂ peut donc être considérée comme le flanquement courant de cette partie de l'enceinte : appareillée suivant la même technique que le rempart, elle est *ouverte à la gorge* (Fig. 7) et commande le chemin de ronde (Pl. III, 1). Un fossé, accusé aujourd'hui par une dépression continue suivant B, B₁, B₂ bordait ces murailles : on ne saurait dire si elles s'accompagnaient d'une fausse braie.

Est-il possible de déterminer la date des défenses de ce type sur lesquelles on ne relève aucune inscription ? La présence des contreforts intérieurs et l'emploi exclusif des arcs en

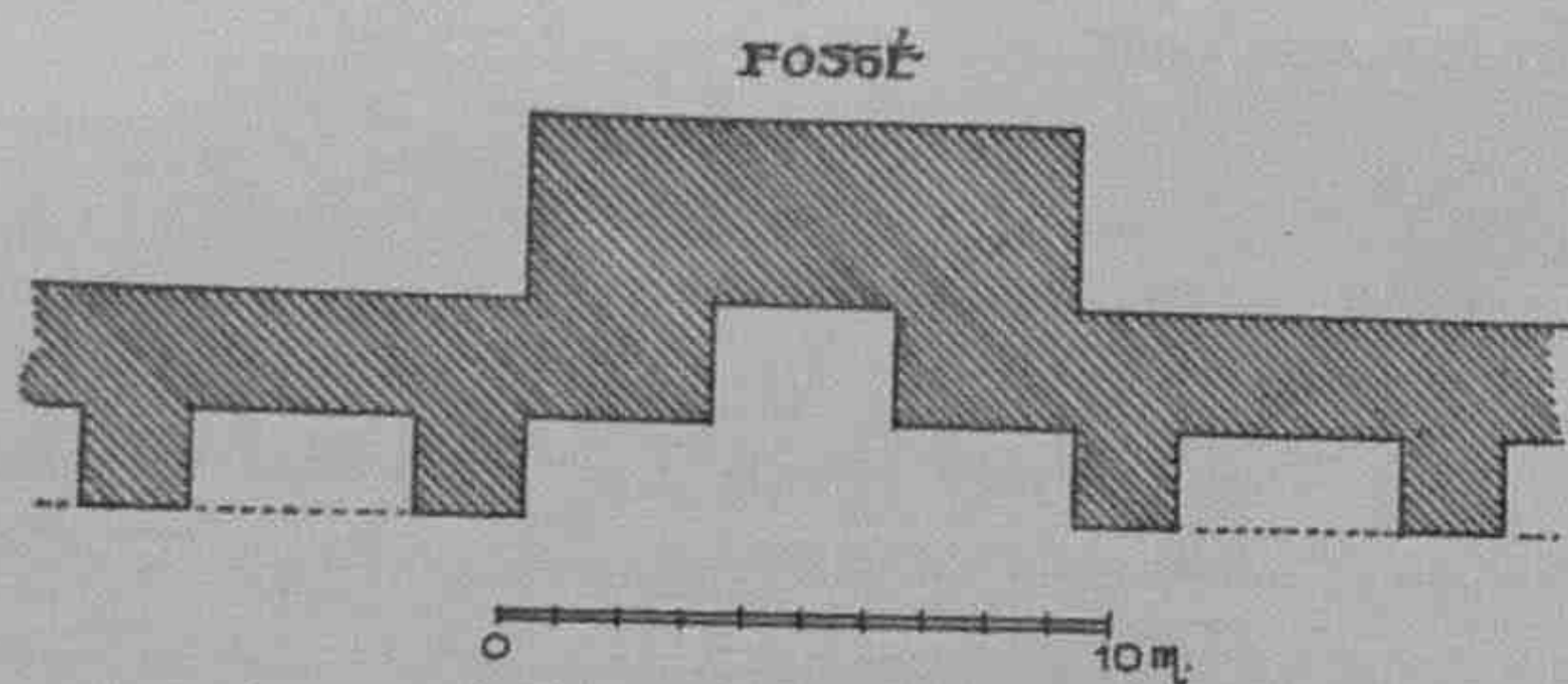


FIG. 7. — REMPART DU PREMIER TYPE: Flanquement.

plein cintre laisseraient présumer que ces remparts sont d'origine byzantine. Or, nous savons qu'au VI^e siècle, Caesarea fut fortifiée par Justinien. Les nouvelles défenses n'englobèrent d'ailleurs qu'une partie de la ville, trop étendue pour être comprise tout entière à l'intérieur des murailles :

« ... ἀλλὰ βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς τὰ μὲν οὐκ ἀναγκαῖα τοῦ περιβόλου περιελών, τὴν δὲ πόλιν ὡς ἀληθῶς ἐρύματι ἐς τὸ ἀσφαλὲς περιτείλας, ὁχύρωμα μὲν κατεστήσατο ἀμαχώ-

τατον εἴ τις προσίοι, διαρκεῖ δὲ αὐτὸ φυλακτηρίῳ ἐπέρρωσε. Καισαρεῦσι μὲν οὖν τοῖς ἐν Καππαδόκαις οὕτω τὴν ἀσφάλειαν διέσωσατο. » (1).

Il résulte de ce texte que Justinien fit construire un *véritable rempart* (ὡς ἀληθῶς ἔρυμα), qu'il créa une place très forte (ὁχύρωμα ἀμαχώτατον) capable de résister à toute entreprise et qu'il la pourvut d'une garnison suffisante (διαρκὲς φυλακτήριον). On pourrait donc admettre que les courtines précédemment décrites sont les restes de l'ἔρυμα de Justinien. Toutefois, étant donné la persistance à travers les siècles de certaines formules de l'architecture militaire, cette identification demeure hypothétique.

DEUXIÈME TYPE. — Suivant le trajet C, D, E, F, G, H (Fig. 2 et 3) on trouve des traces d'une courtine qui, presque entièrement détruite au Sud-Ouest et au Sud, est encore debout, au Sud-Est, sur 150 mètres de longueur environ (Pl. III, 2). Elle répondait, sur tout son développement, au schéma ci-contre (Fig. 8) et comprenait un mur massif de 3 mètres d'épaisseur moyenne flanqué de tours triangulaires espacées de 25 mètres environ d'axe en axe. La construction en est assez grossière et on y observe de nombreux remplois. Dans chacune des tours, était aménagée une salle demi-circulaire.

(1) PROCOPE, *De Aedificiis*, V, 4, 7 sq.

Les saillants devaient être flanqués de bastions (1). Le seul qui subsiste, en H, presque intact, est désigné sous le nom de *Yoghun burdj* (*Le grand bastion*), ce qui laisse croire qu'il était le plus puissant des ouvrages de ce genre (Fig. 8 et Pl. III, 3) (2). Construit

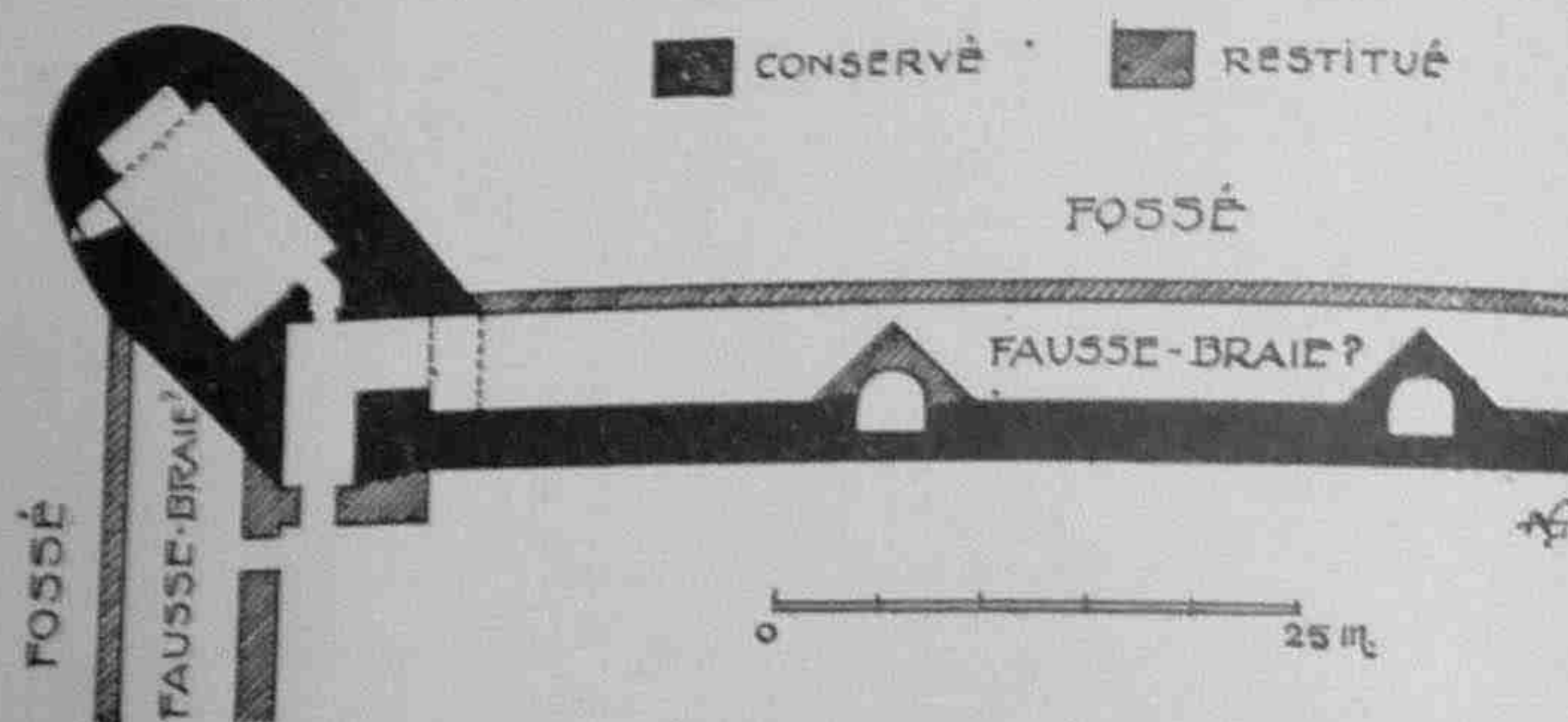


FIG. 8. — YOGHUN BURDJ ET REMPARTS DU DEUXIÈME TYPE.

en assises soigneusement appareillées, en partie à bossages, il renferme deux salles voûtées superposées, sans communication entre elles. Celle du premier étage est largement ouverte à la gorge. J'ai relevé sur les murs de ce bastion de nombreuses marques d'appareil (Fig. 9).

La fausse braie que j'ai figurée sur le croquis (Fig. 8) semble attestée par des traces assez nettes, mais on ne distingue plus comment les remparts se reliaient, au Nord, avec

Yoghun burdj. Ce qui est certain, c'est que ces courtines, comme celles du premier type, étaient bordées d'un fossé. Il subsiste au Sud-Est, en partie comblé : comme au temps d'Evliya Tshalebi, il est aujourd'hui encore occupé par des jardins potagers (Pl. III, 2) (3).

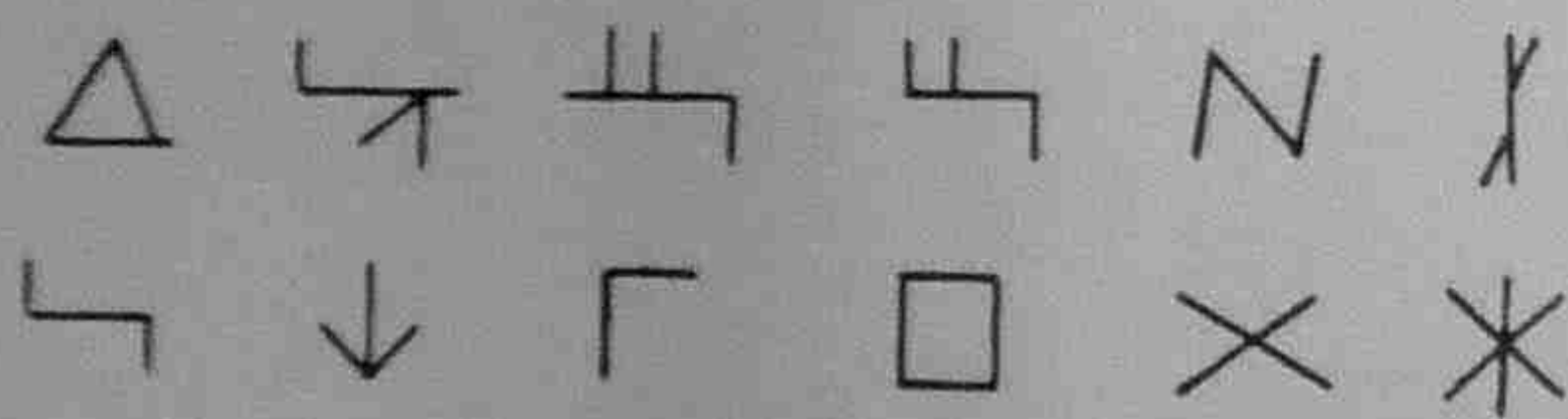


FIG. 9. — YOGHUN BURDJ : Marques d'appareil.

Autant qu'on en peut juger par les rares vestiges mis au jour en 1929, l'esplanade qui s'étendait au Nord du Château était limitée par des remparts du deuxième type. Le seul élément complet de ces défenses est le bastion K, composé de trois volumes prismatiques groupés en un robuste massif : d'où le nom d'*Ütsh kule* (*Les trois tours*) sous lequel on le désigne actuellement.

Tous ces ouvrages sont évidemment l'œuvre des Turcs, mais ils ne semblent pas tous

(1) On distingue vaguement, au saillant du Nord-Ouest, l'emplacement d'un ouvrage circulaire. Il est indiqué en pointillé dans le croquis de HALIL EDHEM BEY, *Kayseriye Shehri*, pl. II. Les autres saillants, très obtus, pouvaient être flanqués de tours secondaires.

(2) La miniature de Silahi al-Matraki (Cf. sup., fig. 5) indique à l'angle des remparts — en bas, à gauche, — une tour circulaire dominant toutes les autres qui, certainement, correspond à *Yoghun burdj*.

(3) Cf. sup., p. 16.

de la même époque. *Yoghun burdj* est daté par une inscription, difficilement lisible, qui porte le nom de Kaikawus ibn Kaikhusrau ibn Killidj-Arslan (1). La construction du bastion se placerait donc entre 607 et 616 (1210-1220). On y remarquera la précision de la technique et la présence des signes lapidaires signalés plus haut.

Au bastion de l'At Meydan (*Ütsh kule*), la technique est également soignée, mais je n'ai relevé, sur les parois, aucun signe lapidaire : le mur attenant à l'ouvrage portait une inscription, aujourd'hui disparue, au nom d'Alaeddin Kaikubad qui éleva cette partie des remparts en 621 (1224).

Quant aux courtines, il est impossible, en l'absence de toute inscription, de fixer leur date exacte. Il est certain que l'enceinte était complète dès le règne d'Alaeddin, auquel les historiens orientaux attribuent les fortifications de Kayseri (2), mais peut-être certaines parties des courtines du deuxième type furent-elles restaurées ou rebâties plus tard, sous les Karamanides ou même à l'époque ottomane (3).

II. — LE CHATEAU (4)

Ramenée à ses grandes lignes, l'enceinte du Château correspond à un quadrilatère irrégulier mesurant environ 80 mètres du Nord au Sud et 200 mètres de l'Est à l'Ouest (5). Elle est constituée par une courtine d'une épaisseur moyenne de 3 mètres flanquée de dix-neuf tours qui commandent le chemin de ronde (Fig. 10 et Pl. IV, V, VI).

Ces tours, de section carrée ou rectangulaire — exceptionnellement polygonale — sont, pour la plupart, *ouvertes à la gorge*. Elles s'élèvent de 2 à 4 mètres au-dessus du chemin

(1) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 41. — On ne peut supposer que cette inscription a été déplacée puisque le marbre sur lequel elle est gravée a été taillé suivant la forme circulaire du bastion.

(2) LE STRANGE, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 146. — Cf. HADJİ KHALFA, *Djihan Numa*, ds. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Description de l'Asie Mineure*, II, 676-677.

(3) On aimerait à savoir sur quel texte se sont appuyés OBERHUMMER-ZIMMERER pour préciser que les murs de Kayseri ont été l'objet d'une restauration (*Wiedererneuerung*), en 1577 (*Durch Syrien und Kleinasien*, p. 174). N'aurait-on point interprété de manière erronée l'inscription publiée par HALIL EDHEM BEY, relative à l'élargissement de Yeni Kapı en 975 (1567) ? (Cf. sup., p. 16, n. 4).

Les flanquements triangulaires des courtines du deuxième type se retrouvent en tout cas au Château de Karaman et à *Yedi Kule* de Stamboul. Je publierai prochainement l'une et l'autre de ces forteresses.

(4) M. G. de Jerphanion a publié récemment un plan, des photographies et une description du Château de Kayseri. (G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 103-106 ; Pl. XXXVII (plan) et LII-LV). Lorsque j'ai pu consulter cet ouvrage, la présente étude était achevée. Le plan de M. de Jerphanion est, comme l'auteur prend soin de l'indiquer, un croquis approximatif qui, d'ailleurs, répond bien aux dispositions d'ensemble du Château. Le texte qui s'y rapporte est très sommaire.

(5) Le Château de Kayseri appelé généralement *İtsh kale* (*la forteresse intérieure*), portait aussi le nom d'*Ahmedek* (احمدك) : le même terme désignait la citadelle de Konya et celle de Sivas (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. IV et p. V, n. 1). Ce nom qui ne se trouve dans aucun dictionnaire provient peut-être, comme le suppose Halil Bey, de la corruption de *Atshmedik* qui signifie citadelle (Cf. PAVET DE COURTEILLE, *Dictionnaire*, s. v.).

de ronde qui était relié à leur sommet, soit par des escaliers de pierre encore en place, soit par des échelles. Suivant une disposition courante, les tours étaient divisées en étages de faible hauteur par des solivages de bois, comme l'attestent les traces d'encastrement qu'on observe sur les parois.

Seules les deux tours *a* et *d* interrompent le chemin de ronde et marquent les limites de deux sections indépendantes l'une de l'autre : la première, de beaucoup la plus développée, comprend les murs du Nord, du Nord-Est et du Sud dont le chemin de ronde communique directement avec le sol du Château au moyen de deux escaliers adossés à la courtine. Dans la seconde section, limitée au mur de l'Ouest, le chemin de ronde est relié au sol par le seul escalier renfermé dans la tour *c*. On comprend les raisons de ce dispositif : dans le cas où l'assaillant aurait réussi à se rendre maître de la courtine de l'Ouest, il se serait trouvé exposé aux coups des défenseurs postés dans la tour *d*. Par contre, s'il parvenait à prendre pied dans le Château et même sur les courtines du Nord et du Sud, les assiégés, retranchés dans les tours *a*, *b*, *c*, pouvaient le contrebattre de manière efficace et lui interdire l'accès des courtines de l'Ouest qui formaient, dans ce cas, le dernier réduit de la place.

Le Château possède deux portes, l'une au Nord-Est, l'autre au Sud-Ouest. Elles sont l'une et l'autre précédées d'une barbacane conçue de manière à briser l'élan de l'assaillant. En A, il devait forcer successivement quatre portes sous les coups des défenseurs postés dans les tours et sur la barbacane. En B, si la première porte était franchie, l'assaillant était pris d'enfilade par les assiégés installés dans les tours voisines. Il se trouvait d'ailleurs dans un espace très resserré et ne pouvait donner à son attaque l'élan nécessaire.

L'architecture de ces portes est des plus simples. Celle du Nord-Est (Pl. V, 1) est une simple baie en arc surbaissé entourée d'un cadre mouluré rectangulaire. A la porte du Sud-Ouest (Pl. V, 2), l'arc en carène et les deux fenêtres rectangulaires qui le surmontent datent d'une transformation partielle. C'est sans doute au cours de ce travail qu'on posa sur la crête du mur, à droite et à gauche du massif de l'entrée, les deux lions de pierre qui, primitivement, devaient occuper un autre emplacement et qui sont des œuvres, d'ailleurs médiocres, de la sculpture seldjoukide (Fig. 11).

Réunissant les barbicanes établies devant les portes, une fausse braie entourait le Château. Sauf à l'Ouest, où des travaux récents en ont fait disparaître toute trace, elle est conservée au moins dans ses substructions et peut être restituée. Elle se composait d'une lice de largeur variable, protégée par un parapet à créneaux et merlons. Au Nord et au Nord-Est, ce parapet était lui-même flanqué de petites tours rectangulaires : trois d'entre elles sont encore debout et correspondent, comme il est de règle dans un tel dispositif, aux axes des pans des courtines compris entre deux tours successives. Au Sud, la fausse braie, bien conservée, ne possède aucun flanquement.

La présence de la fausse braie laisse penser que le Château était entouré d'un fossé continu. Comblé au Nord, lorsqu'on a établi la chaussée moderne, il a laissé le long de la fausse braie du Sud une dépression très accentuée. Il est vraisemblable que ce fossé communiquait avec celui qui bordait les remparts de la ville. On jugera, d'après la coupe ci-contre (Fig. 12) de la puissance défensive de l'enceinte.

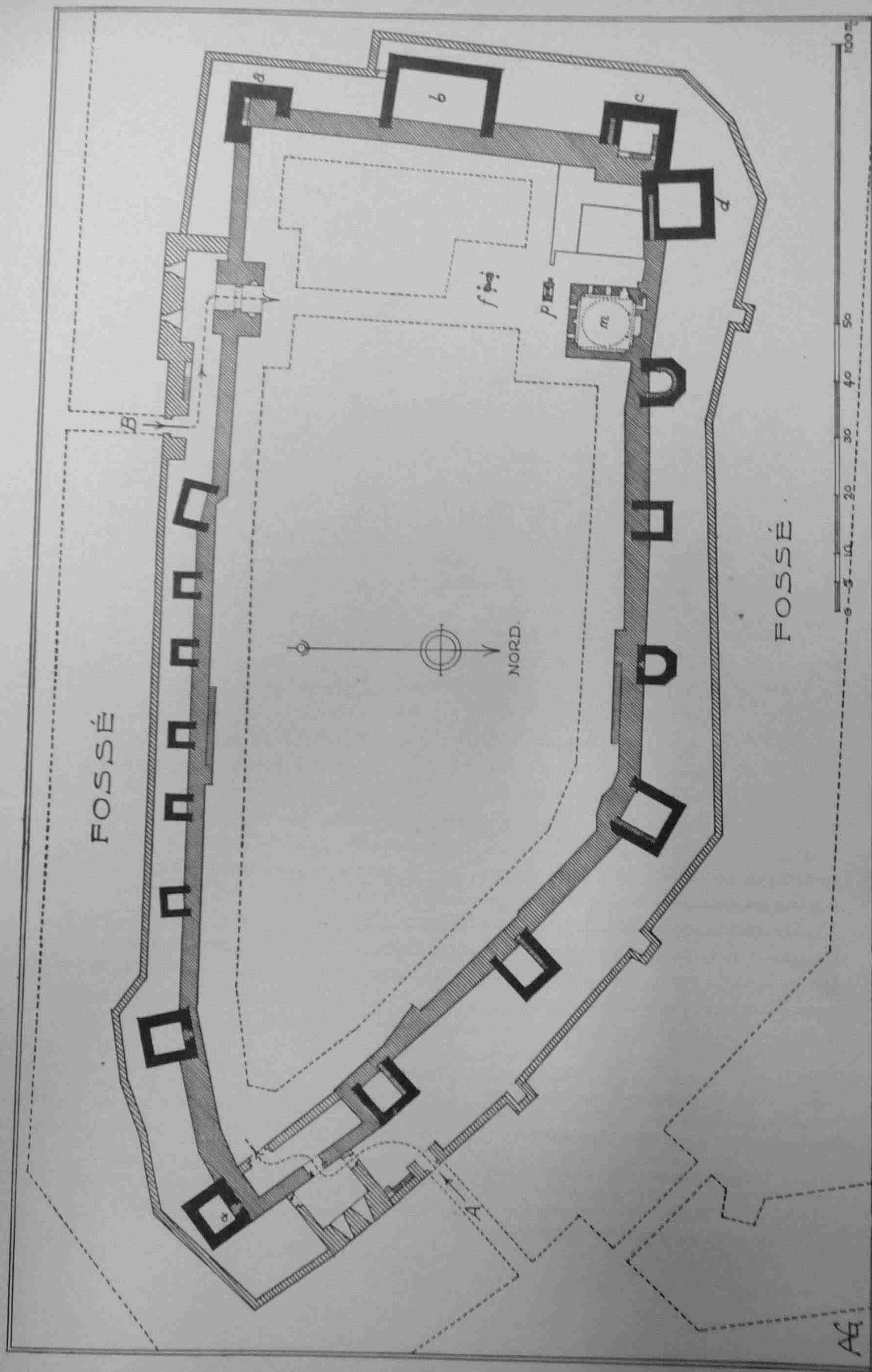


FIG. 10. — PLAN DU CHATEAU.

L'intérieur du Château n'est plus aujourd'hui qu'un champ de décombres (pl. VI, 1). Les maisons qu'il renfermait furent démolies récemment. Elles étaient d'ailleurs modernes et n'offraient aucun intérêt (1). Par contre, la mosquée, *m*, qui subsiste au Nord-Ouest, (Pl. VI, 1, à gauche), adossée à la courtine, est d'une exécution soignée. Elle se compose

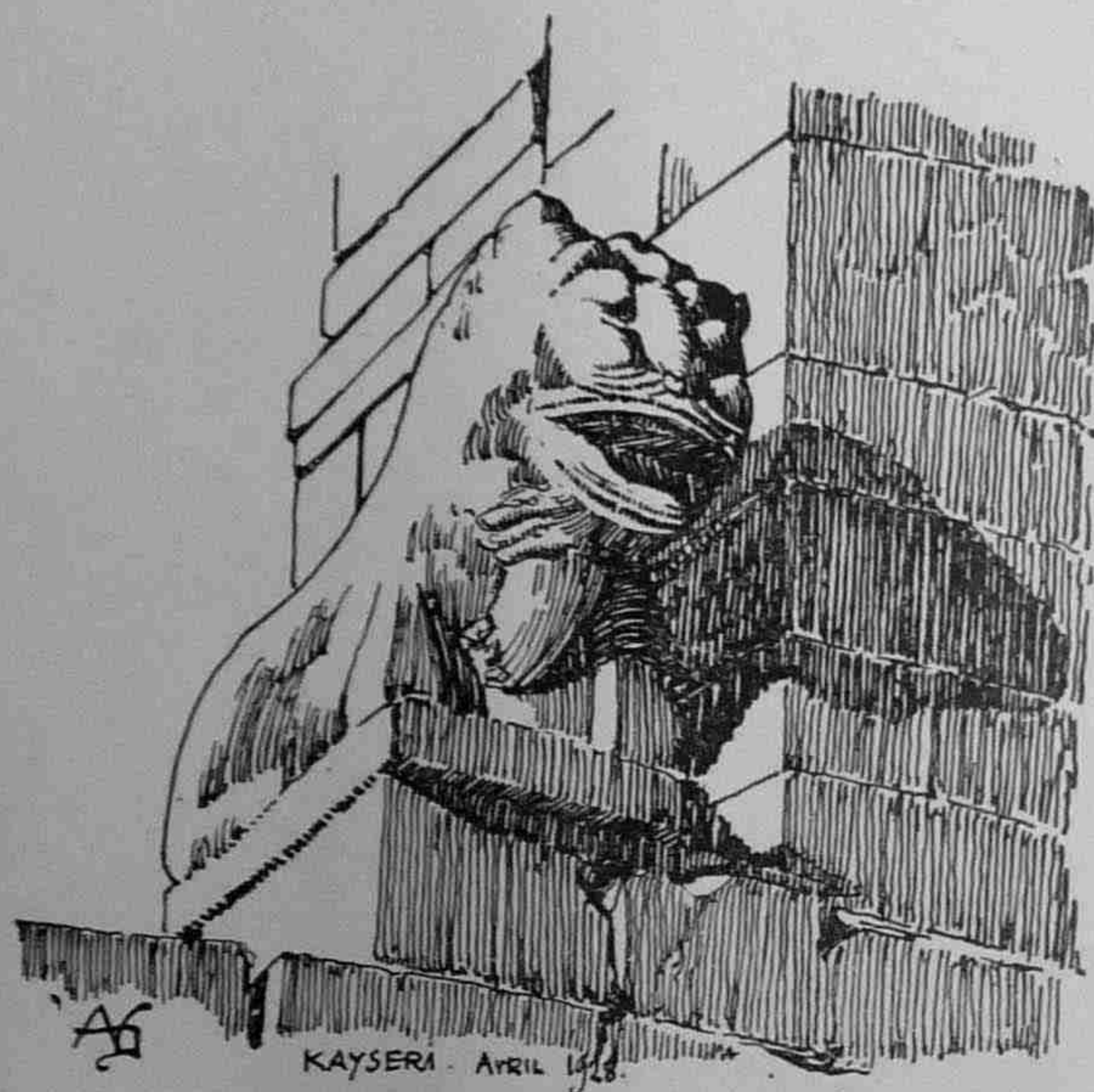


FIG. 11. — LION SELDJOUKIDE.

d'une salle carrée de 10 mètres dans œuvre couverte d'une coupole sur pendentifs. Le mihrab occupe le milieu de la face Sud et une tribune, portée sur deux colonnettes, s'appuie sur la paroi Nord. La porte d'entrée s'ouvre au Nord-Ouest et quinze fenêtres, réparties en trois étages, éclairent la salle de prière ; huit fenêtres sont, en outre, percées dans la coupole.

Entre la mosquée et la courtine du Château s'étendait à l'Ouest une cour, limitée vers le Sud par une aile de salles voûtées. Un portail en arc brisé, *p*, donne accès à cette cour. Il est surmonté d'un minaret que couronne une galerie hexagonale coiffée d'une pyramide. Devant ce portail s'élève une élégante fontaine (Pl. VI, 3).

La mosquée et ses annexes sont anépigraphes mais une tradition acceptable en attribue la fondation au sultan Mohammed II (2). Le monument offre, en effet, toutes les caractéristiques de l'architecture ottomane de cette époque : seul le minaret paraît être de construction postérieure.

Il est plus malaisé de dater le Château lui-même. On constate, dans la technique, des dissemblances et des reprises qui sont les preuves de remaniements divers et l'on observe, entre autres, la présence de fragments sculptés d'origine seldjoukide remployés dans la paroi d'escarpe des murailles et des tours, au Nord, à l'Est et à l'Ouest. Mais il est vraisem-

(1) D'après le texte d'Evliya Tshelebi (Cf. sup., p. 14-15), les magasins et les maisons que renfermait le Château étaient de date ancienne. Il faut croire que ces constructions furent détruites et rebâties dans la suite : une photographie de l'intérieur du Château, prise en 1898, montre un amas de constructions modernes, sans style ni caractère (VON DER NAHMER, *Vom Mittelmeer zum Pontus*, p. 180). La même impression se dégage de la pho-

tographie publiée par MISS BELL (*Amurath to Amurath*, fig. 230).

Les maisons furent démolies en 1916 : il en restait alors 83 (Communiqué par Yahya Saim Bey).

(2) Cette mosquée s'élèverait, dit-on, sur l'emplacement d'un mesdjid plus ancien bâti par les Karamanides.

blable que ces remplois datent d'une restauration qui n'a point modifié les dispositions d'ensemble (1).

Les inscriptions que renferme le Château sont rares et peu explicites. Je n'ai pas trouvé trace de celle qui était située sur la face Nord et qui a été publiée par Halil Edhem Bey (2). Datée de 621 (1224), elle portait le nom d'Alaeddin Kaikubad, mais comme elle n'était pas à sa place initiale, elle ne fournit aucune information sur les différentes phases de la construction du Château.

De même, on ne saurait tirer des conclusions catégoriques d'une autre inscription fragmentaire, remployée dans la paroi externe de la barbacane Sud, à l'Ouest de la porte. Le marbre sur lequel était gravé le complément de cette inscription a disparu et on ne peut donner qu'une traduction littérale de la partie conservée (3) :

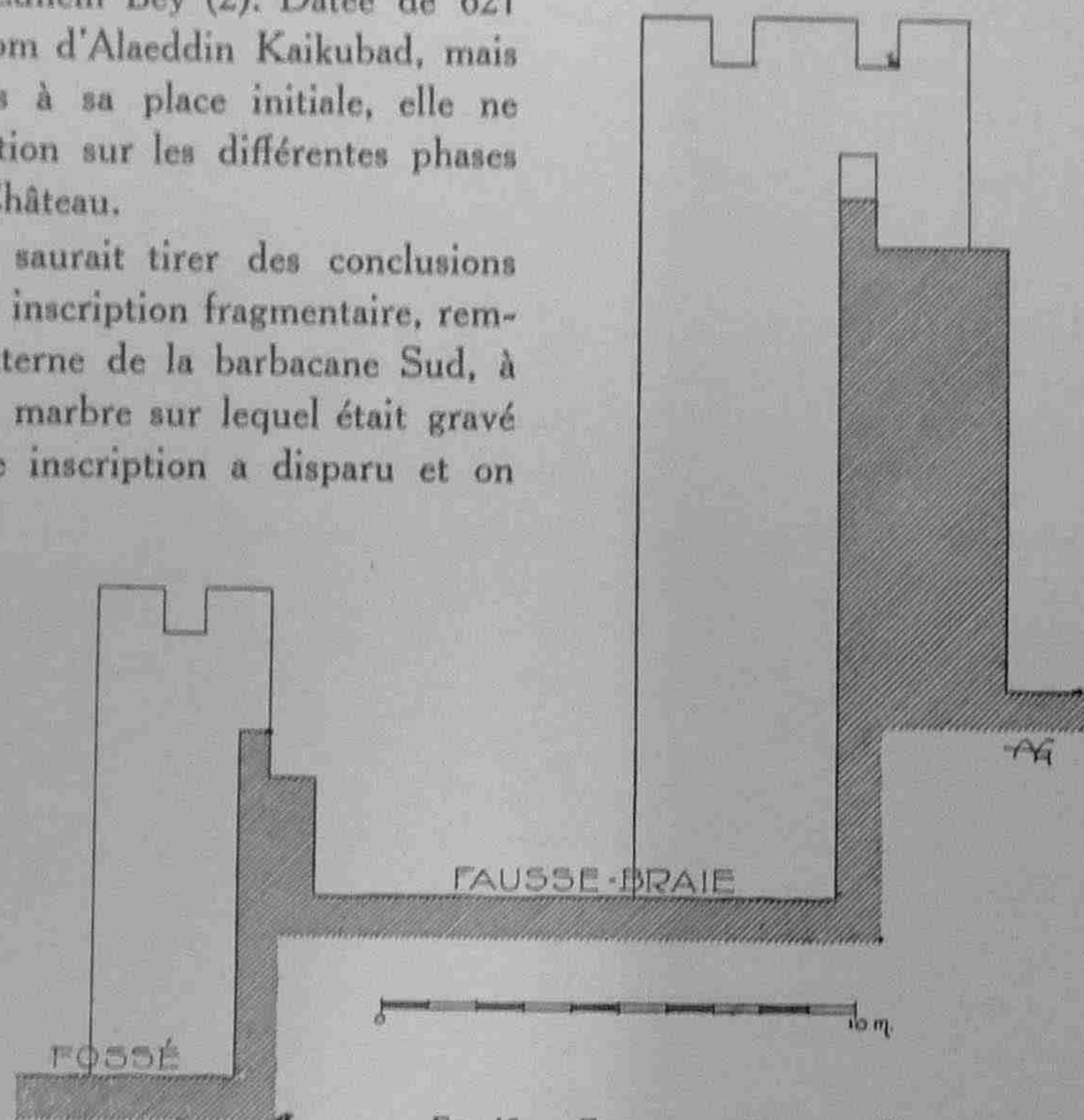


FIG. 12. — ENCEINTE DU CHATEAU : Coupe.

- 1) Lorsque les Turcs infidèles s'emparèrent de la ville de Kayseri et de sa population...
- 2) « ... dévastation de la Kiabe... le grand emir Sheikh Dawud Tshelebi est sorti...
- 3) « ... celui qui pardonne les défauts des hommes et fait taire sa haine (Verset du Koran). Alors, il a réparé ce qui existe aujourd'hui.
- 4) « ... Que Dieu prolonge son règne et fasse prospérer son pays. Le commandant de ceux qui lancent le feu grégeois (neshab) était Sevindj Demir, fils de Sheikh Tshelebi ».

(1) La construction est loin d'être homogène et les pans de mur où apparaissent des fragments seldjoukides, correspondent à des reprises partielles. On n'y saurait voir une preuve convaincante, comme le croit M. de Jerphanion, de l'origine islamique du Château (G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 103).

(2) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 43.

(3) Cette inscription a été lue par TEVHID BEY, auquel je dois, parmi tant d'autres documents et renseignements, la traduction ci-contre.

Les mots « *Turcs infidèles* », (*ed-dallun* — ceux qui ont perdu leur route) sont une allusion aux Zulkadirides qui occupèrent Kayseri et en furent chassés par les Karamanides. On peut donc admettre que cette inscription fut apposée sur le Château, lors d'une réparation accomplie par les Karamanides : mais ce ne sont là que des déductions vraisemblables.

Un fait, par contre, est certain : le Château de Kayseri fut l'objet, sous le règne de Mohammed II, de travaux de restauration importants. On en a la preuve dans deux inscriptions où apparaît le nom de ce souverain.

La première inscription est encore en place, au-dessus de la porte intérieure du Sud-Ouest (1). Rédigée en persan, elle comprend deux lignes formant huit hémistiches :

« Lorsque le souverain de Rum eut jeté un coup d'œil, la forteresse de Kayseri fut réparée (2). Le nom de ce souverain est Mohammed. Que Bagdad soit la maison de sa félicité. Par la main de son serviteur Pir Ahmed, cette construction fut complètement achevée. Si tu me demandes la date, c'est 870 de l'Hégire. » (1465 J.-C.) (3).

Je donne ci-contre la reproduction de la seconde inscription (Fig. 13) qui est inédite. Le marbre sur lequel elle est gravée sert actuellement de linteau à la porte moderne percée dans la tour du Sud-Est, en α, au niveau du chemin de ronde (Fig. 9). On lit :

..... أسس هذه القلعة المباركة محمد ابن مراد خان
..... يحيى المعمار

« A fondé cette forteresse bénie, Mohammed, fils de Murad Khan,

« Yahya architecte » (4).

Nous savons, par ailleurs, que Kayseri renfermait, au début du XIV^e siècle, une forte citadelle (5) qui, dans la suite, demeura la défense principale de la ville : en 822, Ibrahim, fils d'al-Muayyad, arrivant devant Kayseri, occupa la ville le jour même et, le lendemain, s'empara de la citadelle (6). Mohammed II ne fit donc que presider à une restauration du Château, ainsi qu'il résulte de la première des inscriptions citées plus haut. La seconde ne doit pas être prise à la lettre



FIG. 13. — INSCRIPTION DU CHATEAU.

(1) HALIL EDHEM, *Kaiseriye Shehri*, p. 129 sq. ; G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 105 et Pl. LV, 3.

(2) Littéralement : *devint prospère (abad)*. C'est une formule fréquemment employée pour indiquer qu'on a restauré un monument ruiné ou une ville dévastée.

(3) Le Karamanide Pir Ahmed avait reconnu la suzeraineté de Mohammed II.

(4) L'inscription semble incomplète : le début est peut-être gravé sur la partie du marbre engagée dans la maçonnerie.

(5) ABULFEDA, *Géographie* (Trad. GUYARD), II, p. 137.

(6) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 145-146.

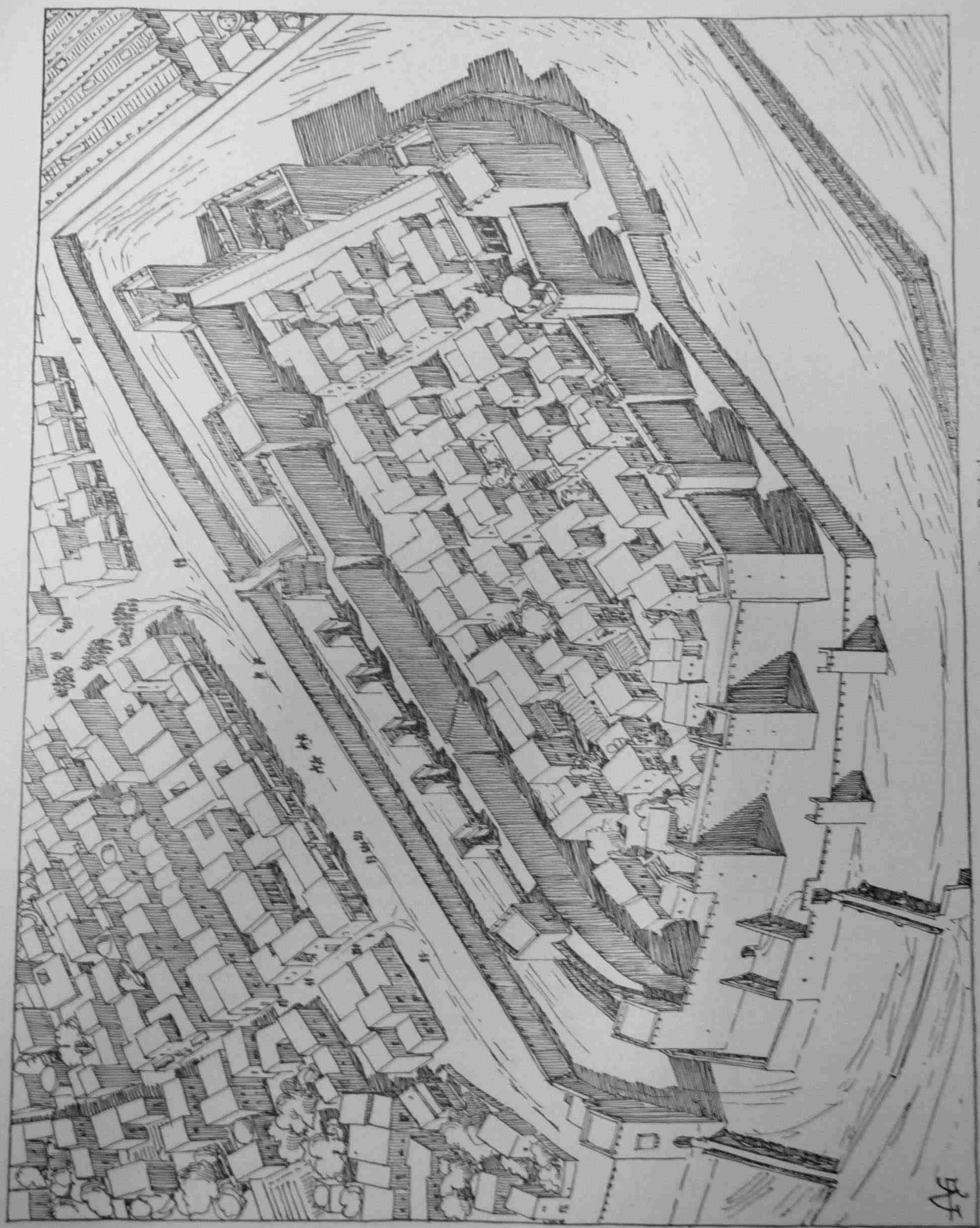


FIG. 14. — LE CHATEAU DE KAYSERİ : Restitution.

et ne peut s'appliquer, en tout cas, au Château tout entier. Peut-être le Sultan fit-il rebâtir certains ouvrages *a fundamentis*, en même temps que la mosquée qui porte son nom, mais il est probable que le plan initial subsista sans grands changements. Je donne ci-contre une restitution de l'ensemble (Fig. 14).

On remarquera d'autre part que ce plan, le dispositif des tours et la présence d'une fausse braie flanquée de tours secondaires sont autant de caractéristiques de la fortification byzantine. Si l'on admet que l'enceinte de la ville, à l'Est et à l'Ouest du Château, remonte à l'époque de Justinien, on peut supposer également que le Château lui-même repose sur des substructions du VI^e siècle (1). Ce n'est là qu'une hypothèse, mais il est évident que, par son caractère général, le Château de Kayseri est beaucoup plus proche des *καστρα* byzantins de Syrie ou d'Afrique que des forteresses turques de l'Anatolie, du Bosphore et de Stamboul, remontant aux XIII^e, XIV^e ou XV^e siècles (2).

En résumé, les données archéologiques et épigraphiques permettent de proposer, au sujet des fortifications de Kayseri, les conclusions suivantes, d'ailleurs conjecturales. Justinien avait réduit le périmètre des défenses antérieures, de date et de forme indéterminées. Les Seldjoukides jugèrent encore trop étendue l'enceinte du VI^e siècle et Kaikawus n'utilisa qu'une partie des courtines byzantines, au Nord. Il bâtit, au Sud, des murailles neuves flanquées de différentes tours et d'un puissant bastion (*Yoghun burdj*). Ce fut lui, sans doute, qui aménagea sur l'emplacement de l'ancien *καστρον*, le Château actuel où devait résider la garnison de la place. Alaeddin Kaikubad acheva l'enceinte et fit construire, au Nord du Château, les défenses qui enserraient, entre autres, le Palais du Pasha et ses jardins. Château et remparts furent l'objet, dans la suite, de restaurations et de remaniements partiels, notamment sous Mahommed II, mais le tracé des défenses de la place, fixé dès le VII^e siècle de l'Hégire (XIII^e s. J.-C.) ne subit jusqu'à l'époque moderne aucune modification notable.

(1) Depuis longtemps, on a supposé que les « fondations composées de pierres de grandes dimensions » étaient les restes d'une construction de Justinien et que les murs eux-mêmes étaient de l'époque seldjoukide (TOZER, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, p. 111).

(2) Les deux portes du Château, sous leur forme actuelle ne sont pas antérieures au XV^e siècle, mais ce sont les seuls éléments qui, bien que fort simples, appartiennent à un style de date déterminée. Pour le reste des constructions, il est fort malaisé de faire le départ entre l'œuvre des Turcs et le

substratum byzantin. Des sondages seraient nécessaires pour trancher cette question de manière catégorique, mais on peut observer que, dans les forteresses turques de Karaman, d'Anadolu Kavaghı, de Rumeli Kavaghı, de même qu'à Yedi Kule de Stamboul, les maîtresses tours sont sur plan circulaire. Il est vrai que dans l'enceinte de Konya, d'ailleurs mal connue, comme dans celle d'Antalya, les tours sont généralement sur plan rectangulaire, mais pour ces deux villes, il est permis de supposer que les Turcs utilisèrent précisément des enceintes byzantines.

CHAPITRE III

LES MOSQUÉES

Les mosquées de Kayseri peuvent être réparties en trois groupes distincts correspondant à trois périodes historiques :

1^o PÉRIODE DANISHMENDIDE. — *Ulu djamii* et *Külük (?) djamii*, de date indéterminée, mais dont la fondation remonte vraisemblablement à la première moitié du VI^e siècle de l'Hégire (XII^e s. J. C.).

2^o PÉRIODE SELDJOUKIDE. — *Khuand Khatun djamii* (635-1237) ; *Hadjı Kılıdj djamii* (647-1249). Je range dans le même groupe la *Mosquée de Lala Pascha*, de date incertaine, dont le plan présente quelque analogie avec celui de la *Mosquée de Khuand*.

3^o PÉRIODE OTTOMANE. — Le Château renferme la plus ancienne mosquée ottomane de Kayseri, *Fatih djamii* (vers 871-1466), que j'ai décrite précédemment (1). Dans la ville, *Kurshunlu djami* (994-1586) est la seule mosquée de cette période qui offre un aspect monumental. Les autres ne sont que des bâtisses sans caractère, dénuées de tout intérêt (2).

(1) Cf. sup., p. 26.

(2) Elles ont été, pour la plupart, indiquées sur le plan d'ensemble (Cf. sup. Fig. 2) et dans la nomenclature correspondante (Cf. sup., p. 17). Parmi celles qui ont conservé, à peu près intactes, leurs dispositions anciennes, on peut citer la *Mosquée de Khatiroghlu* (N^o 22), qui comprend une salle carrée couverte d'une coupole et précédée

d'un porche. — *Khan djamii* (N^o 33) a été aménagée dans un *khan* voûté, de date assez récente. — Il est possible que certaines des mosquées énumérées par EVLIYA TSHELEBI (Cf. sup., p. 16, n. 7) soient désignées aujourd'hui suivant d'autres dénominations, mais, dans ce cas, il faut admettre que les constructions ont été transformées : aucune d'elles ne semble de date ancienne.

ULU DJAMI ou DJAMI KEBIR (I) (VI^e s. H.)

(Pl. VII, 1 et Pl. VIII, 1)

Couvrant une surface de 50 mètres sur 35 environ, soit 1.750 mètres carrés, cette mosquée qui fut sans doute, à l'époque de sa construction, la plus vaste de Kayseri, ne mérite plus aujourd'hui cette désignation d'*Ulu djami* ou *Djami kebir* (la grande mosquée) qu'elle a cependant conservée : la *Mosquée de Khuand*, bâtie plus tard, occupe, en effet, une surface plus étendue (2.500 mètres carrés environ).

Le plan d'*Ulu djami* (Fig. 15) répond à un type général répandu à travers tout le monde musulman : des points d'appui, disposés en files parallèles et équidistantes, reçoivent la retombée des arcs qui supportent le solivage. Mais ce plan ne présente point ici la régularité qu'on observe en d'autres mosquées où fut appliqué le même principe. La diversité des supports — piliers de maçonnerie ou colonnes antiques remployées — les variations d'écartement entre les points d'appui, l'absence de parallélisme entre deux files voisines attestent que l'édifice fut construit avec des ressources limitées par des ouvriers peu experts. Il est possible qu'il ait subi divers remaniements (2), mais on ne saurait souscrire à certaines traditions locales, selon lesquelles *Ulu djami* serait une ancienne église byzantine. On n'y retrouve aucun des caractères spécifiques de l'église, alors que le tracé du plan d'ensemble, la structure générale et l'emploi de l'arc brisé sont autant de preuves d'une origine islamique (3).

La salle de prière, qui mesure 47^m,45 de longueur sur 27 mètres de largeur minima, dans œuvre, n'est pas plafonnée dans toute son étendue : deux coupoles, *a* et *b* s'élèvent, la première devant le mihrab, la seconde au centre de la salle. La coupole du mihrab dont la calotte est percée de quatre ouvertures rectangulaires semble bien remonter à la fonda-

(1) On l'appelle aussi *Sultan djami* (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 17 sq.) et on y associe parfois le nom de Battal Ghazi (YAKUT, ed. F. WUSTENFELD, IV, p. 214 sq.; EVLIYA TSHELEBI, *op. cit.*, III, 178; cf. LE STRANGE, *The lands of the eastern Caliphate*, p. 146).

(2) On expliquerait difficilement par d'autres raisons le décrochement que présente le mur occidental. Il est certain, d'ailleurs, que les alentours immédiats de la mosquée ont été transformés à l'époque moderne. EVLIYA TSHELEBI dit que la mosquée est « une construction de pierre dont le harim est planté dans toute son étendue de saules pleureurs ». (EVLIYA TSHELEBI, *op. et loc. cit.*) — On ne peut supposer que ce harim ait été compris dans le péri-

mètre de la salle de prière actuelle. Il est probable que les saules étaient plantés alentour, là où l'on a établi une place dallée, en bordure de la bibliothèque qui semble elle-même une annexe moderne.

(3) VAN BERCHEM, qui relate cette tradition (*Epigraphie des Danishmendides*, p. 89), la considère comme vraisemblable et il ajoute que les anciennes mosquées de Konya et de Sivas sont aussi d'anciennes églises (*Ibid.*, n. 2). C'est là une affirmation gratuite : comme *Ulu djami* de Kayseri, la *Grande Mosquée* de Sivas et la *Mosquée d'Alaeddin* de Konya me paraissent avoir été construites *a fundamentis* par les Turcs : tout au plus peut-on supposer qu'elles occupent l'emplacement d'anciennes églises.

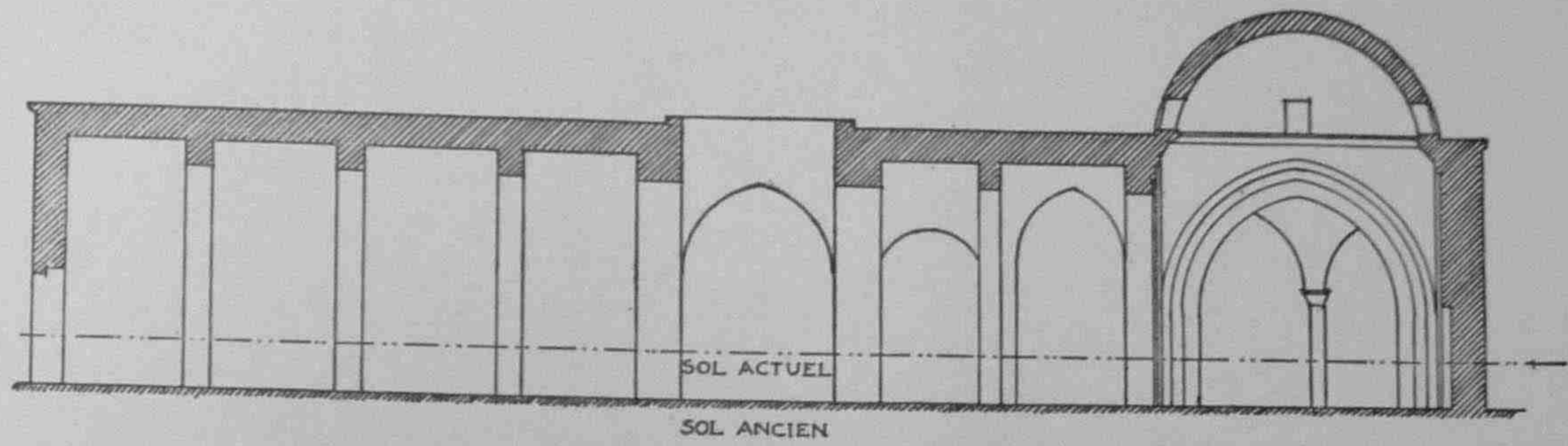


FIG. 15. — ULU DJAMI: Coupe.

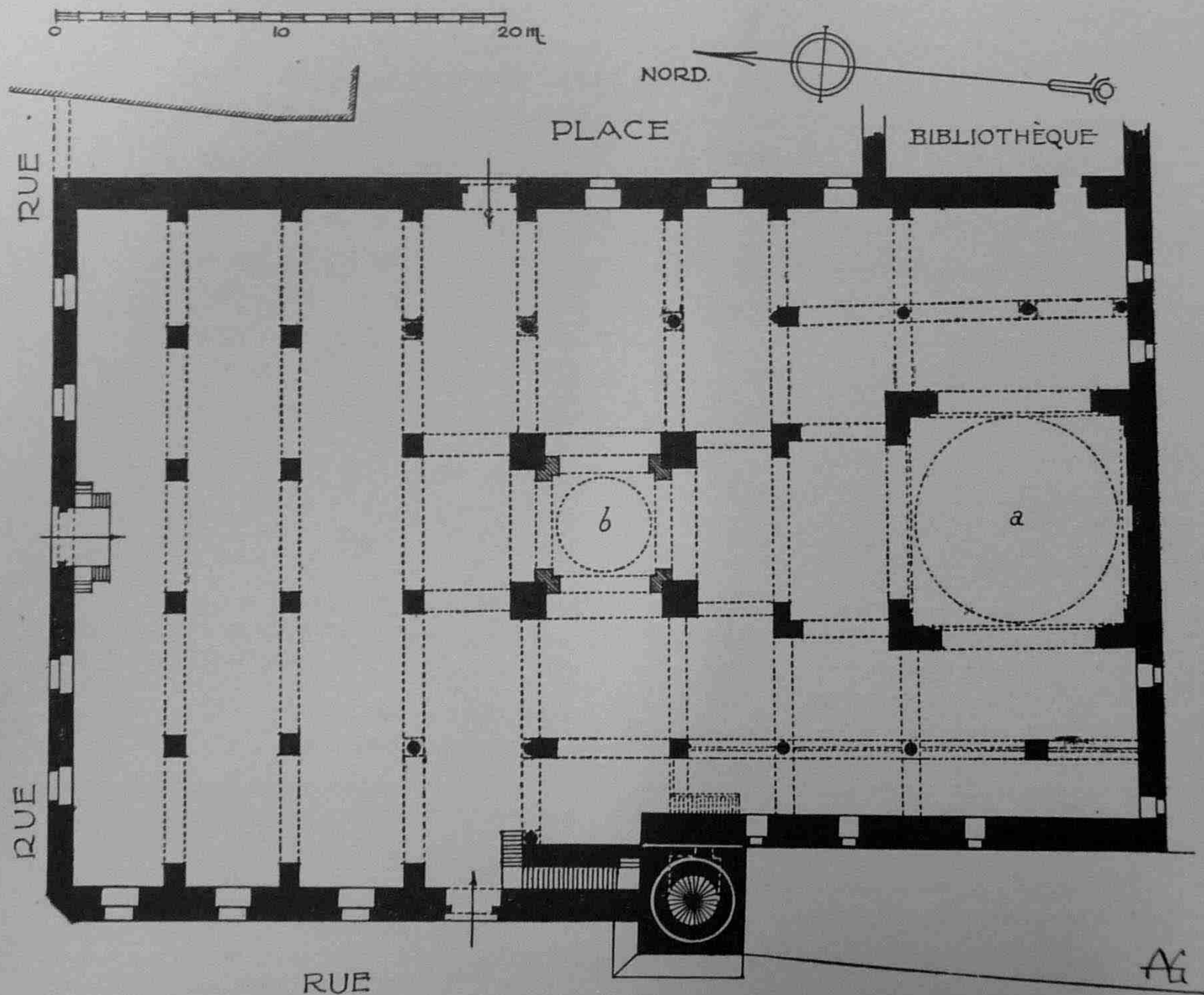


FIG. 16. — ULU DJAMI: Plan.

tion de la mosquée (1) mais la coupole centrale, *b*, sous la forme où elle existe aujourd'hui est certainement moderne (2). Je montrerai plus loin, en étudiant la *Mosquée de Khuand*, que, dans cet édifice, le carré sur lequel s'élève la coupole centrale était primitivement à ciel ouvert (3). *Ulu djami* atteste une application du même principe et, comme *Khuand djami*, répond à un type de mosquée où la salle de prière, plus profonde que large, est éclairée, au centre, par un carré hypèthre. C'est ce dispositif que j'ai figuré sur la coupe schématique de la Fig. 15.

Les piliers et les colonnes sont réunis par des arcs en maçonnerie, parallèles au petit côté de la salle. En outre, dans la partie Sud, des arcs sont bandés entre les points d'appui, parallèlement au grand axe, ainsi que je l'ai indiqué en pointillé sur le plan (Fig. 15). L'emploi de l'arc brisé est constant (4). Sur les longs pans du mur, des contreforts intérieurs neutralisent les poussées.

Le solivage est composé de troncs de sapin de diamètre variable (0^m,15 à 0^m,30) séparés par des intervalles de 0^m,20. Sur ces solives repose une claie de roseaux recouverte d'une épaisse chape de terre. Le solivage étant horizontal, la pente nécessaire pour l'écoulement des eaux pluviales est obtenue par la variation de l'épaisseur de la chape qui suivant le grand axe atteint un mètre en moyenne. Des gargouilles de pierre sont encastrées dans les murs extérieurs.

La valeur artistique du monument est faible. A l'intérieur (Pl. VII, 1), un remblai — qui mesurerait, dit-on, 1^m,50 (5) — a alourdi les proportions de la salle où piliers et colonnes sont engoncés dans des coffrages de bois, grossièrement coloriés. On note le remploi de quelques chapiteaux byzantins aux feuilles d'acanthé déviées *en coup de vent* : ils sont d'ailleurs mutilés et peints de couleurs criardes. Sur la face du mihrab, sont encastrés quelques débris de carreaux de faïence surmontés de plusieurs rangées de plats et d'assiettes d'importation occidentale récente. Le mihrab lui-même est une simple niche méplate, revêtue de lambris modernes. Le minber de bois, barbouillé de vert, n'offre aucun intérêt (6) et les deux tribunes ne sont que des estrades, d'une charpenterie rudimentaire.

(1) La *Kubbah* ou coupole devant le mihrab est un élément caractéristique des anciennes mosquées dans tout le monde islamique (VAN BERCHEM, C. I. A., 1^{re} partie, Egypte, p. 122).

(2) Primitivement, aux angles du carré central, s'élevaient quatre points d'appui carrés. C'est lorsqu'on construisit la coupole actuelle qu'on réduisit la surface à couvrir en accolant à ces piliers les massifs hachurés sur le plan (Fig. 15).

(3) V. inf., p. 41-42. — Ce type de mosquée n'est pas spécial à Kayseri (V. inf., p. 42).

(4) Certains arcs, parallèles au grand axe et situés entre les deux coupoles, sont surbaissés, mais ils furent construits, sans aucun doute, lors d'un remaniement de l'édifice.

(5) Actuellement, le sol de la mosquée, malgré ce remblai, est encore en contre-bas des rues adjacentes. Le sol primitif correspondait sans doute au niveau de la ville ancienne, ce qui s'explique aisément si l'on admet que la mosquée s'élève sur l'emplacement d'une église.

(6) Ce minber a remplacé une chaire plus ancienne dont quelques fragments ont été conservés et fixés sur la paroi orientale de la salle de prière, à côté de la porte de la bibliothèque. Ce sont des panneaux de bois, très finement et très habilement sculptés, où des inscriptions religieuses, en coufique fleuri, se détachent parmi des rinceaux et des arabesques (Cf. HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, Pl. 4). D'après le type des caractères, la date de ces panneaux est voisine de 600 H.

A l'extérieur, l'édifice apparaît sous un aspect des plus pauvres. Le badigeonnage d'ocre jaune dont il est actuellement revêtu ne dissimule point l'irrégularité de l'appareil. Les blocs de pierre ne paraissent pas avoir été équarris et les joints sont dissimulés sous de larges bandeaux de mortier. Les trois portes de la mosquée, en arc surbaissé, ne possèdent pas le moindre décor.

Un minaret est accolé au mur occidental (Pl. VIII, 1). Il comprend un soubassement sur plan carré, en pierre, un tambour de section octogonale en brique et un fût cylindrique également en brique, couronné par une galerie en encorbellement. Au-dessus, s'élève, en retraite, un dernier tambour cylindrique couvert d'une toiture conique. Le seul élément décoratif de cette composition est une inscription qui se déroule au-dessous de l'encorbellement. Les caractères, en coufique orné, sont composés de briques rougeâtres se détachant sur un fond blanc. L'inscription, trop mutilée pour être lue en entier, est coranique.

Du sol de la mosquée, un escalier à volées rectilignes conduit au niveau de la terrasse : de là on gagne l'escalier à vis qui s'élève jusqu'au sommet du minaret. Ce dispositif prouve que le minaret, dont la construction est beaucoup plus soignée que celle de la mosquée fut édifié après coup. C'est toutefois le plus ancien des minarets de Kayseri (1).

Mosquée et minaret sont l'un et l'autre de date incertaine. La seule inscription que possède aujourd'hui le monument est encastrée dans la paroi extérieure du mur septentrional auprès de la porte :

« *Sous le règne du sultan vénéré Kaikhusrau ibn Kîlîdj-Arslan, que sa victoire soit puissante, a entretenu cet édifice Muzafer al-dîn Mahmûd, fils de Yaghî Basan, en l'année 602* » (2).

Il est certain que cette inscription ne se rapporte pas à la fondation de la mosquée. Sans doute fut-elle mise en place pour commémorer une restauration exécutée en l'année 602 H. (1205). Dans ce cas la mosquée serait antérieure à cette date, ce qui, d'après son caractère, est fort vraisemblable (3) et l'on peut admettre que l'édifice fut fondé dans la première moitié du VI^e siècle de l'Hégire.

(1) Les plus anciennes mosquées de l'Anatolie ne possédaient point de minaret et c'est du haut des terrasses qu'on appelait les fidèles à la prière. Les minarets accolés aux grandes mosquées seldjoukides sont souvent beaucoup plus récents que les édifices eux-mêmes.

(2) J'emprunte cette traduction à VAN BERCHEM qui a publié l'inscription. Il fait remarquer que, dès 569 H., la principauté danishmendide était réunie

par Kîlîdj-Arslan à son empire. Mahmud, fils de Yaghî Basan « n'était donc qu'un fonctionnaire des Seldjucs qui vivait à Césarée comme un simple particulier renté par le sultan. » (M. VAN BERCHEM, *Epigraphie des Danishmendides*, p. 90; cf. HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 18).

(3) C'est également l'avis de HALIL EDHEM BEY (*Op. cit.*, p. 19).

KÜLÜK (?) DJAMII (1) (VI^e s. H.)

(Pl. X, 1 et 2)

Les irrégularités du plan proviennent sans doute de remaniements divers qui d'ailleurs n'ont point altéré les dispositions essentielles de l'édifice (Fig. 17). Une nef, voûtée d'un berceau brisé et de deux coupoles, *b* et *c*, est épaulée par des berceaux brisés, dirigés perpendiculairement à l'axe vers l'Est et parallèlement à l'axe vers l'Ouest (2); l'espace *f* est plafonné. Devant le mihrab, la coupole, *c*, sur plan carré, est portée sur des trompes d'angle; la seconde coupole, *b*, sur pendentifs, couvre au centre de la salle, une travée barlongue, ramenée au carré par deux arcs surbaissés (Fig. 18). Il est possible que la coupole *b*, sur pendentifs, n'appartienne pas à la construction initiale où, peut-être, le carré central était à ciel ouvert, comme à *Ulu djami* et à la *Mosquée de Khuand* (3). Quant à la dissymétrie qu'on observe dans la répartition des berceaux, elle paraît provenir de la liaison de la mosquée avec une médressé contiguë, située à l'Ouest, là où s'élève aujourd'hui un bâtiment moderne. La voûte d'arêtes, *g*, marquerait, dit-on, l'emplacement d'un minaret détruit depuis longtemps. Il eût été, en tout cas, de dimensions modestes, à en juger par sa base d'appui, et sans doute élevé après coup (4).

A l'extérieur, le monument est appareillé en assises irrégulières et, comme à *Ulu djami*, les joints sont dissimulés sous des bandeaux de mortier. La toiture est constituée par une épaisse chape de terre qui recouvre les berceaux et s'oppose aux infiltrations d'eau. L'appareil des coupoles, assez régulier, est apparent à l'extrados; quatre petites fenêtres s'ouvrent à la base de chacune des calottes qui, à l'extérieur, sont surmontées d'une partie conique.

(1) Je n'ai pu recueillir sur place aucun renseignement sur l'origine et le sens du mot *Külük*. D'après HALIL EDHEM BEY, la mosquée, détruite en 735 H. par un tremblement de terre et abandonnée, aurait été reconstruite par un certain *Külük Shemseddin* qui donna son nom à l'édifice (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 32). On verra plus loin que l'intervention de Shemseddin dut se borner à une restauration de la mosquée.

(2) Les espaces *d* et *e* sont couverts de calottes irrégulières refaites après coup. Le biais que présente le doubleau intermédiaire est sans doute la conséquence de quelque remaniement partiel. Peut-être les voûtes primitives furent-elles détruites, en cet endroit, par le tremblement de terre de 735 H.

(3) Cf., sup., p. 34 et inf., p. 41-42. — Toutefois, cette coupole *b* est de construction ancienne et il est possible qu'elle ait été construite lors des travaux de restauration ordonnés par Shemseddin.

(4) Il ne reste pas trace d'un escalier. Actuellement, on accède à la terrasse par une échelle de bois placée dans une trémie du solivage, *b*. De ce côté, l'édifice paraît avoir été transformé à une date récente. La tribune de charpente qui s'appuie sur le mur nord, au-dessus de la porte *a* est également moderne.

Ainsi, la mosquée fut restaurée et remaniée à diverses reprises, mais il semble bien que, dans ses grandes lignes, le plan actuel réponde encore aux dispositions primitives.

C'est par erreur que HALIL EDHEM BEY et M. VAN BERCHEM ont signalé trente-deux piliers dans la salle de prière. On en compte treize aujourd'hui, mais il put y en avoir seize si l'on admet que les points d'appuis étaient à l'origine répartis symétriquement par rapport au grand axe. (Cf. HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 32 et VAN BERCHEM, *Epigraphie des Danishmendides*, p. 90).

Des deux portes de la mosquée, l'une, *a*, est une simple baie en arc surbaissé. La seconde, *h*, percée dans un pan coupé à 45°, s'ouvre sous un porche alvéolé, malheureusement défiguré par des barbouillages récents (Pl. X, 1) (1). Sa composition ne manque pas d'élégance et son exécution, autant qu'on en peut juger maintenant, était fort soignée. La voussure, décorée d'alvéoles de grande échelle, est surmontée d'une archivolt en carène. Des niches polygonales sont creusées dans les piédroits et l'arc surbaissé de la porte se découpe suivant un feston. Une large moulure, finement ornée, mais en majeure partie

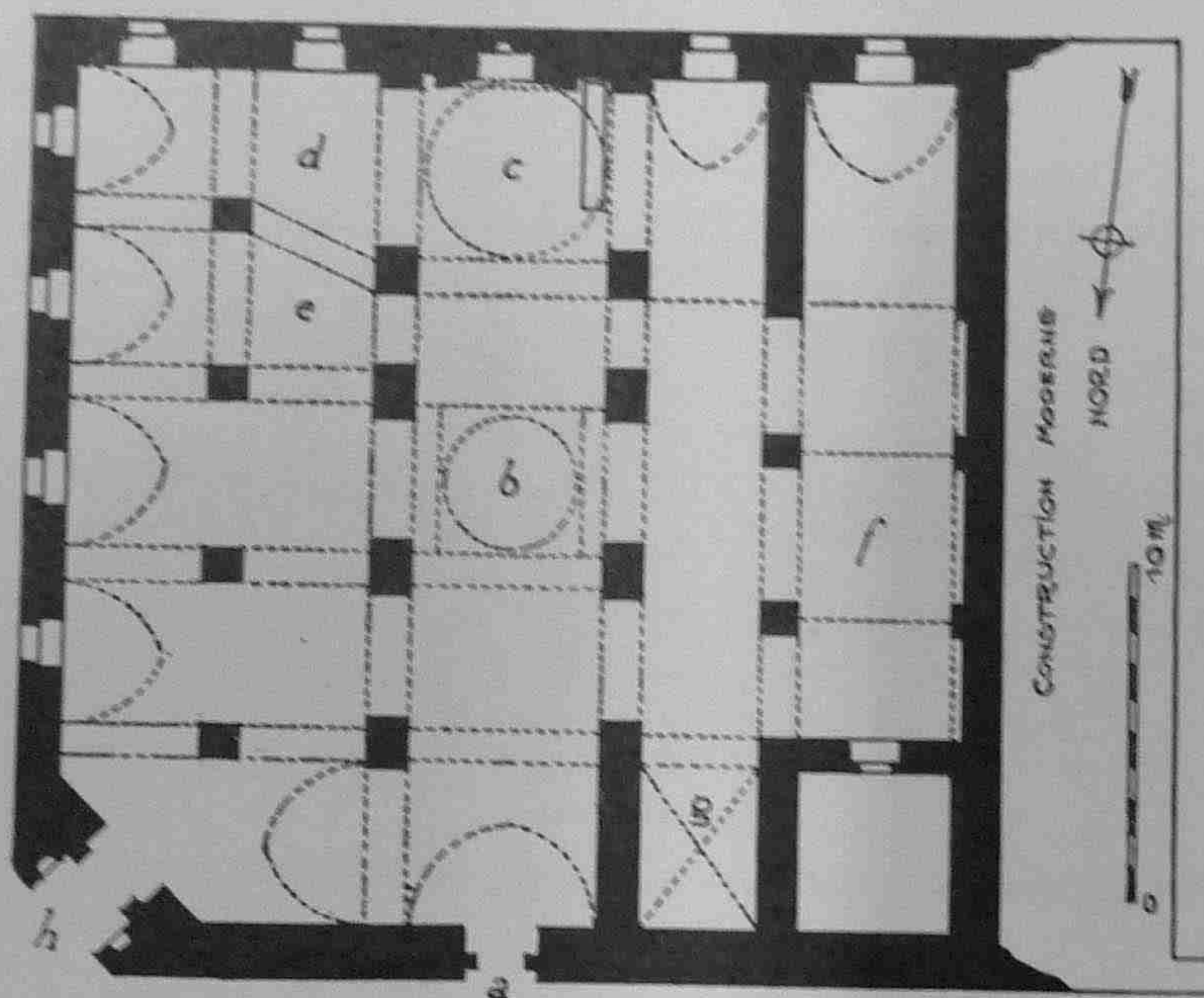


FIG. 17. — KÜÇÜK (2) DJAMI: Plan.

détruite aujourd'hui, encadrait le pan coupé. Entre deux cabochons hémisphériques, au-dessus de l'archivolte, on lit une inscription de trois lignes en nashki seldjoukide dont Van Berchem a donné la traduction suivante : « *A entretenu (cet édifice) pour l'amour du Maître des mondes, sous le règne de notre maître, le sultan vénéré, 'Izz al-dunyâ wal-dîn Abul-fath Kaikâwûs, fils de Kaikhusrau, l'associé à l'empire du prince des croyants, la plus faible des servantes d'Allâh, la dame vertueuse, la princesse Atsız Elti, fille de Mahmûd, fils de Yaghî-basan. L'année 607 (1210-11)* » (2).

(1) Notre photographie donne l'aspect du porche en 1927. Il a été entièrement repeint en 1929, en même temps que l'intérieur de la mosquée.

(2) VAN BERCHEM, *Epigraphie des Danishmendides*, p. 91. — Cf. HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 33.

Cette inscription n'est pas sans analogie avec celle de la *Grande Mosquée* (1) : comme son père Mahmud, la princesse Atsız Elti se borna sans doute à restaurer une mosquée plus ancienne fondée par ses ancêtres. Il semble bien toutefois qu'elle fit construire le portail au sommet duquel est encastrée l'inscription (2). Quant à la mosquée elle-même, on peut admettre que, comme *Ulu djami*, elle remonte à la première moitié du VI^e siècle de l'Hégire.

On éprouve quelque surprise à trouver, dans un édifice aussi modeste un mihrab de faïence, en grande partie intact, qui peut soutenir la comparaison avec les plus célèbres décors du même type (Pl. X, 2). C'est d'ailleurs le seul exemple qu'offre Kayseri de cette technique céramique.

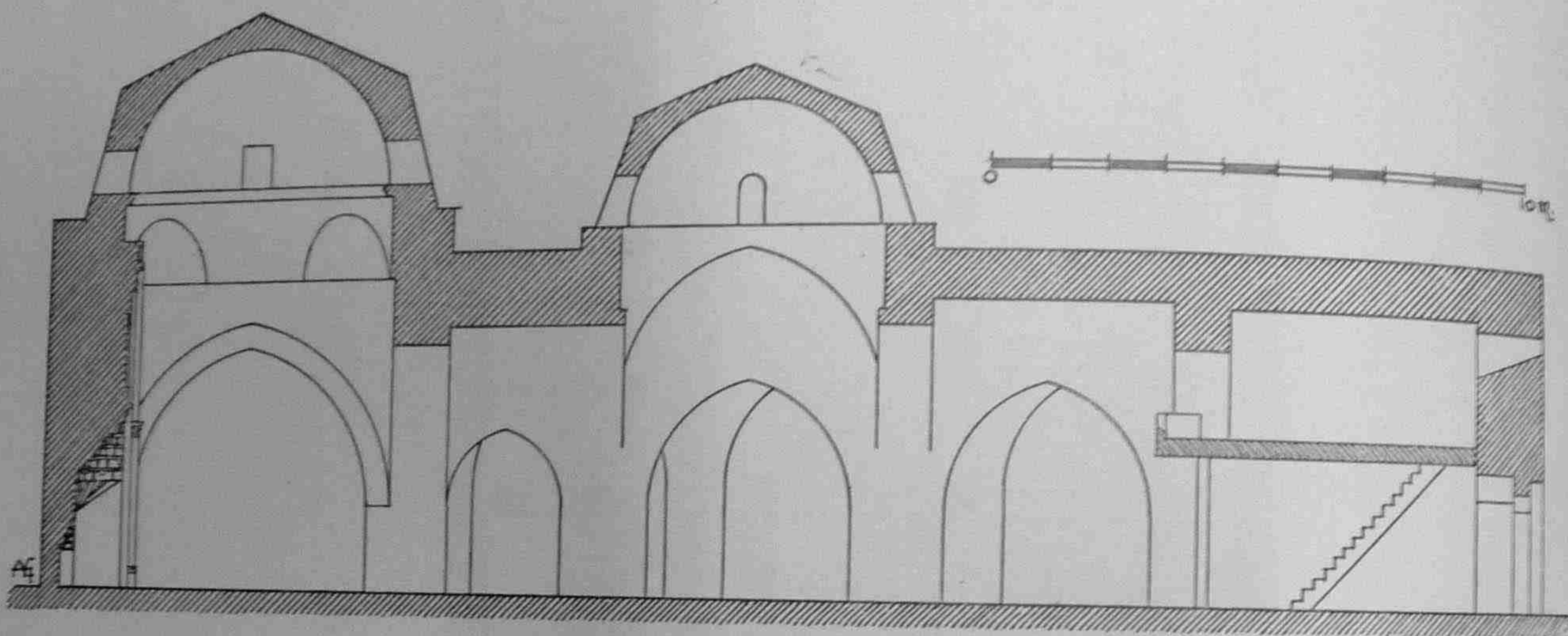


FIG. 18. — KÜLÜK DJAMI : Coupe longitudinale.

Le mihrab est désaxé vers l'Est de manière à laisser place au minber. Dans la niche principale, de section rectangulaire, est creusée une seconde niche à trois pans : l'une et l'autre sont décorées d'alvéoles, composés de pièces de faïence moulées et ajustées sur place. Une archivolt en carène surmonte la niche et, dans les écoinçons, une moulure prismatique se développe en entrelacs autour de cabochons hémisphériques délicatement ajourés. Au-dessous, dans une large frise, on lit l'inscription traditionnelle, en coufique fleuri : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ». Dans un cadre rectangulaire, d'une extrême finesse, se déroule une arabesque géométrique enrichie de menus détails floraux. La bordure, où des inscriptions religieuses se détachent parmi les rinceaux, est terminée par un bandeau d'entre-

(1) Cf. sup., p. 35.

(2) La porte primitive a (Fig. 14), fut d'ailleurs conservée : elle est du même type que les portes

d'*Ulu djami*, et, de même que celles-ci, elle ne possède aucune ornementation.

lacs retombant sur des chapiteaux ornés d'acanthes. Quatre créneaux et cinq merlons polygonaux couronnent harmonieusement cet élégant ensemble.

La technique en est des plus minutieuses. Certains éléments qui composent le décor — alvéoles, cabochons, chapiteaux — ont été moulés tels quels, mais partout ailleurs, on a assemblé à l'aide de plâtre des fragments de faïence taillés dans des plaques de un centimètre d'épaisseur. Dans le cadre et les archivoltas, les entrelacs en saillie sont eux-mêmes façonnés suivant le même procédé.

Les faïences employées sont de deux tons : bleu-vert et noir-violet. Quant au fond blanc de la composition il est constitué par le plâtre lui-même qui présente une dureté et une finesse de grain remarquables.

Si le mihrab remontait à la fondation de la mosquée ou même à la restauration due à la princesse Altsiz Elti, il serait le plus ancien exemple connu de cette technique qu'ait conservé l'Anatolie. Mais l'aspect modeste de *Külük djamii* laisse penser qu'un décor aussi somptueux ne fut mis en place que plus tard, sans doute dans la seconde moitié du VII^e siècle H. (XIII^e s.) : c'est de cette période que datent les faïences célèbres de Konya et de Sivas où sont appliquées les mêmes formules (1).

LES CONSTRUCTIONS DE KHUAND KHATUN (635 H.)

(Pl. VII, 2 et Pl. XI à XIV)

A l'Est du Château, hors de l'enceinte fortifiée qui entourait la ville, la princesse Mahperi, épouse de Kaikubad I^{er} et mère de Kaikhusrau II, fonda un groupe important de constructions (2). Elles comprenaient un bain, une mosquée, une médresse et un tombeau. Le bain, en partie ruiné, a été remanié mais la mosquée, la médresse et le tombeau sont aujourd'hui encore en assez bon état. En souvenir de leur fondatrice, *Khuand Khatun* (la princesse), par abréviation *Khuand*, on les désigne communément sous les noms de : *Khuand djamii*, *Khuand medresesi*, *Khuand türbesi* (3).

(1) Les exemples qui se rapprochent le plus du mihrab de *Külük djamii* sont le revêtement du Mausolée de *Sahib Ata* à Konya (SARRE, *Konya*, Pl. XI) et celui de l'ivan oriental de *Gök medrese* à Sivas, que je publierai dans le second volume de cet ouvrage.

(2) L'ensemble constitue le *Khuand khatun imareti* ou *Mahperi khatun imareti*, le mot *imaret* étant pris ici dans son acception la plus générale de fondation pieuse (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 62 sq.).

(3) TEXIER attribue la fondation de la mosquée qu'il appelle *Mosquée de Houen* à un saint du nom de *Houen* (sic), compagnon de Hadji Bairam et fondateur d'un ordre de derviches. (TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, 58). Je ne sais où Texier a puisé ces informations fantaisistes. On en trouvera d'autres dans la relation récente de Madame Noelle Roger : sous sa plume, la mosquée est devenue la *Mosquée de Khounat*, et la princesse *Mah-Peli* (sic) s'est transformée en Princesse de Lune (?) (N. ROGER, *En Asie Mineure*, p. 86 sq.).

Le plan d'ensemble (Fig. 19) et la restitution perspective (Fig 30) montrent comment se groupent les édifices. Seule la mosquée est datée (635 H. ; 1237-1238 J.-C.). Il semble qu'elle ait été construite tout d'abord. Ensuite, on éleva la médressé et enfin le tombeau (1). J'étudierai successivement chacun de ces édifices.

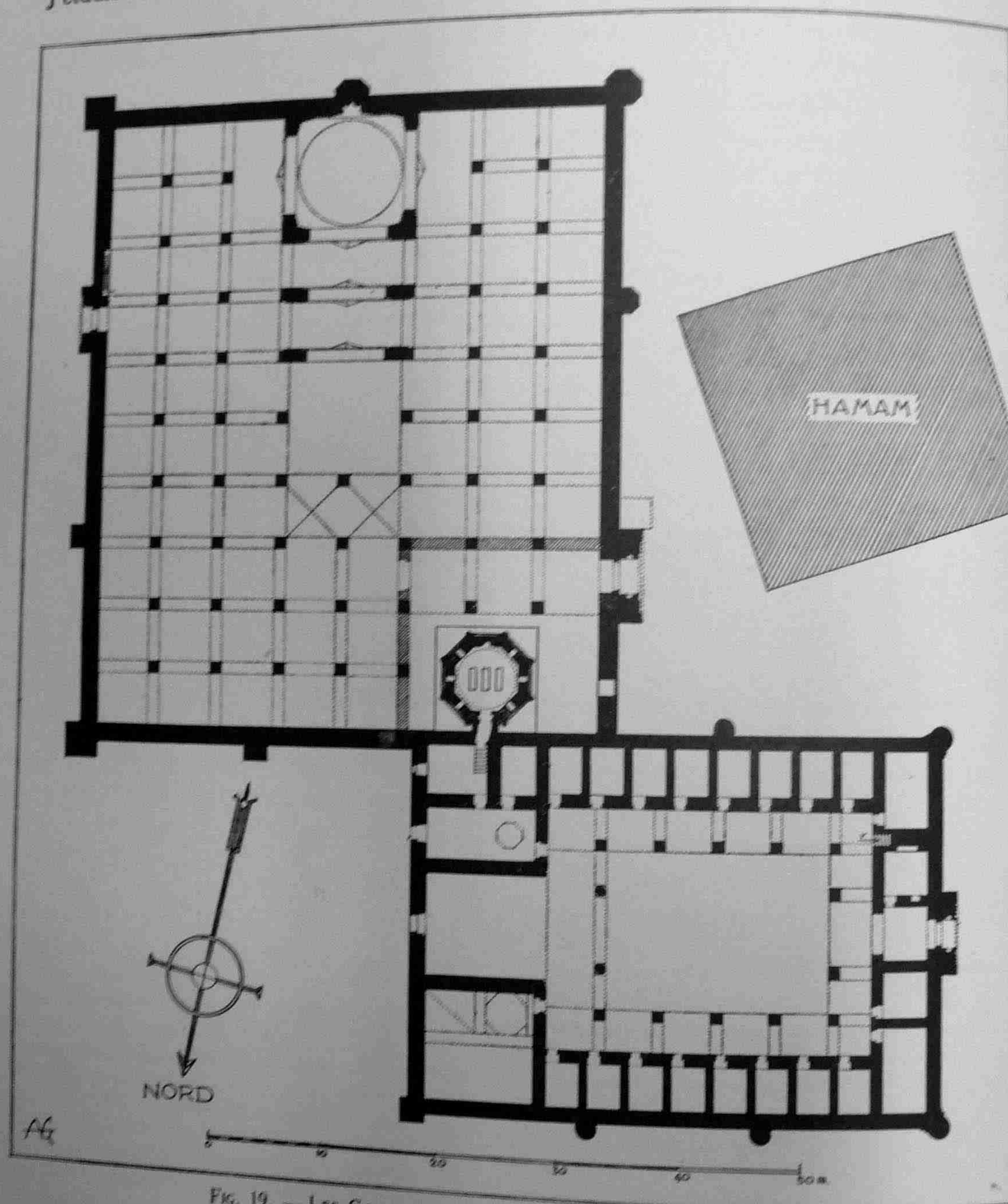


FIG. 19. — LES CONSTRUCTIONS DE KHWAND KHATUN: Plan d'ensemble.

(1) On pourrait en donner la preuve en montrant comment sont liaisonnés les murs de la mosquée et

de la médressé d'une part, de la médressé et de la turbé, d'autre part.

I. — LA MOSQUÉE

PLAN (Fig. 20). — La cour de l'angle Nord-Ouest, *a, b, c, d*, où s'élève la turbé, était primitivement voûtée, comme les travées contiguës de la mosquée. Pour construire le tombeau, on dut démolir les voûtes et les points d'appui sur une longueur de deux travées dans le sens Nord-Sud et de trois travées dans le sens Est-Ouest (1). Ainsi, la mosquée couvrait primitivement une surface de 52^m,30 sur 43^m,70, dans œuvre : d'après ces cotes moyennes, on voit que la largeur de la salle est égale aux 5/6 de la longueur, par excès (2). Le rectangle est divisé en huit travées suivant le petit axe et en dix travées, suivant le grand axe par un quinconce de points d'appui de section carrée.

Devant le mihrab et au centre de la salle, on a ménagé deux espaces carrés, libres de tout point d'appui, dont les côtés correspondent à la largeur de deux travées. Sur le carré contigu au mihrab s'élève une coupole sur pendentifs, *g*, percée de quatre ouvertures circulaires, qui remonte à la fondation de l'édifice. Quant au carré central, *h*, il est aujourd'hui couvert d'une coupole sur tambour polygonal qui fut construite au XIX^e siècle. Le plan de Texier et la description qui l'accompagne précisent, en effet, qu'en 1834, cet espace central était à ciel ouvert et formait « *comme un atrium antique* » (3). La relation de Tozer qui visita Kayseri en 1879 confirme sur ce point les indications de Texier et prouve en outre que la coupole actuelle est postérieure à 1879 (4).

Cependant, il résulte de textes conservés aux archives de l'evkaf et publiés par Halil Edhem Bey qu'en 1139 (1726) un gérant des fondations de Khuand Khatun fit exécuter d'importantes réparations dans la mosquée : on construisit, entre autres, une coupole sur la partie centrale « *qui était à ciel ouvert depuis longtemps* ». Ces travaux motivèrent, de la part de certains fonctionnaires, une réclamation dans laquelle ils affirmaient « *que la mosquée se trouvait en bon état, n'était nullement ruinée et endommagée et que la coupole était superflue* » (5). Il faut conclure de ces différents textes que le carré central, à ciel ouvert jus-

(1) La situation anormale de la cour et de la turbé elle-même sont un premier indice de ce remaniement dont certaines reprises, dans l'appareil et les voûtes, fournissent des preuves convaincantes.

(2) Je réserve pour une étude spéciale, qui ne peut être que comparative, les recherches relatives aux mesures et proportions des monuments.

(3) TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, pl. 86 (plan) ; p. 58 et 73.

(4) Le passage de TOZER, qui s'inspire de TEXIER et répète la fable de Houen, n'est pas

extrêmement précis. Les mots « *extensive cloister* » semblent désigner les voûtes groupées autour d'une cour centrale dont, d'ailleurs, il n'est pas fait mention de manière explicite. Toutefois, si la mosquée avait été déjà pourvue d'une coupole centrale sur lanterne, il est vraisemblable que le voyageur anglais aurait signalé cette importante particularité. (TOZER, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*, p. 111 sq.).

(5) Voici la traduction du texte conservé aux archives de l'evkaf et publié par HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 63, n. 2) : « Comme il (El

qu'en 1139 (1726), fut, à cette époque, couvert d'une coupole qui s'écroula dans la suite et qu'on ne rétablit qu'après 1879 (1).

Ainsi, il existe de fortes présomptions pour que l'*atrium* signalé par Texier corresponde à l'état primitif, ainsi que je l'ai restitué dans la coupe longitudinale (Fig. 20). On pourrait supposer, il est vrai, qu'au centre de la salle de prière s'élevait, à l'origine, une sorte de lanterne comme c'est le cas dans les grands khans seldjoukides. On admettrait volontiers qu'un tel élément, assez fragile, ait été ruiné par un tremblement de terre, alors que le reste de l'édifice, beaucoup plus robuste, demeurerait intact. Mais les mosquées turques de date ancienne possèdent fréquemment, au centre de la salle de prière, un bassin correspondant à une ouverture ménagée dans le toit : c'est notamment le cas à *Eshref Rum Djami*, à Beishehir (2) et il en était ainsi à la mosquée de Divrik avant sa restauration (3). La même pratique demeura d'ailleurs en usage dans les plus anciennes mosquées ottomanes. *Ulu Djami* de Brousse en est un des exemples les plus connus. C'est pourquoi, je crois, en dernière analyse, que les mosquées de Kayseri, *Ulu djami* (4), *Külük djami* (5) et *Khuand djami*, de même que *Lala Pasha djami* que j'étudierai plus loin (6) possédaient au centre de la salle de prière un éclairage hypèthre (7).

« Hadj Ebu Bekir Efendi) a fait construire au milieu [de la mosquée] un mur, fait un dallage en pierre dite « sal », fait enduire avec de la chaux ses voûtes (litt. son toit = *sakf*), ses murs et ses arcs, et fait construire un minaret et un mahfel de toutes pièces, et fait une coupole superflue, alors que ladite mosquée se trouvait en bon état et n'était aucunement ruinée et endommagée, nous demandons, en conséquence, de faire examiner le fait sur place et de faire rendre ce qui est dû à qui de droit. »

El Hadj Ebu Bekir, gérant de la fondation et, en même temps, muderris de la médresse de Khuand réfuta comme il suit l'accusation portée contre lui : « La partie centrale de ladite mosquée étant à ciel ouvert depuis longtemps, les cérémonies de la prière s'en trouvaient gênées en hiver; en été, le vent qui soulevait la poussière des endroits dédallés depuis longtemps pénétrait dans la mosquée et dérangeait les fidèles. En outre, ladite mosquée avait été dépouillée de ses meubles à cause du manque de surveillance. Cette situation fut constatée par les experts du tribunal du Sheri, et il fallut, d'après leur rapport, faire construire un mur de toutes pièces, faire daller le sol, faire élever un nouveau minaret et un mahfel et pourvoir aux autres réparations nécessaires. »

« Comme une des portes de cette mosquée donnait sur une rue du quartier et que l'autre s'ouvrait vers le bazar, l'intérieur de la mosquée

« servait de passage pour les femmes et les hommes de la population qui traversaient continuellement l'édifice; ses recoins étaient devenus le lieu de réunion des chiens et des gens de mauvaise réputation... »

F. TAESCHNER se référant à ce texte, d'après HALIL EDHEM BEY, en conclut de manière inattendue que la coupole « *urkundlich feststeht* ». (F. TAESCHNER, *Anatolische Forschungen*, p. 112).

(1) Cette coupole apparaît sur notre Pl. XIII, 1. — D'une construction robuste, mais de fort mauvais goût, elle semble dater de la seconde moitié du XIX^e siècle.

(2) F. SARRE, *Reise in Kleinasien*, p. 127.

(3) C'est une question que j'étudierai en détail dans le prochain volume de cet ouvrage où je publierai, entre autres, la mosquée de Divrik. Le plan de VAN BERCHEM-HALIL EDHEM (C. I. A., III, 1, Pl. VI) appelle diverses corrections.

(4) Cf. sup., p. 32.

(5) Cf. sup., p. 36.

(6) Cf. inf., p. 54.

(7) TEXIER (*Op. cit.*, p. 72), signale qu'une fontaine — non figurée dans le plan (pl. 86), s'élevait au milieu de la cour centrale. Tel semble bien avoir été le dispositif adopté dans les exemples analogues.

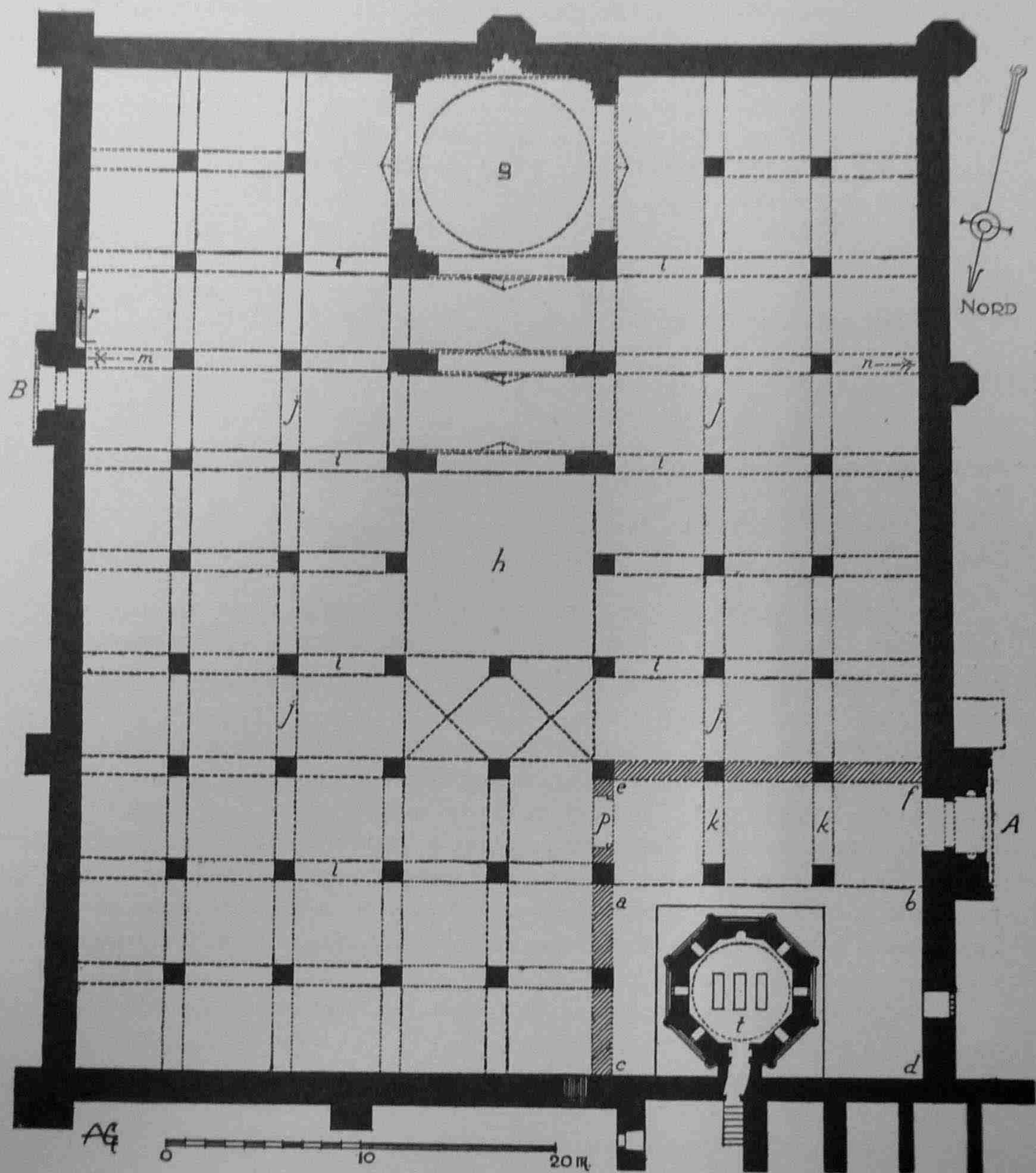


FIG. 20. — MOSQUÉE DE KHUAND: Plan.

d'un parapet à créneaux et merlons (1) : il ne faut voir, là aussi, que la persistance d'anciennes formules de l'architecture militaire adaptées à un rôle décoratif. Les monuments du moyen âge aussi bien en Orient qu'en Occident, abondent en exemples semblables (2).

INSCRIPTIONS. — Les deux portails de la mosquée, en *A*, à l'Ouest (Pl. XI, 1 ; profil, fig. 21) et en *B*, à l'Est (Pl. XI, 2) répondent l'un et l'autre au type traditionnel des grands portails seldjoukides. Au sommet du portail principal, *A*, on lit l'inscription suivante, en trois lignes : « *A ordonné la construction de la mosquée bénie, sous le règne de Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abu I-fath Kaikhusrau ibn Kaikubad, la grande princesse. Que Dieu prolonge les jours de son fils et fortifie sa puissance. Achevé en l'année 635* » (1237-1238) (3).

Au portail secondaire, *B*, dans une inscription de trois lignes sont répétés la date de la construction et le nom du sultan. On y lit en outre celui de la princesse : *Mahperi* (4).

LA MÉDRESSÉ

Une cour rectangulaire, *a*, est bordée sur trois faces par un portique *b, b, b* (Fig. 22) qui dessert les cellules *c, c, c*. A l'Ouest s'ouvre le porche monumental, *d*, précédant le vestibule, *e*. A l'Est, un grand ivan, *f*, aujourd'hui occupé par une misérable mesure (Pl. XIV, 2) est flanqué en *g, h, i, j* de salles secondaires.

Comme la mosquée, la médressé est régulièrement implantée. Construite en assises régulières elle est entièrement voûtée de berceaux brisés appareillés avec soin. On comprendra d'après la coupe (Fig. 24) comment est voûté le portique qui borde la cour : chaque arcade forme la tête d'un berceau qui s'étend jusqu'au mur des cellules. Entre les points d'appui des arcades et ce mur sont bandés des arcs brisés disposés de manière que le sommet de la clé soit à la hauteur de la naissance des berceaux : on évite ainsi toute pénétration de surfaces gauches.

Actuellement l'ivan *f* s'ouvre directement sur la cour, mais il est certain qu'il était précédé vers l'Est d'un espace couvert se raccordant avec les ailes des portiques. On distingue en effet, sur les faces Nord et Sud du portique, au droit des derniers points d'appui, en β et δ (Fig. 23) les voussoirs de retombée de deux arcades aujourd'hui détruites. Or, Texier indique devant l'ivan deux colonnes sur lesquelles devaient s'appuyer ces arcades.

(1) La restitution de créneaux et de merlons est d'autant plus vraisemblable que la médressé contiguë possède encore quelques éléments d'un couronnement analogue (Cf. inf., p. 49 et fig. 25).

(2) Palais des papes d'Avignon, Palais épiscopal de Narbonne, Monuments publics de Florence, de Sienne, etc..., Auberge de France à Rhodes, etc...

(3) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 64.

(4) HALIL EDHEM, *Op. cit.*, p. 65. — Ces inscriptions sont restées lettre morte pour TEXIER qui affirme qu'« aucun nom de sultan n'est inscrit sur l'édifice » (*Op. cit.*, p. 72). Il date la mosquée de la moitié du XII^e siècle (p. 73).

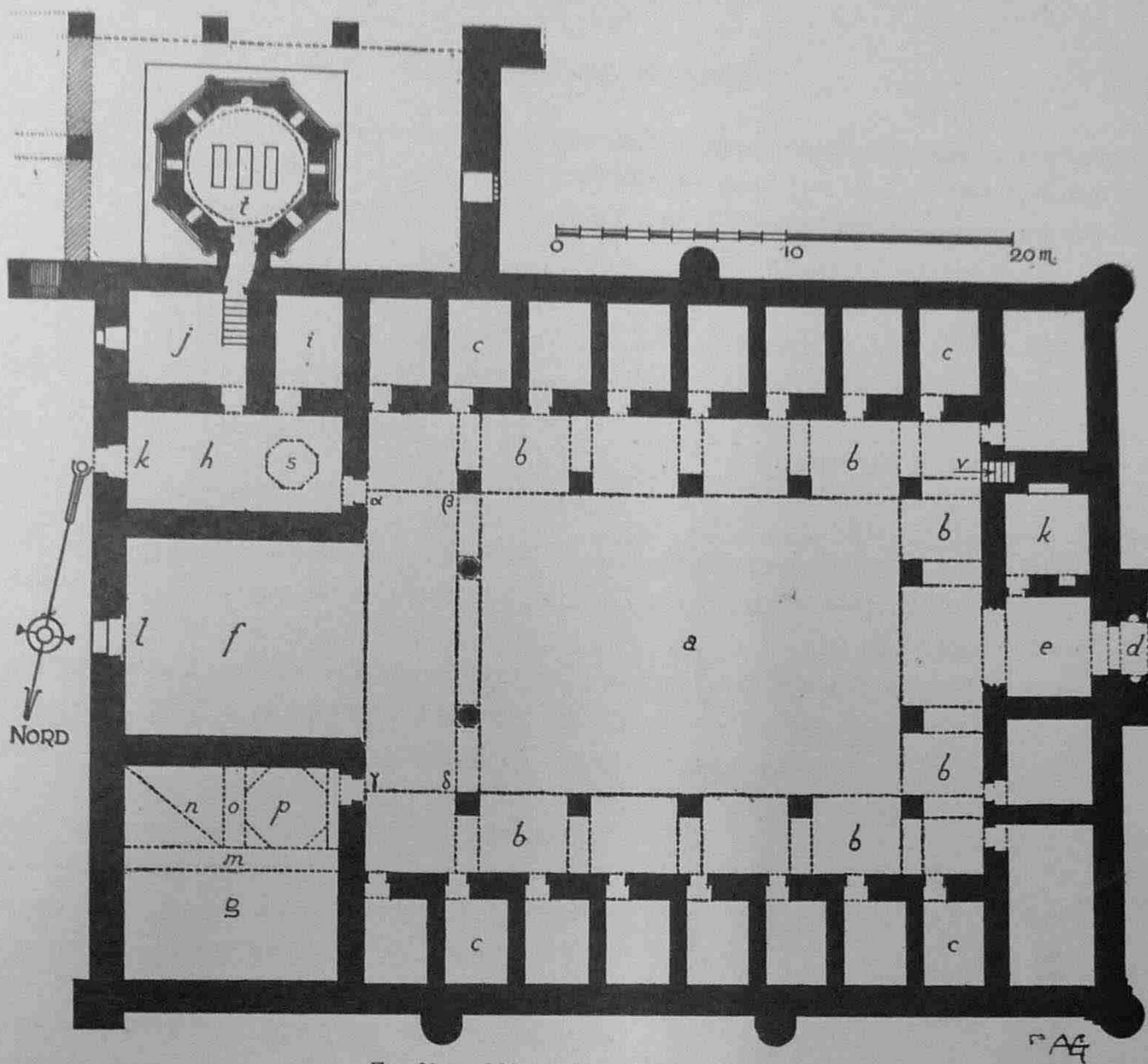


FIG. 23. — MÉDRESSÉ DE KHUAND : Plan.

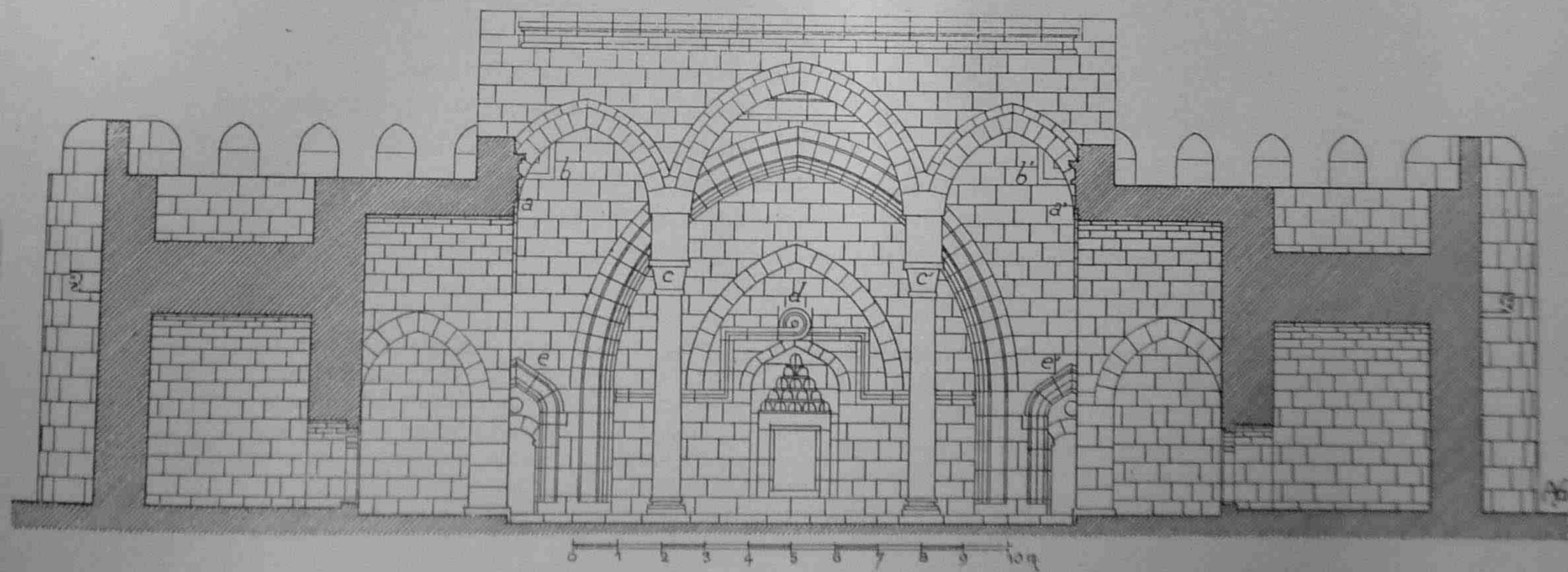


FIG. 24. — MÉDRESSÉ DE KHUAND : Coupe transversale.

Son relevé, erroné par ailleurs, donne là un renseignement dont j'ai pu vérifier l'exactitude : un sondage exécuté sous mes yeux en avril 1928 a mis à nu, à peu de distance au-dessous du sol, les fondations des points d'appui. J'ai donc, dans la coupe ci-contre (Fig. 24), res-

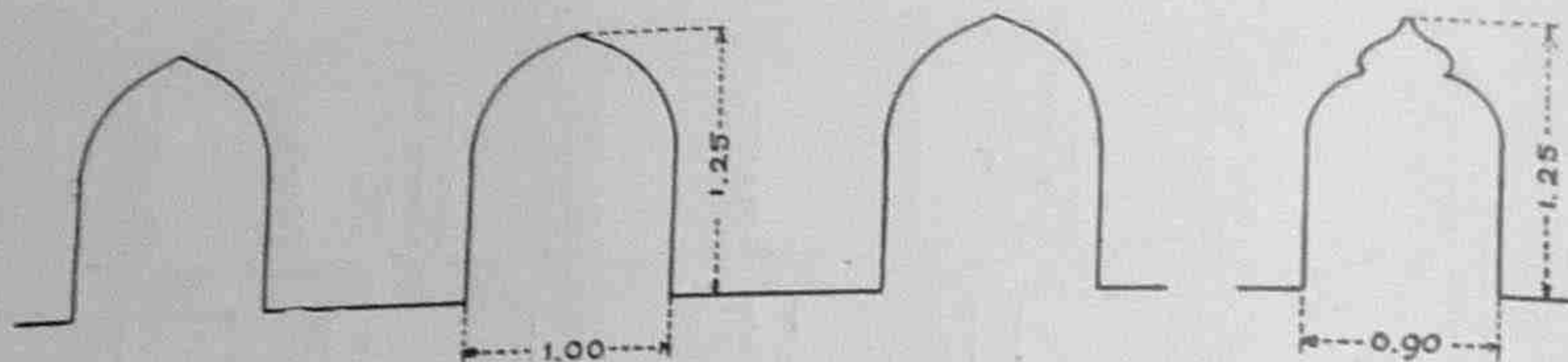


FIG. 25. — MÉDRESSÉ DE KHUAND : Merlons.

titué deux colonnes *c, c'*, suivant l'indication de Texier (1). Les voussoirs de retombée des arcs, suivant *a* et *a'*, apparaissent sur la Pl. XIV, 2 (à droite) ainsi que les décrochements du bandeau figurés en *b, b'*.

La médressé de Khuand reproduit le plan traditionnel des édifices d'enseignement

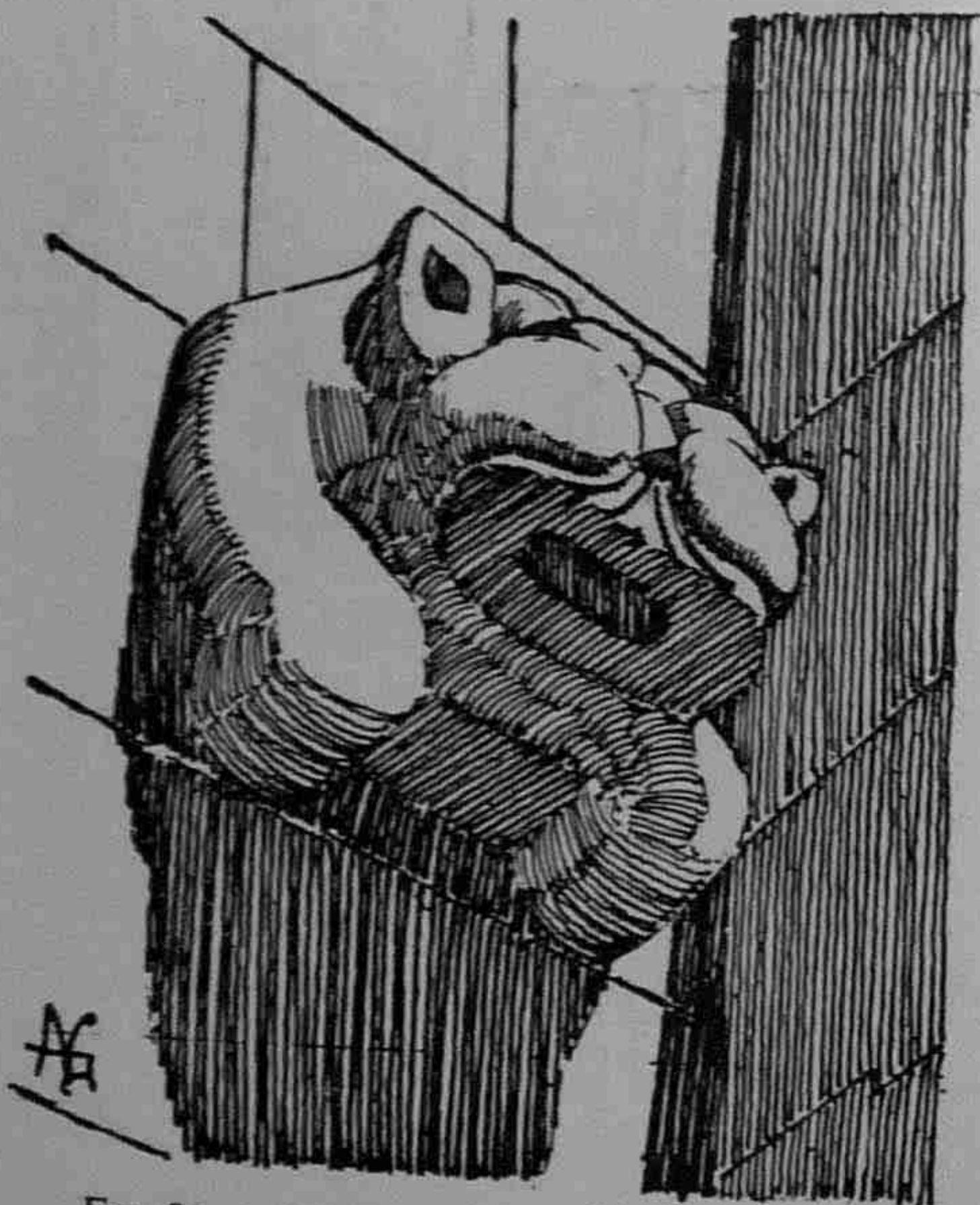


FIG. 26. — MÉDRESSÉ DE KHUAND : Gargouille.

avec ses petites cellules, *c, c* (Fig. 23) et son vaste ivan *f* servant de salle de cours. La pièce *k*, à droite de l'entrée, était sans doute le logement du portier. La salle *g*, au Nord de l'ivan est voûtée d'un berceau jusqu'au doubleau *l*. La partie *n* est couverte d'un quart d'arc de cloître s'appuyant sur le doubleau *m* et sur l'arc en quart de cercle *o*. En *p*, est ménagée une ouverture octogonale. Cette ouverture et les dépôts de suie qu'on observe encore le long des murs laissent penser que cette salle était la cuisine où l'on préparait la nourriture des étudiants. Ses dimensions sont d'ailleurs suffisantes pour qu'elle ait été également la cuisine d'un *imaret*, ouvert à la fois aux étudiants de la médressé et aux indigents (2). On ne saurait préciser la destination des trois pièces du Sud-Est, *h, i, j*. La pièce *h* est éclairée par un oculus *s*.

A l'extérieur, des contreforts de section demi-circulaire ou rectangulaire sont répartis

(1) Plusieurs témoins m'ont affirmé que deux fûts monolithes de fort diamètre gisaient, jusqu'à ces dernières années, au fond de la cour.

(2) C'était l'usage, jusqu'à une époque récente, dans certaines médressés de Stamboul. Peut-être cet *imaret*, annexé à la médressé de Khuand corres-

pond-il au *Khuand Imareti* signalé par EVLIYA TSHELEBI (*Seyahat Name*, III, 180) : le mot *imaret* est pris ici dans le sens de cuisine publique pour les pauvres. Il est possible également que la princesse ait fondé un *imaret* indépendant de la médressé et dont il ne reste pas trace.

le long des murs. Un parapet crénelé couronnait l'édifice : quelques-uns des merlons (Fig. 25) sont demeurés debout, à l'angle Nord-Ouest (1). La couverture est conçue suivant le même principe que celle de la mosquée voisine. Les eaux pluviales étaient évacuées vers la rue ; une gargouille, en place dans le mur méridional, a la forme d'un mufle de lion fortement stylisé (Fig. 26).

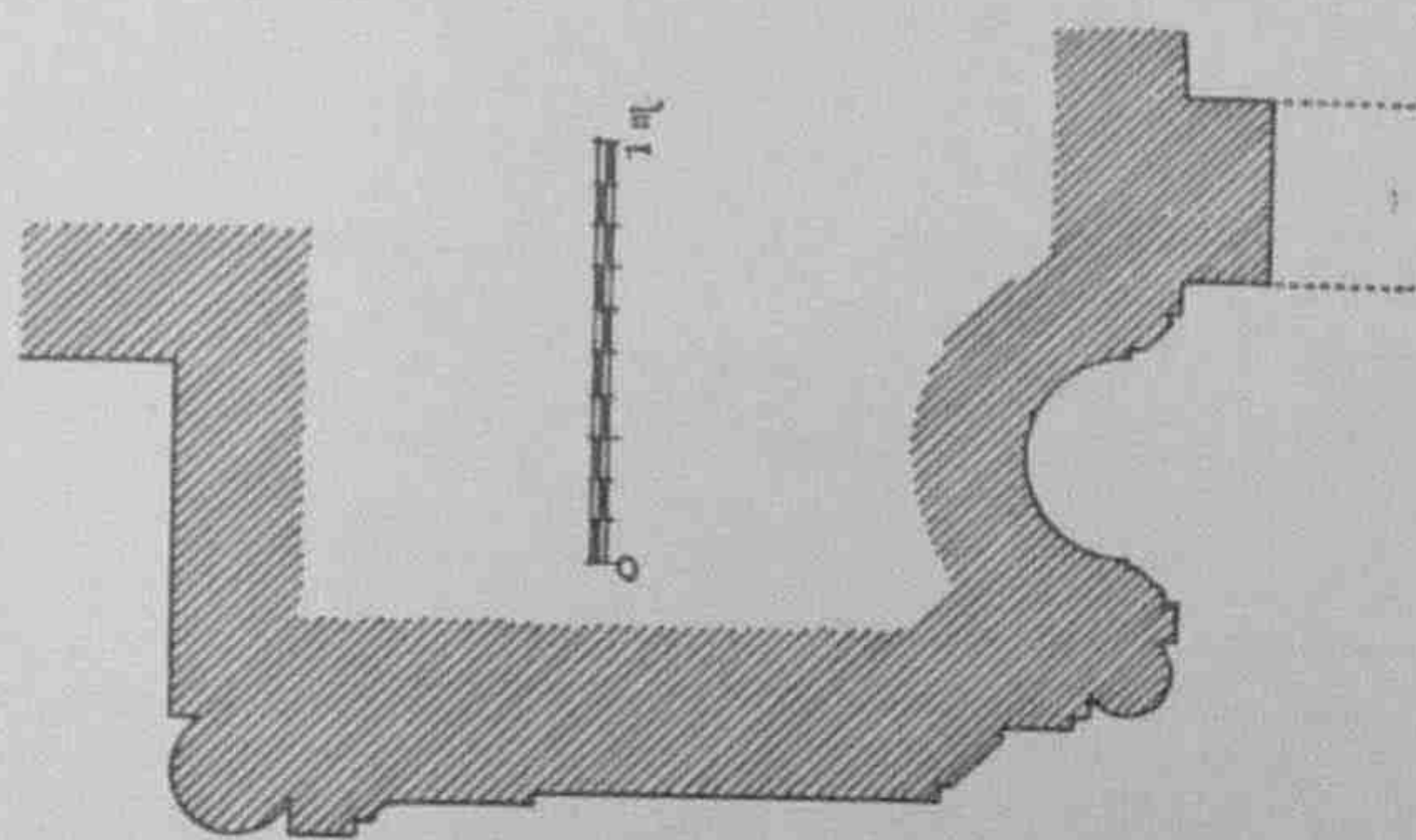


FIG. 27. — MÉDRESSÉ DE KHUAND: Portail.

La sculpture se réduit à quelques motifs répartis dans le porche d'entrée (Pl. XIII, 2 ; plan, Fig. 27), dans le mur de fond de l'ivan (*d*, Fig. 24) et dans les tympans des portes qui flanquent salarge arcade (*e*, *e'*). Les moulures elles-mêmes sont rares et se limitent à

quelques bandeaux et archivoltes (Fig. 28) (2). Les parements nus dominant : la précision avec laquelle ils sont appareillés donne à la médressé un air de simplicité antique qu'accroissent d'ailleurs la clarté de la composition et l'harmonie des proportions.

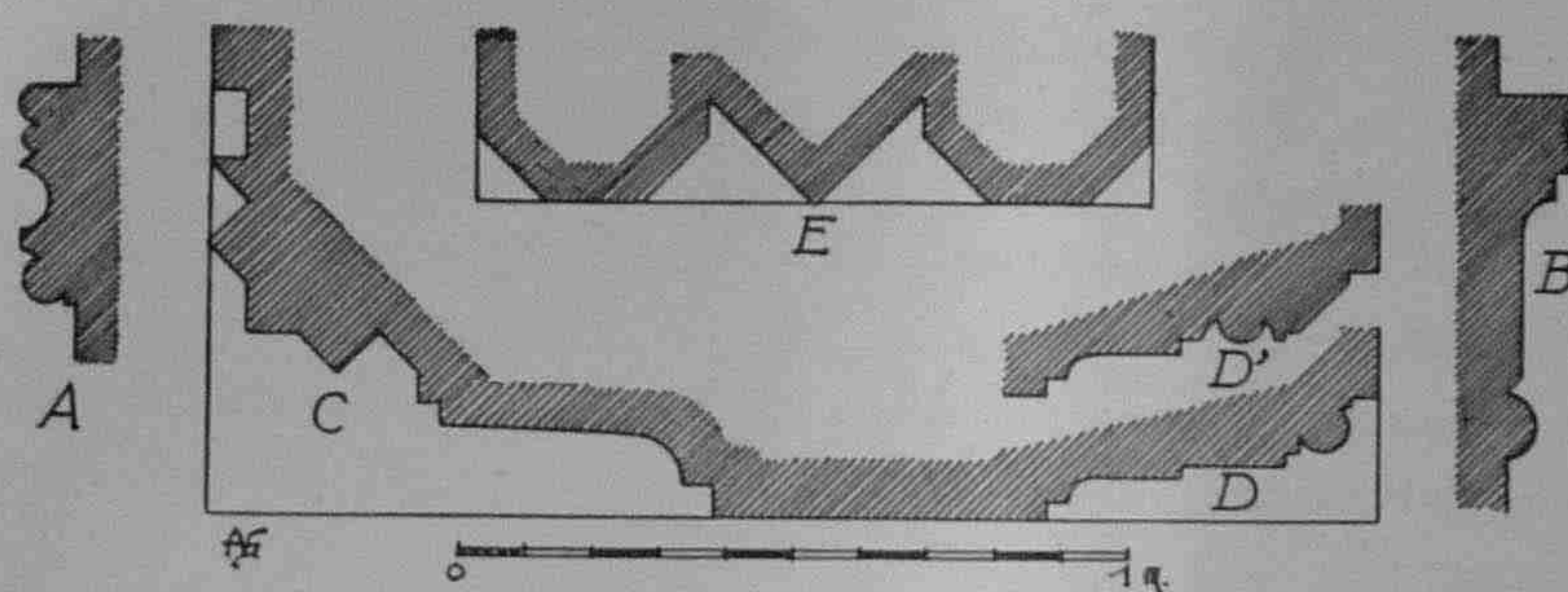


FIG. 28. — MÉDRESSÉ DE KHUAND: Profils.

LA TURBÉ (3)

De la pièce *i*, au Sud-Est de la médressé, une porte, percée après coup dans le mur extérieur, conduit à la salle octogonale *t* (Fig. 22) où sont alignées trois tombes. La première est celle de la princesse Mahperi, la fondatrice de tout le groupe monumental. La seconde

(1) Ces merlons sont de deux types : les uns, trilobés, couronnaient la face principale de la médressé ; les autres, en arc brisé, les faces latérales.

(2) *A*, bandeau de l'ivan ; *B*, bandeau de la cour ; *C*, archivolte de l'ivan ; *D*, *D'*, archivoltes

des portes latérales ; *E*, doubleau du vestibule d'entrée.

(3) Les relevés publiés par TEXIER (*Op. cit.*, pl. 87 à 88) sont loin d'être exacts.

tombe porte le nom de Seldjuki Khatun, fille de Ghiyazeddin Kaikhusrau II. La troisième sépulture est anonyme. Aucune des trois tombes n'est datée (1).

La salle est couverte d'une coupole hémisphérique, raccordée aux parois par une frise triangulée du type courant. Dans la face Sud est creusé un mihrab. Il est vraisemblable que les cadavres, sans doute embaumés, furent placés dans un caveau, au-dessous des cénotaphes : c'est là une disposition fréquente dans les turbés seldjoukides (2).

A l'extérieur (Pl. XII, 1) (3), un soubassement de marbre blanc, de plan carré, terminé par une corniche alvéolée, supporte le corps octogonal du mausolée attenant par le côté Nord au mur de la médressé. Aux angles de l'octogone, sont engagées de sveltes colonnettes, incisées d'arabesques géométriques. Sur chaque face, en légère saillie sur le nu du mur, se découpe une arcade dont les piédroits, les doubles archivoltes en carène et les écoinçons sont également décorés de motifs variés du même style.

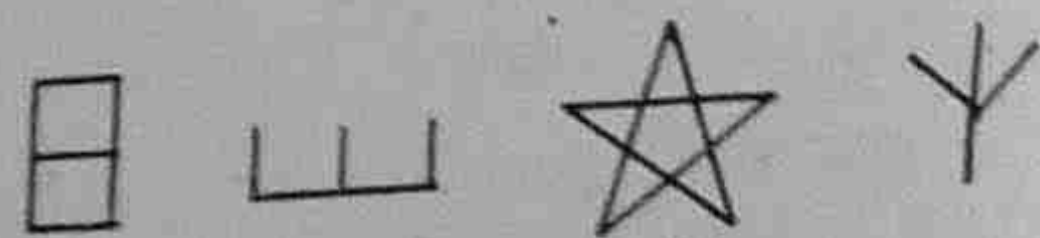


FIG. 29. — TURBÉ DE KHUAND :
Marques d'appareil.

Au-dessus des arcades, une inscription religieuse se développe suivant une frise continue autour du monument. La corniche terminale, alvéolée, s'achève par un bandeau d'entrelacs qui reçoit les huit pans appareillés de la toiture pyramidale. Au-dessus du bandeau des amortissements coniques coiffent les colonnettes d'angle (Pl. XII, 3). Dans chacune des faces, sauf dans celles du mihrab et de l'entrée, sont percées deux petites ouvertures trilobées séparées par un pilastre de marbre (Pl. XII, 2). Le chapiteau de ce pilastre est décoré d'une palmette. Dans l'écoinçon central, au-dessus des baies et dans l'archivolte de l'arc en carène qui les réunit se déroulent des arabesques florales.

Texier observa en 1834 des traces de peinture et de dorure dans la frise et dans la corniche du monument (4). Il ne subsiste plus le moindre vestige de cette décoration polychrome. Ni dans la mosquée, ni dans la médressé, je n'ai observé de marques d'appareil. C'est seulement sur les faces de la turbé que sont disséminés quelques signes, d'ailleurs très peu nombreux (Fig. 29).

(1) Voir les inscriptions funéraires dans HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 69 sq.

(2) Cf. inf., chapitre V.

(3) Il est difficile, à cause de l'insuffisance de recul, d'obtenir une photographie satisfaisante de ce monument. — Cf. HALIL EDHEM, *Op. cit.*, pl. 8; OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 261, fig. 33 (Vue prise de la terrasse de la médressé) et p. 238, fig. 24 (Détail de la corniche accompagné d'un titre inexact : *Ecke*

des Frieses einer frühseldschukischen Moschee). La photographie de HALIL EDHEM BEY qui donne l'ensemble de la turbé a été assez grossièrement reproduite. Celles de OBERHUMMER-ZIMMERER sont petites et médiocres.

(4) « En examinant de près les moulures de la corniche et surtout la frise et l'inscription, j'ai reconnu sans hésiter des traces de peinture et de dorure, qui s'est trouvée enlevée par les pluies (*sic*) ». (TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 73).

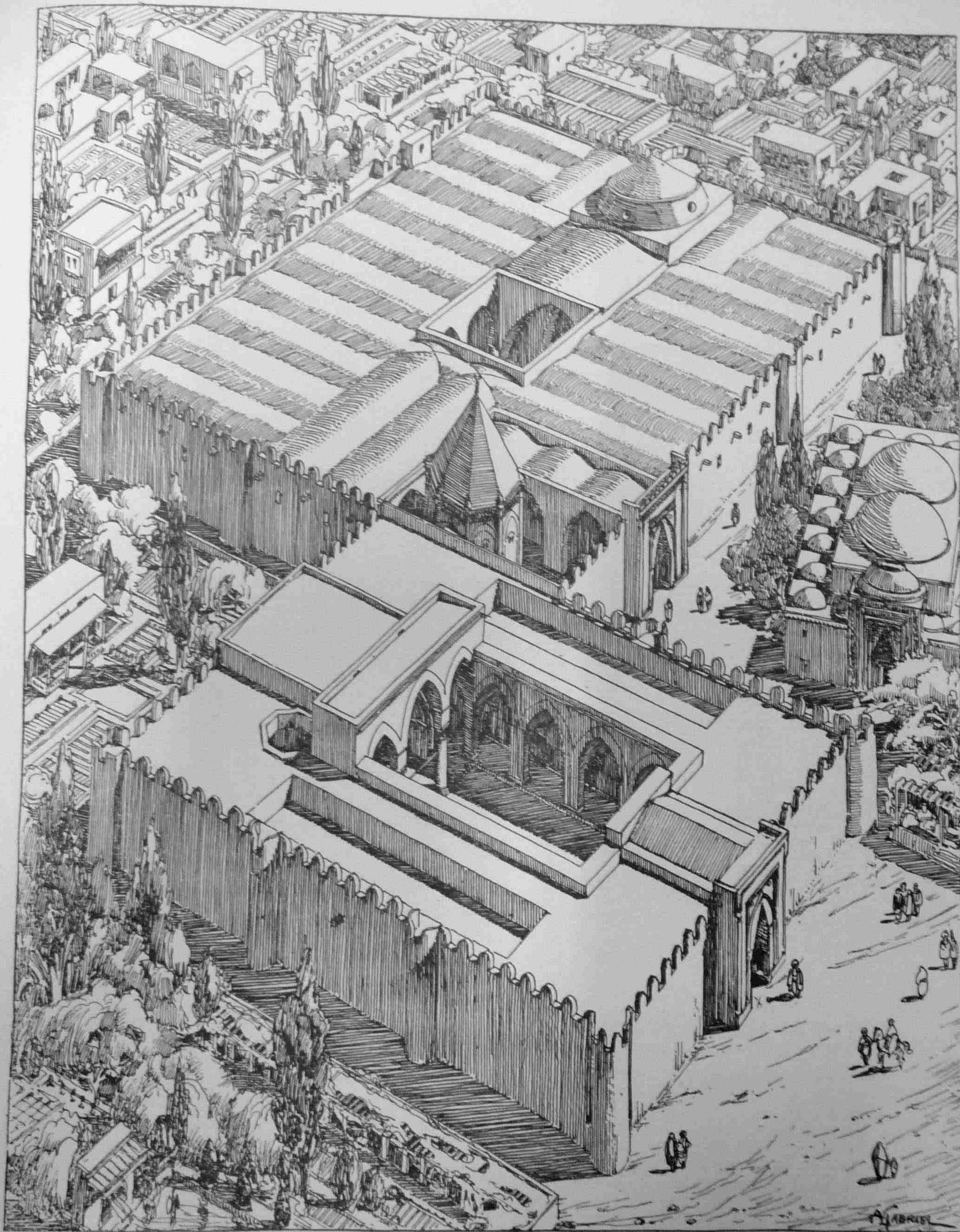


FIG. 30. — LES CONSTRUCTIONS DE KHUAND KHATUN: Restitution.

MOSQUÉE DE HADJİ KİLİDJ (1) (647 H.)

(Pl. VIII, 2 et Pl. IX)

La mosquée constituait avec la médresse annexée au Nord un ensemble important et homogène. La façade de l'édifice, en bordure de la route, est encore en bon état (Pl. VIII, 2)

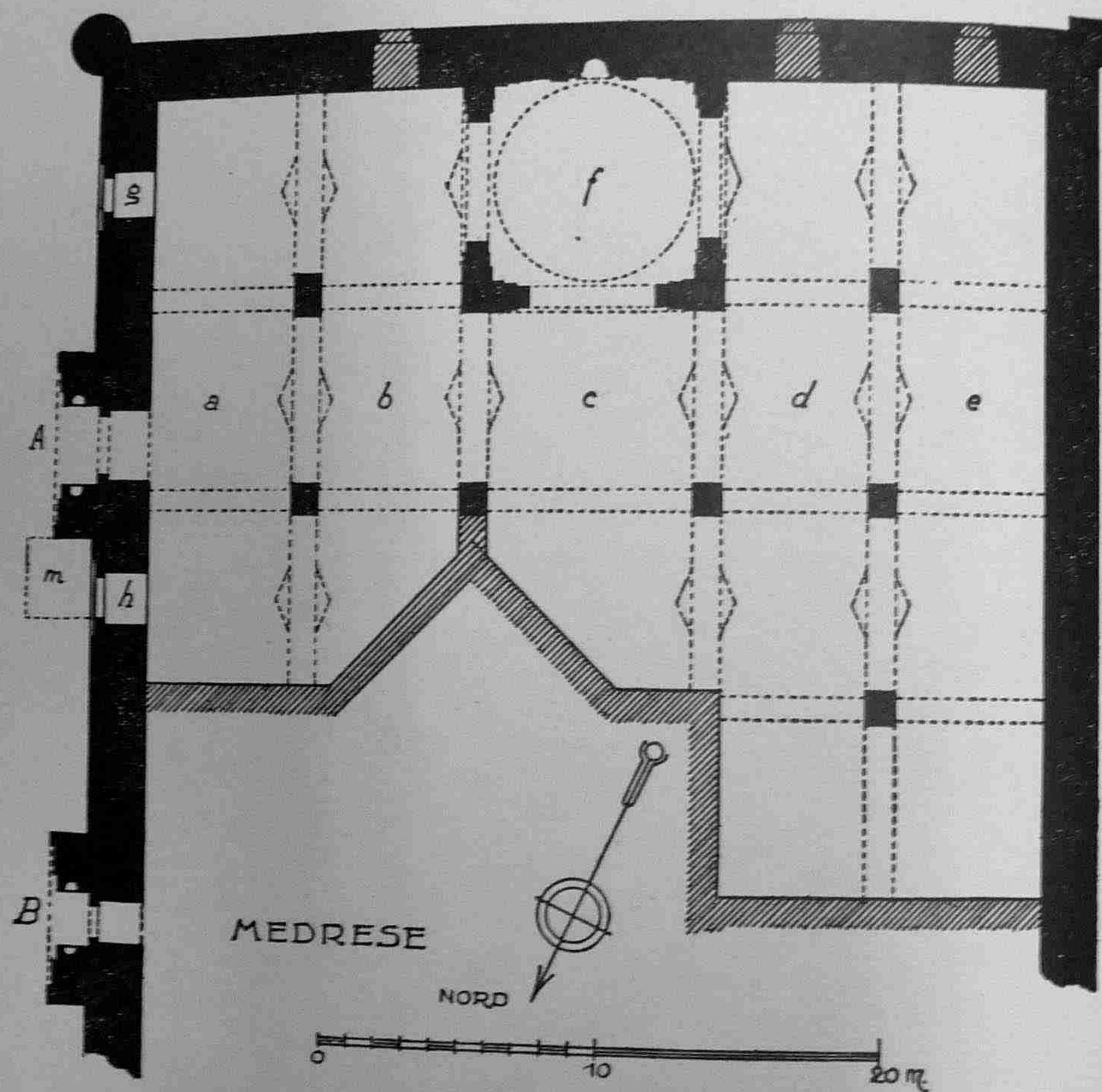


FIG. 31. — MOSQUÉE DE HADJİ KİLİDJ: Plan.

mais, à l'intérieur, les dispositions du monument ont été profondément altérées. La médresse, après avoir été transformée en une fabrique de poudre, sert aujourd'hui de dépôt de munitions. On n'en reconnaît plus la distribution primitive.

(1) Deux inscriptions, citées plus bas, donnent le nom du fondateur de l'édifice: Abu l-Kasim ibn Ali al-Tusi. Peut-être était-il surnommé Hadji

Kilidj, mais on ne possède sur ce point aucune information (HALIL EDHEM, *Kayseriye Şehri*, p. 89 sq.). Cf. inf., p. 54, n. 3.

Quant à la mosquée proprement dite, encore affectée au culte, sa surface a été réduite par des constructions modernes (Fig. 31 et 32). Elles empiètent sur la salle de prière dont il est impossible de restituer le plan original. Actuellement, cinq travées de berceaux brisés, *a, b, c, d, e*, parallèles à la façade, retombent sur des piliers de maçonnerie, de section rectangulaire, entre lesquels sont bandés des arcs brisés en légère pénétration dans les ber-

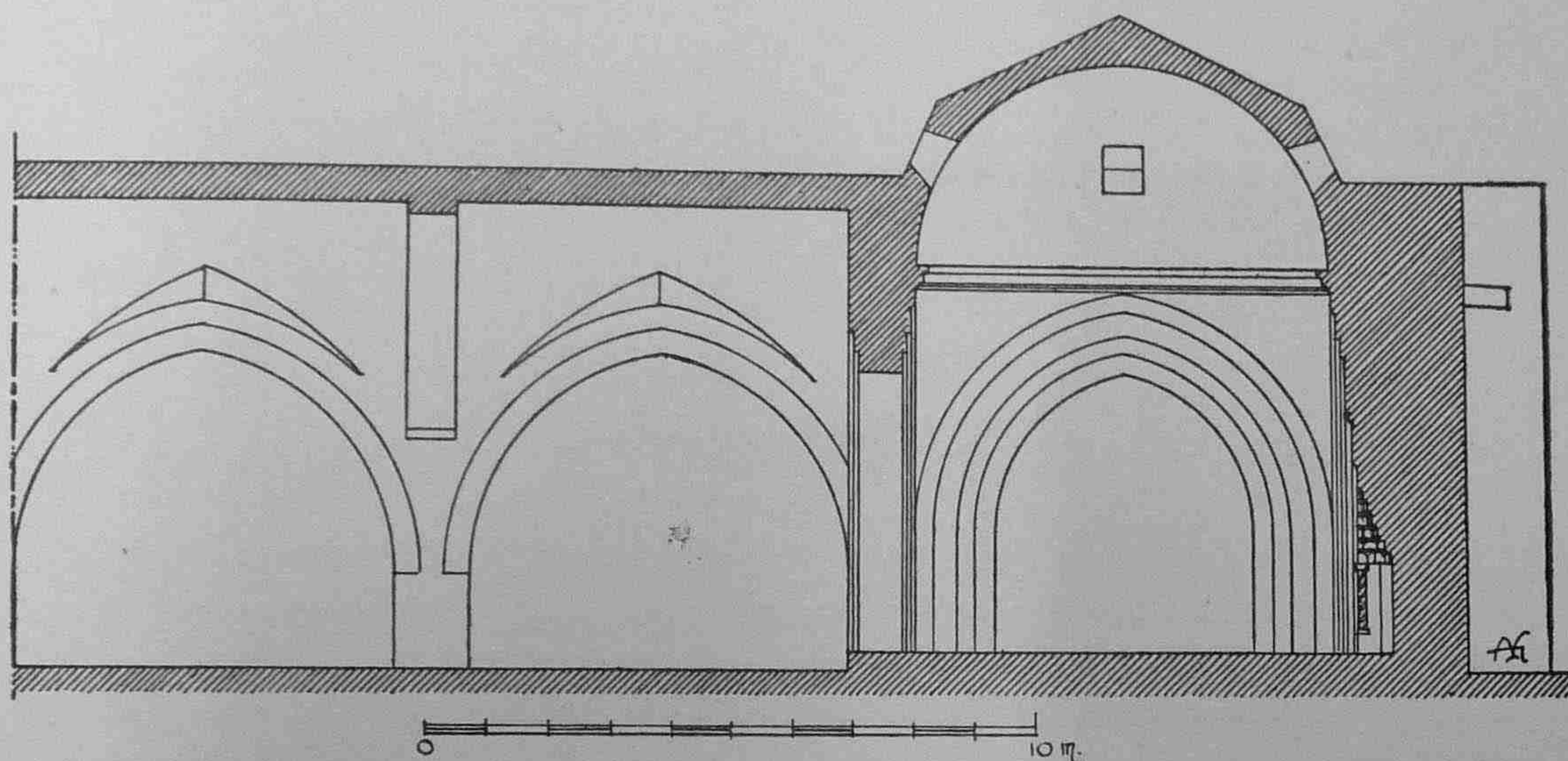


FIG. 32. — MOSQUÉE DE HADJİ KİLİDİ: Coupe longitudinale.

ceaux. Ceux-ci, au droit des points d'appui, sont renforcés de doubleaux de section rectangulaire. La travée axiale, plus large que les autres, se termine au Sud par une coupole sur pendentifs, *f*, dont la calotte est percée de quatre baies rectangulaires. De nombreuses fenêtres s'ouvrent à la partie supérieure des murs.

Piliers, arcs et voûtes sont recouverts d'enduits lisses. Le seul élément décoré est le mihrab, niche alvéolée, flanquée de colonnettes ; celle de gauche est torse et mobile sur un pivot. La niche, couronnée d'une archivolt en carène, est encadrée d'un large cadre orné d'arabesques. Ces motifs, sculptés dans le calcaire, sont malheureusement empâtés sous d'épaisses couches de peinture à l'huile.

A l'extérieur, les murs sont appareillés en assises réglées. Ils sont épaulés, à l'angle Sud-Est par un contrefort circulaire et à l'angle Sud-Ouest par un contrefort rectangulaire. Dans la façade orientale qui mesure 50 mètres de longueur, s'ouvrent les deux portails monumentaux, donnant accès, le premier, *A*, à la mosquée (Pl. IX, 1), le second, *B*, à la médresse (Pl. IX, 2). Ils se rattachent l'un et l'autre à un type où domine le décor géométrique et dont Kayseri offre de nombreux exemples. On notera que les deux portails ne sont pas identiques : les deux compositions s'équilibrent mais elles diffèrent l'une de l'autre aussi bien par l'agencement des motifs que par les éléments du décor.

A droite et à gauche du portail de la mosquée, on observe les restes de cadres moulurés ayant appartenu à des fenêtres rectangulaires aujourd'hui murées, *g* et *h*. Le minaret actuel, *m*, est de construction moderne.

La coupole du mihrab dont l'appareil de pierre est visible à l'extrados se termine par une partie conique qui facilite l'écoulement des eaux pluviales. Les berceaux sont recouverts d'une épaisse chape de terre, suivant un usage courant dans les monuments de cette époque (1).

L'édifice possède deux inscriptions de deux lignes, sur marbre blanc, placées respectivement sur chacun des portails, au-dessous du bandeau supérieur du cadre (2). Elles donnent la date de construction, 647 Hg. (1275) le nom du sultan régnant Kaikawus II, et le nom du fondateur Abu al-Kasim ibn Ali al-Tusi (3).

(249)

MOSQUÉE DE LALA PASHA

Actuellement, la salle de prière, carrée, est voûtée de la manière suivante (Fig. 33) : en *a*, coupole centrale ; en *b* et *c*, travées d'une nef axiale, voûtées d'un berceau plein cintre ; en *d* et *d'*, *e* et *e'*, *f* et *f'*, *g* et *g'*, *h* et *h'*, *i* et *i'*, berceaux transversaux plein cintre, retombant sur des points d'appui rectangulaires. Les berceaux de la nef dominant les berceaux transversaux dont les naissances sont d'ailleurs à deux niveaux différents : celles de *d*, *e*, *f*, *d'*, *e'*, *f'*, sont plus élevées que celles de *g*, *h*, *i*, *g'*, *h'*, *i'*. La mosquée possède trois entrées : la porte principale s'ouvre au Sud-Est, auprès de la turbé annexée à l'édifice ; la seconde est percée dans l'axe de la nef et la troisième dans le mur Ouest. Des fenêtres hautes, à l'Ouest, et des fenêtres basses, au Sud éclairent la salle de prière.

On notera qu'au droit des points d'appui, dans les murs de retombée des berceaux, sont percées de petites baies géminées de type byzantin et que, dans les voûtes et les arcs, le plein cintre fut seul utilisé, à l'exclusion de tout profil brisé. Mais de telles constatations ne suffisent point à prouver l'origine byzantine du monument (4). En tout cas, le tombeau annexé à la mosquée au Sud-Est est certainement une construction turque (Pl. XXIII, 3).

(1) L'édifice fut réparé au X^e siècle H. par un certain Husein Bey, mort en 959 H. Son tombeau est encore en place à gauche de l'entrée de la médresse.

(2) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 89 (Inscription de la mosquée), et p. 90 (Inscription de la médresse).

(3) De son vivant, en 631 H., le personnage fit ériger à Tokat le tombeau où il est inhumé et qui nous est parvenu. (HALIL EDHEM, *Anadoluda islami*

kitabeler, p. 589 sq. ; ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 2-3).

(4) L'arc plein cintre a été employé, exceptionnellement il est vrai, dans certaines constructions turques dont quelques-unes paraissent d'ailleurs de date assez récente ; la turbé anonyme reproduite dans notre Pl. XXIII, 4, remonte peut-être à l'époque seldjoukide mais la fontaine voisine n'est pas antérieure au XVIII^e siècle. Dans l'un et l'autre de ces monuments on remarquera l'utilisation du plein cintre.

Il renferme une salle octogonale, voûtée d'une coupole, dont les murs sont évidés suivant sept niches rectangulaires et il est couvert d'une toiture pyramidale à huit pans, appareillée en assises régulières. D'après la tradition locale, ce tombeau fut construit pour recevoir la dépouille mortelle de Lala Pasha, le fondateur de la mosquée : aujourd'hui, la salle sépulcrale est vide et on n'y relève aucune inscription. Il est donc impossible d'identifier le personnage et de fixer la date exacte des constructions auxquelles il a donné son nom. Mais

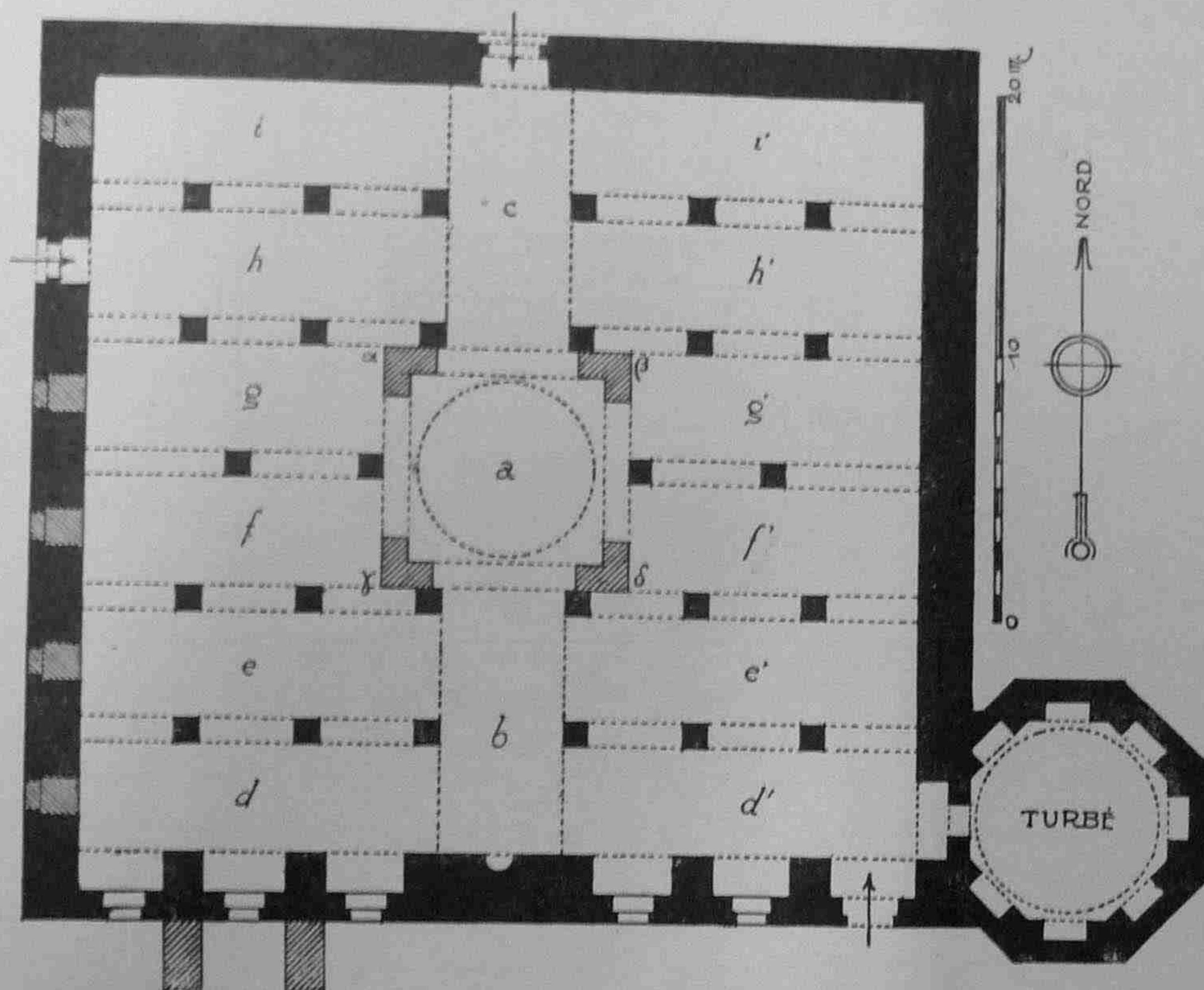


FIG. 33. — MOSQUÉE DE LALA PASHA: Plan.

la turbé d'après son type et son caractère, semble remonter à la seconde moitié du VIII^e siècle H. et la mosquée elle-même doit être de la même époque.

Ce qui est certain c'est que la coupole actuelle et ses points d'appui — hachurés sur le plan — sont une adjonction de date postérieure et sans doute assez récente. Il semble bien que primitivement l'espace $\alpha \beta \gamma \delta$ (Fig. 33) était à ciel ouvert : ainsi, Lala Pasha Djamii se rattacherait à la série des mosquées seldjoukides, éclairées, au centre de la salle de prière, par un carré hypèthre.

KURSHUNLU DJAMI (I) (994 H.)

(Pl. XXVI, 1)

Il est inutile de s'étendre longuement sur cet édifice qui répond à un type fréquent au XVI^e siècle, tant à Stamboul que dans les provinces de l'Empire.

La salle de prière, carrée, est couverte d'une coupole sur pendentifs (Fig. 33). Les murs épais sont évidés à l'Est et à l'Ouest par des niches rectangulaires au fond desquelles

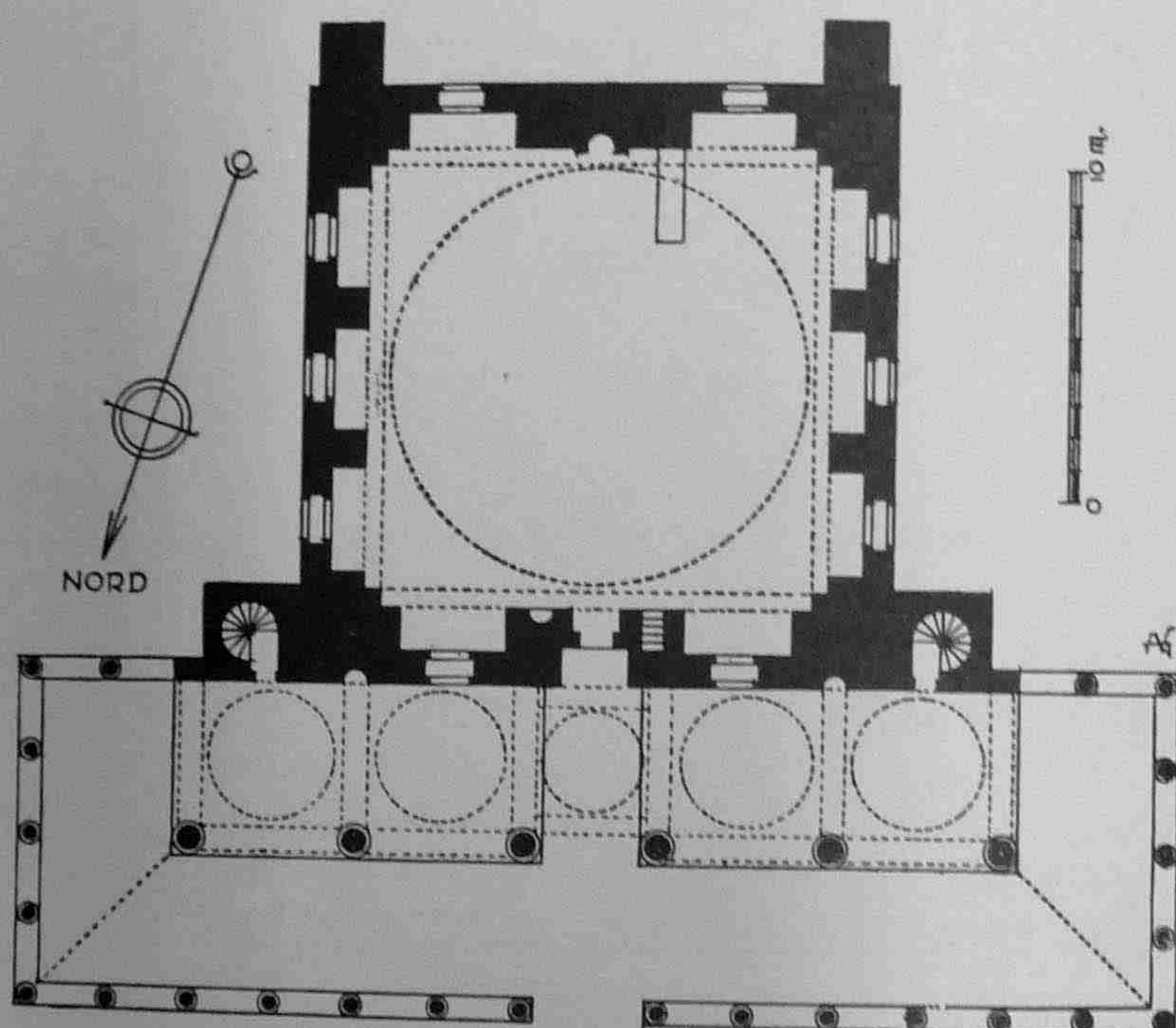


FIG. 34. — KURSHUNLU DJAMI: Plan.

s'ouvrent des fenêtres. Le mur du mihrab, au Sud, est épaulé par deux puissants contre-forts en talus. Sur la face de l'entrée règne une tribune desservie par un escalier. A l'extérieur, un portique de cinq travées voûté de coupes sur pendentifs est doublé par un second portique en appentis suivant un dispositif courant du XVI^e siècle. Au massif du minaret qui s'élève au Nord-Ouest fait pendant au Nord-Est un escalier à vis qui dessert la tribune.

(1) La coupole de la mosquée est recouverte de plomb, d'où le qualificatif *kurshunlu*, dérivé de *kurshun*, plomb. C'est ainsi que sont désignées fré-

quemment, en Anatolie, les mosquées dont le mode de couverture s'oppose aux voûtes de pierre et aux terrasses d'argile des édifices plus anciens.

Il ne semble pas que la mosquée ait jamais possédé deux minarets. La photographie (Pl. XXVI, 1) prise au Sud-Ouest rend compte de l'aspect de la construction : son défaut le plus apparent est le manque de liaison entre le tambour de la coupole et les murs de la salle, terminés par une maigre corniche.

Dans l'appareil des murs, très soigné, quelques bandeaux d'un calcaire brunâtre tranchent sur le fond gris de la maçonnerie. Le décor se limite aux chapiteaux du portique et au portail d'entrée traité dans le style courant des porches ottomans du XVI^e siècle. Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante, en turc (inérite) :

شهر ذی المجده اورمش سن انال (sic) بنیادن دیالرم (sic) حشره دکیں صاحبہ اولادعا
اولدی معمور ولایت دیدم اکا تاریخ یاپالی قیصریده جامعن احمد پاشا

On a écrit : انال au lieu de آنک ; دیالرم au lieu de دیلرم ; جامعن au lieu de جامعین. Voici la traduction de ce texte :

« Dans le mois de zi'lhidjdje, tu as jeté les fondations de cette mosquée. Jusqu'aux derniers jours, qu'on dise des prières pour son constructeur. Le pays fut prospère — je dis la date — à la suite de la construction de la mosquée d'Ahmed Pasha à Kayseri. »

Le chronogramme, formé par les cinq derniers mots, donne la date de l'édifice : 994 H. (1585 J.-C.) (1).

La tradition locale, qui attribue à Sinan la construction de cette mosquée, s'accorde avec certaines données historiques. Il a été établi, en effet, qu'en 994, Sinan, presque centenaire, exerçait encore les fonctions de *mimar bashi* (2) : à ce titre, il avait la haute main sur toutes les constructions importantes de l'empire et il est probable que, s'il ne dirigea pas en personne les travaux de la mosquée de Kayseri, les plans de l'édifice durent être soumis à son approbation. Cependant, d'après le *Tezkeret al-bunian*, les deux seules mosquées qu'il éleva à Kayseri étaient celle de Osman Pasha et celle de Hadji Pasha (3). Je n'ai pas trouvé trace de la première, mais la seconde pourrait bien correspondre à *Kurshunlu Djami* : il suffirait d'admettre que son fondateur, *Ahmed Pasha*, ait porté le surnom de *Hadji Pasha*.

(1) F. TAESCHNER donne également ce chiffre (*Anatolische Forschungen*, p. 111).

(2) Au moment où je corrige les dernières épreuves de ce livre, mon collègue de l'Université de Stamboul, AHMED REFIK BEY a l'obligeance de me communiquer les bonnes feuilles d'un article qui doit paraître dans le prochain numéro de la *Revue historique turque* (1931). Cet article, intitulé *Mimar Sinan*, contient les copies de 53 pièces d'archives d'un haut intérêt : ce sont des lettres adressées par le divan à Sinan et qui s'échelonnent entre 973 et 996. Non seulement elles fournissent de précieux renseignements sur la conduite des chantiers au

XVI^e siècle, mais encore elles fixent de manière indiscutable la date de la mort de Sinan, controversée à diverses reprises. Une lettre du 26 sefer 996 contient, en effet, des instructions adressées à Sinan et relatives à l'application d'un barème pour le salaire des ouvriers. Ainsi se trouve confirmée la thèse ingénieuse soutenue par AHMED REFIK (*Alimler ve San'atkerler*, p. 33, note) et combattue par FR. BABINGER, qui fixait à 986 la date de la mort de Sinan (*Islam*, IX, p. 247 sq.; cf. *Encyclopédie de l'Islam*, s. v. Sinan).

(3) *Tezkeret al-bunian*, p. 40; n^{os} 49 et 50 de la liste des mosquées construites par Sinan.

CHAPITRE IV

LES MÉDRESSÉS

Outre les médressés qui, comme celle de Khuand (1), ou de Hadji Kilidj (2) étaient annexées à des mosquées, Kayseri possédait un grand nombre de collèges indépendants (3). En général, on y retrouve, avec quelques variantes, le plan traditionnel de ces édifices où se groupent, autour d'une cour rectangulaire, les cellules servant de logis aux étudiants et les salles nécessaires à l'enseignement. Je me bornerai donc à signaler les dispositions spéciales qui peuvent se rencontrer dans chacune de ces médressés.

AFGHUNU (?) MEDRESESI (VII^e s. H.)

(Pl. XXV, 3)

Je n'ai pu recueillir aucune information sur ce mot d'*Afghunu* qu'on répète à Kayseri sans en connaître l'origine ni la signification (4). L'édifice, abandonné, est en ruines (Pl.

(1) Cf. sup., p. 46.

(2) Cf. sup., p. 52.

(3) Plusieurs d'entre eux sont totalement détruits et sur leur emplacement ne subsistent que quelques traces de fondations, insuffisantes pour qu'on puisse restituer, même de façon schématique, le plan de l'édifice. C'est le cas, entre autres, de la *Médressé de Khodja Hasan* où HALIL EDHEM BEY a relevé

la plus ancienne des inscriptions islamiques de Kayseri (589 H.) (*Kayseriye Shehri*, p. 1 sq.). Cette médressé possédait un tombeau qui a été également détruit (*Ibid.*, p. 7).

(4) On pourrait supposer que ce mot est une corruption de *Arghun*. Cependant on prononce couramment *Arghindjik* (nom d'un village situé au nord-est de Kayseri).

XXV, 3). Son plan correspond au schéma ci-contre (Fig. 35) et aux divisions suivantes : *a*, cour ; *b*, grand ivan ; *c*, *c*, *c*..., portique ; *d*, *d*, *d*, cellules ; *e*, *f*, pièces diverses. La turbé *g* devait être destinée à recevoir la sépulture du fondateur. Elle comprend deux étages : un

caveau carré, voûté en berceau où, sans doute, était déposé le cadavre et, au-dessus, une salle octogonale, couverte d'une toiture pyramidale.

Un escalier *f*, en encorbellement sur le mur, conduisait aux terrasses. Il ne reste que l'amorce du vestibule *g*, vers la cour. Le portail de l'entrée a été démoli. La construction semble remonter au VII^e siècle de l'Hégire (XIII^e siècle J.-C.).

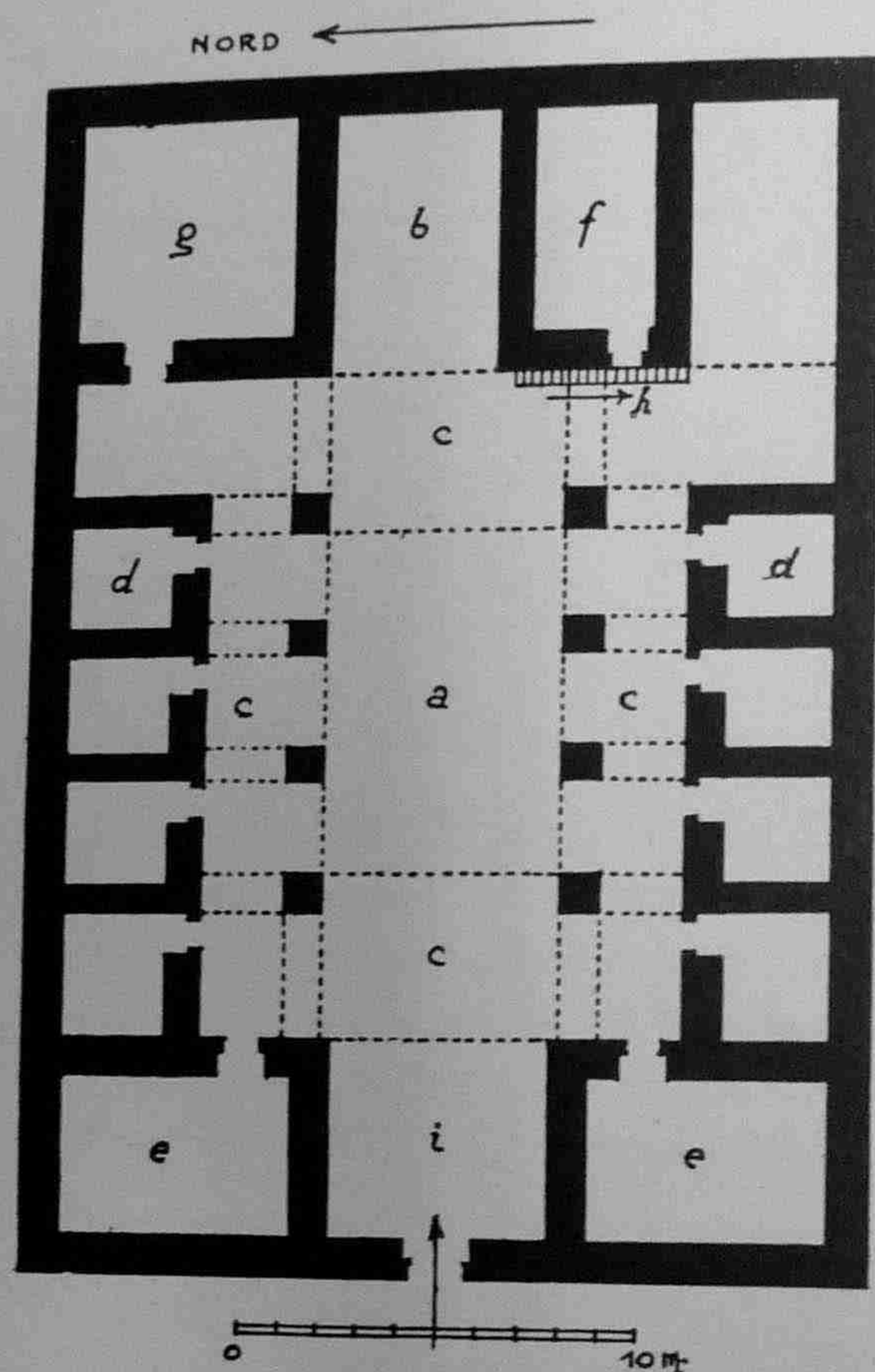


FIG. 35. — AFGHUNU (?) MEDRESESI.

TSHIFTE MEDRESE (602 H.)

(Pl. XVII, 1 et 2 ; Pl. XVIII, 1)

Tshifte medrese (*Tshifte* = *paire*) est la désignation populaire d'un groupe de deux médressés contiguës situées dans le faubourg septentrional (Fig. 2, n° 3). On a gardé toutefois le souvenir de leurs noms anciens : l'une s'appelait *Ghiyaziye medresesi* en souvenir du sultan Ghiyazeddin Kaikhusrau ; l'autre, qui servait d'hôpital, était nommée *Shifaiye medresesi* (*Shifa* = guérison) (1).

Les édifices, aujourd'hui en ruines, répondent, dans leurs grandes lignes, au schéma ci-contre (Fig. 36) (2).

A) Médressé de l'Ouest (Pl. XVII, 1) : *a*, cour ; *b*, grand ivan ; *c*, *c*, ivans secondaires ; *c'*, *c'*, *c'*..., cellules ; *d* et *e*, portes d'entrée. Suivant *f* *f'*..., les voûtes du portique ancien, aujourd'hui complètement détruit, ont laissé des traces très nettes le long des murs des cellules, c'étaient des berceaux brisés de même portée et de même montée que les arcades

(1) HALIL EDHEM BEY, *Kayseriye Shehri*, p. 30 sq.

(2) Ce schéma n'est qu'approximatif. Certaines

parties sont ensevelies sous les décombres et celles qui subsistent, occupées par des *muhadjirs* (émigrés), sont difficilement accessibles.

B) Médressé de l'Est (Pl. XVII, 2) : *g*, cour ; *h*, grand ivan ; *i*, ivans secondaires ; *i'*, *i'*..., cellules ; *j*, *j'*, portique ; *k*, entrée ; *l*, *l'*, salles voûtées ; *m*, tombeau.



Le tombeau *m* est couvert d'une toiture pyramidale reposant sur un tambour octogonal qui émerge au-dessus des terrasses (Pl. XVII, 2). Sur chaque pan fait saillie une échauquette demi-circulaire. A l'intérieur, dans les pans de la salle octogonale sont creusées des

p. 70), on possède des preuves certaines qu'un plafond précédait l'ivan voûté.

niches rectangulaires et demi-circulaires. Il ne reste pas trace de la tombe ni de l'épithaphe et on ignore le nom du personnage qui fit construire le tombeau.

La seule inscription que renferme l'ensemble des constructions *A* et *B* est située à la porte *d* (Pl. XVIII, 1). Sur ce point le remblai atteint près de deux mètres et la clé de la baie n'est séparée du sol actuel que par un espace de 0^m,50. La voussure qui la surmonte, formée d'alvéoles de grande échelle, est entourée d'une archivolt en arc brisé, ornée d'entre-

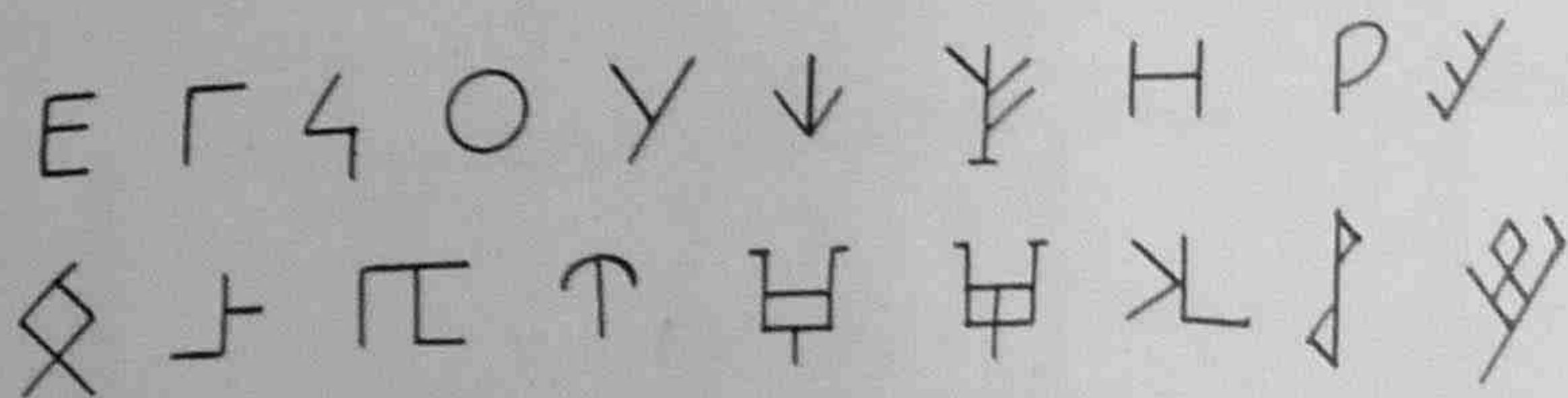


FIG. 37. — TSHIFTE MEDRESE: Marques d'appareil.

lacs. Des moulures vigoureuses et une frise d'arabesques encadraient le pylône. Entre ce cadre et l'archivolte, des rosaces aux dessins variés accompagnent une inscription de deux lignes, sur mar-

bre blanc (1). Elle relate que sous le règne de Kaikhusrau, fils de Kîlîdj-Arslan, on a construit cet hôpital (*maristan*) en exécution du testament de Nevher Nesibe, fille de Kîlîdj-Arslan. Date : 602 (1205-1206). Cet édifice est donc l'un des plus anciens de Kayseri.

Dans les bâtiments de l'Est, *B*, j'ai relevé les marques d'appareil suivantes (Fig. 37). Elles sont très nombreuses, notamment dans le vestibule d'entrée *k*. Je n'ai observé aucune marque semblable dans les bâtiments de l'Est, ce qui laisse penser que les deux édifices *A* et *B* n'ont pas été construits en même temps. On peut admettre que la fondation posthume de la princesse Nevher Nesibe se limita à l'hôpital *A*. Quant à la médressé *B*, le nom de *Ghiyaziye medresesi* que la tradition lui a conservé semblerait prouver qu'elle fut fondée par le sultan lui-même, Ghiyazeddin Kaikhusrau I, entre 601 et 607 H.

MÉDRESSÉ DE SARADJEDDIN (636 H.)

Utilisé comme étable et comme dépôt de fumier, le monument en dépit de l'aspect sordide qu'il présente aujourd'hui, est assez bien conservé. De petites dimensions, mais d'une construction robuste et homogène, il est bâti sur un plan régulier où l'on retrouve les divisions courantes de la médressé (Fig. 38) : la cour, *a*, l'ivan *b*, les cellules *c*, le portique *d*. L'ivan est précédé d'une travée voûtée d'arêtes, *d'*, et cette travée se prolonge au

(1) HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 31 sq.), donne copie de cette inscription qui, selon lui, aurait été mise en place après coup. Je ne vois pas quelles raisons on pourrait alléguer pour justifier

cette supposition. En tout cas, le style du portail répond parfaitement à la date de l'inscription (602 H.).

Nord et au Sud jusqu'aux murs extérieurs, suivant les ivans latéraux *e* et *e'* (1). Les escaliers *f* et *g* qui donnent accès aux terrasses sont couverts de berceaux rampants.

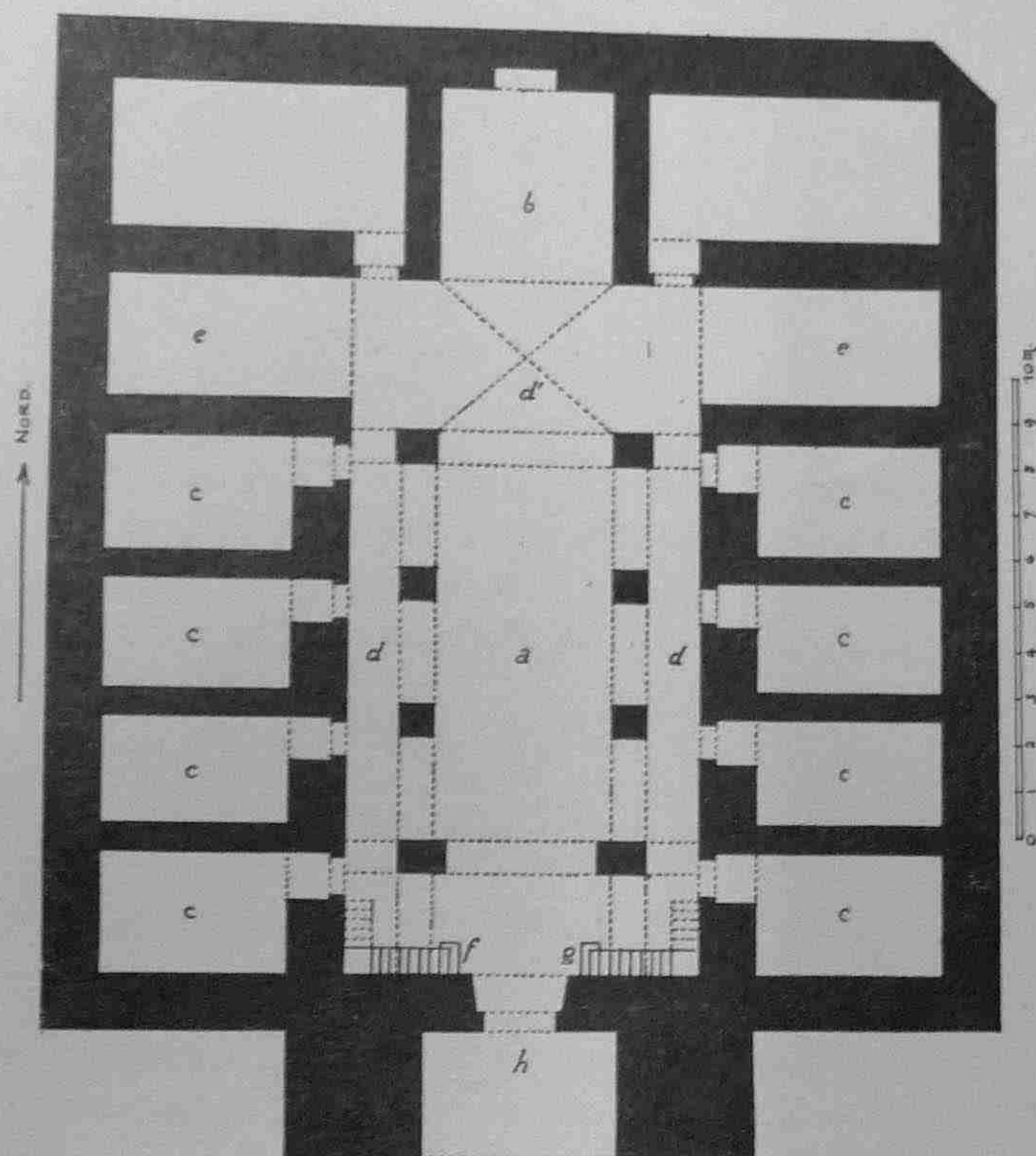


FIG. 38. — MÉDRESSÉ DE SARADJEDDIN.

Les murs et les points d'appui appareillés en assises régulières, n'offrent aucun élément décoratif. La porte d'entrée *f* s'ouvre au fond d'un porche rectangulaire *g*, voûté d'un berceau surbaissé. Une balustrade crénelée régnait au sommet des murs extérieurs de l'édifice : il en reste quelques merlons, découpés en arc brisé. (Fig. 39).

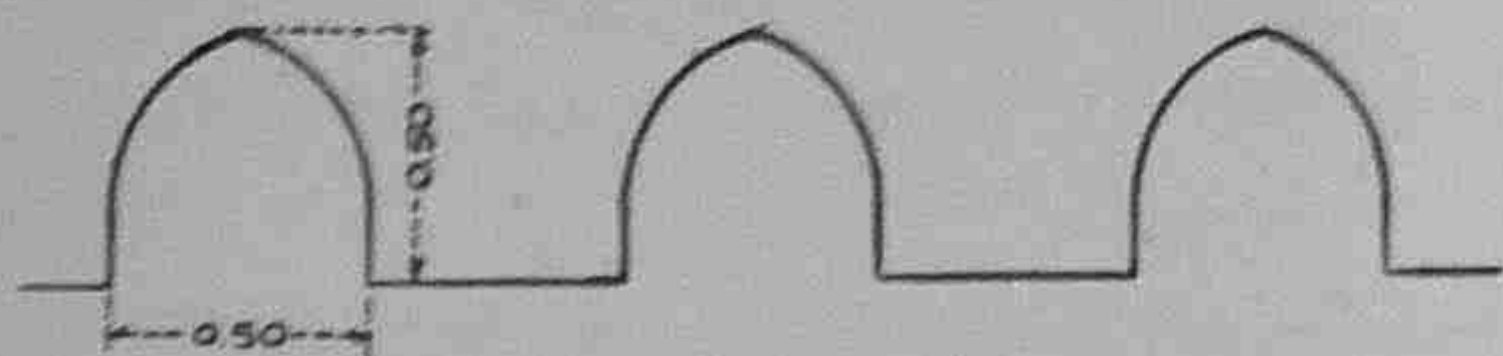


FIG. 39. — MERLONS.

Ce collège est appelé aussi *Kütshük Khuand medresesi* (La petite médressé de Khuand).

C'est la similitude des dispositions et du mode de construction avec *Khuand medresesi* qui

(1) Le groupement des trois ivans *b*, *e*, *e'* et du portique *d'* n'est pas sans analogie avec les salles « en forme de **L** » qu'on rencontre dans les constructions civiles du IX^e siècle, en Mésopotamie et

en Egypte, notamment à Samarra et à Fustat. Cf. ALY BAHGAT et A. GABRIEL, *Fouilles d'Al Fustât*, p. 79 sq. ; E. HERZFELD, *Erster vorläufiger Bericht der Ausgrabungen von Samarra*, p. 17 et 47.

a valu à l'édifice cette désignation : il fut fondé, en effet, non point par Khuand Khatun, mais par l'émir de Kayseri, Saradjeddin, ainsi que l'atteste une inscription de quatre lignes placée au-dessus de la porte d'entrée et dont voici le texte inédit :

- (1) أمر بعمارة هذه المدرسة في أيام السلطان
 (2) الاعظم غياث الدنيا والدين أبو الفتح كيخسرو بن
 (3) كيقباد قسيم امير المؤمنين العبد الضعيف المحتاج الى
 (4) رحمة الله تعالى سراج الدين بدر (1) الامير قيصره في سنة ستة
 و ثلثين و ستمائة

- 1) A ordonné la construction de cette médressé, sous le règne du sultan,
 2) le grand Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn, Abu l'-fath Kaikhusrau fils de
 3) Kaikubad, copartageant avec le calife, le faible serviteur qui a besoin
 4) de la clémence de Dieu, Saradj al-dîn Badr, émir de Kayseri, 636.

SAHIBIYE MEDRESESI (2) (636 H.)

(Pl. XV, 1 ; Pl. XVI, 1 et 2)

L'intérieur du monument est en très mauvais état. Des voûtes se sont effondrées, d'autres menacent ruine et le portique qui, sur trois côtés, bordait la cour, a entièrement disparu. Cependant, la façade, bien que mutilée (Pl. XV, 1) permet encore de juger de l'importance et de la qualité de cet édifice (3).

Le portail monumental, avec son riche décor d'arabesques (Pl. XVI, 1 et 2) (4) offre maints détails intéressants : on y observera entre autres, le tracé singulier de l'archivolte qui couronne la voussure. En général, dans les archivolttes analogues, chacune des branches comprend une partie droite *tangente* à une partie courbe, suivant le profil appelé communément *arc persan* ou *arc en carène*. Ici, la partie droite présente, à sa jonction avec la courbe, une brisure accentuée.

La sculpture ornementale du portail est à la fois variée et colorée. A la complication minutieuse des arabesques géométriques et florales s'oppose la taille énergique et franche

(1) Tevhid Bey auquel j'avais communiqué une photographie de cette inscription avait lu : بك, ce qui serait admissible. Il a vérifié sur place que la lecture exacte était بدر.

(2) Du nom de son fondateur, Sahib Ali, dit Sahib Ata.

(3) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 98 sq.

(4) Cf. HALIL EDHEM, *op. cit.*, pl. 11 ; OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 240, fig. 25.

des torsades à bâtons rompus des colonnes d'angle du pylône (Pl. XVI, 1). Dans les chapiteaux qui reçoivent l'archivolte, deux corbeilles de feuilles d'acanthé superposées projettent des ombres vigoureuses, alors qu'au milieu du tailloir apparaît une minuscule tête de lion, fortement stylisée (Pl. XVI, 2). Les deux blocs qui font saillie dans les écoin-

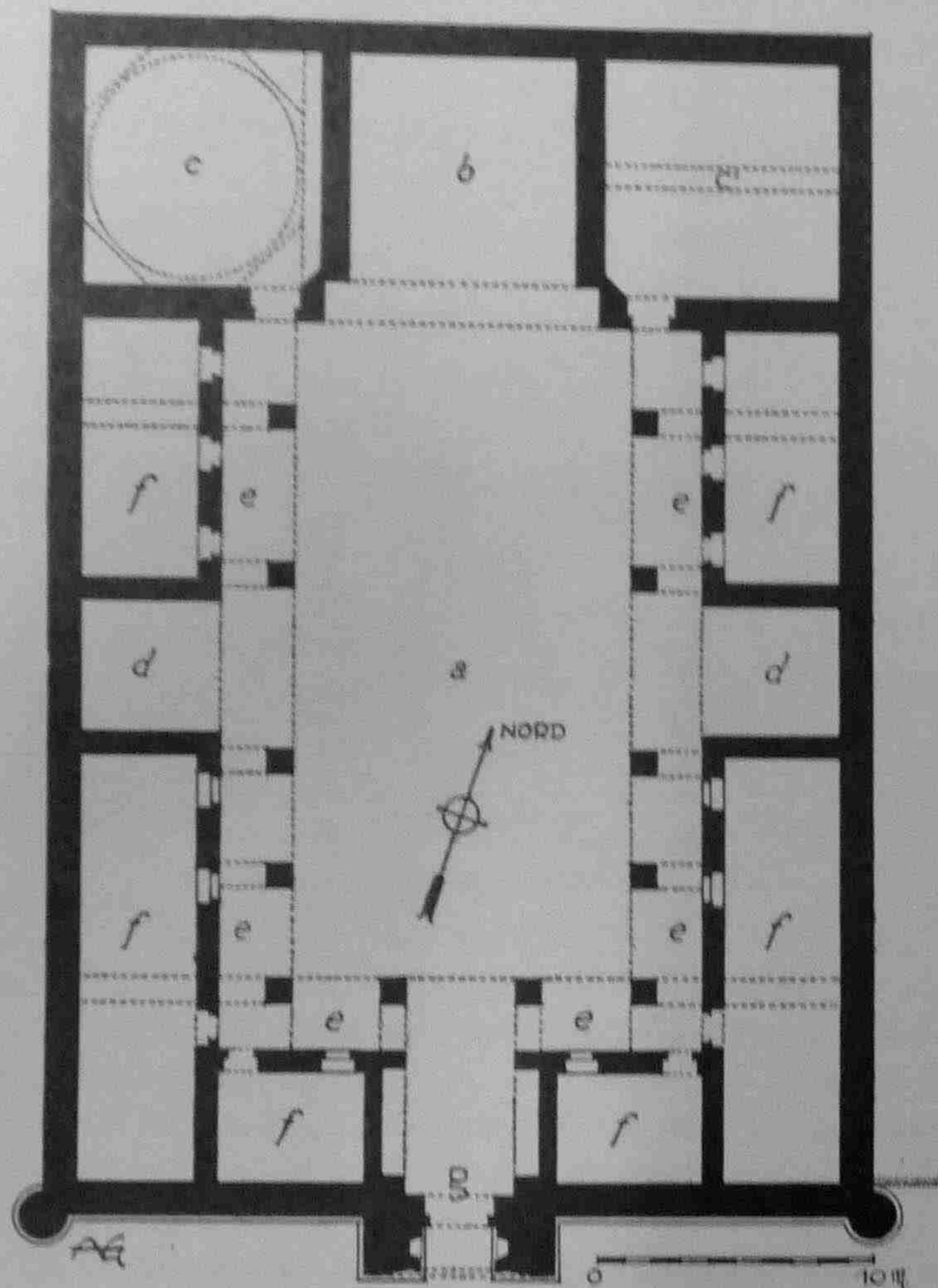


FIG. 40. — SAHIBIYE MEDRESESI : Plan restitué.

çons, au-dessus de l'archivolte, sont les restes informes de deux mufles de lion en ronde-bosse, mutilés par les Sunnites.

Aux extrémités de la façade, se détachent deux contreforts cylindriques réunis au massif du portail par deux bandeaux moulurés, décorés d'entrelacs. Le premier bandeau règne au-dessus d'un soubassement en talus; le second formait une corniche au sommet de l'édifice. Ces moulures, qui se retournent d'équerre le long du pylône d'entrée et des contreforts, encadrent les deux pans du mur de façade, appareillés avec soin en assises réglées

(Pl. XV, 1). Une gargouille, fort mutilée, encastrée au sommet du mur se terminait, semblait-il, par une tête de lion.

Dans le schéma du plan (Fig. 40) on retrouvera les divisions ordinaires des grandes médressés : *a*, cour ; *b*, grand ivan voûté en berceau ; *c*, salle carrée voûtée d'une coupole sur trompes coniques ; *c'*, salle carrée voûtée en berceau ; *e*, *e*, ivans latéraux, voûtés en berceaux ; *f*, *f*, *f*, portique ; *g*, *g*, *g*, cellules et pièces diverses ; *h*, entrée.

On notera que les travées du portique sont irrégulièrement distribuées de part et d'autre des ivans latéraux. Actuellement, le grand ivan s'ouvre directement sur la cour

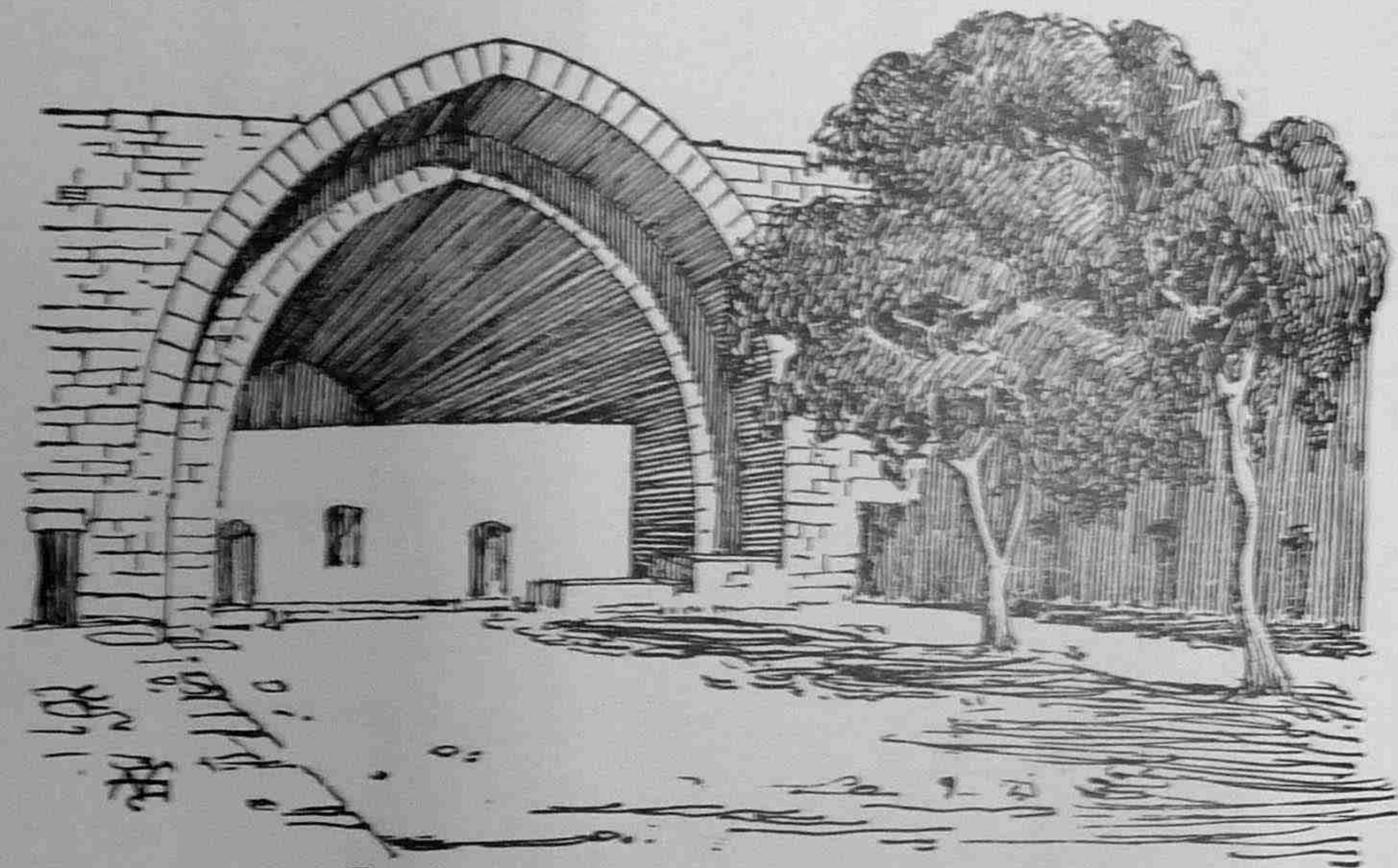


FIG. 41. — SAHIBIYE MEDRESESI : Etat actuel.

(Fig. 41) et il semble bien que tel ait été le dispositif ancien : on n'observe pas trace d'une travée voûtée ou plafonnée précédant l'ivan et se raccordant aux portiques latéraux.

Au sommet du portail de la façade, une inscription de deux lignes, gravée sur marbre blanc (1), donne le nom du fondateur de la médressé, Sahib Ali, fils d'al-Husein et celui du sultan régnant : Ghiyâth al-dunya wal-dîn Abû l-fath Kaikhusrau, fils de Kîlidj-Arslan. L'inscription est datée de 666 (1267-68) (2). Le sultan est, évidemment Kaikhusrau III. Le constructeur, surnommé Sahib Ata, remplit diverses charges sous Kaikawus et ses successeurs et fut vizir de Kaikhusrau III. Il fonda de nombreux monuments, notamment la médressé de Konya qui porte son nom et la célèbre *Gök medrese* de Sivas (3).

(1) Publiée par HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 98-99.

(2) L'année précédente, en 665, Sahib Ali avait fondé une fontaine en face de la médressé. La fontaine qui semble avoir été reconstruite est sans intérêt. L'inscription qui relate sa fondation

a été publiée par HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 99.

(3) Sur Sahib Ata, voir : HALIL EDHEM, *op. cit.* ; VAN BERCHEM, *C. I. A.*, III, 1, p. 20 sq. ; HOUTSMA, *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenlandes*, X, p. 296 sq.

KÖSHKMEDRESE (740 H.)

(Pl. XIX, 1, 2, 3 et 4; Pl. XXV, 1) (1)

Cette construction singulière, isolée dans la campagne comme un *köşk* (2), s'élève à l'est de la ville, à 800 mètres environ des dernières maisons. Elle couronne une butte rocailleuse et dénudée et, vue de l'extérieur, avec ses murs nus percés de rares meurtrières, elle ressemble à quelque fortin (Pl. XIX, 1 et 4).

Le dispositif de l'entrée (Pl. XXV, 1) accentue ce caractère : un machicoulis est percé dans la voussure en arc brisé qui surmonte la porte et en défend l'accès. Il est bien certain que l'édifice fut conçu de manière à pouvoir résister à une attaque, car la campagne environnant Kayseri n'offrait alors, même en temps de paix, qu'une sécurité relative (3).

La construction couvre un rectangle d'environ 30 mètres sur 36 dont les axes sont orientés suivant les points cardinaux ; au Nord, de part et d'autre de l'entrée voûtée, *a*, sont réparties en deux étages quatre salles voûtées en berceau brisé, *b*, *b'*. Celles du premier étage sont desservies par les escaliers *c*, *c'*. Le vestibule *a* débouche sur une cour, *d*, entourée d'un portique *e*, *e*..., qui comprend trois arcades sur chacune des longues faces et quatre travées égales disposées suivant quatre pans coupés à 45° (4).

Un tombeau, octogonal, sur soubassement carré, occupe le centre de la cour (Pl. XIX, 2 et 3). La salle principale s'élève à 2^m,50 au-dessus du sol. Il est probable qu'un solivage, aujourd'hui détruit, le séparait d'un caveau où les cadavres étaient déposés. La salle qui devait abriter les cénotaphes est couverte d'une voûte en arc de cloître à huit pans. A l'extérieur, la porte, surmontée d'une voussure en carène, s'ouvre au-dessus d'un escalier à double rampant sous lequel est percé un mihrab. Sur chaque face, se détache une arcade brisée, en légère saillie sur le nu du mur. Aux angles de l'octogone, des colonnettes engagées montent jusqu'à la corniche, soulignée par une inscription coranique. La toiture est appareillée en pierre suivant une pyramide à huit pans. La coupe (Fig. 42) et la perspective (Fig. 43) rendent compte de l'ensemble de la composition.

Une inscription, aujourd'hui disparue (5), donnait la date de la construction (Moharrem 740 H. Juin-juillet 1339) élevée « par le grand prince, Emir Eretna... pour son épouse la grande princesse Sulî Pasha ». Une pierre tombale, également disparue, portait la date de 767 (1365-1366) et le nom de Mohammed, fils d'Eretna (6).

(1) Cf. HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, pl. 15.

(2) Le mot *کوشک* = *köşk* — d'où dérive le mot français *kiosque* — désigne dans l'architecture turque un pavillon isolé.

(3) Jusqu'en 1848, l'insécurité qui régnait dans toute la province était telle que les paysans devaient être armés pour porter leurs produits à la ville (MORDMANN, *Anatolien*, p. 139).

(4) HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 110)

suppose qu'au-dessus du portique, il existait un étage de chambres dont il ne reste pas trace. Cette hypothèse ne me paraît pas acceptable.

(5) Avant la disparition de cette inscription le texte en fut communiqué à HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 112), qui l'a publiée (*Ibid.*, p. 113). — Sur Eretna et les Eretnides, cf. sup., p. 10, n. 9.

(6) *Kayseriye Shehri*, p. 113.

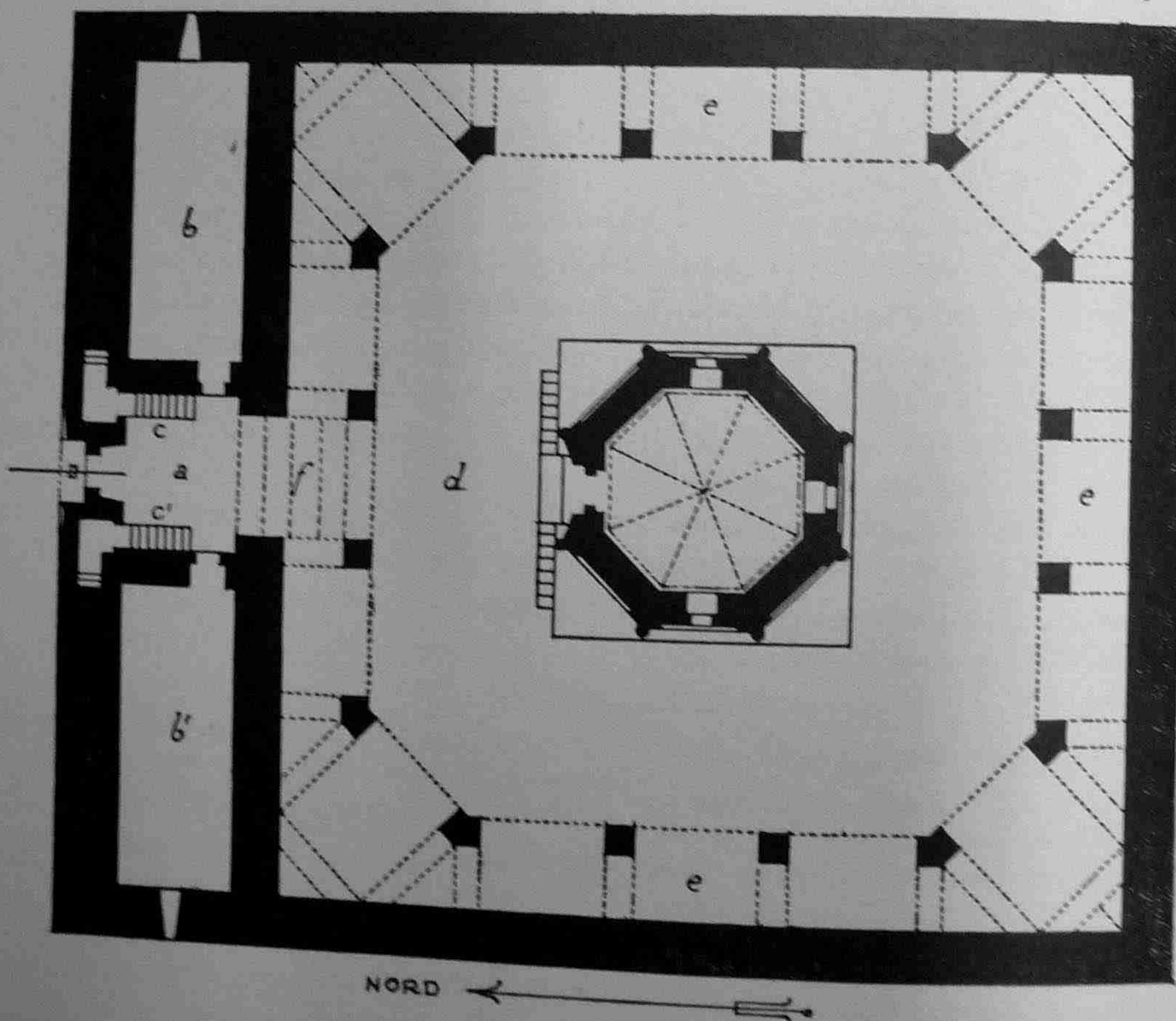
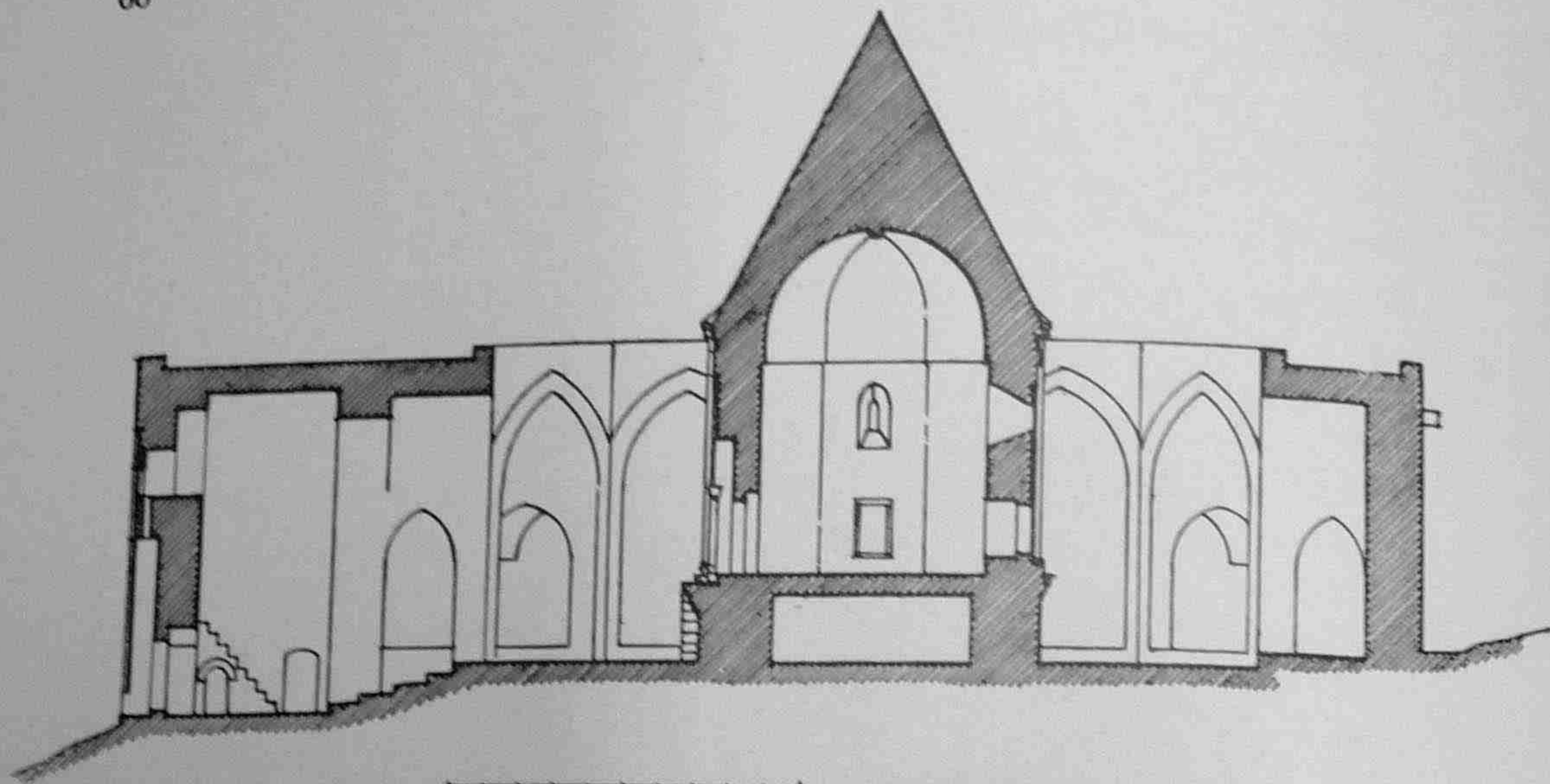


FIG. 42. — KÖŞKMEDRESE.

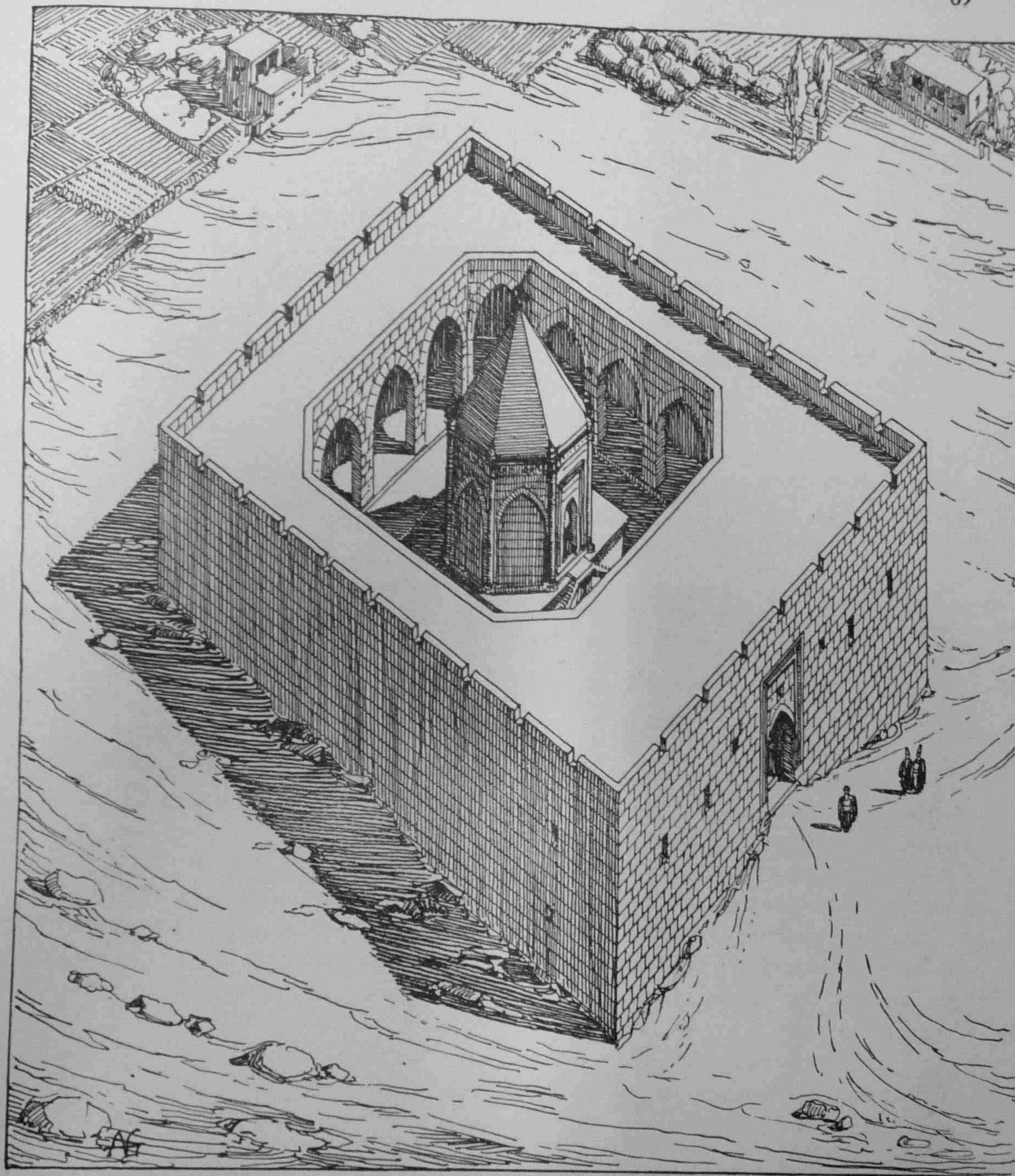


FIG. 43. — KÖSHKMEDRESE : Restitution.

La tradition locale, selon laquelle le bâtiment aurait été un couvent de derviches n'est pas incompatible avec ces données épigraphiques. On sait qu'en 740, Eretna, qui possédait en fief Kayseri et Sivas, était vassal de Mamluk Mohammed mort en 741. Lorsqu'il

éleva un tombeau à son épouse, la princesse Sultî, il y joignit sans doute un couvent de derviches et confia aux religieux la garde du mausolée. Le fils d'Eretna, mort en 767, qui portait le titre de sultan, fut inhumé dans le tombeau construit par son père. Il est possible

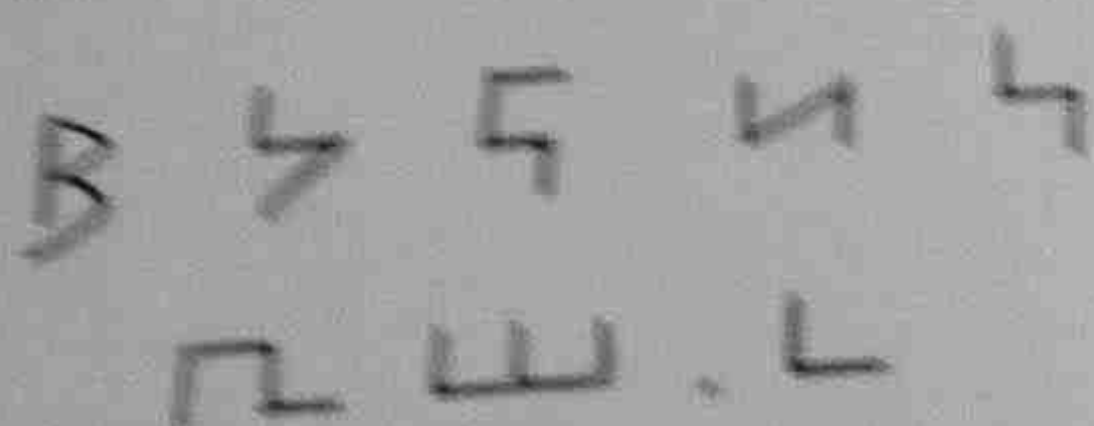


FIG. 44.

que le corps d'Eretna lui-même, dont on n'a retrouvé la sépulture ni à Kayseri ni à Sivas, ait été déposé dans le même monument.

Sur le chapiteau de la colonnette flanquant la porte du tombeau, à droite, on lit le début d'une inscription, qui devait renfermer le nom de l'architecte. Il ne

subsiste plus que les mots suivants, dont les points diacritiques ne sont plus visibles sur la pierre en partie mutilée :

(1) عمل بالور بن فرا....

Dans le portique et sur les faces du tombeau j'ai relevé les marques d'appareil suivantes (Fig. 44).

KHATUNIYE MEDRESESI (835 H.) (2)

(Pl. XV, 2)

Actuellement loué à des particuliers qui ont transformé en magasins de dépôt l'ivan oriental et les salles adjacentes, le monument est en partie détruit (Pl. XV, 2; Fig. 45), mais on peut restituer ses dispositions anciennes (Fig. 46 et 47) :

a, cour ; b, grand ivan ; c, c', salles annexes ; d, d'..., cellules ; e, e', portique ; f, niches ; g, escaliers d'accès aux terrasses ; h, vestibule d'entrée ; i, porche monumental ; j, fontaine.

Des trois travées du portique de l'Ouest, celle du milieu est plus largement ouverte que les deux autres (Pl. XV, 2) et l'arc brisé retombe sur deux colonnes antiques à chapiteaux ioniques. Sur les faces Nord et Sud où les travées sont égales entre elles, les points d'appui sont constitués par des fûts antiques surmontés de chapiteaux corinthiens (Fig. 45). Ces remplois ont conduit aux artifices usités en pareil cas : des chapiteaux servent de base et des colonnes de diamètre variable (0^m,40 à 0^m,45) prennent place dans une ordonnance continue. Toutefois, on notera que, sur la face occidentale, l'utilisation d'un fût de 0^m,50

(1) Je transcris ce texte d'après la copie de HALIL EDHEM BEY, op. cit., p. 110-111.

(2) De *khatun* = princesse. — Selon HALIL EDHEM BEY, cette médresse porterait également le

nom de *Shamiler medresesi* (*Kayserige Shohri*, p. 124). J'ignore à quelle princesse et à quelle catégorie de Damasquins (*Shamiler*) se rapportent ces désignations.

de diamètre, couronné d'un chapiteau ionique, répond à une intention du constructeur désireux de donner au portique de l'Ouest une élévation plus grande qu'aux portiques latéraux. A l'Est, suivant n, n' , un arc brisé de $6^m,60$ de portée précède l'ivan dont l'arc de tête, également brisé, est encadré d'une large moulure rectangulaire descendant le long des pieds-droits. La surface $m n m' n'$ est actuellement couverte par un solivage moderne qui doit avoir remplacé une disposition primitive analogue. Une voûte quelconque eût, en effet, laissé des traces et d'ailleurs, le cadre rectangulaire qui accompagne l'arc de tête de l'ivan suffirait à attester l'existence d'un plafond. Cet exemple d'un portique plafonné

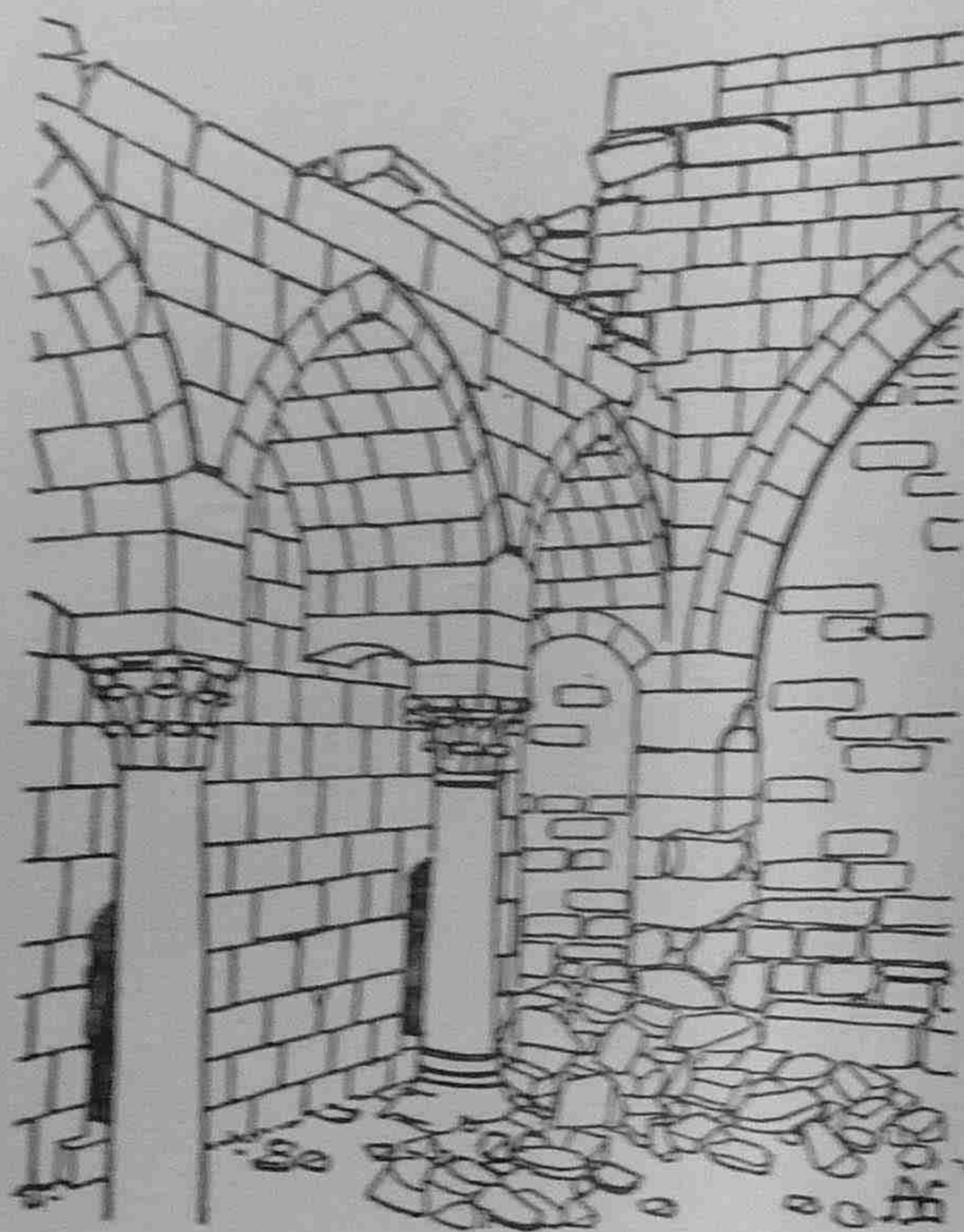


FIG. 45. — KARAMAN MEDRESesi: Etat actuel.

précédant l'ivan voûté autorise une restitution analogue dans le cas où il subsiste quelque doute au sujet du mode de construction du portique (1).

L'ivan lui-même est voûté d'un berceau brisé terminé vers le fond par un arc de cloître. Chacune des salles c et c' est couverte d'une coupole hémisphérique raccordée aux parois par une frise triangulée à douze pans.

(1) C'est le cas, entre autres, de la Médresé de Khumel (Cf. sup., p. 46).

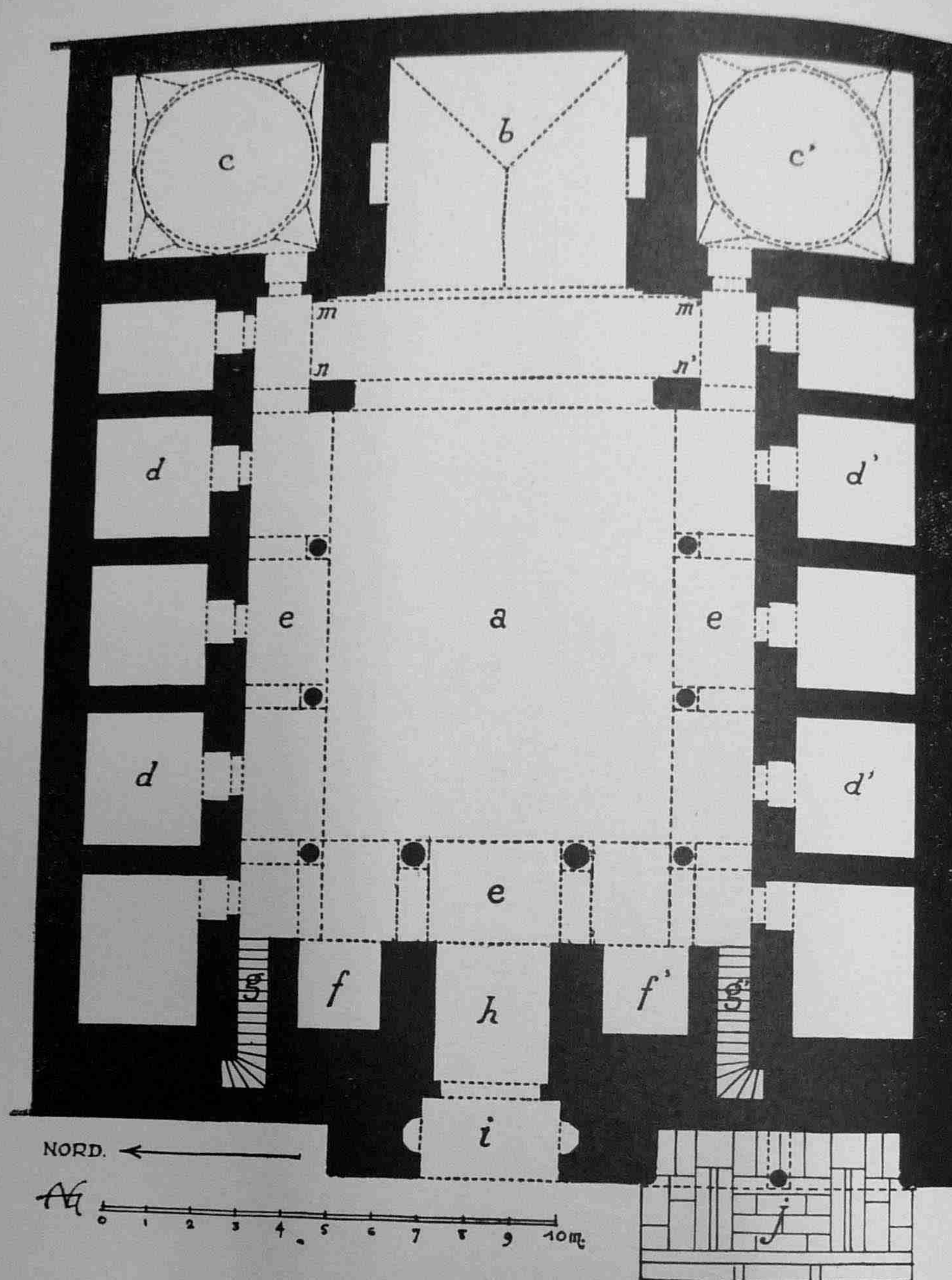


FIG. 46. — KHATUNIYE MEDRESESI: Plan.

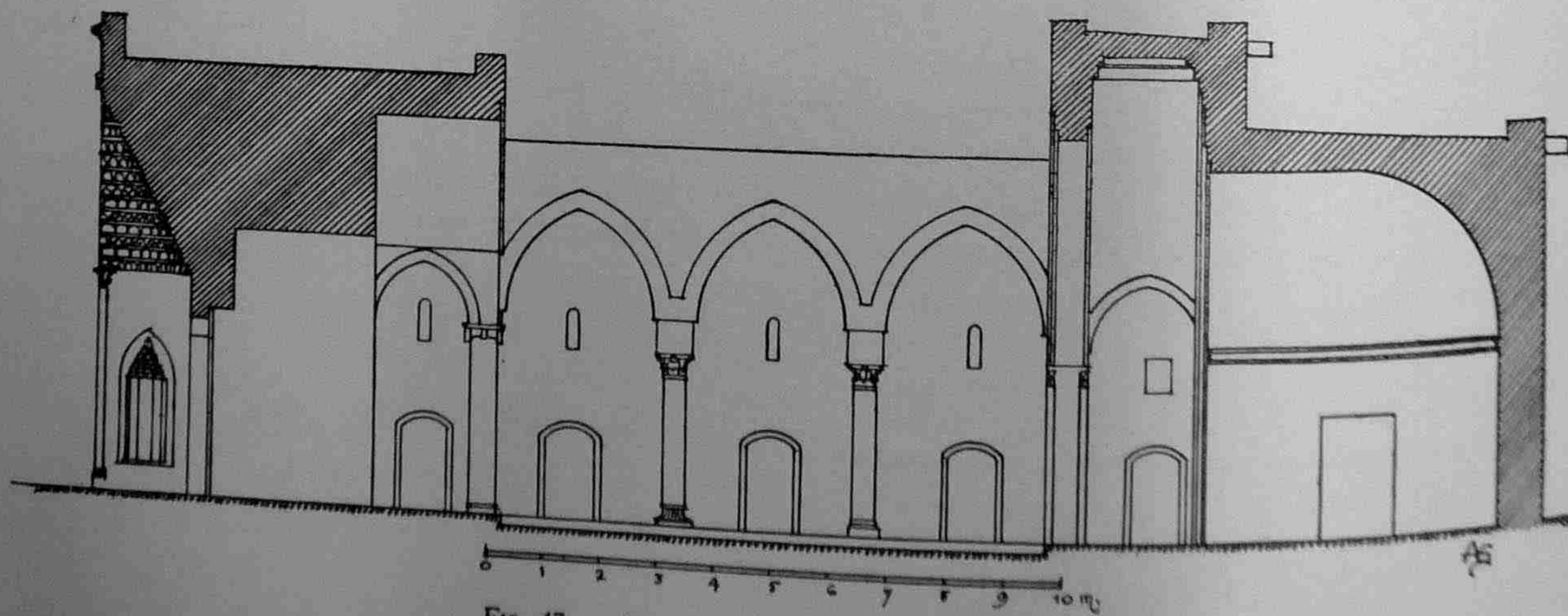


FIG. 47. — KHATUNIYE MEDRESESI: Coupe longitudinale.

A l'extérieur (Fig. 48) les détails ornementaux du porche d'entrée sont profondément mutilés mais une inscription de deux lignes, gravée sur marbre et encastrée au sommet



FIG. 48. — KHATUNIYE MEDRESESI.

du portail est d'une lecture aisée. Elle donne le nom du fondateur, Melik al-Nasir Mohammed, fils de Khalil, fils de Zeineddin, et la date de la construction 835 (1431-1432) (1).

(1) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 124. — D'après l'inscription publiée par Halil Bey, le nom du fondateur serait : Melik al-Nasir Mohammed, fils de Khalil, fils de 'Abd al-Rashid. Tevhid

Bey qui a vu l'inscription sur place, — alors que Halil Bey l'avait publiée d'après une copie, — a lu Zeineddin au lieu de 'Abd al-Rashid.

CHAPITRE V

LES TOMBEAUX

Outre les tombeaux annexés à certains édifices (1), Kayseri possède de nombreux monuments funéraires isolés (2). Ils s'élèvent, en général, dans les cimetières, mais certains d'entre eux furent construits dans la ville, parmi les maisons, et d'autres, en rase campagne, à une assez grande distance des habitations. Ils répondent, pour la plupart, au type de la tour funéraire, cylindrique ou prismatique, couronnée d'une toiture conique ou pyramidale, et renferment une salle, de plan circulaire ou polygonal, couverte d'une coupole. Cette salle, qui devait contenir un ou plusieurs cénotaphes (3), est directement accessible de l'extérieur par un escalier en encorbellement. Quelques tombeaux sont bâtis sur plan rectangulaire : dans ce cas la salle est voûtée en berceau.

Tous ces monuments reposent sur un soubassement de deux à trois mètres de hauteur, terminé par une corniche qui marque le niveau de la salle principale. Le soubassement

(1) Mosquées de Khuand, de Lala Pasha ; Afghunu medresesi, Tshifte medrese, Köshkmedrese.

(2) La relation de Paul Lucas correspond encore, dans son ensemble, à l'état actuel : « Le premier « Novembre, je fus, avec quelques personnes, voir « les dehors de la ville du côté du Midi. Après « avoir marché un quart de lieue, nous trouvâmes « de vastes édifices, tous de très belles pierres de « taille. Les uns sont bâtis en forme de tour et « finissent en dôme ; les autres semblables à des « pains de sucre se terminent en pointe... » (P. LUCAS, *Deuxième voyage*, Ed. Paris, 1712, I,

p. 174). — Mais lorsque le voyageur ajoute : « Par dedans, ils sont tous revêtus d'un beau marbre ». (Ibid., p. 175), le renseignement est certainement inexact : dans tous les tombeaux, l'appareil de pierre, très soigné, demeura apparent.

(3) Il semble bien qu'au début du XVIII^e siècle, les sépultures étaient encore intactes : « ... Dans chaque (tombeau), on voit 2, 3, 4 et même quelquefois cinq espèces de tombeaux de marbre blanc ». (P. LUCAS, *op. cit.*, p. 175). Aujourd'hui la plupart des mausolées situés hors de la ville ont été violés et sont entièrement vides.

correspond à un caveau où étaient déposés les corps, fréquemment embaumés (1). Parfois, le caveau était voûté mais le cas paraît exceptionnel à Kayseri où la chambre sépulcrale était généralement séparée de la salle des cénotaphes par un solivage (2). Il est vrai qu'il ne reste aucune trace de charpente, mais le retrait qu'on observe dans les murs correspond sans nul doute à l'emplacement des solives.

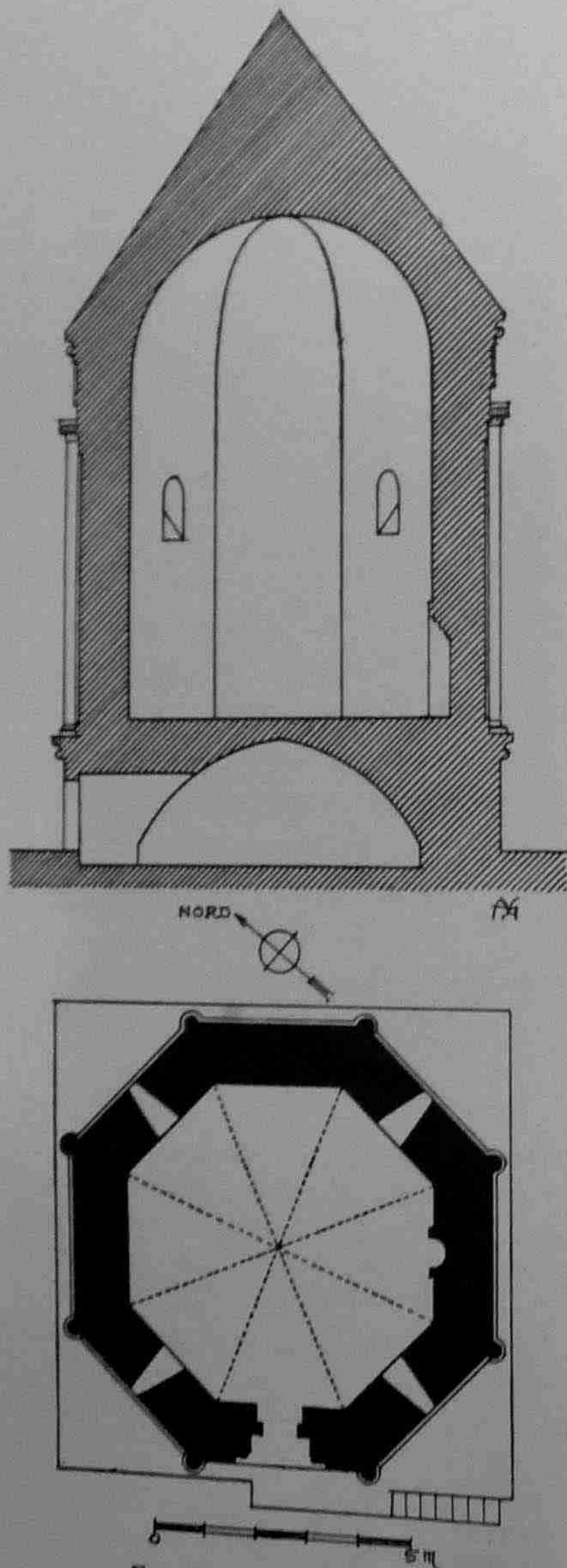


FIG. 49. — TSHIFTE KÜNBED.

TSHIFTE KÜNBED (645 H.)

(Pl. XXII, 1 et 2)

A un kilomètre de Kayseri, sur le bord oriental de la route de Sivas, s'élevaient autrefois deux tombeaux. L'un d'eux a disparu sans laisser de traces et le second, assez bien conservé, sert actuellement de dépôt de dynamite. Le lieu est encore désigné sous le nom de *Tshifte Künbed*, les deux coupes (3).

Dans le tombeau qui subsiste (Pl. XXII, 1 et 2), le soubassement, carré, correspond au caveau, voûté d'un berceau. On y accède par une porte basse percée dans

(1) On retrouve encore aujourd'hui des corps embaumés, parfaitement conservés. Une momie, placée dans un tombeau d'Aksaray a été transportée à la Mosquée d'Ibrahim Bey (HALIL EDHEM, *Einige islamische Denkmäler Kleinasiens*, p. 246, n. 1). — A *Burmali Minare* d'Amasya, sept momies avaient été déposées dans le caveau de la turbe annexée à l'édifice. Cinq d'entre elles, en bon état, sont conservées dans une vitrine du musée (Médressé de Sultan Bayezid). Cf. ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 99 sq.

(2) Si le tombeau possédait un caveau voûté, il fallait ménager soit une trémie dans la voûte, soit une porte dans le soubassement : c'est ainsi que, dans *Tshifte künbed* (Cf. inf.), une porte permettait l'ensevelissement des cadavres. Dans un solivage, il était possible de pratiquer une ouverture après coup.

(3) On dit aussi : *Tshifte künbedler* (HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 85 sq. et pl. 9).

la paroi Nord-Ouest. Au-dessus s'élève une salle octogonale couverte d'une voûte en arc de cloître à huit pans et munie d'un mihrab (Fig. 49). L'escalier qui y conduit ne possède qu'une seule volée : le cas est exceptionnel. A l'extérieur, on retrouve les éléments traditionnels des compositions de ce type : les archivoltes brisées tracées sur les faces de l'édifice, les colonnettes d'angle, la voussure alvéolée de l'entrée avec son large cadre d'arabesques géométriques. Le soubassement se termine par une corniche aux moulures vigoureuses. Des moulures analogues règnent au sommet de l'édifice au-dessus d'une frise continue d'inscriptions coraniques. La toiture, aujourd'hui détruite, devait être formée d'une pyramide appareillée à huit pans.

La dalle de marbre qui surmonte la voussure de l'entrée porte une inscription de cinq lignes, sur marbre blanc, relatant que le tombeau fut élevé en 645 H. pour recevoir la dépouille mortelle de la princesse Melike Adiliye, fille de Melik al-Adil Abu Bakr ibn Eyub, et épouse de Kaikubad⁽¹⁾.

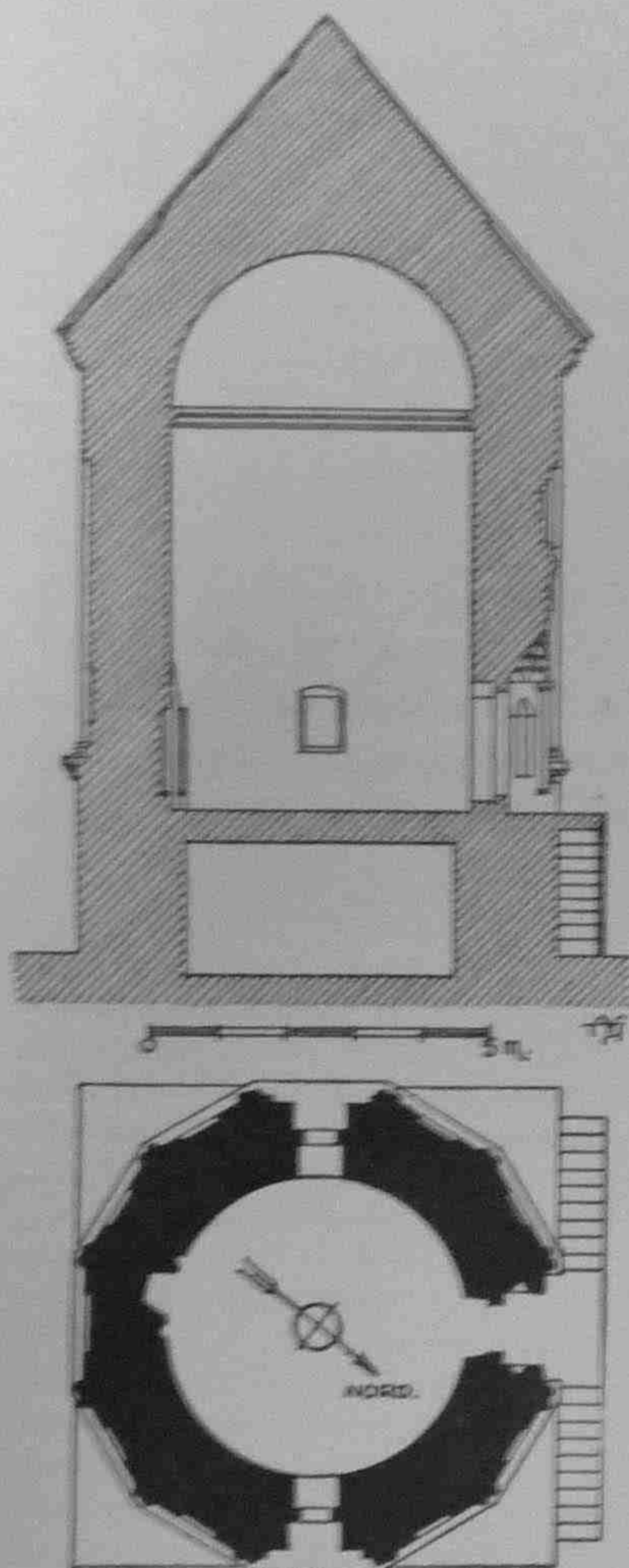


FIG. 50. — DÖNER KÜNBED.

DÖNER KÜNBED (2) (Vers 675 H.)

(Pl. XX, 1 et 2)

Ce tombeau s'élève parmi des maisons misérables, dans une cour exigüe dont les murs s'appuient contre le monument. Toutefois, dans l'ensemble, il est assez bien conservé (3). Sans doute possédait-il un caveau dans la hauteur du soubassement, mais, actuellement, l'intérieur est remblayé jusqu'au seuil de la porte d'entrée et la salle principale, circulaire, ne contient qu'une pauvre tombe moderne. Cette salle est éclairée par deux fenêtres rectangu-

(1) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 86.

(2) Le sens exact de *Döner künbed* est : la coupole qui tourne. Une tradition populaire prétend qu'autrefois la coupole était mobile sur des galets et pouvait tourner autour de son axe, comme la coupole

d'un équatorial (DJELAL ESAD, *Türk san'atı*, p. 33). On ne saurait, bien entendu, souscrire à ces fantaisies dont j'ignore l'origine.

(3) HALIL EDHEM, *Kayseriye Şehrî*, p. 106 sq. et pl. 12.

lares ; le mihrab, creusé en face de l'entrée, est légèrement dévié par rapport à l'axe de la porte (Fig. 50). Entre la coupole hémisphérique et les parois cylindriques règne une corniche moulurée.

A l'extérieur, le corps du monument, tambour dodécagonal, repose sur un soubassement implanté suivant un carré et raccordé par des glacis aux faces du tombeau (Pl. XX, 1). Une corniche alvéolée couronne le soubassement. Sur chacune des faces du tambour, se détache une archivolt moulurée, en arc brisé. Les moulures se prolongent le long des arêtes du prisme et forment à chaque angle une double colonnette dont la base s'appuie sur la corniche du soubassement. Les archivoltes ne jouent pas seulement un rôle décoratif, elles ménagent le passage du dodécagone au cercle : au-dessus d'elles, deux bandeaux cylindriques ornés d'arabesques et une corniche alvéolée couronnent le tambour que coiffe une toiture conique. De fines moulures tracent sur la surface du cône deux étages d'arcatures (1).

La décoration sculptée du monument était abondante et variée, mais les Sunnites ont profondément mutilé les représentations d'êtres animés, réels ou mystiques, figurés sur les parois (Pl. XX, 2) (2). C'est à peine si l'on distingue aujourd'hui, sur la face de l'entrée le corps de deux figures fantastiques, sans doute des panthères ailées à tête humaine (?) (3). Entre ces deux hauts-reliefs se développait un motif dont il est bien malaisé de discerner la forme primitive. Ce devait être un emblème héraldique, comme un oiseau bicéphale (4). Sur chacune des faces contiguës à la porte, un mufle de lion occupe le centre d'un panneau carré, décoré de rinceaux. Au-dessus, deux reliefs d'animaux — oiseaux ou lions — flanquaient un bouquet de feuilles de palmier, fortement stylisées dont les tiges sont réunies dans un vase minuscule (5). Sur les palmes étaient sans doute posés des oiseaux ainsi que

(1) Les douze secteurs de la partie inférieure du cône sont entièrement nus : on y chercherait en vain ces représentations des signes du zodiaque que certains habitants de Kayseri prétendent y distinguer. Il est évident que le monument est un tombeau et non pas un observatoire.

(2) On sait combien furent fréquentes, à l'époque seldjoukides les représentations analogues. Le musée de Konya en a recueilli un grand nombre et j'aurai l'occasion d'en signaler d'autres, dans diverses villes d'Anatolie. Mais il est bien certain qu'à l'époque ottomane beaucoup de ces reliefs furent détruits ou tout au moins mutilés et rendus méconnaissables.

Ils se rattachaient à des traditions anciennes et avaient sans doute une signification symbolique. Dans la seule ville d'Amida, on en trouve qui datent de l'époque abbasside (chiens, gazelles, chevaux) (VAN BERCHEM, *Amida*, p. 15, 19) ou de l'époque merwanide (félins) (*Ibid.*, p. 34, 36). Sous les Seldjucs, ils sont plus nombreux encore (chevaux, gazelles, corbeaux) (*Ibid.*, p. 40). De l'époque ortokide, datent des félins et des oiseaux doubles (*Ibid.*, p. 90 sq.). — Cf. STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 344 sq.

(3) La représentation des félins est la plus courante. A Amida, 4 félins sont sculptés sur la paroi extérieure de la tour dite *Evli Badan* (VAN BERCHEM, *Amida*, fig. 35, 36, 38). A la tour dite *Yedi Kardash* figurent également deux félins (*Ibid.*, fig. 40 et 42). Ces reliefs sont du début du XIII^e siècle. D'après VAN BERCHEM, ils représentent, plutôt que des lions, des panthères et des léopards et sont peut-être des emblèmes (*Ibid.*, p. 99).

Ici, dans le relief de *Döner künbed*, il semble également que le félin représenté corresponde plutôt à une panthère qu'à un lion. La mutilation profonde qu'a subie le motif ne permet point d'affirmer que le corps des animaux portait une tête humaine, mais c'est là une supposition vraisemblable autorisée par d'autres exemples (HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 107).

(4) On en possède des exemples à Konya, Divriki, Niğde (Cf. *inf.*, p. 133, n. 3).

(5) A *Tshifte Minare* d'Erzurum, une palme semblable est posée dans un vase dont on distingue nettement la panse. (BACHMANN, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, pl. 66, en haut). Dans un autre motif, du même type, la palme, surmontée d'un oiseau bicéphale, sort d'un vase de

semblent le prouver quelques traces à peine distinctes. Les autres faces du mausolée sont décorées de panneaux d'arabesques. Sur celles où sont percées les fenêtres, on retrouve le motif de la niche rectangulaire alvéolée, du même style que celle de la porte.

Au-dessus des hauts-reliefs qui décorent la face de l'entrée, une plaque de marbre est enchâssée dans un cadre d'arabesques. L'inscription de deux lignes qui y est gravée indique que le tombeau est celui de Shah Djihan Khatun (1). En l'absence de toute donnée chronologique sur cette princesse (2), on en est réduit, pour dater le monument à le comparer à des œuvres analogues.

A Ahlat, *Ulu türbe* date de 672 et les deux tombeaux du groupe d'*İki türbe* remontent l'un à 678, l'autre à 680. (3) Ce sont les monuments turcs qui se rapprochent le plus de *Döner künbed*. A Niğde, le mausolée de Khudavend, daté de 712, est décoré comme le tombeau de Kayseri de nombreuses figures animées (4). Mais les thèmes décoratifs, beaucoup plus variés, y sont traités avec une tout autre maîtrise. Je crois qu'on peut fixer la date du *Döner künbed* aux environs de 675 (1276-1277).

SİRTSHALI KÜNBED (Vers 750 H.).

(Pl. XXII, 3 et 4) (5)

Sur un soubassement carré comprenant un socle, une assise lisse et une corniche, s'élève un tambour cylindrique, percé d'une porte (Pl. XXII, 4) et de trois fenêtres (Pl. XXII, 3). Actuellement, l'extrados de la coupole qui couvre la salle funéraire est visible, mais il devait être recouvert d'une toiture conique dont il ne reste pas vestige (Fig. 51) (6).

A l'extérieur, la porte et les fenêtres, surmontées de panneaux rectangulaires, sont encadrées de moulures. Dans l'appareil, isodome, où carreaux et boutisses alternent régulièrement, les joints horizontaux et verticaux sont accusés par des refends triangulaires (Fig. 52).

A l'intérieur, le niveau de la salle est marqué par le retrait du mur, mais il ne reste

volume très réduit (*Ibid.*, en bas). A *Gök Medrese* de Sivas, le vase et la palme sont enrichis d'ornements divers, et le support du bouquet se distingue à peine des rinceaux qui l'accompagnent (VAN BERCHEM, *C. I. A.*, III, 1, Pl. XVIII et XIX). — Sur ces photographies, le motif est représenté à petite échelle. Je publierai dans le prochain volume du présent ouvrage des détails plus explicites). Dans tous les cas, l'origine du motif — un bouquet de feuilles dans un vase — n'est pas discutable.

(1) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 107.

(2) Selon la tradition populaire, Shah Djihan Khatun serait la fille de Sultan Alaeddin. Cette tradition est fantaisiste.

(3) BACHMANN, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, p. 60-62 et p. 62-63.

(4) Voir inf., p. 144 sq. et Pl. XLVI, 1 ; L ; LI, 2.

(5) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 108 sq. et pl. 13. — Cf. OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 263, fig. 35.

(6) J'ai figuré en pointillé une restitution vraisemblable. On est tenté d'identifier *Sirtshali künbed* à l'un des tombeaux « bâtis en forme de tours et (qui) finissent en dôme » signalés par P. LUCAS (*Deuxième voyage*, éd. cit., p. 174). Dans ce cas, la toiture aurait été ruinée antérieurement au XVIII^e siècle. Il est peu probable que l'extrados de la coupole, actuellement visible, ait été recouvert d'une seconde voûte sphérique destinée à demeurer apparente. Il est de règle que, dans les tombeaux seldjoukides, la toiture soit de forme conique ou pyramidale.

pas trace du solivage qui devait couvrir le caveau. La salle est dodécagonale. Chacune des faces est décorée d'un haut panneau mouluré et, au sommet de chaque arête, une petite trompe en forme de coquille à cinq lobes raccorde le prisme dodécagonal à un prisme à vingt-quatre pans. Au-dessus, une corniche circulaire reçoit la retombée de la coupole sphérique (Fig. 51).

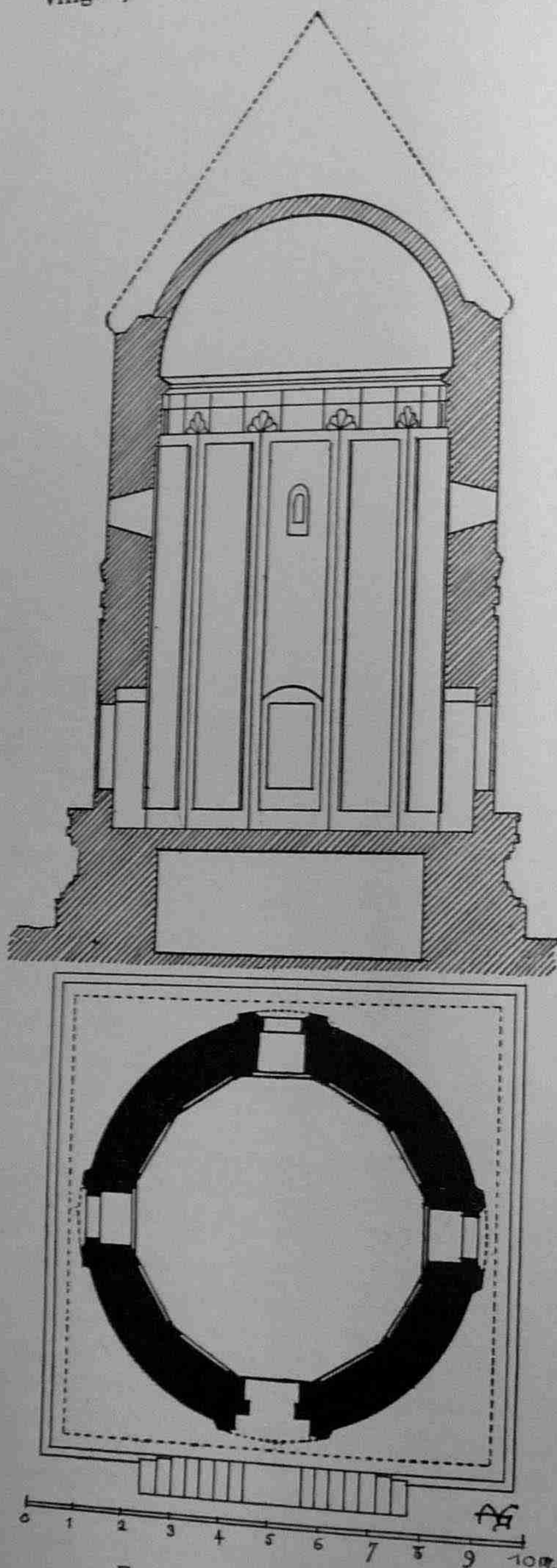


FIG. 51. — SİRTSHALİ KÜNBED.

La désignation de *Sirtshalı* — de *sirtsha*, faïence — laisse penser que l'édifice était décoré de faïences. Elles étaient placées, non point à l'intérieur de la salle dont l'appareil régulier devait demeurer apparent, mais plutôt à l'extérieur et au sommet du monument (1). On constate, en effet, que l'appareil à refends, brusquement interrompu, est surmonté d'assises

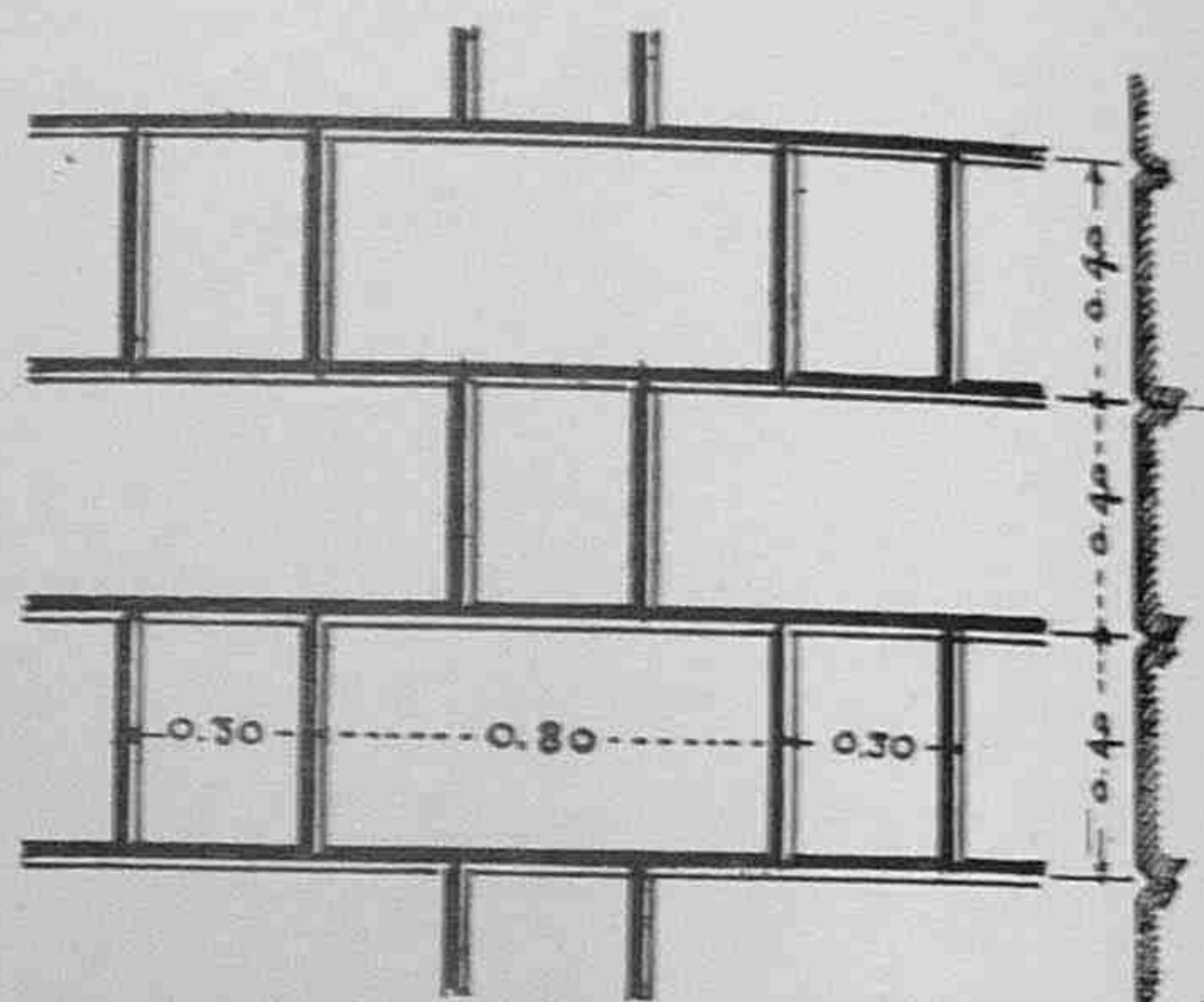


FIG. 52. — SİRTSHALİ KÜNBED: Appareil extérieur.

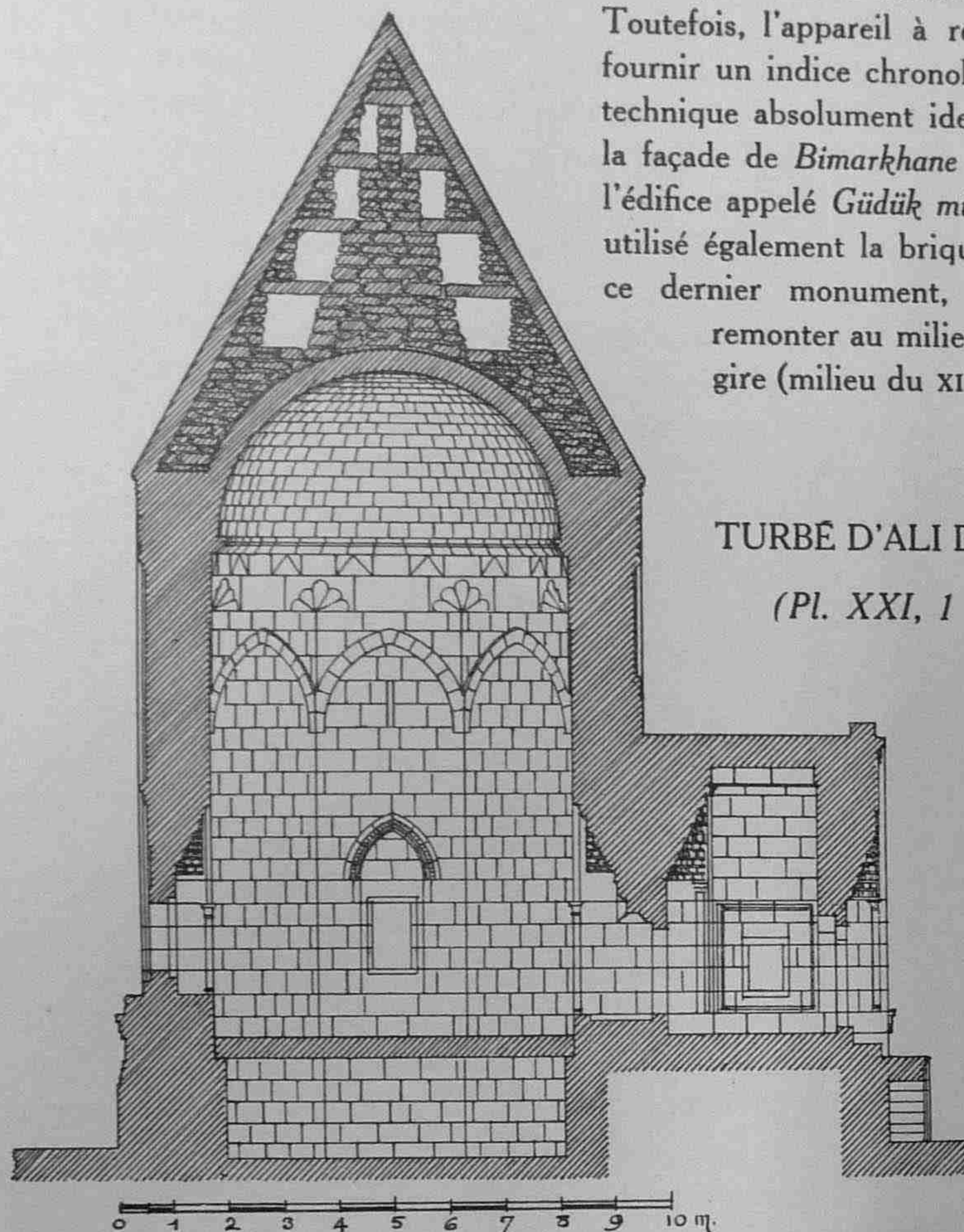
grossières en moellon. Il est vraisemblable d'admettre qu'une frise de céramique couronnait l'édifice. Peut-être ce revêtement s'étendait-il à toute la toiture conique, comme c'est le cas pour certains tombeaux anatoliens. En tout cas, on trouve au pied de *Sirtshalı künbed* de nombreux et menus fragments de faïence émaillée.

Au-dessus de la porte d'entrée, est encastree une plaque de marbre destinée

(1) Si le revêtement avait été placé à l'intérieur, comme le suppose HALIL BEY (*Op. cit.*, p. 108), il aurait laissé des traces. D'ailleurs les faces de la salle divisées en panneaux appareillés se prêteraient difficilement à une application céramique.

sans doute à recevoir une inscription qui ne fut jamais gravée. En l'absence de toute donnée épigraphique, il est malaisé de fixer l'âge de ce monument d'un type exceptionnel.

Toutefois, l'appareil à refends triangulaires peut fournir un indice chronologique : j'ai observé une technique absolument identique à Amasya, dans la façade de *Bimarḳhane* (708 H.) et à Sivas, dans l'édifice appelé *Güdük minare* (748 H.) où l'on a utilisé également la brique émaillée (1). Comme ce dernier monument, *Sirtshalī kūnbed* paraît remonter au milieu du VIII^e siècle de l'Hégire (milieu du XIV^e siècle après J.-C.).



TURBÉ D'ALI DJAFER (2) (Vers 750 H.)

(Pl. XXI, 1 et 2 ; Pl. XXV, 2)

Ce tombeau, de plan octogonal, couvert d'une pyramide à huit pans, repose sur un soubassement carré (Pl. XXI, 2). Il était flanqué, vers le Nord, d'un vestibule en majeure partie détruit (Pl. XXI, 1), mais dont la restitution n'est pas douteuse (Fig. 53) (3).

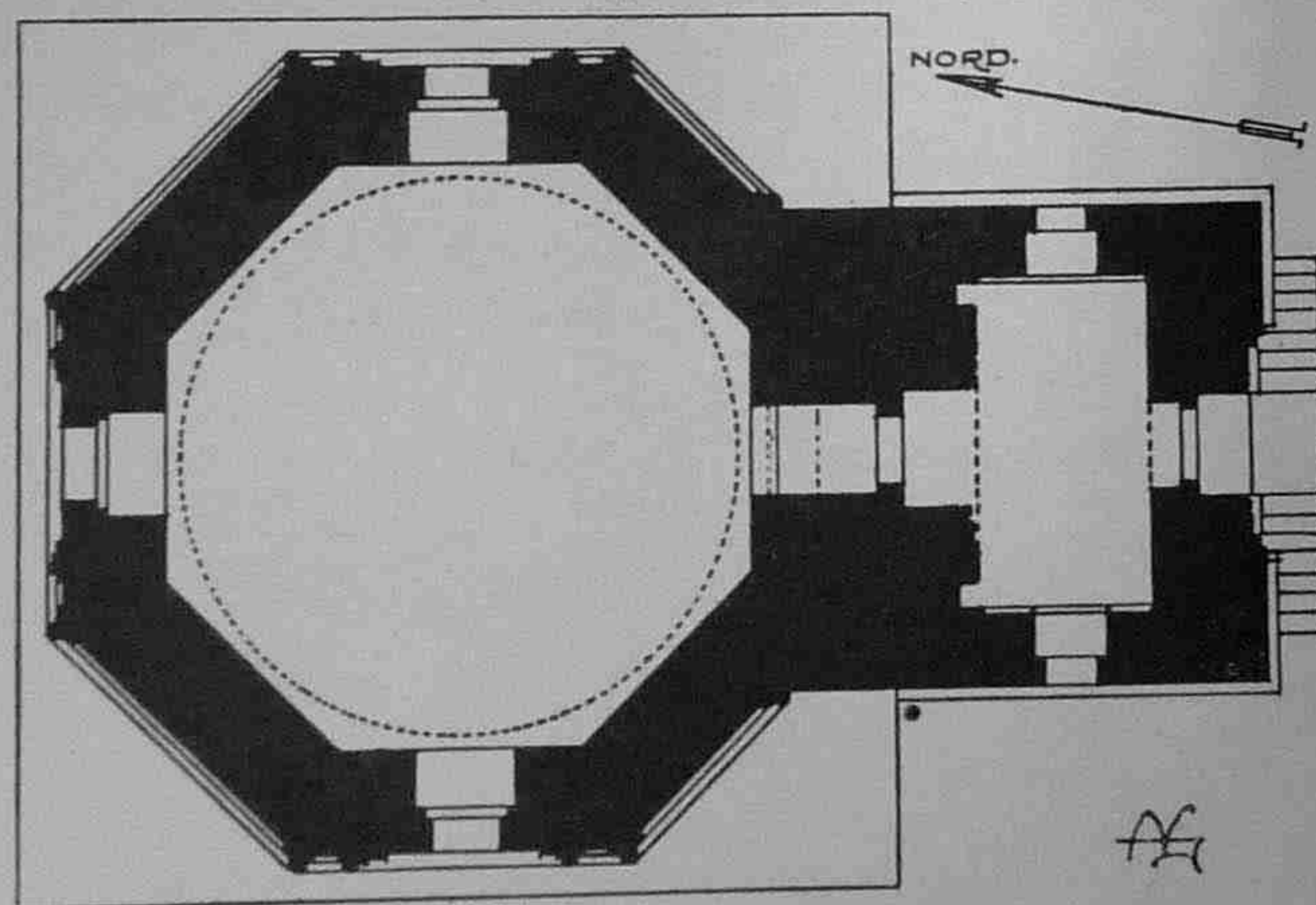


FIG. 53. — TURBÉ D'ALI DJAFER.

(1) VAN BERCHEM, C. I. A., III, 1, p. 39 sq. ; Pl. XXXII.

(2) HALIL EDHEM, *Kaysəriye Shehri*, p. 109 ; pl. 14.

(3) On ne peut admettre, comme le suppose HALIL EDHEM BEY (*Op. et loc. cit.*), que ce vestibule soit une adjonction postérieure. Ses murs sont régulièrement liaisonnés avec le corps du mausolée, sans aucune solution de continuité.

A l'intérieur, le solivage qui couvrait le caveau a disparu et il ne reste pas trace de sépulture. La salle principale, octogonale, est voûtée d'une coupole sphérique. On passe de l'octogone au cercle au moyen de deux assises polygonales : dans la première, de seize côtés, de petites trompes d'angle en forme de coquilles à cinq lobes correspondent à chaque arête du prisme ; la seconde, de trente-deux côtés est raccordée à la précédente par des modillons polyédriques.

Le revêtement de pierre de la toiture est en partie ruiné (Pl. XXI, 2) et l'on peut se rendre compte du mode de construction : dans l'axe de la coupole qui couvrait la salle s'élève un pilier de moellon, de section décroissante, que des parpaings horizontaux réunissent aux dalles de couverture. J'ai indiqué ce dispositif dans la coupe (Fig. 53).

Une seule inscription, coranique, se déroule au-dessous de la corniche, à l'extérieur du monument. On ne possède aucune indication sur Ali Djafer auquel la tradition locale attribue ce tombeau. D'après le style de la porte d'entrée sous le vestibule (Pl. XXV, 2), il me paraît remonter au milieu du VIII^e siècle de l'Hégire (milieu XIV^e siècle après J.-C.).

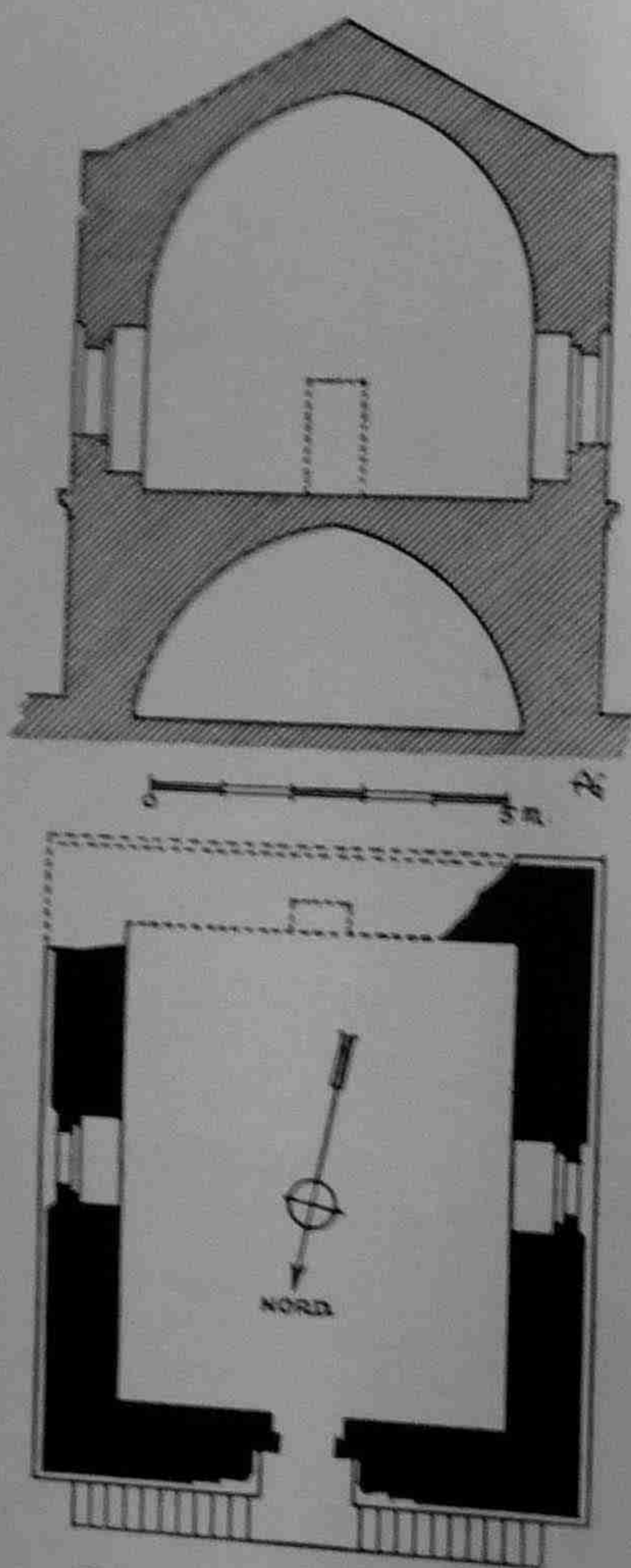


FIG. 54. — TURBÉ D'EMIR ALI.

TURBÉ D'EMIR ALI (751 H.)

(Pl. XXIV, 1)

Sur trois de ses faces, ce tombeau, de plan rectangulaire, est en bon état dans toute sa hauteur. Seul le mur Sud est en majeure partie détruit. Le monument renferme deux salles superposées voûtées l'une et l'autre d'un berceau brisé. Le caveau inférieur est vide. A la salle supérieure, qui contient deux tombes de marbre, on accède par un escalier à double rampant, en encorbellement sur la face Nord. Le plan et la coupe (Fig. 54) et la vue de la face Nord (Pl. XXIV, 1) du côté de l'entrée feront comprendre les dispositions de ce mausolée d'un type singulier.

Une inscription de deux lignes, placée au-dessus de la porte, donne le nom du personnage qui fit bâtir cette turbé, l'émir Ali Pishrau, et la date de la construction 751 H. (1350) (1).

(1) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 119.

TOMBEAUX DIVERS

J'ai pu voir, en 1927, ce qui subsistait d'une turbé située sur le bord occidental de la route de la gare et qui fut entièrement démolie en 1928 (Pl. XVIII, 2) (1). Le décor, assez riche, offrait des points de comparaison précis avec des formules décoratives de date certaine et la construction devait remonter à 750 H. environ (2).

Divers tombeaux anonymes, dispersés à travers la ville, nous sont parvenus en assez bon état. L'un d'eux, sur plan carré à la base (Pl. XXIII, 1) (3) est coiffé d'une pyramide à huit pans, raccordée aux angles du carré par des glacis à 45°. Date probable : 750 H.

D'autres turbés, d'une extrême sobriété mais d'une technique soignée sont implantées suivant un octogone régulier. C'est le cas de celles que reproduisent la Pl. XXIII, 4 (4) et la Pl. XXIV, 2 (5). On peut ranger dans le même groupe le tombeau appelé *Emir türbesi* (6). La répétition des mêmes formules dans tous ces édifices dispense de tout commentaire. Leur date est incertaine, mais il est probable qu'ils remontent pour la plupart au VIII^e siècle H. (7).

Il ne m'a pas été possible de m'approcher d'un tombeau important situé au sud-est de la ville et qui, transformé en poudrière, est sévèrement gardé. Il correspond, semble-t-il, à la *Turbé d'Emir Zade Mehmed* datée de 746 H. et dont Halil Edhem Bey a publié l'inscription (8). Un tombeau voisin, connu sous le nom de *Tatar Khaneleri* est moderne mais renferme une inscription de deux lignes, datée de 749 H., au nom de l'émir Erdughmush (9).

Les tombeaux de l'époque ottomane, s'ils peuvent offrir quelque intérêt pour l'histoire locale, ne présentent aucune valeur monumentale (10).

(1) Depuis lors le terrain a été nivelé et on a transporté au Lycée ce qui restait du monument. Son emplacement a été repéré sur notre plan général (Fig. 2, N° 2).

(2) L'encadrement de la porte pouvait être comparé notamment avec *Bimarkhane* d'Amasya (750 H.) (ISMAIL HAKKI, *Kitabeler*, p. 101), avec *Gök Medrese*, dans la même ville (750 H.) (*Ibid.*, p. 98) et avec *Sentimur türbesi* de Tokat (730 H.) (*Ibid.*, p. 17). Les colonnettes formées de faisceaux entrelacés rappelaient les colonnes engagées de la *Mosquée de Sanghur Bey* à Niğde, que nous étudierons plus loin et qui date de la première moitié du VIII^e siècle (Cf. inf., fig. 84); ou, mieux encore, les pilastres de la cour d'*Ak medrese*, dans la même ville (Cf. inf., fig. 93).

(3) L'emplacement de ce tombeau correspond au n° 27 du plan d'ensemble (Fig. 2). — A ne

considérer que les dispositions générales, le monument n'est pas sans analogie avec une turbé de Niğde datée de 745 (Voir Pl. XLVI, 2) et dont la base, sur plan carré est coiffée d'une toiture pyramidale.

(4) Plan d'ensemble (Fig. 2) : N° 6.

(5) Plan d'ensemble (Fig. 2) : N° 34.

(6) Plan d'ensemble (Fig. 2) : N° 30.

(7) Certains mausolées de Konya, datés du VIII^e siècle, offrent ce même caractère d'extrême simplicité.

(8) HALIL EDHEM, *Kayseriye Shehri*, p. 117.

(9) *Ibid.*

(10) HALIL EDHEM BEY (*Op. cit.*, p. 131) en fournit la liste.

CHAPITRE VI

ARCHITECTURE CIVILE

Les bâtiments civils de Kayseri sont loin d'offrir le même intérêt que ses monuments religieux ou funéraires. Les plus anciens des khans ou des hamams ne remontent pas au delà de l'époque ottomane et les maisons sont de construction moderne. Je me borne à noter les quelques remarques que suggère l'examen des édifices, publics et privés.

I. ÉDIFICES PUBLICS

BAZAR. — On chercherait en vain, dans le bazar actuel, les traces de ces détails pittoresques signalés par certains voyageurs du siècle dernier (1). L'ensemble des marchés couverts se compose, suivant la coutume, d'allées parallèles, voûtées de berceaux sous lesquels s'ouvrent les boutiques (Pl. II, 2). Le *Bedesten*, récemment restauré et transformé en abattoir, occupe une surface carrée couverte de neuf coupoles sur pendentifs : c'est une construction robuste, appareillée avec soin, mais sans caractère artistique.

KHANS. — La photographie du plus important et du mieux conservé des khans, *Vezir khanı* (*Le khan du vézir*) (Pl. XXVI, 2) montre que cet édifice, d'ailleurs vaste et solidement construit répond à un type trop banal pour mériter une étude spéciale. Des salles voûtées,

(1) Une vue du bazar publiée par NAUMANN (*Vom Goldenen Horn zu den Quellen des Euphrat*, p. 207) me paraît bien somptueuse. On peut se demander si, sous les voûtes du bazar de Kayseri,

il exista jamais des moucharabiés aussi richement décorés. Il est fort probable que c'est là une fantaisie du dessinateur.

CHAPITRE VI

ARCHITECTURE CIVILE

Les bâtiments civils de Kayseri sont loin d'offrir le même intérêt que ses monuments religieux ou funéraires. Les plus anciens des khans ou des hamams ne remontent pas au delà de l'époque ottomane et les maisons sont de construction moderne. Je me borne à noter les quelques remarques que suggère l'examen des édifices, publics et privés.

1. ÉDIFICES PUBLICS

BAZAR. — On chercherait en vain, dans le bazar actuel, les traces de ces détails pittoresques signalés par certains voyageurs du siècle dernier (1). L'ensemble des marchés couverts se compose, suivant la coutume, d'allées parallèles, voûtées de berceaux sous lesquels s'ouvrent les boutiques (Pl. II, 2). Le *Bedesten*, récemment restauré et transformé en abattoir, occupe une surface carrée couverte de neuf coupoles sur pendentifs : c'est une construction robuste, appareillée avec soin, mais sans caractère artistique.

KHANS. — La photographie du plus important et du mieux conservé des khans, *Vezir khanı* (*Le khan du vèzir*) (Pl. XXVI, 2) montre que cet édifice, d'ailleurs vaste et solidement construit répond à un type trop banal pour mériter une étude spéciale. Des salles voûtées,

(1) Une vue du bazar publiée par NAUMANN (*Vom Goldenen Horn zu den Quellen des Euphrat*, p. 207) me paraît bien somptueuse. On peut se demander si, sous les voûtes du bazar de Kayseri,

il exista jamais des moucharabiés aussi richement décorés. Il est fort probable que c'est là une fantaisie du dessinateur.

réparties en deux étages et desservies par de larges portiques sont groupées autour de deux cours. La première, à l'entrée, est de forme irrégulière et de dimensions restreintes. Elle conduit à la seconde, rectangulaire et beaucoup plus spacieuse au centre de laquelle s'élève la vasque d'une fontaine (Pl. XXVI, 2). L'escalier qu'on aperçoit sur notre photographie est une adjonction postérieure : primitivement le premier étage était desservi par les escaliers aménagés sous les portiques.

L'édifice n'est pas daté et je n'ai pu recueillir, dans la tradition populaire, aucune information relative au vézir qui, sans doute, fonda l'édifice. D'après la technique, la construction ne semble pas antérieure au XVII^e-XVIII^e siècle.



FIG. 55. — PAMUK KHANİ TSHESHMESI.

De la même époque date le *Khan du coton* (*Pamuk khañı*) : il est de dimensions beaucoup plus réduites que le précédent et ne comprend qu'une seule cour entourée de deux étages de bâtiments voûtés,

HAMAMS. — Ce sont des constructions solides, mais strictement utilitaires où se répètent des formules connues. On peut distinguer sur notre pl. II, 1 (*Quartiers du Nord*) au centre de l'image, les deux coupoles du *Hamam du Pasha*, œuvre de maçonnerie dépourvue de tout ornement. Le *Hamam du Kadi* et le *Hamam de Salaheddin* appellent des constatations analogues.

Le *Hamam de Khuand*, voisin de la *Mosquée de Khuand*, fut fondé vers 635 H. (1237), mais l'édifice, transformé à diverses reprises et en partie ruiné aujourd'hui, n'offre plus qu'un aspect misérable.

FONTAINES. — Des nombreuses fontaines qui distribuent l'eau dans la ville, une seule est d'un caractère monumental : c'est celle qui s'élève auprès du *Khan du coton* et qu'on désigne sous le nom de *Pamuk Khanı tsheshmesi* (Fig. 55) (1). Elle se compose d'une large

(1) Seuls les gens instruits la connaissent sous le nom de *Fontaine du Sheikh Muayyad*.

niche demi-cylindrique voûtée d'une demi-coupole et décorée de colonnes engagées, de corniches et de médaillons. Le travail et le style laissent croire que l'édicule fut érigé, sous sa forme actuelle, au XVIII^e siècle et qu'il remplaça une fontaine plus ancienne, à laquelle appartenait l'inscription encastrée dans l'angle gauche de la façade, au-dessus de l'archivolte. Cette inscription de trois lignes relate que « *cette conduite d'eau* » a été construite « *sous le règne du Sultan Burhaneddin* », par l'émir favori Muzaffereddin es-Sheikh Muayyad, en l'année 792 H. (1390) (1).

II. EDIFICES PRIVÉS

Les maisons de Kayseri, souvent rebâties à la suite des tremblements de terre, sont de date récente. Les plus importantes comprennent en général un rez-de-chaussée où sont répartis des magasins, des remises, des écuries et un premier étage réservé à l'habitation. Les plans présentent de nombreuses variétés, mais il est rare que la maison ne possède pas une cour intérieure sur laquelle s'ouvre largement un portique de plusieurs travées. Ce portique est fréquemment desservi par un escalier qui débouche dans la cour. C'est là un type d'habitat très répandu dans tout l'Orient méditerranéen.

Toutes les maisons, même les plus pauvres, sont bâties en lave grise, assez régulièrement appareillée, et couvertes de terrasses d'argile. Le parement extérieur des murs, dans les demeures modestes, reste nu, sans saillies ni ornementation. Ça et là, quelques façades sont décorées de corniches, de bandeaux, de gargouilles et de motifs sculptés, d'un aspect un peu barbare, dont les auteurs semblent avoir interprété de manière naïve et maladroite des motifs anciens. L'élément caractéristique des habitations les mieux construites, c'est le balcon de pierre, clos et couvert (*Shahnishin*), supporté par des poutres et des jambes de force en bois. Parfois, de tels balcons occupent toute la largeur d'une salle et sont percés de nombreuses fenêtres (Pl. XXV, 4).

Il eût été intéressant de posséder quelques vestiges des habitations seldjoukides ou même des palais (*Saray*), — certainement beaucoup plus récents — qu'habitaient les pashas du XVII^e siècle et qu'énumère Evliya Tshelebi (2), mais il ne reste aucune trace de ces demeures. Le seul édifice privé qui mérite une étude est situé non pas à Kayseri même, mais dans la campagne environnante : il est connu sous le nom de *Köshk de Haidar Bey*.

(1) Le texte de cette inscription a été publié par HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 120). TEVHID BEY qui a revu l'inscription sur place me communique la traduction suivante : « *A construit cette conduite d'eau, sous le règne du sultan, le savant, le juste, Burhan al-dunyâ wal-dîn, le sultan Ahmed, que Dieu fasse briller sa renommée, par la main de l'émir favori et favorisé Muzaffer al-dewlet wal-dîn al-sheikh Mu'ayyad, que Dieu prolonge sa souveraineté. Ce don est une des aumônes de son maître le sultan. Dans un des*

« *mois de l'année 796 (1393-94)* ». — Dans le texte publié par HALIL EDHEM BEY, l'adjectif *favori* (*al muhbil*) est omis. La date indiquée est 792 alors que Tevhid Bey a lu 796.

Sultan Burhaneddin qui usurpa Sivas et Kayseri en 782 donna Kayseri à son neveu Sheikh Muayyad. Celui-ci se révolta contre son oncle qui fit la reconquête de la ville et mit son neveu à mort.

(2) EVLIYA TSHELEBI, *Seyahat Name*, III, p. 179.

KÖSHK DE HAIDAR BEY (Vers 650 H.)

(Pl. XXIV, 3)

Cet édifice s'élève en plein champ, à 500 mètres environ au sud du village d'*Arghindjik*, situé lui-même à quatre kilomètres au Nord-Est de Kayseri. Je n'ai pu recueillir aucune

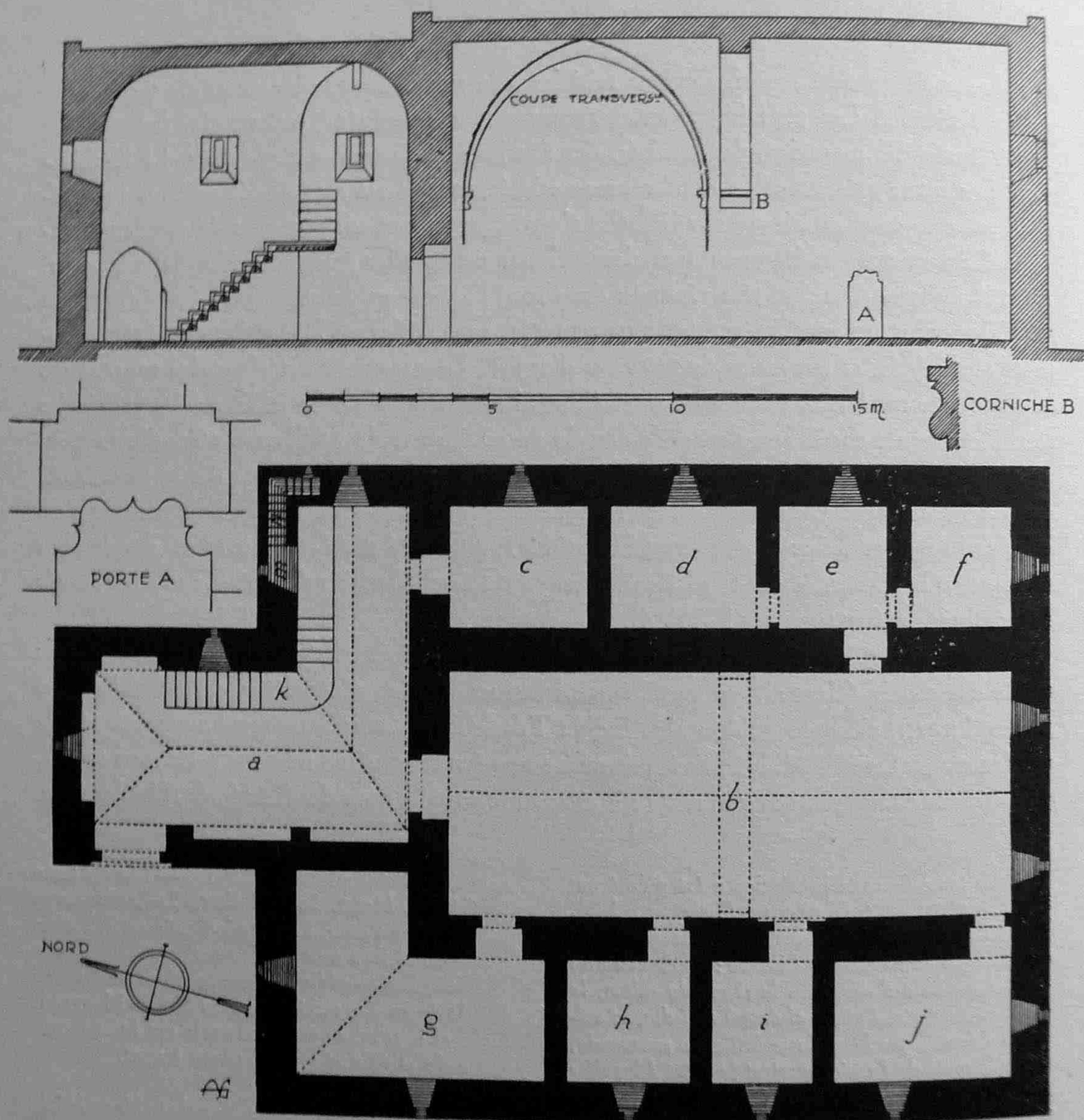


FIG. 56. — KÖSHK DE HAIDAR BEY.

information au sujet de cet Haidar bey qui donna son nom au *köşk* : il semble que cette désignation soit moderne. Au moyen âge, la construction dut être élevée par quelque seigneur qui venait, de temps à autre, demeurer sur ses terres.

Le *köşk*, fort bien conservé (Pl. XXIV, 3) comprend un vestibule *a* (Fig. 56), une salle principale *b* et des pièces secondaires, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *j*. La grande salle est voûtée d'un berceau brisé renforcé d'un doubleau et épaulé par les berceaux parallèles des pièces latérales. Le vestibule est couvert également d'un berceau brisé qui se termine, au Nord, par un arc de cloître.

La bâtisse, d'une construction robuste, dont le caractère sévère rappelle celui de

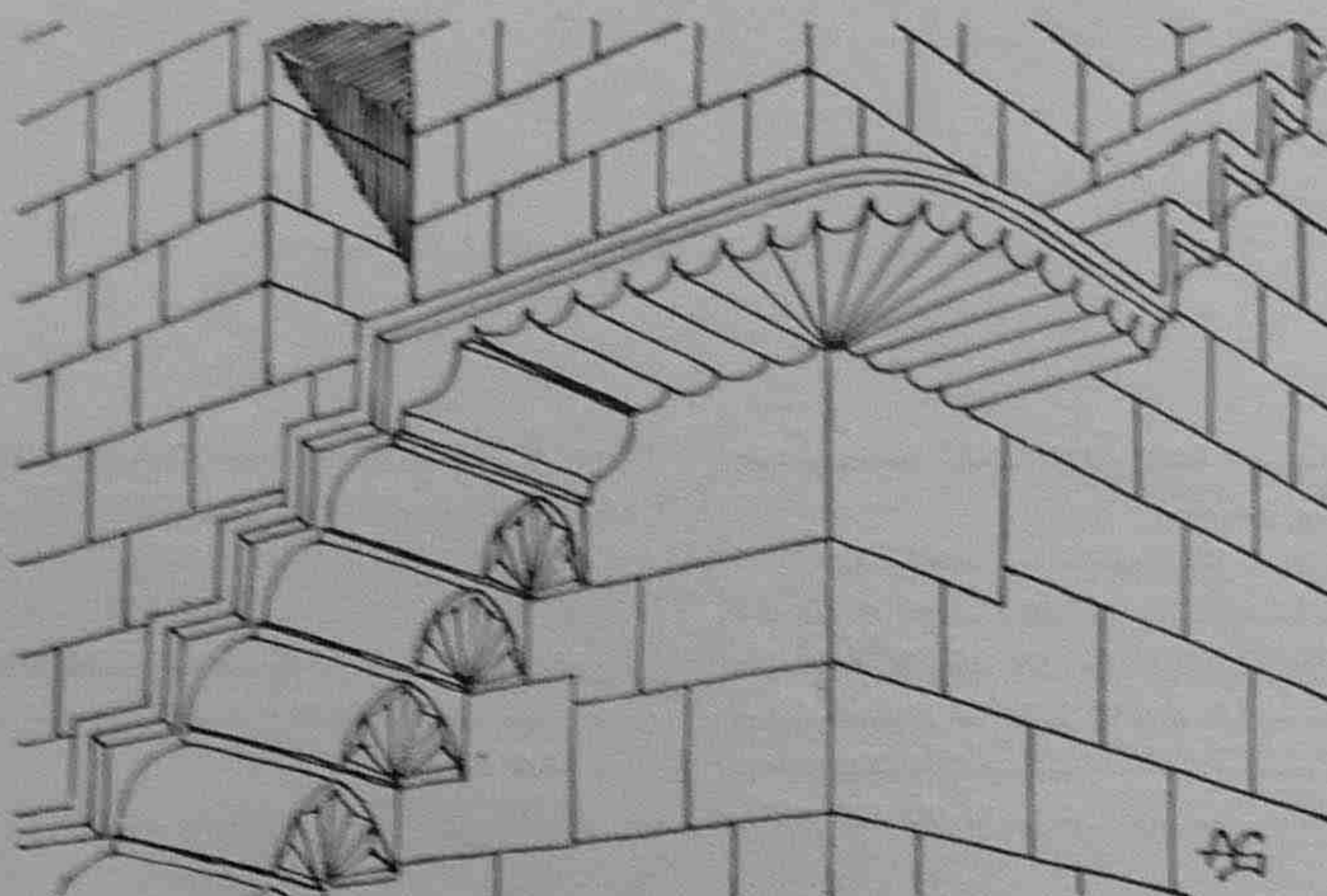


FIG. 57. — KÖŞK DE HAIDAR BEY : Escalier.

Köşk medrese, était conçue de manière à pouvoir résister à une attaque (Fig. 58) (1). Les fenêtres qui éclairent les différentes pièces ne sont que d'étroites barbacanes percées à la partie supérieure des murs. Du vestibule, un escalier *k* conduit à un poste de guet *m* et, de là, par un escalier *n*, à la terrasse qui couvre l'édifice.

Les marches de l'escalier *k*, en encorbellement, aboutissent à un palier dont la décoration rappelle un assemblage de rondins (Fig. 57). C'est avec le linteau découpé de quelques portes intérieures (Fig. 56, *A*), le seul élément décoratif du *köşk*. Comme l'édifice ne renferme, d'autre part, aucune inscription, on ne saurait le dater très exactement ; mais on peut admettre, selon toute vraisemblance, qu'il est contemporain de meilleures cons-

(1) Dans cette perspective, le couronnement crénelé, dont il ne reste pas trace, est hypothétique. Mais il semble bien que ce dispositif ait été de règle dans la plupart des constructions.

Le manque de sécurité dans la région de Kayseri (Cf. sup., p. 67, n. 3) justifiait le caractère défensif du *köşk*.

tructions de Kayseri, et qu'il appartient à la première moitié du VII^e siècle de l'Hégire. Il offre d'ailleurs une analogie étroite avec le *köshk* situé à Emirler et qui porte la date de 639 H. (1241) (1).

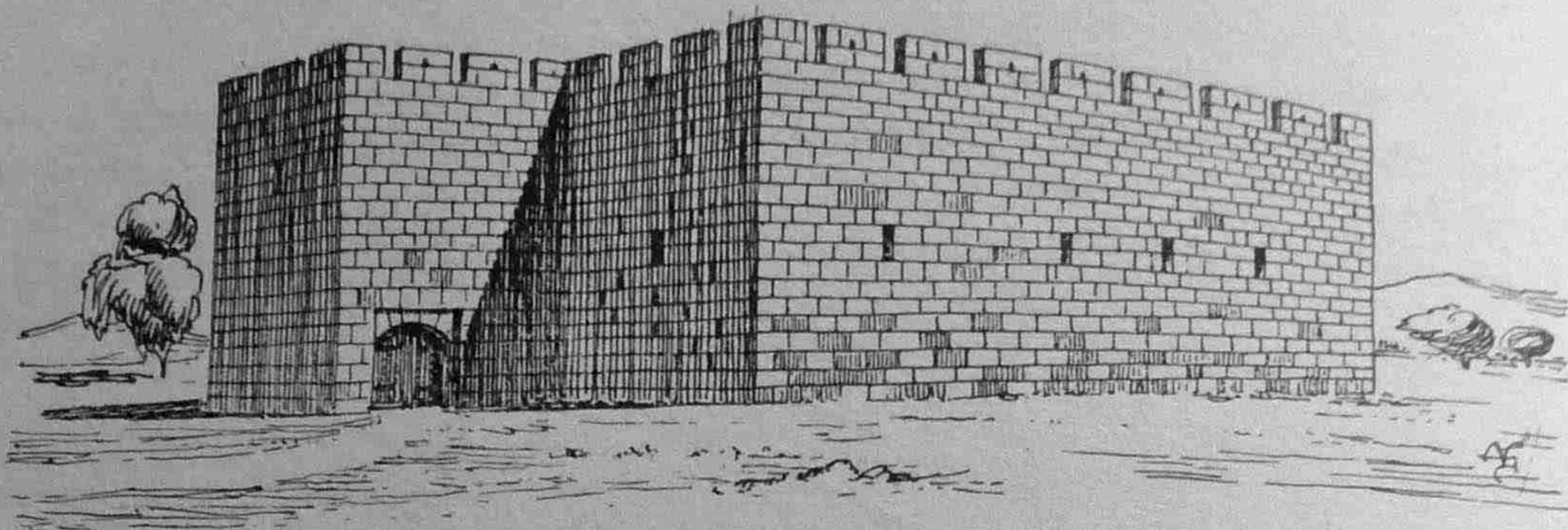


FIG. 58. — KÖSHK DE HAIDAR BEY: Restitution.

(1) H. BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 55. Cf. inf., p. 91.

A ces *köshk*, on peut comparer certaines maisons fortifiées, isolées dans la campagne, dans le Midi de la France ou en Angleterre, et qui, selon Viollet-le-Duc, servaient de logis à des pirates plutôt qu'à des agriculteurs (VIOULET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'Architecture*, T. VI, p. 297 sq., s. v. *maison*).

— J'ai relevé dans la campagne de Rhodes et dans celle de Kos des habitations bâties suivant le même principe et qui étaient un asile sûr contre les voleurs. Le nom de *πύργος* qui les désignait au moyen âge s'applique aujourd'hui encore aux *maisons de campagne* ou *villas* modernes qui ne ressemblent en rien à une tour.

CHAPITRE VII

MONUMENTS DU VILAYET DE KAYSERI

Les principaux monuments historiques du vilayet sont situés sur les grandes routes qui partant de Kayseri, relient la capitale aux différents centres de l'Anatolie. Je passerai en revue les monuments en suivant successivement chacune de ces routes.

I. ROUTE DE KIRSHEHIR. — A trente kilomètres au Nord-Ouest de Kayseri, la route qui conduit à Kirshehir et Ankara franchit le Kızıl İrmak sur un pont de pierre appelé communément *Teğ göz köprü* (*Le pont borgne*). Il comprend deux arches, l'une de 27 mètres de portée et de 18 mètres de hauteur, l'autre, beaucoup plus petite, de 11^m,50 de portée et 7^m,50 de hauteur (1). Cette inégalité des arcades justifie la désignation populaire.

Ce pont, solidement construit, est daté par une inscription de 599 H. qui porte le nom du sultan Rukneddin Suleiman II, fils de Kılıdj-Arslan II (2).

II. ROUTE DE YOSGAT. — Auprès du village d'*Emirler*, situé à 20 kilomètres de Kayseri, le voyageur allemand H. Barth visita en 1858, un *köşk* en bon état dont il publia une brève description et un plan sommaire (3). L'édifice comprenait diverses pièces voûtées, de dimensions variables, groupées de part et d'autre d'un couloir axial à l'extrémité duquel s'ouvrait la porte. Dans un angle, un escalier à vis conduisait à la terrasse. La construction, datée par une inscription, remontait à l'année 639 H. Autant qu'on en peut juger d'après le levé de Barth ce bâtiment offrait le même caractère défensif que le *Köşk de Haidar Bey*.

(1) Je me borne à reproduire les chiffres donnés par HALIL EDHEM BEY (*Kayseriye Shehri*, p. 8).

(2) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 9.

(3) H. BARTH, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 55.

Il ne m'a pas été possible d'aller à Emirler et nul n'a pu me fournir d'indication au sujet de l'édifice signalé par Barth. Peut-être a-t-il été détruit.

III. ROUTE DE SIVAS. — Une route carrossable réunit Kayseri à Sivas (1). Sur ce trajet de 180 kilomètres on ne rencontre que deux monuments turcs, d'intérêt au reste fort inégal : le premier est la mosquée qui s'élève sur le bord de la route, à main droite avant d'arriver près du village de Barsema. Le second est le han désigné sous le nom de Sultan Khan.

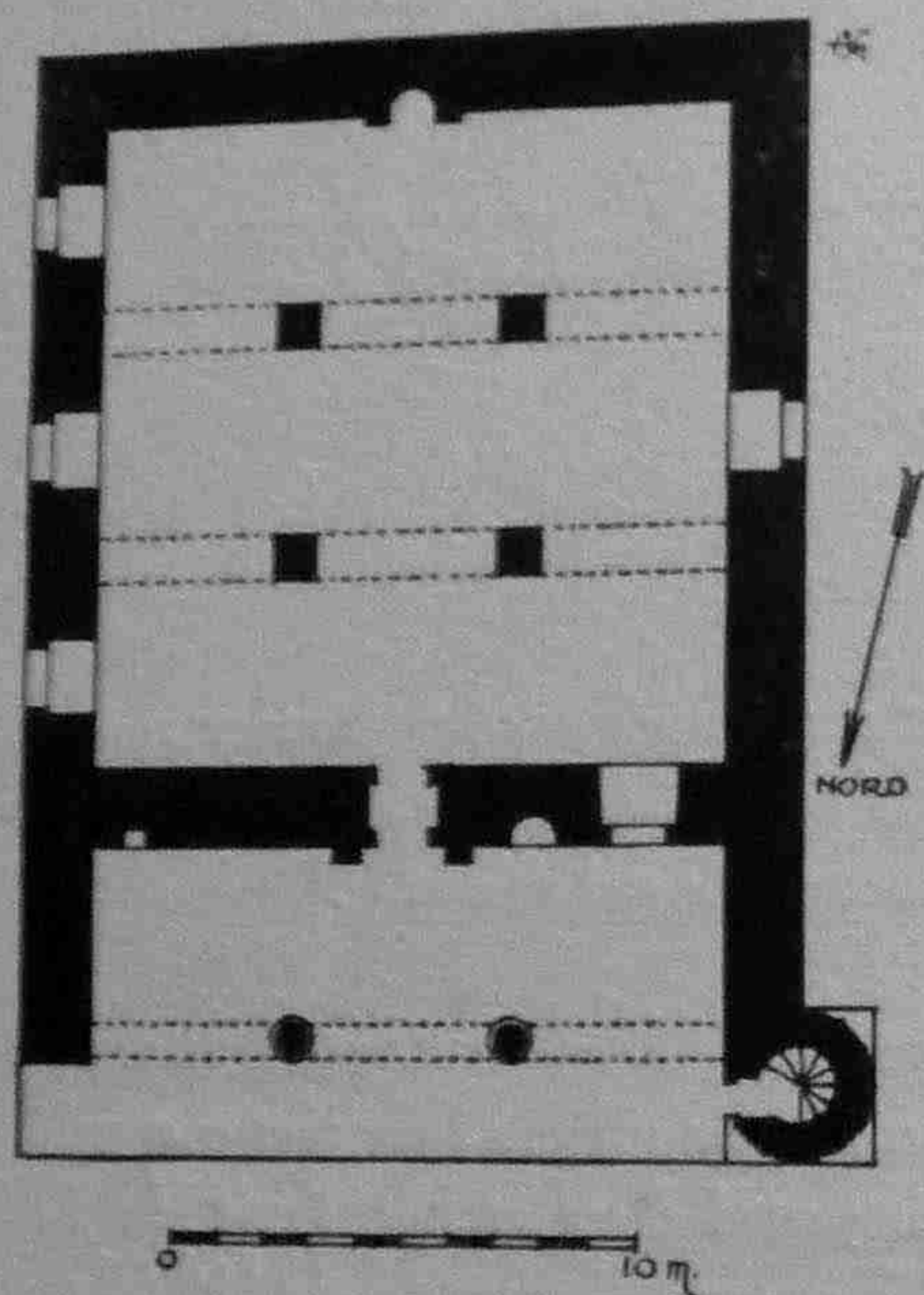


FIG. 59. — MOSQUÉE DE BARSEMA.

MOSQUÉE DE BARSEMA (974 H.) (2)

(Pl. XXVII, 2)

La mosquée est en ruines et ses murs seuls subsistent sur trois ou quatre mètres de hauteur. La salle de prière, carrée, était divisée en trois travées parallèles au mur du mihrab par deux rangées d'arcs brisés retombant sur quatre piliers de section carrée (Fig. 59). Le solivage de la terrasse reposait sur ces arcades. Au Nord, s'étendait un portique de trois travées, également plafonné et dans l'angle Nord-Ouest s'élevait un minaret au fût polygonal reposant sur un soubassement carré. Il n'en reste que la partie inférieure. Au-dessus de la porte d'entrée, une inscription donne la date du monument : 974 H. (1567) (3).

(1) Le tracé de cette route correspond à la route antique de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin. (W. RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 270; cf. *ibid.*, p. 303). — Abulfeda relate, d'après des voyageurs, qu'au XIII^e siècle cette route était jalonnée « par vingt-quatre hôtelleries dans lesquelles se trouvent tout ce dont peuvent avoir besoin les voyageurs qui s'y arrêtent, surtout au moment des neiges ». (ABULFEDA, *Trad.* GUYARD, II, p. 139).

(2) Je la désigne ainsi, bien qu'elle n'appartienne pas au village lui-même. Le lieu correspond à la première station des caravanes entre Kayseri et Sivas. Sans doute existait-il un khan voisin, mais on n'en retrouve pas trace. (TAESCHNER, *Anatolische Forschungen*, p. 114).

MORDTMANN a recueilli la fable déjà relatée par

EVLIYA TSHELEBI selon laquelle *Barsema* ou *Barsama* serait une corruption de *Warschawa*. Le village aurait été fondé par un noble polonais qui aurait construit un palais dans le village et la mosquée sur le bord de la route. (MORDTMANN, *Anatolien*, p. 145; cf. la note de F. BABINGER, n. 93).

(3) CHOLET (*Arménie, Kurdistan, Mésopotamie*, p. 65, n. 1) donne une traduction approximative de cette inscription, dont la forme n'est pas rigoureusement correcte. TEVHID BEY propose, sous réserves, la traduction suivante : « Ont construit cette « mosquée bénie, sous le règne de Selim khan, « fils de Suleiman le Fondateur, Mah et Leike- « shems (?) filles de Khadidje Khatun et de Nermi « (ou Bezmi) Pasha, 30 Zilkade, année 974. » (8 mai 1567).

SULTAN KHANI (Vers 650 H.) (1)

(Pl. XXVIII, XXIX et XXX)

A cinquante kilomètres de Kayseri, la route traverse un pauvre village dont les masures entourent un vaste caravansérail de l'époque seldjoukide. Le nom de *Sultan khand* qui désigne à la fois le village et le monument est appliqué fréquemment, en Anatolie, à des constructions analogues, entre autres au khan situé au Nord-Est de Konya, sur le bord du *Tuz tshölü* (2). Cette homonymie peut prêter à des confusions, d'autant mieux qu'on observe d'étroites analogies entre les œuvres hospitalières élevées par les Seldjoukides le long des routes de caravanes. Mais, bien que conçus suivant le même plan, ces caravansérails ne laissent pas de présenter, de l'un à l'autre, des variantes caractéristiques et l'on ne saurait en citer deux qui soient absolument semblables.

Celui que je vais décrire (voir le plan et les coupes : Fig. 60 à 63) répond au dispositif général dont le *Sultan khand* du *Tuz tshölü* demeure l'exemple le plus riche et le plus complet. Moins connu que ce dernier, il a cependant été visité, à diverses reprises, par des voyageurs occidentaux qui, d'ailleurs, ne fournissent à son sujet que des informations sommaires et parfois inexactes (3). Dans son ensemble, l'édifice est encore en assez bon état, mais le portail monumental de l'entrée est presque entièrement détruit (Pl. XXVIII, 1).

(1) *Sultan khand* est la forme grammaticale régulière. La forme courante est *Sultan khand*. — Son emplacement est voisin du site antique de *Palas* (W. RAMBAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 270). C'est la deuxième station des caravanes entre Kayseri et Sivas (TAESCHNER, *Anatolische Forschungen*, p. 114).

(2) Je compte donner, dans un des prochains volumes de la présente publication une étude complète de ce bel édifice. Il a d'ailleurs été publié par FR. SARRE (*Reise in Kleinasien*, p. 75 sq. et pl. XXXI sq.; *Konya*, p. 25 sq. et pl. XII).

(3) TOZER, *Turkish Armenia and eastern Asia Minor*, p. 167-168; CHOLET, *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, p. 66 sq.; VON DER NAHMER, *Vom Mittelmeer zum Pontus*, p. 195. — Je me borne à signaler que VON DER NAHMER évalue à 100 m × 200 m les dimensions d'ensemble du monument qui, dit-il, dépassent celles du *Sultan khand* situé entre Konya et Aksaray; autant d'inexactitudes. Le plan publié par KLINGHART est erroné (*Deutsche Bauzeitung*, 61 Jahrg., N° 86 (26 oct. 1927), p. 108, fig. 28).

Ces lignes étaient déjà composées quand ont paru les *Mélanges d'archéologie anatolienne* de G. DE JERPHANION. L'ouvrage contient, avec une étude du khan (p. 92-102), de nombreuses photographies, un plan d'ensemble et les relevés de divers détails. Nos deux plans sont concordants et les différences qu'on peut relever entre eux ne portent que sur des points secondaires. Je n'ai pas observé, pour ma part, que l'angle des bâtiments au Sud-Est ne fût pas droit mais j'ai constaté que le portail de la grande salle n'était pas situé exactement au milieu de la face de la cour. Entre le massif du portail et les portiques, on mesure 8 m, 50 à l'Est et 9 m à l'Ouest, alors que, sur la face opposée, les pans de mur entre le passage de l'entrée et les portiques sont respectivement égaux à 11 m, 20 et 10 m, 85. Il ne me semble pas que M. de Jerphanion ait tenu compte de ces irrégularités. Je les ai délibérément négligées en prenant des moyennes et en implantant tous les bâtiments suivant deux axes orthogonaux. A l'échelle de mon croquis, l'erreur commise n'est pas sensible. D'ailleurs un relevé mathématiquement exact eut exigé une triangulation rigoureuse.

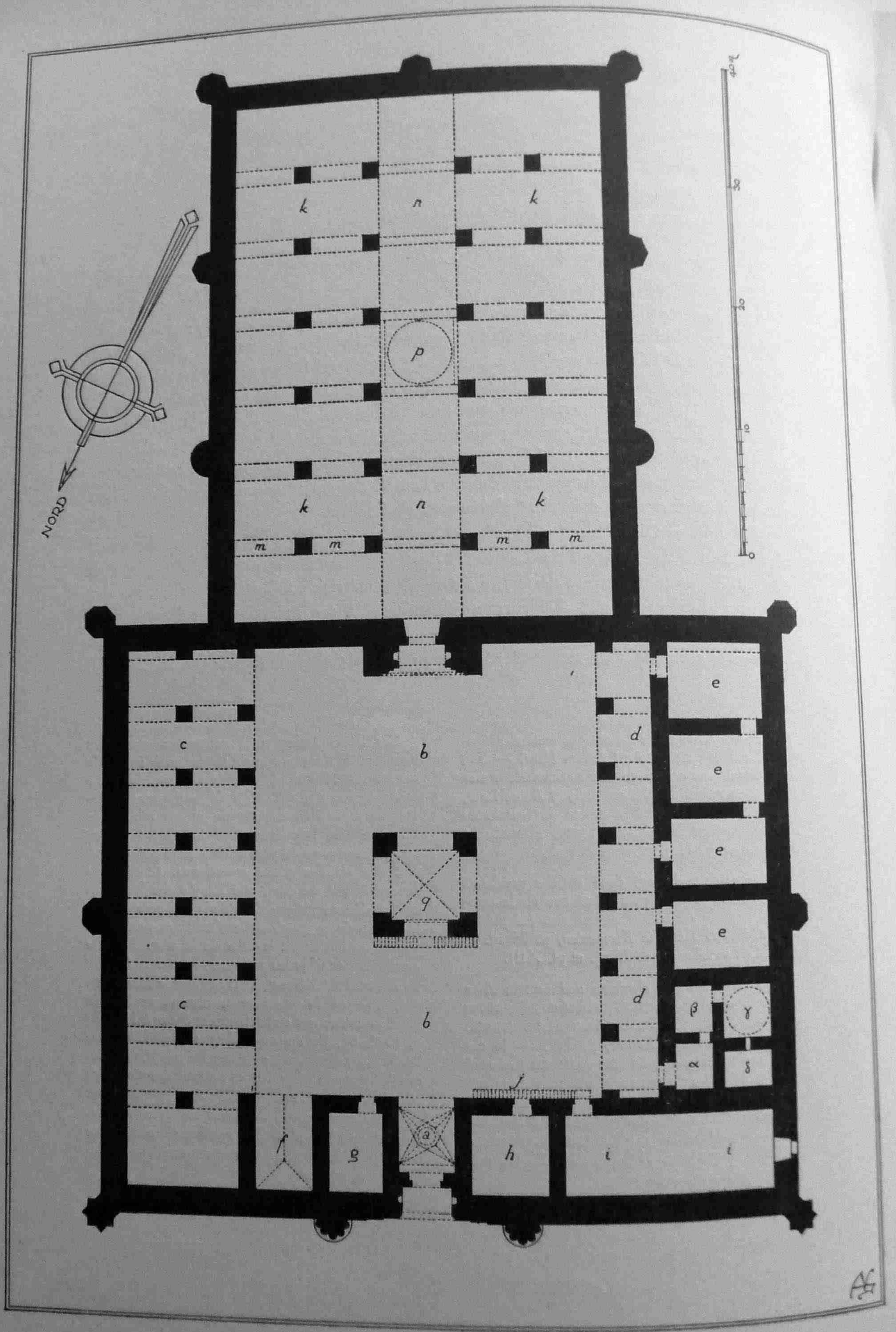


FIG. 60. — SULTAN KHAN: Plan.

Sa voussure alvéolée s'est en partie écroulée et les contreforts qui le flanquaient, constitués chacun par un faisceau de fûts cylindriques ne présentent plus qu'un aspect informe. Cependant, une fois qu'on a franchi la porte, en arc surbaissé, on constate que le reste de la construction a conservé ses éléments essentiels.

La porte d'entrée s'ouvre sur un passage, *a*, couvert d'une voûte étoilée habilement appareillée (Pl. XXIX, 1) : entre deux doubleaux retombant chacun sur deux rangées de feuillages, se développe, sur un plan carré, une combinaison de pendentifs et de pénétrations raccordés au sommet par une coupole hémisphérique en partie détruite. Les lignes d'intersection entre les surfaces d'intrados se projettent sur le plan horizontal suivant une étoile à quatre branches.

Le passage débouche sur une vaste cour rectangulaire *b* (Fig. 60) bordée à l'Est et à l'Ouest d'un portique de sept travées. A l'Est, ce portique, *c*, qui pouvait servir à la fois de remise et d'écurie, s'étend jusqu'au mur extérieur du khan et comprend deux rangées de points d'appui semblables. A chaque travée correspond, dans la profondeur du portique, un berceau brisé continu retombant sur des arcs brisés bandés entre les points d'appui. Ces arcs sont établis au-dessous du plan de naissance des berceaux, de manière à éviter toute pénétration. A l'Ouest, le portique, *d*, ne compte qu'une travée en profondeur. Il est doublé d'une aile de salles, *e*, voûtées en berceau et récemment remaniées. Le groupe α , ϵ , γ , δ paraît correspondre à un hamam (1). On observera que l'aile du bâtiment qui limite la cour, à l'Ouest, est plus large que l'aile orientale, en sorte que le portail d'entrée n'est pas percé exactement au milieu de la façade.

Au Nord, de part et d'autre du passage d'entrée, sont aménagées également des salles voûtées *g*, *h*, qui étaient sans doute réservées aux gardiens du khan. Quant aux autres salles, elles pouvaient être affectées à certains services, nécessaires pour assurer le fonctionnement de l'hôtellerie ou recevoir, le cas échéant, des personnages de marque, mais il semble bien que pour la plupart, les voyageurs logeaient avec les bêtes de somme et de trait dans la grande salle *k* qui s'étend sur le côté Sud de la cour. En tout cas, on ne saurait admettre, avec Tozer, que les bâtiments actuels aient été autrefois surmontés d'un premier étage (2). L'escalier dont on observe les traces en *j* n'était qu'un passage de service constitué par des marches encastrées dans le mur et conduisant aux terrasses. D'ailleurs, la corniche alvéolée dont des éléments sont encore en place au-dessus des arcades des portiques marque bien que les bâtiments étaient limités au niveau des façades actuelles.

Un portail monumental donne accès à la grande salle (Pl. XXVIII, 2). Il reproduit le type traditionnel des portiques seldjoukides, avec ses niches latérales et sa voussure alvéolée, surmontée d'une archivolt en arc brisé. La façade est décorée de fines arabesques géométriques.

(1) Lors de mes deux séjours au khan, ces pièces, difficilement accessibles, étaient remplies de matériaux destinés à la construction de la ligne Kayseri-Sivas. M. de Jerphanion qui semble avoir pu les visiter à loisir donne les détails de ce hamam.

(2) TOZER, *op. cit.*, p. 168. — L'affirmation du voyageur anglais est sans fondement. La comparaison avec *Bimar-khane* d'Amasya, que Tozer appelle d'ailleurs *Timour-khané*, n'a aucun sens.

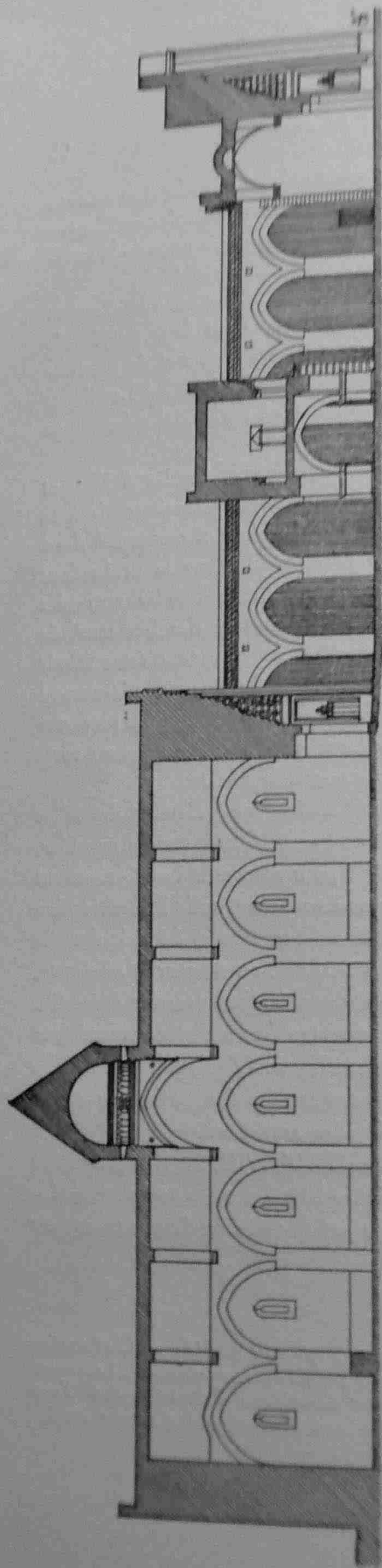


FIG. 61. — SULTAN KHAN: Coupe longitudinale.

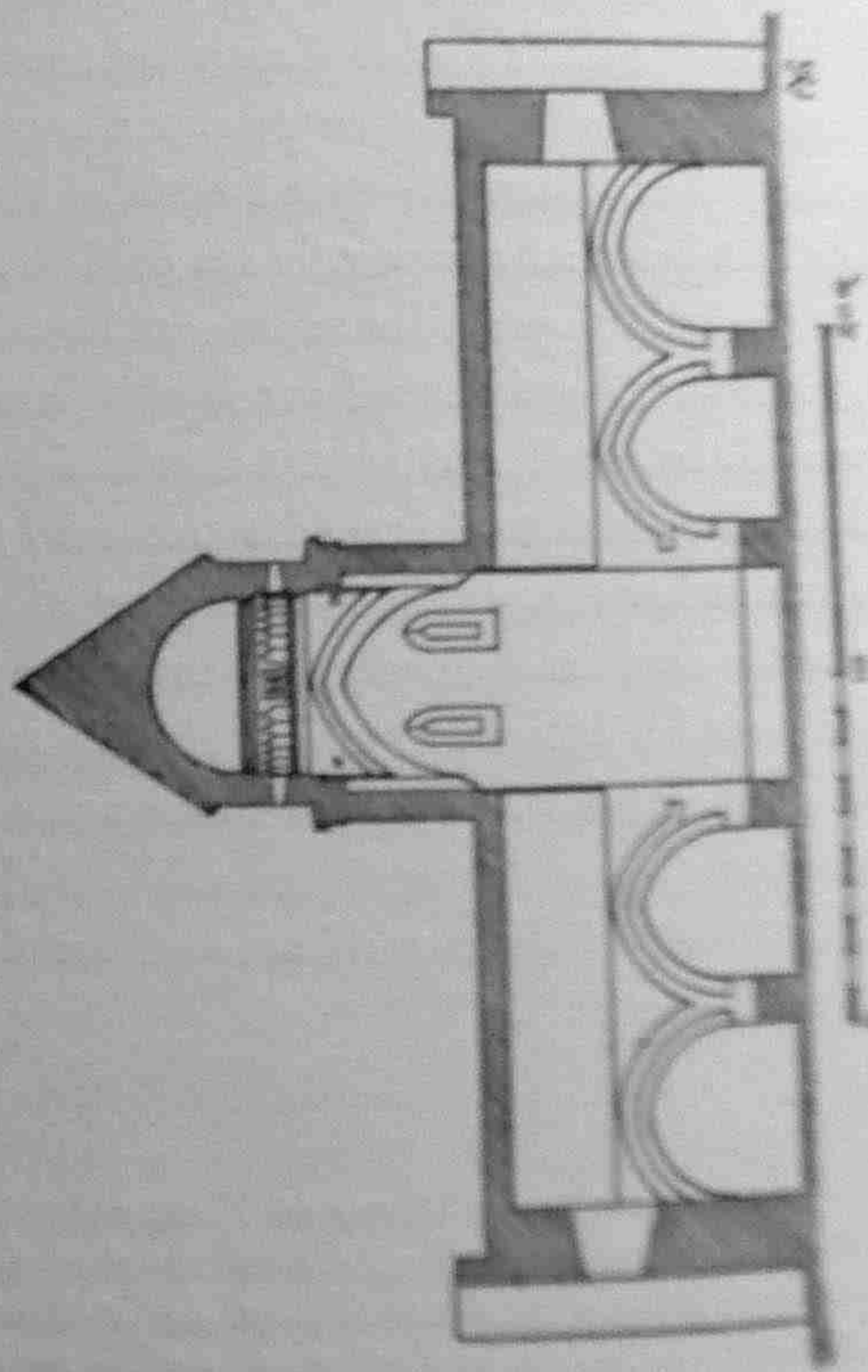


FIG. 62. — Coupe transversale de la salle.

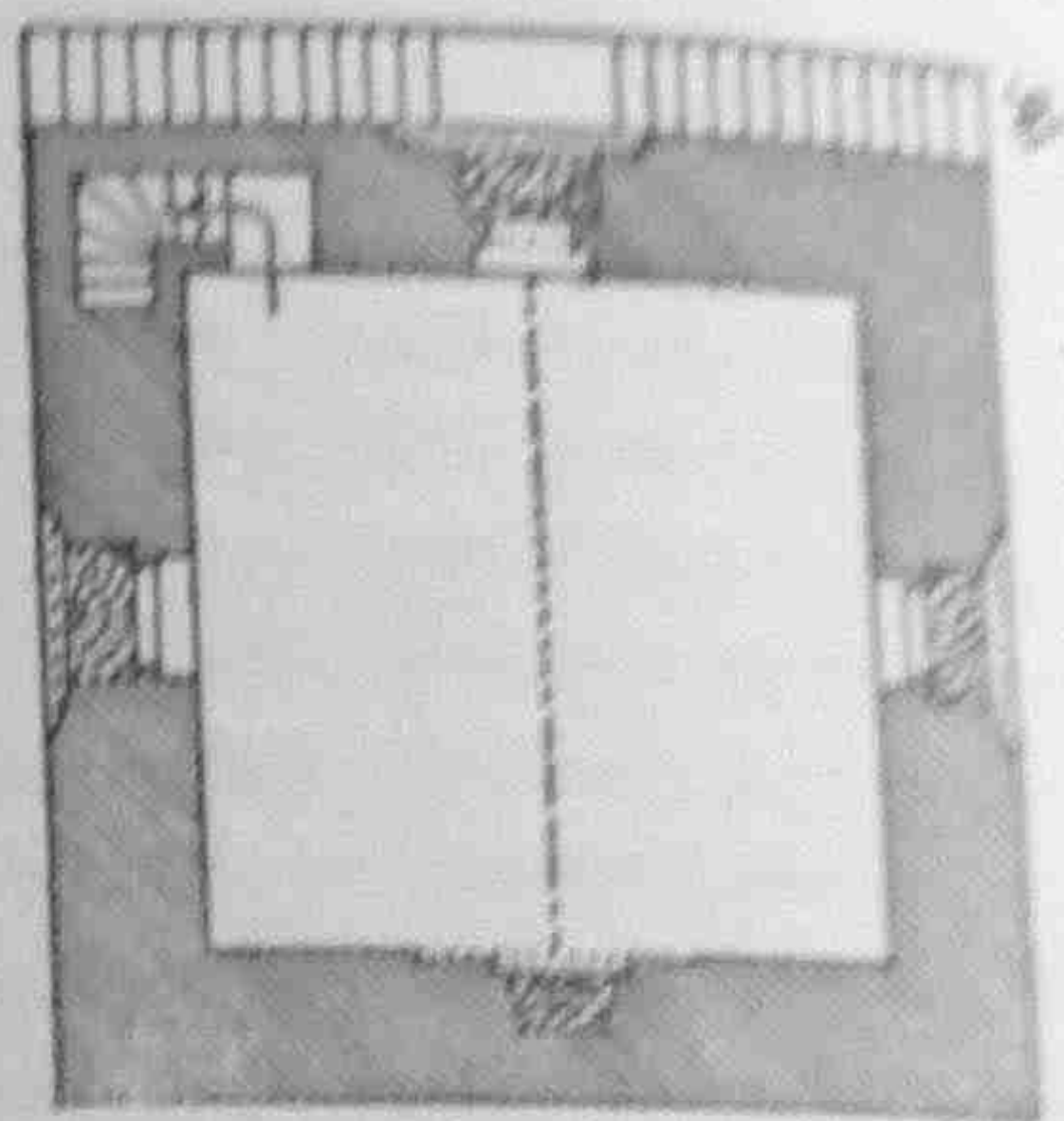


FIG. 63. — Plan de la mosquée: 1^{re} cour.

La grande salle, entièrement voûtée mesure 42^m,10 de longueur sur 29^m,15 de largeur dans œuvre. Elle comprend une nef principale de 5^m,95 de largeur dirigée suivant le grand axe et flanquée au Nord et au Sud de deux bas côtés symétriques.

Les voûtes reposent sur vingt-quatre points d'appui de section carrée de 1^m,25 de côté. Chacun des bas-côtés est couvert de sept travées parallèles de berceaux brisés, perpendiculaires au grand axe. Ces berceaux retombent sur des arcs brisés, tels que *m*, *m*, dont la clé est située au-dessous du plan de naissance des voûtes, de manière à éviter toute pénétration de surfaces courbes. Les trois premières et les trois dernières travées de la nef, *n*, sont également couvertes d'un berceau brisé, renforcé de doubleaux retombant sur des consoles moulurées (1). Sur la travée centrale s'élève une coupole sur pendentifs *p* (Pl. XXVIII, 3). Les quatre pendentifs sphériques, décorés de rosaces en saillie, supportent un tambour cylindrique. Sur sa paroi interne se développe une arcature comprise entre deux corniches (2). Suivant les deux axes de la salle le tambour est percé de quatre ouvertures circulaires dont l'ébrasement est échancré de quatre lobes égaux.

Les piliers sont réunis dans le sens du grand axe par des murs de 1^m,40 de hauteur. Cette division en divers compartiments facilitait la répartition des animaux dans le khan, mais il est probable que sur ces murs les chameliers et les palefreniers pouvaient installer leur couche et dormir au milieu de leurs bêtes.

Au centre de la cour s'élève la mosquée, *q* (Pl. XIX, 3 ; Pl. XXX, 1 et 2). Elle est implantée suivant un carré de 7^m,90 de côté et comprend deux étages (3). Au niveau de la cour, un portique voûté d'arêtes s'ouvre sur les quatre faces de l'édicule, suivant quatre arcades brisées. Un double escalier en encorbellement, encastré dans la face septentrionale, conduit à la salle de prière (Fig. 63). Eclairée par deux fenêtres latérales et pourvue d'un mihrab sur la paroi méridionale, elle est voûtée d'arêtes. Un étroit escalier, ménagé dans l'épaisseur du mur, à l'angle Sud-Est mène à la terrasse d'où pouvait se faire l'appel à la prière.

Dans l'appareil de calcaire très soigné, sont disséminés quelques blocs de marbre blanc. Le décor, sobrement réparti, accuse les archivoltas des arcades, les encadrements des baies, les angles du monument. Les motifs, — méandres, entrelacs, combinaisons de polygones et de rosaces — sont exécutés avec une précision particulière. On en pourra juger d'après le détail de la face Sud (Pl. XXX, 3) dont l'élément le plus curieux est le décor des claveaux de l'arc principal. Les deux têtes de serpents affrontés à la clé de l'arc attestent

(1) On relève dans la description de M. de Jerphanion quelques menues inexactitudes : il n'y a pas de « bandeau en saillie à l'archivolte des arcs, dans la grande nef et dans les nefs transversales » (Op. cit., p. 98), quelque sens que l'on attribue à cette expression. En fait, les claveaux des arcs sont en retraite de deux centimètres sur le parement du mur. L'intrados du berceau de la nef, à sa retombée, est en saillie de deux centimètres sur le même parement.

(2) L'inscription dont on distingue les caractères au-dessous de la corniche supérieure (Pl. XXVIII, 3) est coranique.

(3) TOZER (Op. cit., p. 168) n'a pas reconnu qu'on était en présence d'une mosquée. Il y voit « a detached tower of two storeys ».

l'origine animale du motif (1), mais l'ornemaniste n'a gardé que le principe des replis sinueux des reptiles : sous son ciseau, le corps d'un serpent est devenu une moulure d'un profil complexe qui se développe suivant une combinaison géométrique de courbes et de droites.

A l'extérieur, le khan présente l'aspect d'une forteresse. On y pénètre uniquement par le portail de la face Nord. La fenêtre de la salle *i* et les fenêtres de la grande salle, percées à quatre mètres de hauteur au-dessus du sol, sont les seules ouvertures qui soient ménagées dans ses murs épais, renforcés de place en place de contreforts circulaires ou prismatiques. Ceux qui flanquent la porte d'entrée se composent d'un faisceau de fûts cylindriques (Pl. XXVIII, 1) (2) ; ceux qui s'élèvent aux angles Nord-Ouest et Nord-Est de l'édifice ont chacun comme section un polygone étoilé (3). Dans la perspective (Fig. 64) j'ai restitué un parapet crénelé, selon toute vraisemblance ; mais je n'en ai pas retrouvé un seul élément en place (4).

Le monument ne renferme aucune inscription historique qui permette de fixer sa date exacte mais les points de comparaison sont assez nombreux avec d'autres édifices analogues datés avec précision. On peut fixer sa construction à une époque très voisine du *Sultan k̄hanī* situé à l'est de Konya, c'est-à-dire au milieu du VII^e siècle de l'Hégire (5).

IV. ROUTE DE MALATIYA. — A quarante et un kilomètres de Kayseri, s'élève un khan important, assez bien conservé, appelé *Karatay k̄hanī* (6). Il a été publié par Halil Edhem Bey qui en a donné un plan à petite échelle et diverses vues photographiques (7). Ses dimensions totales sont inférieures de quelques mètres à celles de *Sultan k̄hanī* mais la disposition générale des bâtiments est la même dans les deux cas. On notera de légères

(1) Il est regrettable que le cliché ait été coupé précisément au niveau de ces têtes : on en devine à peine la silhouette.

(2) La section de ce contrefort ne correspond pas au relevé de G. DE JERPHANION (*Op. cit.*, Pl. XXXIX, en bas). Il suffit de comparer ce croquis à la photographie (*Ibid.*, Pl. XLIV, au milieu) pour voir que les fûts cylindriques se recoupent deux à deux.

(3) M. DE JERPHANION indique un contrefort à quatre pointes alors que j'en ai figuré cinq. Bien que j'aie vérifié sur place mon relevé antérieur, il se peut que, sur ce point, j'aie commis une erreur.

(4) On peut se demander s'il en subsistait encore en 1898, lors du passage de VON DER NAHMER, qui parle des « zinnengekrönten Mauern ». (*Op. cit.*, p. 195).

(5) Il est évident qu'on ne saurait attribuer à Murad IV la construction du khan (TOZER, *op.*

cit., p. 168), mais il est possible que l'édifice ait été restauré sous les sultans ottomans. VON DER NAHMER (*Op. et loc. cit.*) affirme le fait sans en fournir de preuves.

(6) Il est situé à six kilomètres environ au Nord-Est de *Seresek*, l'antique *Arasaxa* sur la plus importante des routes qui, à travers l'Anti-Taurus, reliaient Césarée à Mélitène (*Malatiya*) (W. RAMSAY, *Historical Geography*, p. 270). — Le village qui entoure le khan est nommé *Karadai* par RAMSAY (*Ibid.*, p. 271) et *Karadaghy* dans la carte de KIEPERT (C. IV, Kaysarije).

(7) HALIL EDHEM, *Einige islamische Denkmäler Kleinasiens*, ds. *Festschrift Strzygowski*, p. 243-247 ; plan : fig. 1 ; vues : pl. XXIX, 1-4. — Un petit croquis d'ensemble du khan figure dans E. NAUMANN, *Seldschukische Baudenkmale in Kleinasien*, Fig. f. (*Süddeutsche Bauzeitung*, 1896). — G. DE JERPHANION qui a visité ce khan en 1907 en a signalé les diverses particularités (*Mélanges d'archéologie anatolienne*, p. 101 sq.).

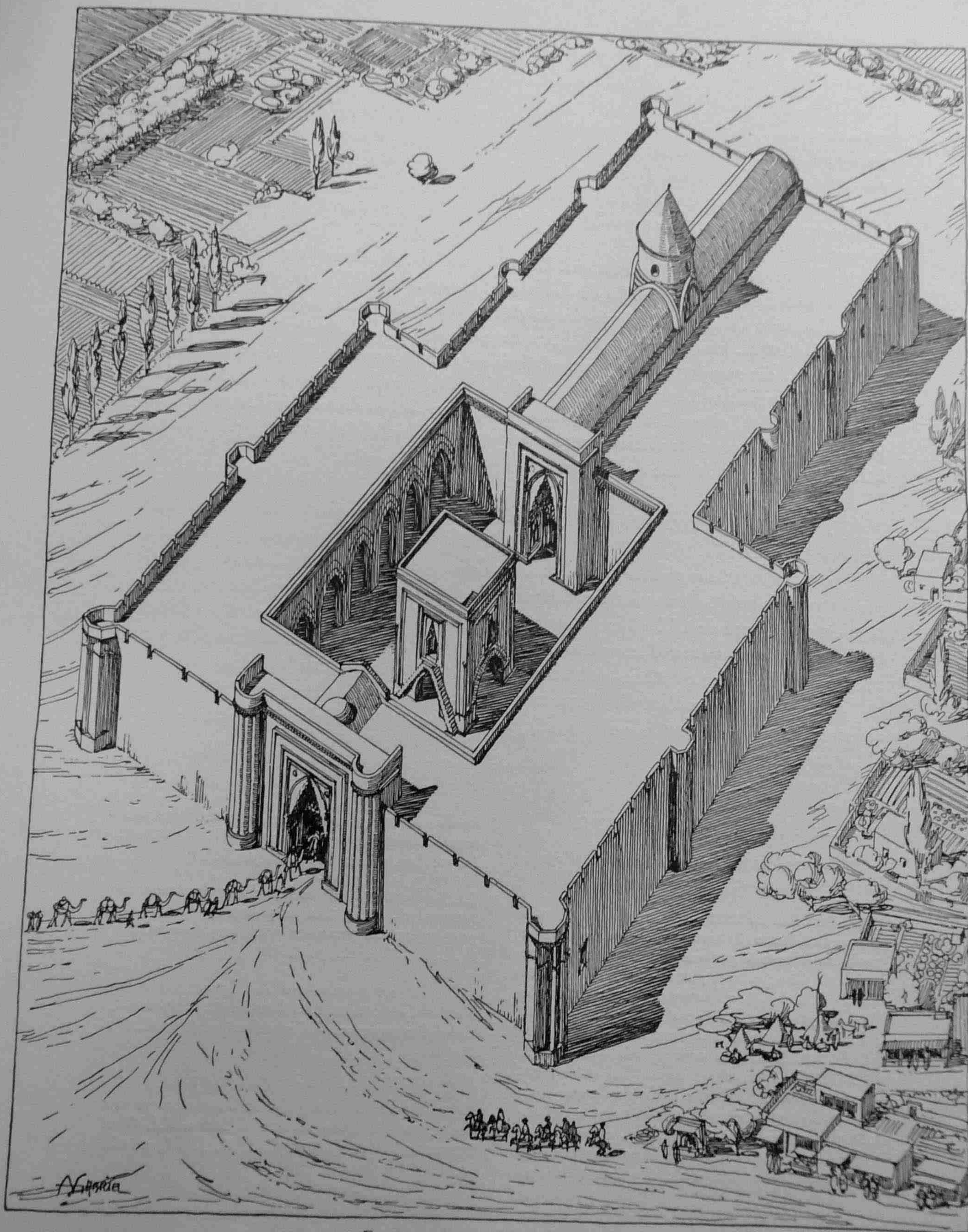


FIG. 64. — SULTAN KHANĪ: Restitution.



variantes. L'aile latérale des bâtiments qui borde la cour, vers l'Est, n'est pas doublée d'un portique. En outre, la cour est entièrement libre et la mosquée est aménagée dans une salle située à droite du passage de l'entrée. A gauche, sur le passage même, s'ouvre un ivan qui contient quelques tombeaux et dont l'arc de tête est inscrit dans une frise rectangulaire curieusement décorée : à des motifs géométriques se mêlent des reliefs d'animaux — oiseaux, lions, éléphants.

Le Khan possède deux inscriptions. Dans la première, située sur le portail principal, on lit le nom de Kaikhusrau II, fils de Kaikubad I et la date de 638 H. (1240). La seconde inscription, non datée, est placée au-dessus de l'entrée de la grande salle. On y relève le nom de Kaikubad, fils de Kaikhusrau. Etant donné la répétition des noms chez les princes seldjoukides, diverses hypothèses sont admissibles : la plus vraisemblable est celle que propose Halil Edhem Bey (1) : la grande salle fut bâtie sous le règne de Alaeddin Kaikubad I (610-635) et son fils Ghiyazeddin Kaikhusrau II fit achever l'édifice en 638. Ce khan était d'ailleurs une fondation du vézir seldjoukide Djelaleddin Karatay, qui fit élever à Konya la célèbre *Médressé de Karatay*.

V. ROUTE DE L'OUEST. — A la bifurcation des routes qui conduisent l'une à Nevsehir, Aksaray et Konya, l'autre à Niğde et aux défilés du Taurus, l'importante agglomération d'*Indjesu* (2) s'étend sur plus de trois kilomètres de longueur (3). Le khan, souvent signalé par les voyageurs (4), est une immense construction, soigneusement appareillée en assises régulières de pierre de taille. Les bâtiments, trois ailes de portiques et une salle voûtée à trois nefs, groupés autour d'une vaste cour rectangulaire, sont d'un caractère strictement utilitaire (5). Ils furent construits au XVII^e siècle par le vézir Kara Mustafa Pasha.

A vingt-cinq kilomètres d'*Indjesu*, la route de Niğde atteint *Develi Karahisar*, ville ancienne mais bien déchuée qui ne possède plus qu'un château en ruines et quelques mosquées sans intérêt (6).

(1) HALIL EDHEM, *Op. cit.*, p. 245-246.

(2) KINNEIR identifie *Indjesu* à *Castabala* (*Voyage dans l'Asie Mineure*, trad. française, I, p. 171).

(3) Au début du XVIII^e siècle, P. Lucas met près d'une demi-heure à traverser *Indjesu* : « ...nous passâmes à la vérité par bien des ruines inhabitées ; mais cela même est une preuve que la Ville a été fort considérable. D'ailleurs son château est encore des plus grands et des mieux bâtis ; il est sur une colline et commande aux lieux circonvoisins... » (P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. Paris, 1712, p. 168). Ce château est aujourd'hui entièrement détruit. — Vers 1830, une partie de l'enceinte de la ville, flanquée de tours, subsistait encore. (CALLIER, *Voyage en Orient*, p. 258). C'est sans doute à cette enceinte qu'appartenait la porte signalée par P. LUCAS (*Op. et loc. cit.*) : elle était « faite en

arcade, de fort grosses pierres, et assez large pour recevoir trois carrosses de front. » (Cf. HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, II, p. 256).

(4) « Nous y logeâmes (à *Indjesu*) dans un caravansérail charmant, tout de pierres de taille. Il y peut loger mille personnes avec leurs chevaux... » (P. LUCAS, *Op. cit.*, p. 180).

(5) On en trouvera une description plus complète et des photographies dans G. DE JERPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce*, p. 13 et pl. 17, 2 et 6.

(6) La ville de *Develi Karahisar* joua un rôle important au VIII^e (XIV^e) siècle. On y a relevé une inscription où figure le nom d'Eretna. Cf. VAN BERCHEM-HALIL EDHEM, *C. I. A.*, III, 1, p. 41, n. 1.

DEUXIÈME PARTIE

NIGDE

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE

I. — HISTOIRE

Une route, partant de Kayseri et contournant le massif de l'Argée, se dirige vers le Sud, puis s'infléchit vers le Sud-Est, franchit le Taurus et débouche dans la plaine de Cilicie : ce fut, dès la plus haute antiquité, la voie principale du commerce et des invasions, celle que parcoururent, à travers les siècles, les caravanes des marchands et les armées des conquérants. Aujourd'hui encore, l'automobile qui, par une chaussée moderne, conduit le voyageur de Kayseri à Ulu-Kishla et le rail qui escalade les pentes du Taurus suivent l'antique tracé que jalonnent les sites historiques de *Cyzistra*, *Andabalis*, *Tyana*, *Halata*, *Caena*, *Podandus* (Fig. 65) (1).

Sur l'emplacement de l'ancienne *Tyana* (2) ne subsiste plus qu'un village appelé actuellement *Kemer Hisar* (3). Un aqueduc, dont on retrouve des restes très importants, alimentait la ville qui occupait une vaste étendue. Elle fut supplantée par les villes modernes de Bor et de Niğde, l'une et l'autre abondamment pourvues d'eau (4).

On ne saurait fixer la date exacte à laquelle eut lieu ce déplacement des centres urbains. *Tyana*, que les Arabes appelaient طوانة tomba en leur pouvoir dès l'année 88 H. (707) (5).

(1) Ce croquis, limité à la région de Niğde, a été dressé d'après la carte de KIEPERT (*Karte von Kleinasien*, C, IV, Kaisarije).

(2) Sur *Tyana*, voir OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 172.

(3) Il est bien certain que l'étendue de *Tyana* dépassait de beaucoup celle du village moderne. —

RAMSAY indique que la ville antique correspondait à *Kız Hisar* ou *Kilise Hisar* (RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 346). Ce sont là les dénominations anciennes de *Kemer Hisar*.

(4) RAMSAY, *op. cit.*, p. 88.

(5) BROOKS, *The Arabs in Asia Minor*, ds. *J. H. S.*, 1898, p. 192 (D'après AL-TABARI).

et fut rebâtie, ou tout au moins restaurée par le calife abbasside Al-Mamun en 217 de l'Hégire (1). C'est sans doute dans la suite qu'elle déclina et que Niğde devint la ville principale de cette contrée.

Mais, sur les origines et le nom même de Niğde, les textes ne fournissent aucune donnée précise.

Actuellement, on n'y observe pas la moindre trace de constructions antiques. Cette absence de tout élément grec ou byzantin fut notée par Texier dès 1834 (2) alors que Kinneir, en 1813, signalait la présence d'importants vestiges monumentaux (3). Nous n'avons aucune raison de ne pas ajouter foi à la relation de Kinneir : nous possédons la preuve que les remplois peuvent absorber des matériaux nombreux en une période de courte durée (4). Mais si le site de Niğde répond à une localité antique, celle-ci reste à identifier. On notera que l'orthographe moderne de Niğde diffère sensiblement de celle du moyen âge : le

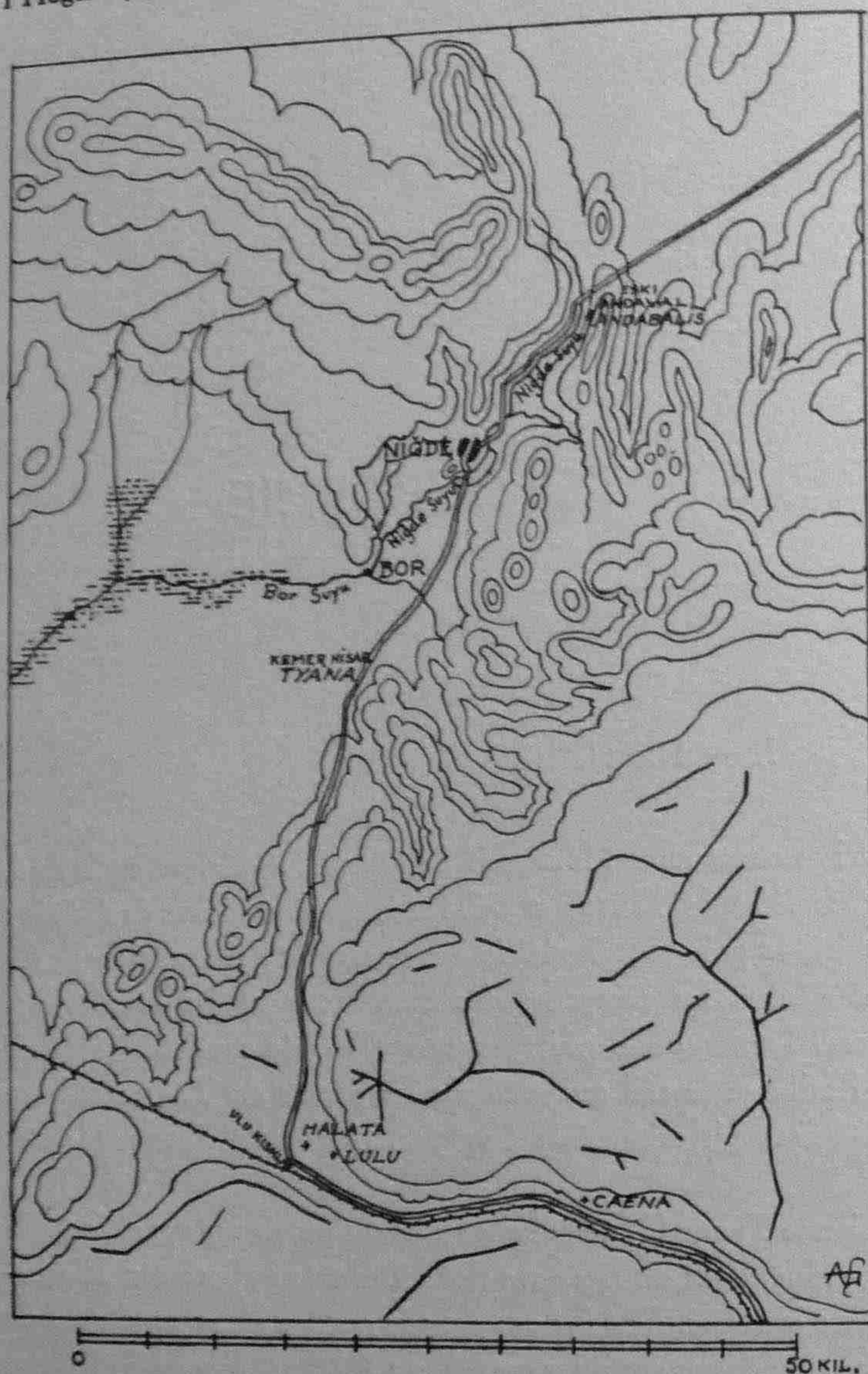


FIG. 65. — RÉGION DE NIĞDE.

(1) YAKUT, *Mudjem al-buldan*, VI, p. 65-66.

(2) TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 106.

(3) « La partie des murs qui est encore debout est certainement très ancienne et la vétusté a renversé de grandes pierres qui étaient entrées dans leur construction. J'aperçus les fûts de plusieurs colonnes de marbre ; des chapiteaux et des

« piédestaux jonchent les rues... » KINNEIR, *Voyage*, trad. française, I, 179).

(4) C'est ainsi que dans la ville de Mut = Germanicopolis, où des voyageurs du siècle dernier signalaient une abondance considérable de débris antiques, notamment des alignements de colonnes, je n'ai plus retrouvé, en 1928, que des vestiges insignifiants.

nom s'écrivait alors نکیدا (1) ou نکیدو (2), ce qui donne une prononciation voisine de Nakida, Nekide ou Neghide. On serait tenté de rapprocher ce nom de celui de *Nagidos*, cité importante de la Cilicie Trachée, voisine d'Anemourion, dont il nous est parvenu diverses monnaies du IV^e et du V^e siècle avant J.-C. (3). Peut-être y eut-il, sur l'emplacement de Niğde, une colonie de Nagidos, de même nom que la métropole. L'identification proposée par Kinneir (Niğde = Cadyna) semble fantaisiste (4).

Les Turcs durent conquérir la ville sur les Byzantins, à une date indéterminée. Ce qui est certain, c'est qu'elle faisait déjà partie des possessions de Kılıdj-Arslan II puisque, au partage des provinces entre les fils du sultan (587 H.-1191), elle échut à Melik Arslan Shah (5). Après la mort de Kaikhusrau I et le triomphe de Kaikawus I sur Kaikubad I, Niğde fut donnée à Zeideddin Beshare (6). C'est lui qui, après l'avènement d'Alaeddin Kaikubad, fit construire la mosquée principale qui porte le nom du sultan. Cette mosquée est le plus ancien des monuments de Niğde (623 H.) (7) et s'il n'est pas exact de dire qu'Alaeddin fonda la ville (8), il semble bien que les transformations importantes datent de son règne. Après qu'il eut destitué et mis à mort Zeideddin Beshare (9), il attribua Niğde à Ylan Nogo, l'un des chefs des réfugiés du Khovaresm (10). Dans la lutte contre les princes confédérés, les soldats de Niğde, sous le commandement de Tadjeddin furent victorieux des Syriens (11).

Le nom de Niğde n'apparaîtra plus qu'incidemment dans l'histoire de l'Anatolie. Durant les démêlés qui mettent aux prises Kaikawus II et Kılıdj-Arslan IV, la ville prend le parti de ce dernier (12). Elle est, comme les autres possessions des Seldjoukides, placée sous la suzeraineté des Mongols, et une des sept tribus mongoles envoyées en Anatolie, après l'assassinat de Pervane, est chargée de surveiller les défilés des environs de Niğde. Un de ses chefs, Sunghur Agha, fait édifier la mosquée qui porte encore son nom (13). Entre temps la ville avait beaucoup souffert des invasions : Ibn Battuta qui la visite vers

(1) YAKUT, *Mudjem al-buldan*, VIII, p. 315.

(2) C'est ainsi que le nom est orthographié dans l'épithaphe du *Tombeau de Khudavend* (V. inf., p. 144 sq.).

(3) RAMSAY, *Historical Geography*, p. 382.

(4) KINNEIR, *Voyage*, trad. française, I, p. 178.

(5) IBN BIBI, *Ed. HOUTSMA*, IV, p. 11. — Cf. HUART, *Epigraphie arabe d'Asie Mineure*, ds. *Revue sémitique*, III, 1895, p. 82-83. — On montre encore à Niğde un tombeau dépourvu d'inscription et qu'on attribue à un certain Suleiman Shah. Peut-être est-ce la sépulture du fils de Kılıdj-Arslan II. — Au moment du partage, Niğde était une des principales villes de la région du Sud-Est. (LE STRANGE, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 142).

(6) IBN BIBI, *éd. HOUTSMA*, IV, p. 115.

(7) Cf. inf., p. 117 sq.

(8) LE STRANGE, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 150.

(9) IBN BIBI, *éd. cit.*, IV, p. 115.

(10) *Ibid.*, p. 192.

(11) *Ibid.*, p. 195.

(12) *Ibid.*, p. 291.

(13) L'épigraphie, comme on le verra plus loin, atteste que Sunghur Agha était un émir des Ilkhanides. Le fait est confirmé par le *Tarihi Seldjuki Rum* (Bib. Nat. Paris, fonds Schefer, sup. persan, N° 1553, dernier folio) : en 727 H, les émirs *Eretna* et *Sunghur Agha*, craignant les représailles de Timurtash, gouverneur général de l'Anatolie, dont le père avait été mis à mort par les Ilkhanides, s'enfuirent à Karaman (Communiqué par Mükrem Khalil Bey, secrétaire de la Société d'Histoire turque).

1333, alors qu'elle « appartient au roi de l'Irak » constate que « c'est une place considérable et très peuplée, mais dont une partie est en ruines » (1).

Vers 736 H. (1335-1336), Niğde tombe au pouvoir des Eretnides, passe ensuite aux mains des Karamanides puis de Kadi Burhaneddin, revient de nouveau aux Karamanides et enfin aux Ottomans. On ne saurait dater très exactement la plupart de ces événements, fort confus ; il est vraisemblable qu'ils causèrent de nouvelles ruines dont la ville ne se releva jamais. Au début du XVIII^e siècle, Paul Lucas juge « qu'elle a été considérable autrefois », mais il ajoute : « à présent c'est peu de chose et elle se détruit même tous les jours » (2). Les événements contemporains ont favorisé Niğde, qui sera desservie par le chemin de fer de Kayseri à Ulu-Kışla, actuellement en construction, et qui est entrée, depuis quelques années, dans une nouvelle phase d'activité.

II. — TOPOGRAPHIE (3)

Niğde commande le passage qui, par la vallée du *Niğde Suyu* (La rivière de Niğde) (4) met en communication la plaine verdoyante et fertile de Tyana avec la région centrale de la Cappadoce (Fig. 65). La ville, chef-lieu de vilayet (5), se compose de deux agglomérations séparées par une large chaussée orientée sensiblement suivant une direction Nord-Sud (Fig. 66). A l'Est, occupant le sommet d'une colline allongée, s'étend le quartier le plus ancien. La partie supérieure est appelée aujourd'hui encore le *Quartier d'Alaeddin* (*Alaeddin mahallesi*) et correspond à l'ancien *Château*. Le reste de l'agglomération occupe les pentes de la colline qui, vers l'Est, descendent jusqu'au fleuve (6). A l'Ouest, divers édifices modernes bordent la chaussée : ce sont, du Sud au Nord, la caserne, le *konak* et l'école

(1) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 288.

(2) P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. Paris, 1712, I, p. 182.

(3) Les auteurs modernes ne fournissent que des renseignements très succincts sur la topographie et l'aspect de la ville. Voir : HAMILTON, *Researches*, II, p. 97 sq. ; OBERHUMMER-ZIMMERER, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 117 sq. ; CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 839-841. — Cf. le fascicule consacré à Niğde dans *Türkiye sihihi coğrafyası mecmuası*.

(4) C'est la dénomination portée sur la carte de Kiepert, mais, comme au moyen âge, on l'appelle, aujourd'hui encore, *Kara Su*, la rivière noire. Cf. IBN BATTUTA, II, p. 288.

(5) Sa population peut être évaluée à 6.000 habitants. Le compte rendu du dernier recensement

(*Umumi nüfus tahriri*, Ankara, 1929) ne donne que le chiffre global de la population du caza.

(6) Il semble bien, d'après IBN BATTUTA, que la ville du moyen âge s'étendait au delà du fleuve : « Celui-ci est au nombre des plus grands fleuves et porte trois ponts dont un à l'intérieur de la ville et deux à l'extérieur. On y a placé, tant au dedans qu'au dehors de la ville, des roues hydrauliques qui arrosent les jardins ». (IBN BATTUTA, *op. et loc. cit.*). On notera que le quartier correspondant aux pentes septentrionales de la colline s'appelle *Tepe viran* (La colline ruinée), ce qui laisse penser que, de ce côté également, les constructions étaient beaucoup plus étendues et plus denses qu'aujourd'hui. Une large tranchée (*khandak*) a été creusée au pied du donjon, au Nord, pour permettre le passage de la route moderne de Kayseri. Un pont de bois réunit les deux quartiers séparés par la route. Tous ces travaux sont récents.

secondaire, contiguë à une esplanade où s'élèvent trois turbés. Au delà, sur des glacis de roche, s'étagent les maisons du quartier moderne, désigné sous le nom de *Kaya bashi* (*La tête du rocher*), que domine l'ancienne église grecque. Avant la dernière guerre, ce quartier était habité en majeure partie par des chrétiens. Il n'abrite plus aujourd'hui que quelques

familles de *muhadjirs* (réfugiés), originaires de Roumélie, et ne contient d'ailleurs aucun monument intéressant (1).

De quelque côté qu'on l'aborde, Niğde présente un aspect pittoresque. De la route du Sud, la colline d'Alaeddin apparaît dans toute son étendue (Pl. XXXII, 1). A son sommet, on distingue les trois coupoles et le minaret de la *Mosquée d'Alaeddin* et à gauche, à mi-hauteur de la croupe, le toit de tuiles et le minaret de la *Mosquée de Sunghur Bey*. A droite de la *Mosquée d'Alaeddin*, dépassant à peine la crête de la colline, surgit le donjon du Château dont la silhouette est beaucoup plus expressive lorsqu'on pénètre dans la ville

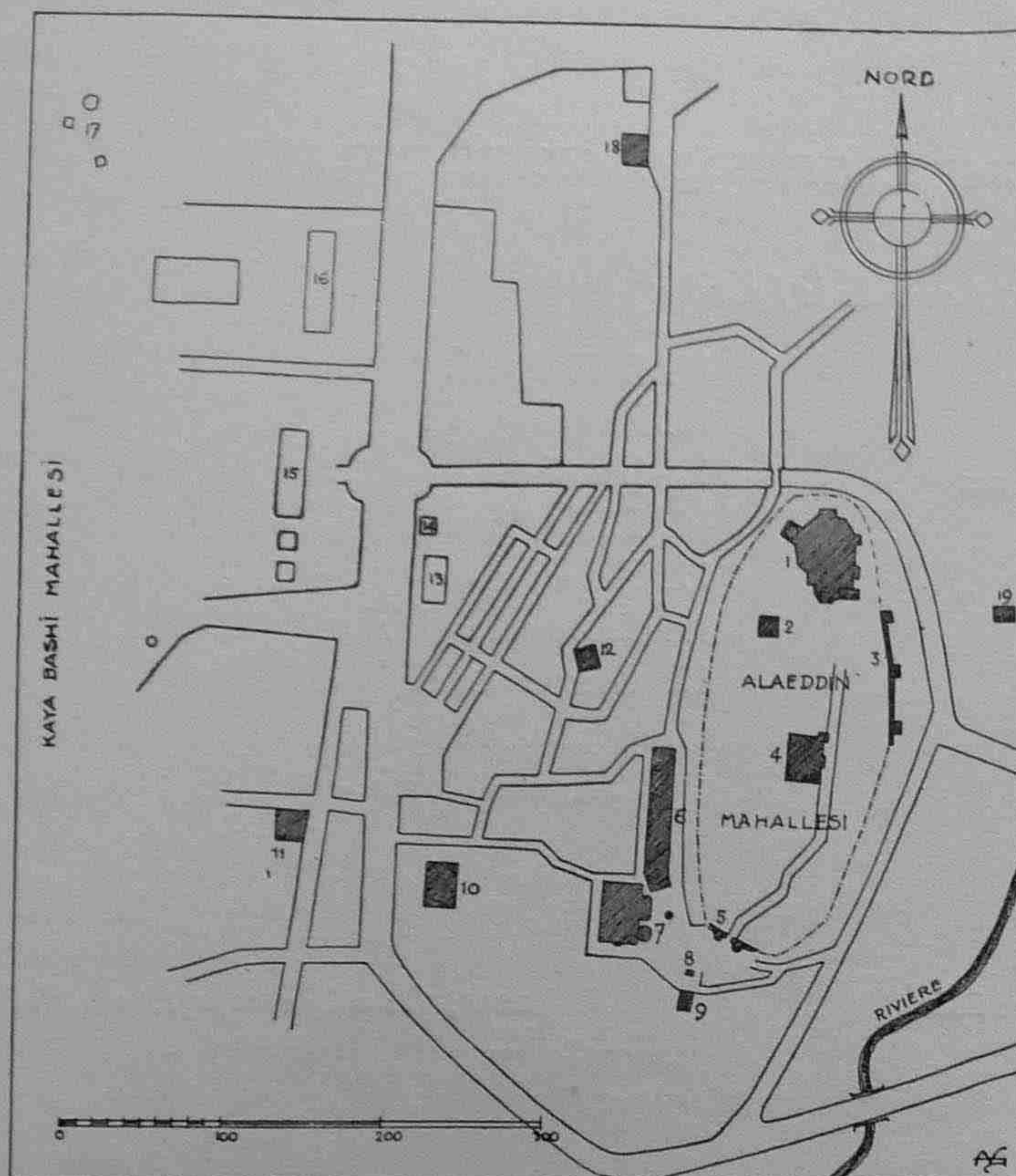


FIG. 66. — PLAN SCHÉMATIQUE DE NIĞDE.

par la route nouvelle, à l'Est, (Pl. XXXII, 2) ou lorsque, du premier étage du nouveau *Belediye* (hôtel de ville) on a sous les yeux la partie centrale de la ville ancienne (Pl. XXXII, 3). Deux autres vues de Niğde préciseront la topographie générale du site : la première (Pl. XXXI, 1) est prise du minaret de la *Mosquée de Sunghur Bey* ; la seconde (Pl. XXXI, 2) du minaret de la *Mosquée d'Alaeddin*.

(1) Il correspond au quartier « récemment construit » et « séparé de la ville » dont parle HADJI KHALFA (*Djihan Numa*, trad. cit., p. 672) et c'est là sans doute que s'élevaient l'église grecque et

l'église arménienne signalées par P. LUCAS (*Deuxième Voyage*, éd. cit., I, p. 182). Celles qui subsistent datent du XIX^e siècle et n'offrent aucun intérêt.

Les environs immédiats de la ville sont fertiles et bien cultivés. Déjà Ibn Battuta relate que « les fruits y sont fort abondants » (1) et Paul Lucas note que « le terroir est plein de jardinage, ce qui rend le païs aussi agréable qu'il se puisse » (2). Aujourd'hui encore, Niğde, bien qu'appauvrie, est célèbre par ses vergers dont les pommes, notamment, sont exportées jusque sur les marchés syriens.

III. — NOMENCLATURE DES MONUMENTS

(Les numéros correspondent à ceux de la fig. 66.)

- | | |
|---------------------------------|-----------------------|
| 1. Château. | 11. Dış djamii. |
| 2. Rahmaniye djamii. | 12. Pazar djamii. |
| 3. Restes de tours et courtines | 13. Belediye. |
| 4. Alaeddin djamii. | 14. Bibliothèque. |
| 5. Restes d'une porte (?). | 15. Konak. |
| 6. Bedesten. | 16. École secondaire. |
| 7. Sunghur Bey djamii. | 17. Groupe de turbés. |
| 8. Eskidjiler tsheshmesi. | 18. Pasha djamii. |
| 9. Shah mesdjidi. | 19. Khanum djamii. |
| 10. Ak medrese. | |

(1) IBN BATTUTA, *Voyages*, II, p. 288.

(2) P. LUCAS, *Deuxième voyage*, ed. Paris, 1712, I, p. 182.

CHAPITRE II

ARCHITECTURE MILITAIRE ET CIVILE

I. — LE CHATEAU

Quelques vestiges d'une enceinte subsistent encore sur le flanc oriental de la *Colline d'Alaeddin* (1). Parmi des masures modernes, on distingue les substructions de deux tours rec-

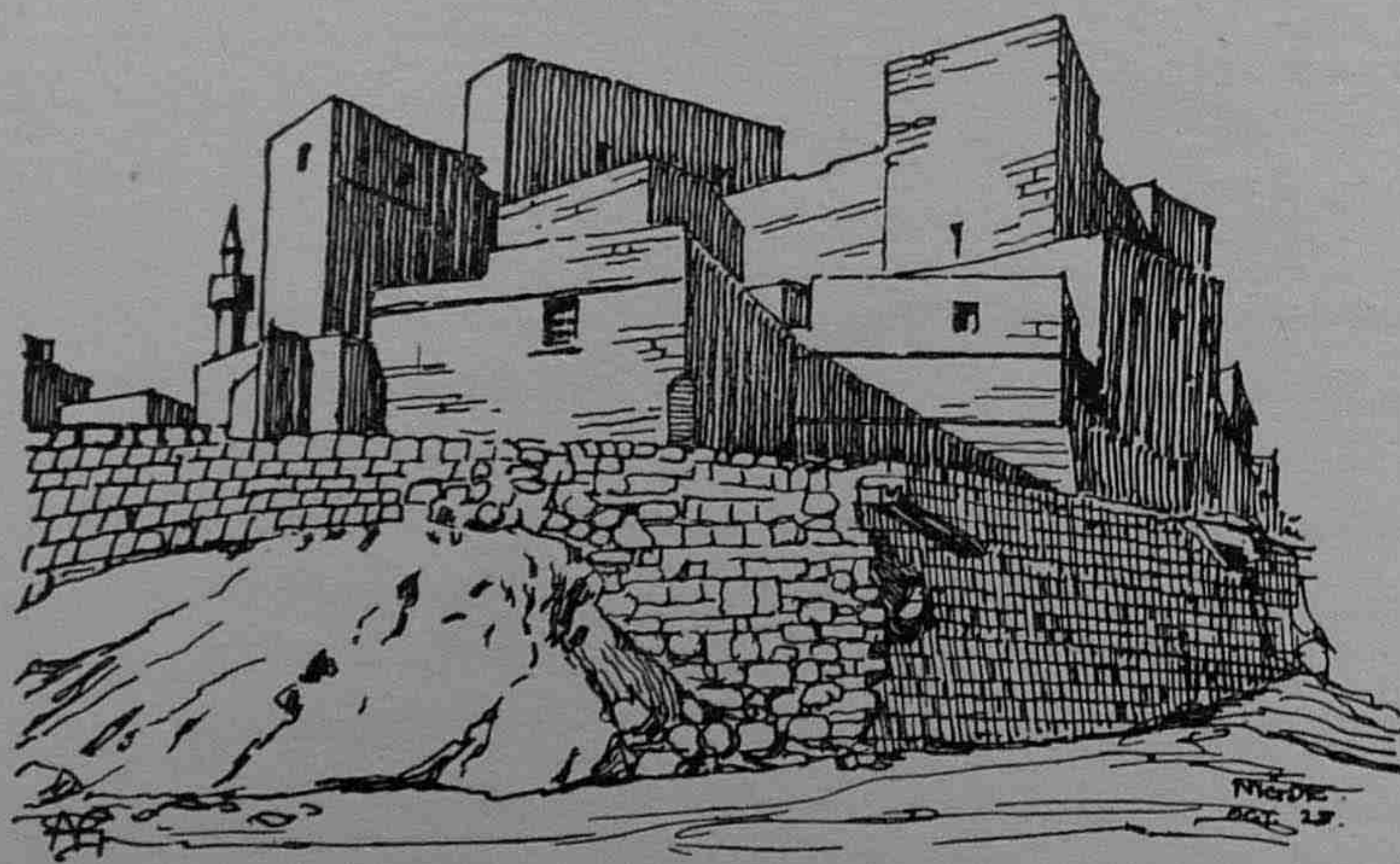


FIG. 67. — LE CHATEAU DE NIGDE, vu du Nord.

tangulaires, transformées elles-mêmes en habitations et l'on peut suivre sur une certaine distance les traces d'une courtine. Elle s'étendait jusqu'aux environs de la Mosquée de Sunghur Bey : là, une tour demi-circulaire en ruines semble marquer l'emplacement d'une porte (2). Vers l'Ouest, courtine et flanquements ont

totalement disparu, mais il n'est pas douteux que la colline d'Alaeddin était entourée, vers son sommet, d'un rempart continu. Il devait suivre approximativement une

(1) Voir fig. 66, N° 3.

(2) Voir fig. 66, N° 5.

courbe de niveau du terrain, ainsi que je l'ai indiqué en pointillé sur la fig. 66 et formait l'enceinte extérieure de la forteresse ou *Château de Niğde* (1).

Le réduit de ce Château, construit au point le plus élevé de la colline, est beaucoup mieux conservé. Il est constitué par un donjon polygonal (Pl. XXXIII, 1) en fort commandement sur une chemise flanquée de tours rectangulaires. Les murs extérieurs du donjon sont encore intacts, mais l'intérieur, qui renfermait plusieurs étages, est entièrement ruiné.

Quant à la chemise, elle ne subsiste qu'en partie. Au Sud, le dispositif, malgré des remaniements certains est assez explicite. Par contre, vers le Nord (Fig. 67), on restituerait malaisément le plan initial. Il semble bien que, sur cette face, l'enceinte du donjon, flanquée de tours puissantes sur plan barlong, se raccordait aux courtines de l'enceinte extérieure (2).

« Niğde », dit Hadji Khalfa, « est le nom d'un bourg et d'une forteresse entourée de trois murailles bâties de pierres très dures » (3).

A quels ouvrages correspondaient ces *trois murailles* ? Il est difficile de le déterminer. Peut-être faut-il compter parmi elles la chemise du donjon. L'enceinte du Château pourrait, dans ce cas, être considérée comme la seconde muraille et on devrait admettre qu'une fausse-braie, aujourd'hui disparue, formait la troisième. Ce qui, de toute manière, semble certain, c'est que seule la partie supérieure de la *Colline d'Alaeddin* était fortifiée (4) : le *Bourg* qui s'étendait à sa base n'était pas défendu. La miniature de Silahi al-Matraki (Fig. 68) (5)

(1) Au début du XVIII^e siècle, le château était encore intact. P. LUCAS en précise la situation : « Niguedée est bâtie en dos d'âne. Son château est au milieu et dans l'endroit le plus élevé. » (P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. cit., I, p. 182).

(2) Il est probable que la tour moderne de l'horloge (*Saat kulesi*) a été édifiée sur les fondations d'une tour médiévale.

(3) HADJI KHALFA, *Djihan Numa*, trad. cit., p. 672.

(4) Des vieillards se souviennent que cette région était désignée autrefois sous le nom de *Beden* = les *Tours*.

(5) Ms. de la bibl. universitaire de Stamboul. Hist., n° 35, f° 17, v°. — Cf. sup., p. 14, n. 4.

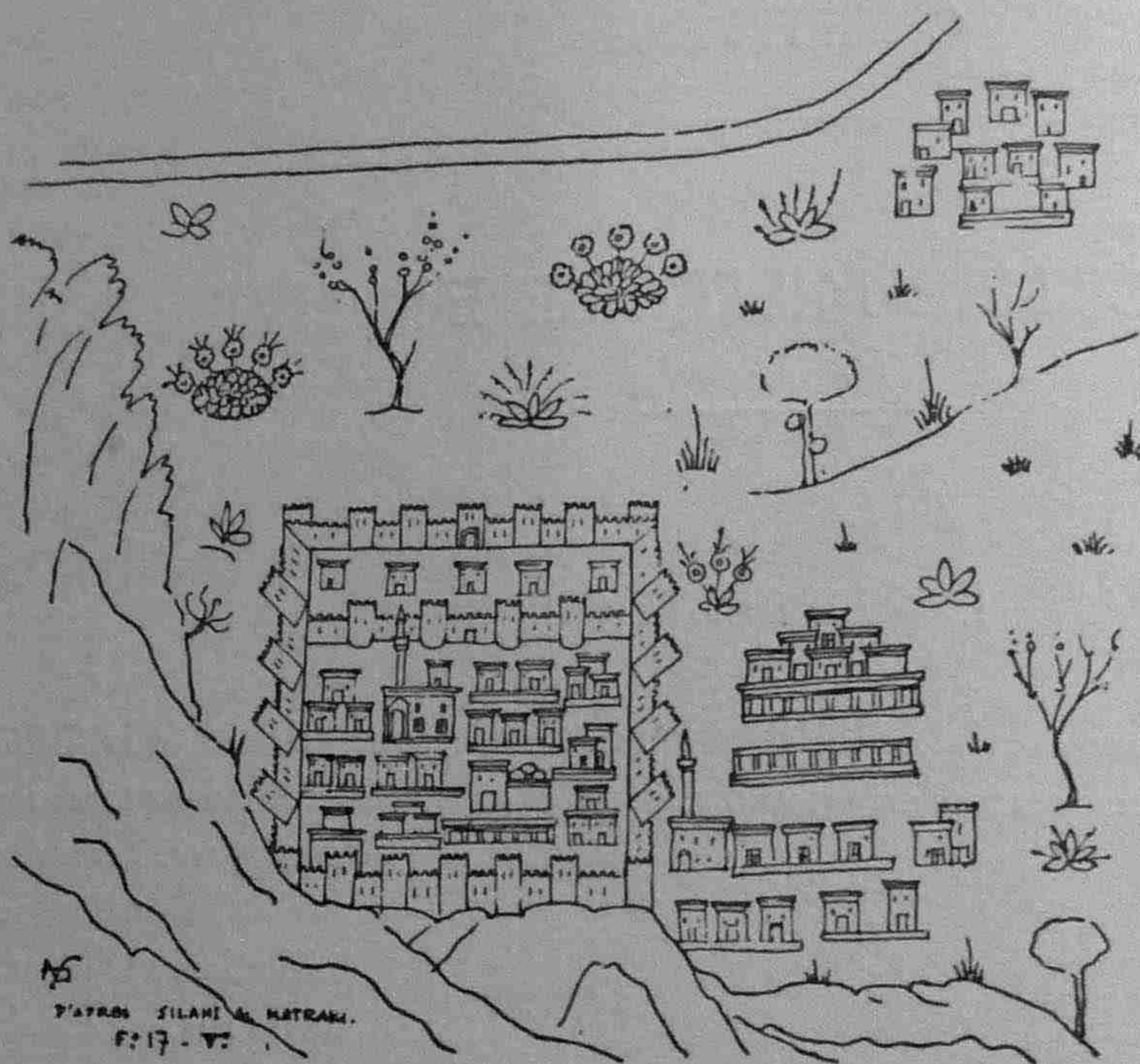


FIG. 68. — NIGDE, d'après le Ms. de Silahi al-Matraki.

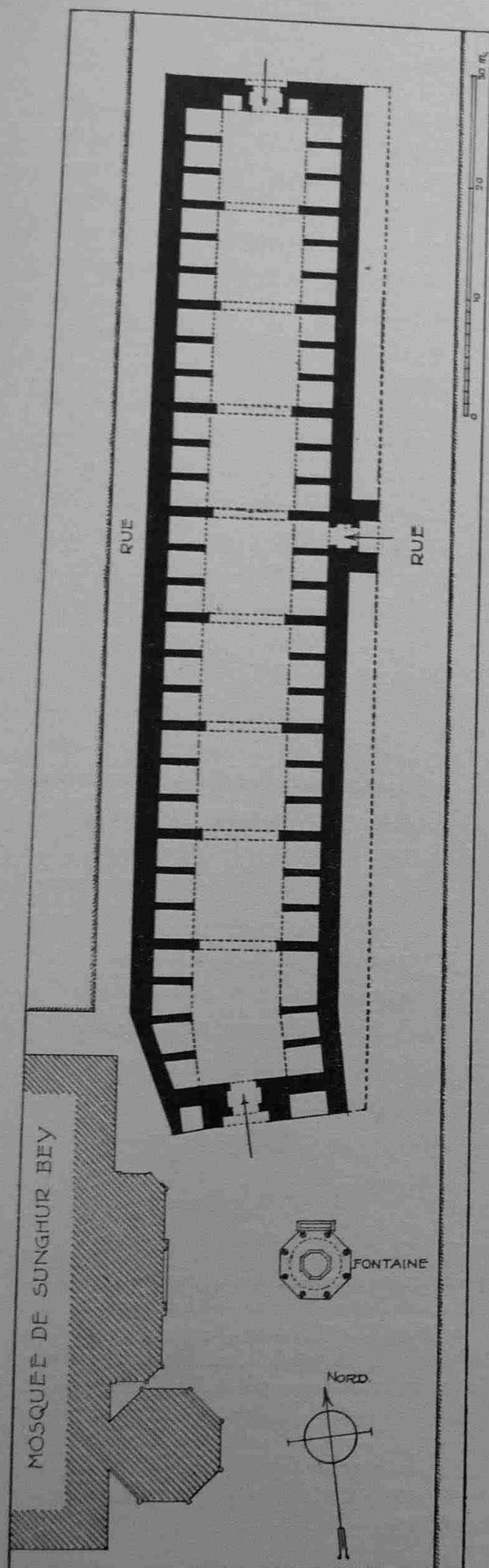


FIG. 69. — BEESTEN : Plan.

dont la valeur documentaire est d'ailleurs fort médiocre, ne contredit point nos hypothèses.

On manque d'indices précis pour fixer la date exacte du Château de Niğde (1). Bien que le texte d'Ibn Batoutah ne fasse aucune allusion à une forteresse, il est fort probable que le Château fut fondé par Alaeddin ; toutefois le donjon, tel qu'il se présente aujourd'hui, paraît remonter à une époque plus récente. Peut-être existait-il déjà, sous sa forme actuelle, lors de l'expédition d'Ibrahim, fils du sultan Al-Mu'ayyad en 822 (1419). On sait que la ville se rendit au prince mais que la garnison du Château résista pendant vingt-sept jours (2). D'après son dispositif général, la forteresse correspondait au type des châteaux à donjon central et pourrait être datée de la fin du XIV^e siècle ou même du début du XV^e. Mais tout porte à croire qu'on utilisa une enceinte beaucoup plus ancienne, fondée par Alaeddin et sur laquelle on greffa le donjon actuel. Les fortifications de Niğde furent d'ailleurs restaurées, en même temps que celles de Mut, vers 1470, par les soins d'Ishak Pasha, durant l'expédition de Karamanie contre Kasim Bey (3).

II. CONSTRUCTIONS CIVILES

Des constructions civiles et publiques de Niğde, la seule qui mérite une mention est

(1) On n'y relève ni inscription ni date. Je n'y ai pas retrouvé, d'autre part, les bas-reliefs signalés par VAN BERCHEM et qui représentaient des oiseaux à tête humaine (*Amida*, p. 99, n. 3).

(2) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 146.

(3) HAMMER, *Hist. de l'empire ottoman*, III, p. 140. — Il est bien certain qu'Ishak Pasha, contrairement à ce que laisse entendre TEXIER, se borna à restaurer la forteresse de Niğde (Cf. TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, II, p. 106).

le *Bedesten* qui s'élève auprès de la Mosquée de Sunghur Bey et qui sert aujourd'hui de boucherie (Pl. XXXVII, 2). Il se compose d'une allée transversale de 6^m,70 de largeur et de 80 mètres de longueur, voûtée d'un berceau brisé et bordée de deux rangées de boutiques (Fig. 69). Comme le montre la coupe (Fig. 70), le berceau de l'allée, percé d'ouvertures à la clé et à la naissance, est contrebuté par les berceaux transversaux des boutiques. Aux extrémités Nord et Sud s'ouvrent les portes, en arc surbaissé ; une troisième porte est percée à l'Est. De ce côté, on dut, dès la fondation du *Bedesten*, appuyer contre le mur qui borde la rue une rangée de boutiques en bois, suivant le dispositif qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Les parements extérieurs des murs sont soigneusement appareillés en assises de calcaire ; seuls les pignons d'extrémité présentent un appareil mixte où des

arases de brique alternent avec des assises de pierre. Tout le gros œuvre interne, mur de refend et voûtes, est construit en brique. Ce marché n'est pas daté, mais ne paraît pas antérieur au XVII^e siècle (1).

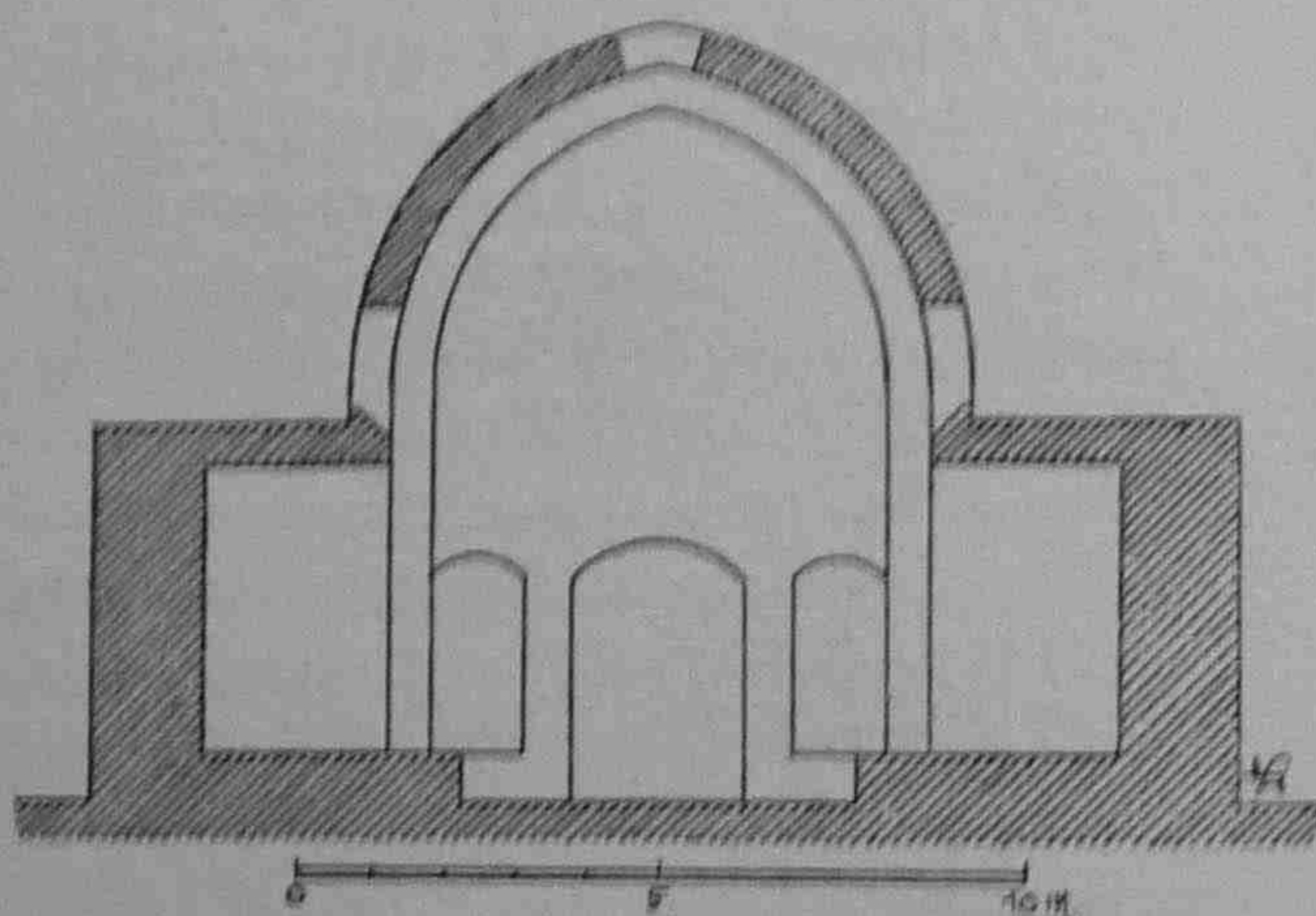


FIG. 70. — BEDESTEN : Coupe.

Les hamams sont des bâtisses très modestes : à *Ashaghî hamamî* (Le hamam d'en bas) qui remonte à l'époque karamanide, on relève une inscription de 812 H. (2). Les fontaines, dont quelques-unes sont anciennes, n'offrent aucune particularité intéressante (3).

La plupart des maisons, reconstruites dans le cours du siècle dernier, sont dénuées de tout caractère. Quelques-unes, cependant, bien que récentes, attestent, en même temps qu'une certaine recherche de l'effet architectural, la persistance de formules anciennes. Bâties entièrement en un calcaire de bonne qualité, assez régulièrement appareillé, elles

(1) Il correspond sans doute à un des trois bazars signalés par P. LUCAS : « Niguedée n'a que trois bazars assez beaux ; tous les samedis, il s'y tient un petit marché qui dure jusqu'au dimanche. » (P. LUCAS, *Deuxième voyage*, éd. cit., I, p. 182).

(2) HALIL EDHEM, *Karamanoghları hakkında vesatî mahkûke*, p. 35.

(3) Une fontaine est adossée à une maison moderne en face de la Mosquée d'Alaeddin. On

l'appelle *Khatiroghlu tsheshmesi*. Une inscription de quatre lignes atteste qu'elle fut fondée en 666 H. par Ma'sud ibn al-Khatir. — La Fontaine des savetiers (*Eskidjiler tsheshmesi*) est une construction isolée (Voir fig. 66, n° 8), dont la vasque est protégée par un avant-corps, voûté d'un berceau brisé. Elle est datée de 824 H. (HALIL BEY, *Karamanoghları...*, p. 35). — La fontaine d'ablutions de la Mosquée de Sunghur Bey (Pl. XXXVII, 2), sur plan octogonal, répond à un type courant de l'époque ottomane.

possèdent fréquemment des cours intérieures à portiques et surtout des *shanishin* de pierre (balcons clos et couverts). Ils sont supportés, non pas, comme à Kayseri, par des étais de bois, mais par de puissantes consoles de roche dure (Fig. 71). Certaines gargouilles ont la forme d'animaux stylisés : l'une d'elles, où l'on reconnaît un crocodile, s'appuie sur une console où est sculpté un aigle, d'un travail barbare. Dans les corniches, les bandeaux, les encadrements de baies, on retrouve des adaptations, généralement assez gauches, de motifs médiévaux, islamiques ou byzantins. Parmi ces derniers, on peut noter l'usage fréquent, au-dessus des linteaux de porte, de l'axe de décharge en plein cintre.



FIG. 71. — MAISONS MODERNES A NIGDE.

CHAPITRE III

MOSQUÉES ET MÉDRESSÉS

MOSQUÉE D'ALAEDDIN (620 H.)

(Pl. XXXIV, XXXV, XXXVI)

Bien qu'elle soit actuellement désaffectée, cette mosquée est en parfait état de conservation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Datée avec précision, elle fournit une contribution intéressante à l'étude de l'architecture seldjoukide.

On remarquera tout d'abord que son plan (Fig. 72) n'est pas rigoureusement rectangulaire et que le mur méridional présente un biais accentué par rapport au grand axe. Un décrochement, biais par rapport à $\alpha \beta$ mais perpendiculaire au grand axe, rétablit, devant le mihrab, une implantation orthogonale. On notera, en outre, que la direction $\beta \gamma$ n'est pas parallèle au grand axe et que la largeur de la salle de prière qui mesure 20^m,83 au Sud, atteint 21 mètres au Nord. Cet écart de 17 centimètres est trop important pour qu'on puisse l'attribuer à une erreur. Il faut donc supposer qu'on utilisa suivant $\alpha \beta \gamma$ les fondations d'un édifice ancien, peut-être une mosquée dont le plan pouvait être fort irrégulier (1).

(1) *Ulu djami* d'Afion Karahisar, qui compte parmi les plus anciennes mosquées de l'Anatolie, est implantée suivant un quadrilatère irrégulier. — On ne saurait admettre que la *Mosquée d'Alaeddin*

soit une ancienne église transformée. La construction est parfaitement homogène et tous les éléments du décor sont spécifiquement islamiques.

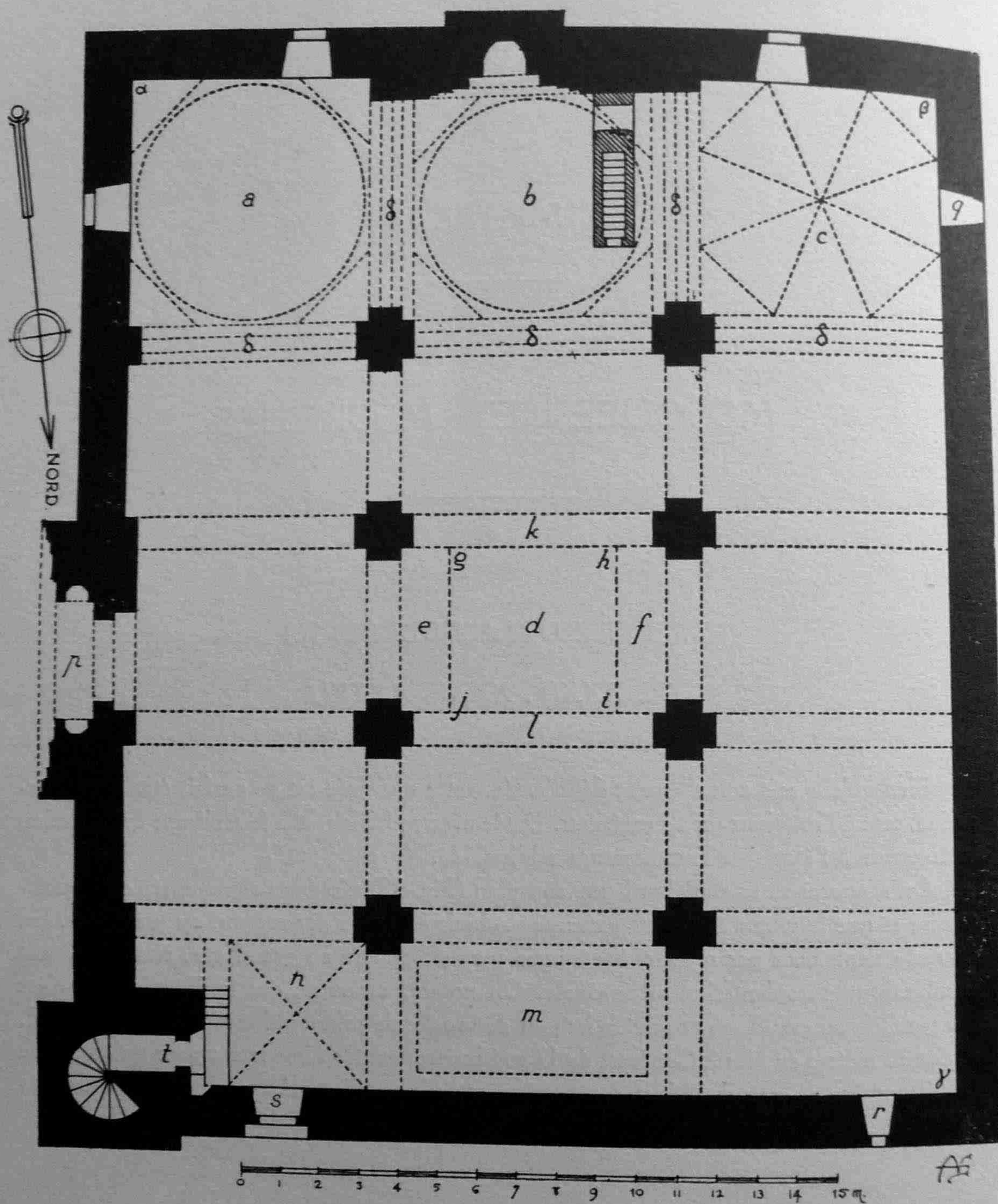


FIG. 72. — MOSQUÉE D'ALAEDDIN: Plan.

A. PLAN ET VOUTES

Dans ses dimensions moyennes, la salle de prière mesure 20^m,90 de largeur sur 25^m,90 de longueur. Elle est divisée en trois vaisseaux par deux rangées de quatre points d'appui cruciformes qui déterminent, dans le sens du grand axe, cinq travées de voûtes (Fig. 73 et Pl. XXXIV, 2). Le vaisseau axial est légèrement plus large que les collatéraux.

En *a* (Fig. 72), une coupole ellipsoïdale retombe, vers le Nord, sur deux pendentifs sphériques et, vers le Sud, sur deux trompes alvéolées. Il est probable que l'intention du constructeur était d'établir, aux quatre angles de la coupole, quatre trompes identiques. Les

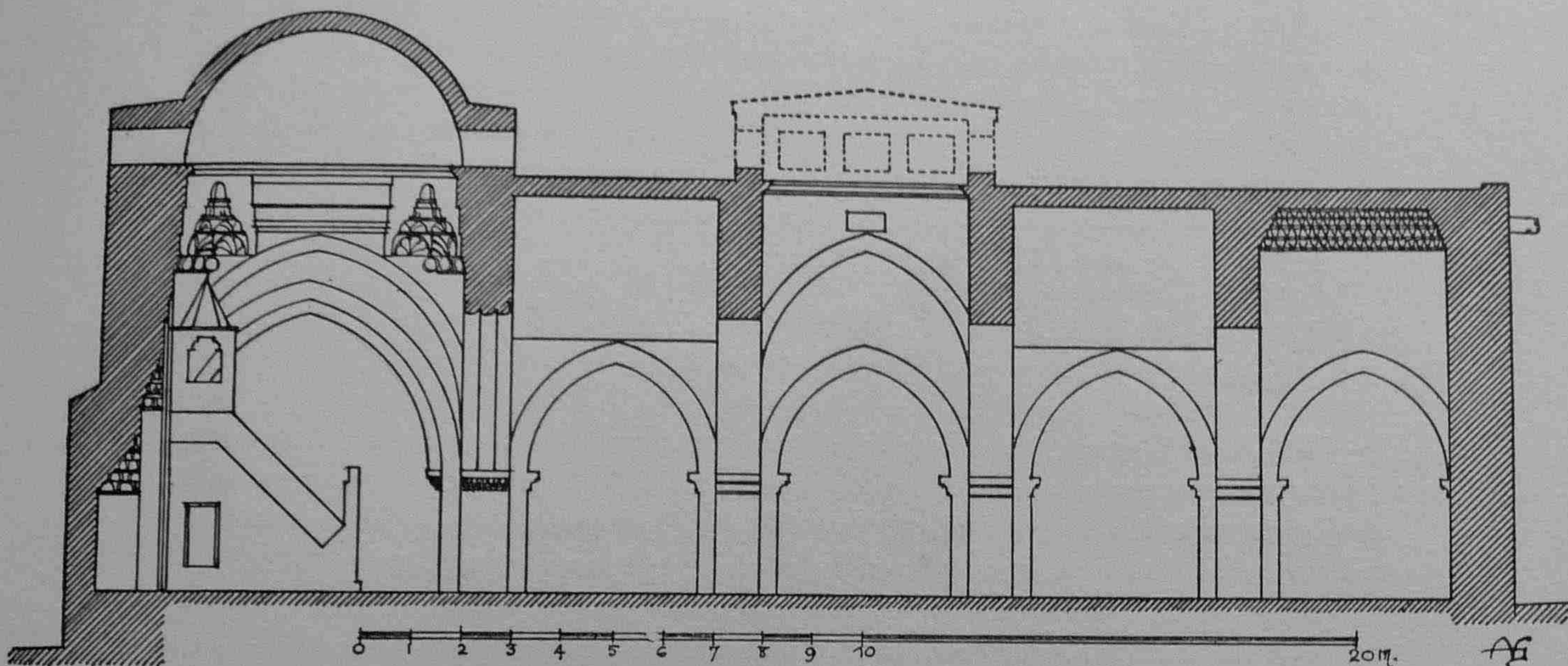


FIG. 73. — MOSQUÉE D'ALAEDDIN: Coupe longitudinale.

pendentifs actuels furent sans doute obtenus par le ravalement d'un épannelage dans lequel on devait tailler les alvéoles des trompes.

La coupole d'axe *b*, également ellipsoïdale, est portée par quatre trompes alvéolées à 45° semblables entre elles. Enfin, une troisième coupole *c*, est appareillée suivant une voûte en arc de cloître à huit pans, retombant, dans les angles, sur quatre trompes alvéolées. Des petites fenêtres sont percées dans ces coupoles qui offrent entre elles de légères différences de hauteur, comme on peut s'en rendre compte sur la Pl. XXXI, 1.

En *d*, la travée centrale, barlongue, est ramenée au carré par deux arcs brisés, *e* et *f*, bandés entre les doubleaux *k* et *l*. Actuellement le carré *g h i j* est couvert d'un lanterneau moderne en charpente (1). On serait tenté de supposer, par analogie avec certaines cons-

(1) Je l'ai figuré en pointillé sur la coupe (Fig. 73).

tructions seldjoukides, que cet espace était surmonté d'un tambour couvert d'une coupole. Mais, dans ce cas, le tambour eût été circulaire ou polygonal et il resterait au moins l'amorce des trompes ou des pendentifs nécessaires pour raccorder le carré de base au cercle ou au polygone du tambour. Il est difficile d'admettre que ces éléments aient disparu sans laisser de traces, dans un édifice parfaitement conservé dans tous ses détails. Il est donc vraisemblable que, comme dans certaines mosquées de Kayseri, cette travée centrale était à ciel ouvert.

La travée d'axe *m*, à l'extrémité Nord, est couverte d'un plafond de pierre ; il est bordé de voûtures appareillées, constituées par quatre rangs d'alvéoles superposés. La travée *n*, réduite à un carré par la saillie du massif du minaret, est voûtée d'arêtes.

Toutes les autres travées sont voûtées de berceaux brisés parallèles au grand axe. Des arcs doubleaux sont bandés entre les points d'appui successifs et entre les points d'appui et les murs, suivant la direction des axes. Trois fenêtres rectangulaires sont percées à un mètre au-dessus du sol dans les murs Sud et Est. Trois autres fenêtres s'ouvrent dans la partie supérieure des murs, suivant *q*, *r*, *s*. Ces ouvertures seraient insuffisantes pour assurer à elles seules l'éclairage de la salle de prière : c'est surtout par la travée centrale, probablement hypèthre, que l'édifice recevait la lumière.

B. TECHNIQUE ET DÉCOR

Voûtes, doubleaux, points d'appui et murs sont appareillés en assises de calcaire aux joints rigoureusement dressés. Dans la maçonnerie courante, la hauteur des assises présente de légères variations (0^m,40 à 0^m,55), mais, dans les parties sculptées, notamment dans le mihrab et dans le portail, l'appareil est isodome et réglé sur une hauteur de 0^m,445.

A l'intérieur, à l'exception du mihrab et des trois coupoles du Sud, les éléments ornementaux sont rares. Les doubleaux courants, de section rectangulaire, sont accompagnés, à la naissance, d'une moulure uniforme comprenant un bandeau, un cavet entre deux listels, un biseau. Les doubleaux qui limitent l'emplacement des coupoles, suivant *d*, *d*..., sont composés de trois boudins accouplés retombant sur des corniches alvéolées. On peut signaler, en outre, la gracieuse voûture alvéolée qui décore la fenêtre haute, *q*, et la moulure trilobée qui surmonte la porte *t*, conduisant à l'escalier du minaret.

Pour laisser place au minber, on a désaxé le mihrab vers l'Est (Pl. XXXVI). Ce mihrab est formé d'une niche à sept pans, à voûture alvéolée ; il est creusé dans l'axe d'une niche plus large et plus haute, de section méplate, également couronnée d'alvéoles. La composition est limitée par un large cadre mouluré dont les champs sont incisés suivant des rosaces, des tresses et des arabesques géométriques.

Le minber qui flanque le mihrab est d'une extrême simplicité ; il n'offre d'autre décor que les arabesques tracées sur les rampes massives de l'escalier de pierre.

A l'extérieur (Pl. XXIV, 1), le minaret et le portail sont les seuls éléments architectoniques greffés sur les murailles nues dont le constructeur a tenté de rompre la monotonie en utilisant des blocs de deux couleurs différentes, les uns d'un gris blanchâtre, les autres

tirant sur le jaune. Dans les coupes, l'appareil de pierre est apparent à l'extrados ; seuls les berceaux sont recouverts d'une chape de terre. L'eau des toitures est reçue par des gargouilles de pierre, dont quelques-unes se terminent par un mufle de lion stylisé (Fig. 74).

Le minaret comprend un fût cylindrique reposant sur un soubassement octogonal et couronné par une corniche alvéolée. Dans la hauteur du soubassement et du fût, des assises de calcaire jaune, disposées en bandeaux et en damiers, tranchent sur le fond gris de la maçonnerie. Le tambour supérieur, au-dessus du balcon, paraît avoir été remanié. La balustrade ancienne a disparu.

L'élément décoratif le plus riche et le plus expressif est le portail d'entrée (Pl. XXXV) composé suivant le type traditionnel des porches seldjoukides. Dans l'arc surbaissé de la

porte, les claveaux sont striés de fines incisions en dents de scie : les alvéoles de la voûture, les arabesques et les tresses de l'encadrement, exécutés avec un soin minutieux sont parfaitement conservés. Seuls sont mutilés les deux cabochons ornés d'arabesques qui flanquaient la voûture, vers le sommet. Au-dessus de chacun d'eux, on distingue

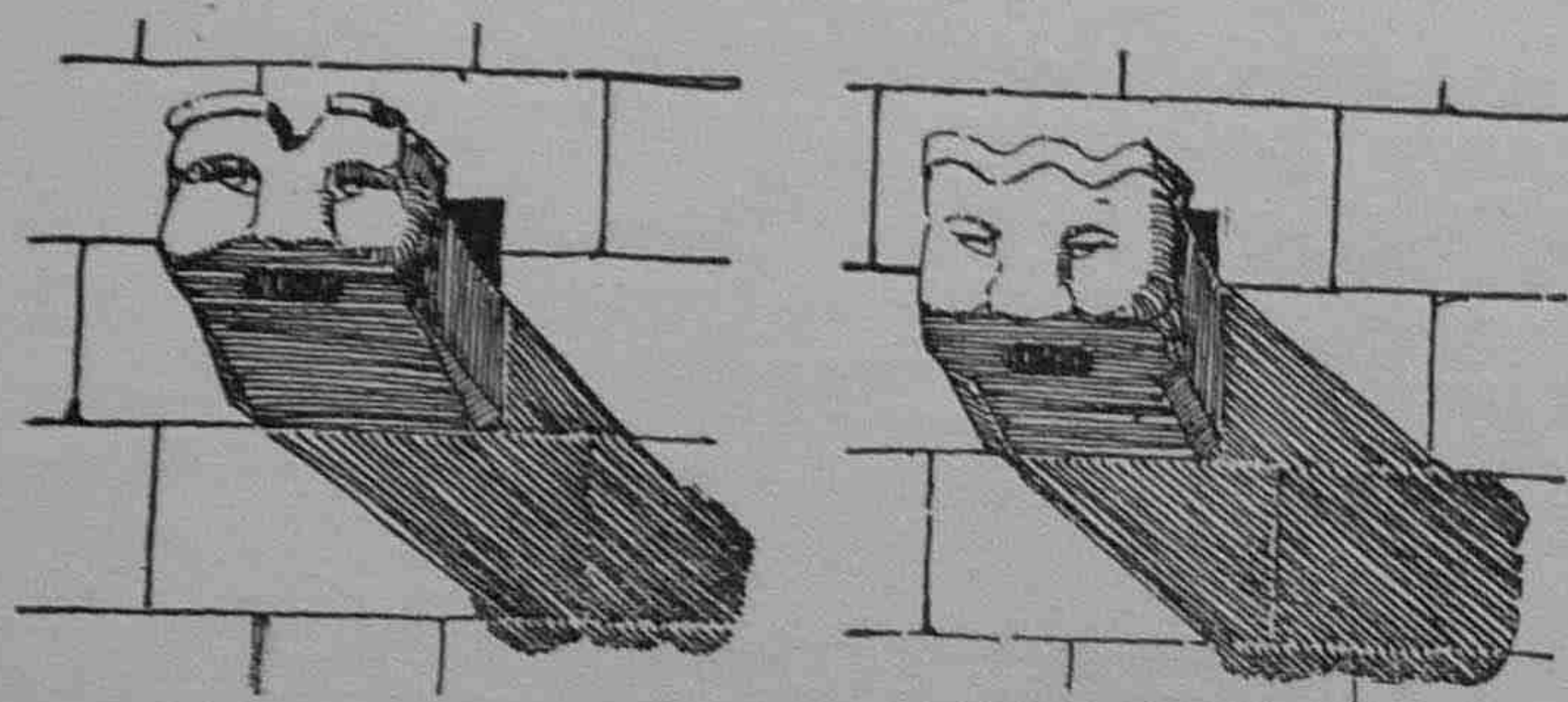


FIG. 74. — MOSQUÉE D'ALAEDDIN : Gargouilles.

deux saillies informes : c'étaient primitivement des mufles de lion dont on reconnaît la masse caractéristique et d'où se détachent des tresses stylisées.

La porte de bois est d'un travail moderne, très fruste, mais, sur le battant de droite, on peut lire quelques lettres, incisées en coufique. Il semble bien que les planches des vantaux actuels recouvrent quelques restes de la menuiserie ancienne.

Des fenêtres de la mosquée, la seule qui ait donné lieu, à l'extérieur, à un motif ornemental, s'ouvre en s, au fond d'une niche alvéolée ; les autres sont de simples baies rectangulaires, sans moulures ni décor.

C. INSCRIPTIONS ET DATE

Les inscriptions gravées sur le portail offrent un intérêt particulier. C'est d'abord, dans l'angle supérieur de l'archivolte en arc brisé, une inscription de trois lignes, sur marbre blanc, encastrée dans un cadre en T :

« A ordonné la construction de cette mosquée (djami'), sous le règne du grand sultan, le grand roi des rois... 'Ala al-dunyâ wal-dîn Kaikubad ibn Kaikhusrau — qu'il soit glorifié —

le faible serviteur qui a besoin de la clémence de Dieu, Beshareh fils d'Adbullah. Construit par Mustenir (?) al-dîn à la date de 620 (1) ».

Le fondateur de la mosquée est ce même Zeideddin Beshare auquel Kaikawus avait confié le gouvernement de Niğde et qui fut plus tard destitué et mis à mort par Alaeddin (2). Il dut fournir l'argent nécessaire à la construction et doter la mosquée de certains revenus. Quant à Mustenireddin, dont le nom est d'ailleurs d'une lecture douteuse, il est plus malaisé de définir son rôle exact. Fut-il l'architecte de l'édifice ? C'est peu probable. J'y verrais plutôt l'intendant chargé de la direction financière du chantier. Les constructeurs, en effet, ont signé leur œuvre. Entre les deux têtes de lion signalées plus haut, sur les écoinçons situés de part et d'autre de la tresse qui accompagne la voussure, on lit cette inscription :

« Œuvre du Maître Siddik et de son frère Ghazi, fils de Mahmud. »

Le nom de Siddik est précédé du mot استاد, *ustad* (maître) qu'on peut fort bien prendre dans le sens de maître d'œuvres (3). On ne saurait supposer qu'il s'agit là d'un sculpteur ayant limité sa tâche à la décoration du portail. En effet, à l'intérieur de la salle, sur la paroi de pierre qui supporte le lanterneau moderne, au-dessus de l'arc f (Fig. 72 et 73), est encastré un marbre où est gravée une inscription de trois lignes :

« Œuvre de Siddik, fils de Mahmud. A construit ce mesdjid béni en l'année six cents... (deux mots illisibles) ».

Les deux derniers mots donneraient vraisemblablement la même date que celle qu'on lit sur le portail : 620 H. (1223). En tout cas, Siddik fut l'architecte du monument qui est appelé ici *mesdjid* et non *djami* comme dans l'inscription dédicatoire. Les autres inscriptions que renferme la mosquée sont coraniques : elles sont gravées au-dessus du mihrab (Pl. XXXVI) et sur les coupoles d'angle.

A l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice, j'ai relevé un très grand nombre de marques d'appareil correspondant à quelques signes seulement, fréquemment répétés (Fig. 75).



FIG. 75. — MOSQUÉE D'ALAEDDIN : Marques d'appareil.

(1) Cette inscription, inédite, a été lue et traduite par Tevhid Bey. Voici la titulature exacte du sultan : « ...sous le règne du grand sultan, le grand roi des rois, le roi des rois du monde, le maître des sultans arabes et barbares (adjet), 'Ala al-dunyâ wal-dîn, refuge de l'Islam et des musulmans, Kaikubad ibn Kaikhusrau... »

(2) Beshare avait construit à Konya une mosquée

à une coupole, située derrière la *Médrese de Karatay* et appelée *Ferhuniye djami*, du nom de la fille de Kaikawus II.

(3) C'est l'avis de VAN BERCHÈM-HALL, EDHEM, qui font allusion à cette inscription (C. I. A., III, 1, p. 62, n. 2), en étudiant une signature d'architecte, disposée de la même manière que celle-ci, à la mosquée de Divrik.

MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY (Vers 736 H.)

(Pl. XXXVII à XLIII)

C'est un des édifices les plus curieux de l'Anatolie aussi bien par ses dispositions, d'ensemble que par ses détails ornementaux. Malheureusement il est aujourd'hui incomplet. Selon la tradition locale, un violent incendie aurait, vers le milieu du XVIII^e siècle, détruit une partie du quartier environnant (1). Les voûtes qui couvraient la salle de prière furent alors disloquées et s'écroulèrent avec leurs points d'appui. Ceux-ci furent remplacés par un quinconce de hautes colonnes de bois, enduites de plâtre et réunies, dans le sens de l'axe transverse, par des arcs plein cintre construits en matériaux légers (Pl. XXXVIII, 1). Au-dessus, on éleva la charpente à quatre croupes qui supporte une toiture de tuiles creuses et qui donne à la mosquée l'aspect d'un vaste hangar. Le caractère de l'édifice est encore plus profondément altéré à l'intérieur, mais les détails significatifs qui subsistent permettent de restituer, au moins dans ses grandes lignes, le plan ancien.

A. PLAN ET VOUTES

La salle, rectangulaire, mesure 16^m,45 sur 24^m,45 dans l'œuvre au niveau du sol (Fig. 76). Au Nord, est disposée une tribune (Pl. XXXVIII, 2) portée sur trois arcs surbaissés qui retombent sur des piles rectangulaires *a*, *b*, *c*, *d*, liées au mur septentrional. Dans le mur méridional, est creusé le mihrab, situé dans l'axe de la salle : deux pilastres *f*, *g*, symétriquement disposés par rapport au mihrab correspondent exactement aux pilastres semblables qui flanquent les points d'appui, *b*, *c*, de la tribune. On peut déduire de ces premières constatations que la salle était divisée en trois vaisseaux de largeur inégale par deux rangées de point d'appui alignés suivant les lignes *b f* et *c g*.

D'autre part, chacun des longs côtés de la salle est divisé en quatre travées sensiblement égales par trois pilastres *i*, *j*, *k*, à l'Est et *l*, *m*, *n*, à l'Ouest (2). Il n'est pas douteux que, dans sa disposition primitive, la mosquée ait été implantée suivant le plan ci-contre (Fig. 77) où le seul élément hypothétique est le tracé des points d'appui restitués (3).

La salle de prière était entièrement voûtée : la tradition locale l'affirme et, d'ailleurs,

(1) Au porche de l'Est, on peut observer des traces très nettes d'incendie, notamment vers le sommet, où les pierres sont en partie calcinées.

(2) Les différences de longueur qu'on relève entre les travées successives ou correspondantes sont le résultat d'erreurs de mesure de la part des maçons et n'ont aucune signification spéciale. Cependant,

ces différences étant parfois assez fortes, j'ai porté sur les plans (Fig. 76 et 77) les cotes exactes.

(3) Je ne cite que pour mémoire une tradition locale, difficilement admissible, selon laquelle des colonnes de marbre provenant de la mosquée auraient été transportées à Nevşehir : elles auraient, dit-on, constitué précisément les six points d'appui intérieurs.

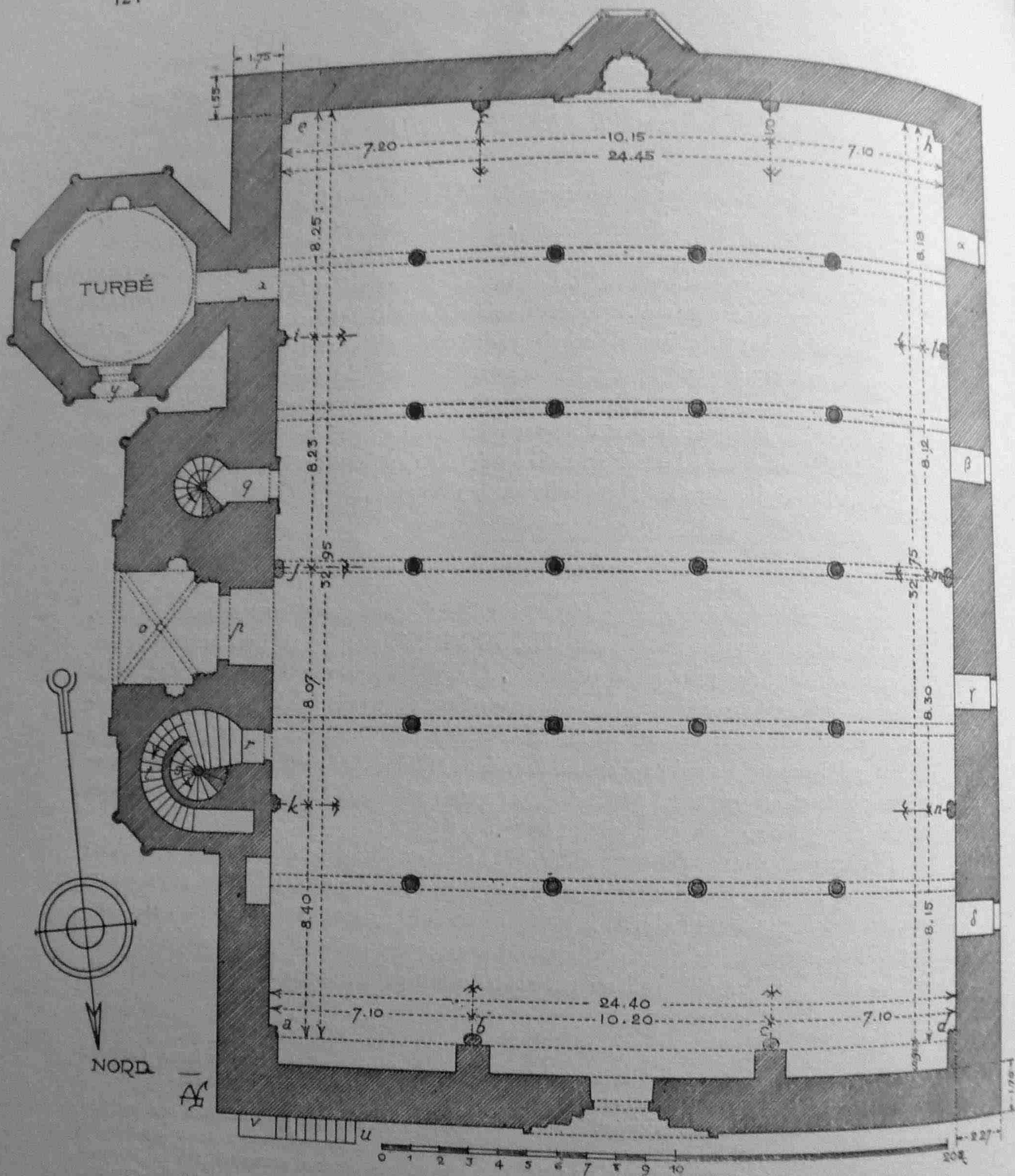


FIG. 76. — MOSQUÉE DE SUNHUR BEY.
Plan de l'état actuel.

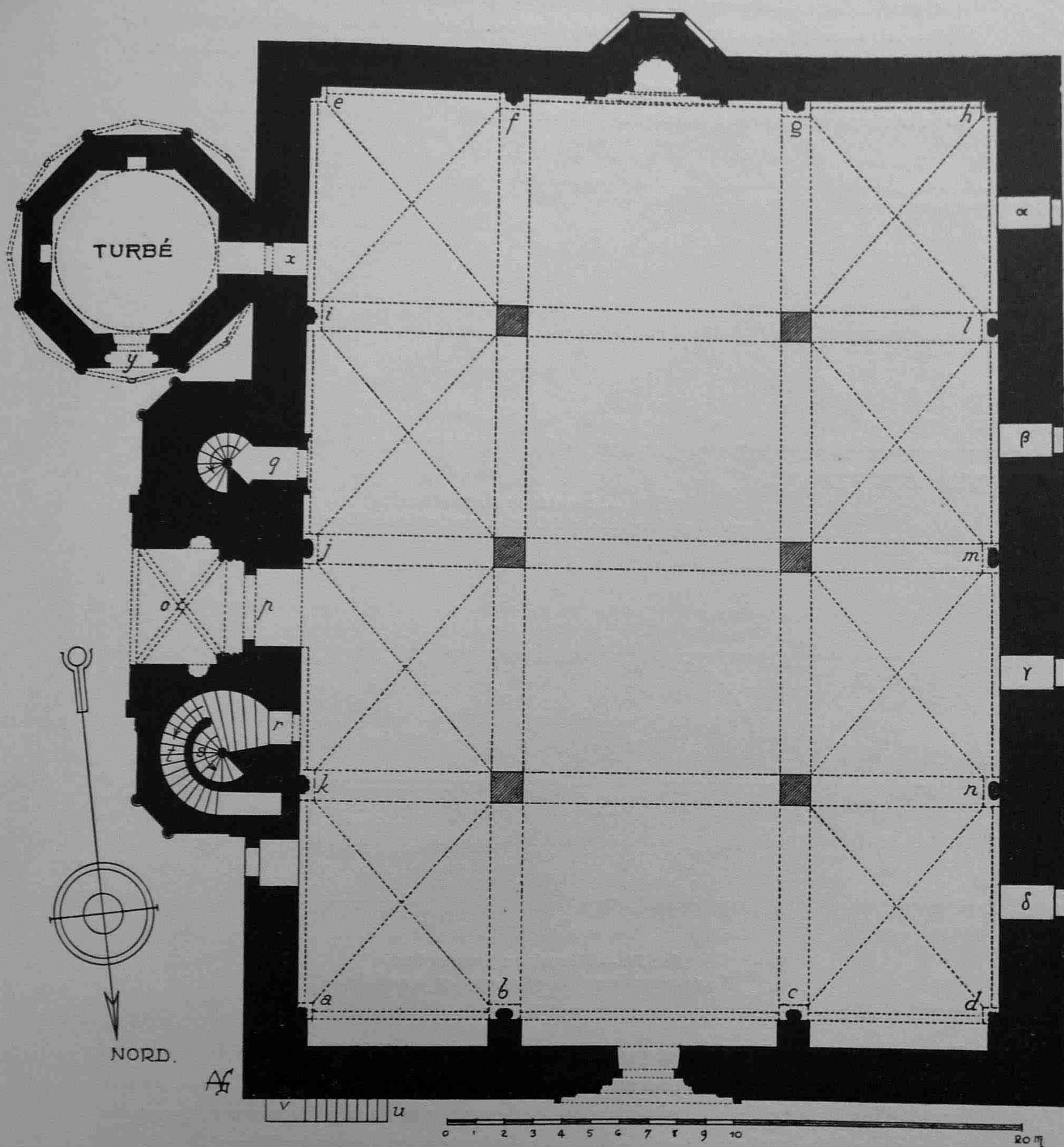


FIG. 77. — MOSQUÉE DE SUNHUR BEY.
Plan restitué.

quelques éléments des voussoirs des naissances sont encore visibles aux angles Sud-Est et Nord-Est, ainsi qu'au-dessus de plusieurs pilastres. Il semble bien que les vaisseaux latéraux aient été couverts de voûtes d'arêtes ou de voûtes étoilées. Mais on ne relève aucun indice qui permette de déterminer la forme des voûtes du vaisseau axial. Elles pouvaient être des coupoles sur pendentifs ou sur trompes, comme à *Gök Medrese* ou à *Burmali Minare*.

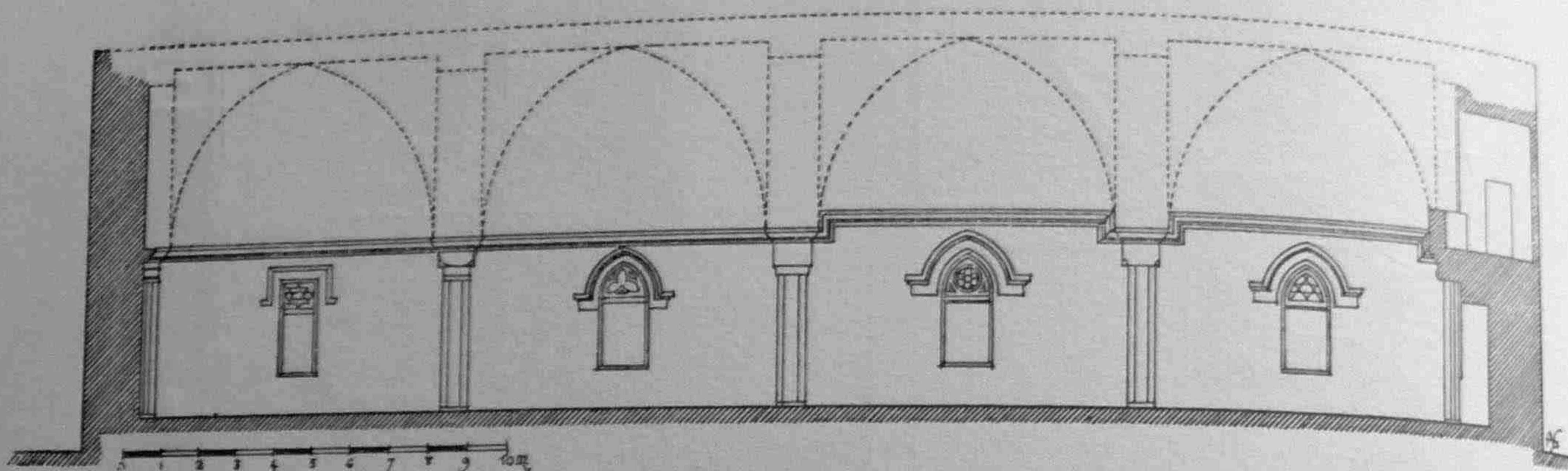


FIG. 78. — MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY.
Coupe suivant l'axe du bas-côté Ouest en regardant la paroi Ouest.

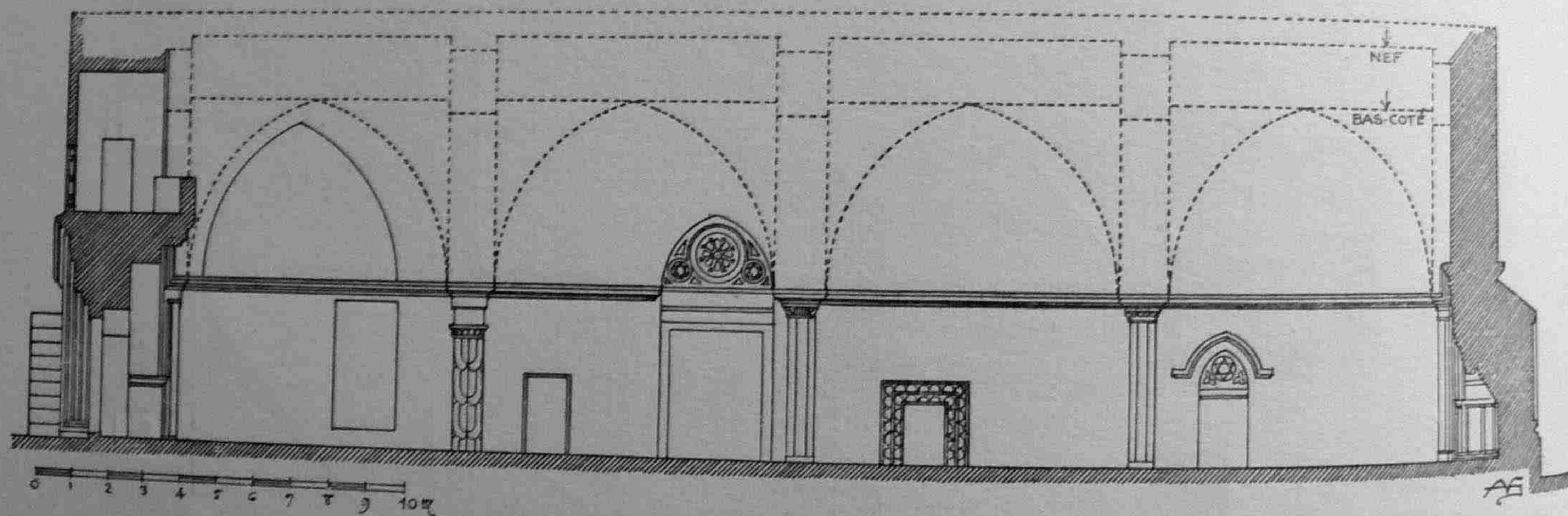


FIG. 79. — MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY.
Coupe suivant l'axe de la nef en regardant la paroi Est.

d'Amasya dont les plans ne sont pas sans analogie avec celui de la mosquée de Niğde. En tout cas, ces quatre coupoles couvraient des surfaces barlongues et avaient peut-être une forme ellipsoïdale, mais on peut admettre également que l'aire couverte par la coupole était réduite à un carré au moyen de deux arcs latéraux parallèles au grand axe.

Dans les voûtes de la nef et dans celles des berceaux latéraux, les plans des naissances devaient être situés à la même hauteur, comme c'est le cas dans les monuments d'Amasya

cités plus haut. L'éclairage de la salle de prière était assuré par les fenêtres rectangulaires demeurées intactes dans le mur de l'Ouest. Sans doute avait-on ménagé primitivement



FIG. 80. — MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY : Restitution.

des baies plus petites dans les axes des voûtes des bas-côtés, suivant le dispositif adopté dans la restauration moderne (Pl. XLIII, 1). De toute manière, la nef ne pouvait prendre jour au-dessus des berceaux latéraux. Dans l'axe du mur septentrional, au-dessus du portail, une rosace ajourée éclairait la tribune (Pl. XL, 2 et XLI, 2).

J'ai résumé ce qui précède dans les schémas de coupe ci-contre (Fig. 78 et 79) où les traits pleins figurent les parties conservées et les traits pointillés les restitutions hypothétiques. On peut supposer que l'édifice était couvert d'une terrasse continue dont les deux pentes rejetaient les eaux pluviales vers les longs côtés du bâtiment. Mais il est permis d'admettre également que les calottes des coupoles de la nef émergeaient au-dessus de la terrasse et que de petites fenêtres y étaient percées : c'est ce dernier dispositif, comparable, entre autres, à celui de *Burmali Minare* d'Amasya, que j'ai figuré sur la restitution perspective de l'ensemble (Fig. 80).

PORTAIL DE L'EST ET MINARETS. — Sur la façade orientale, la porte de la mosquée est précédée d'un porche, voûté d'une croisée d'ogives (Pl. XXXVII, 1 et XL, 1), qui s'ouvre entre les soubassements de deux minarets. Au-dessus de l'arc de façade, une plaque de

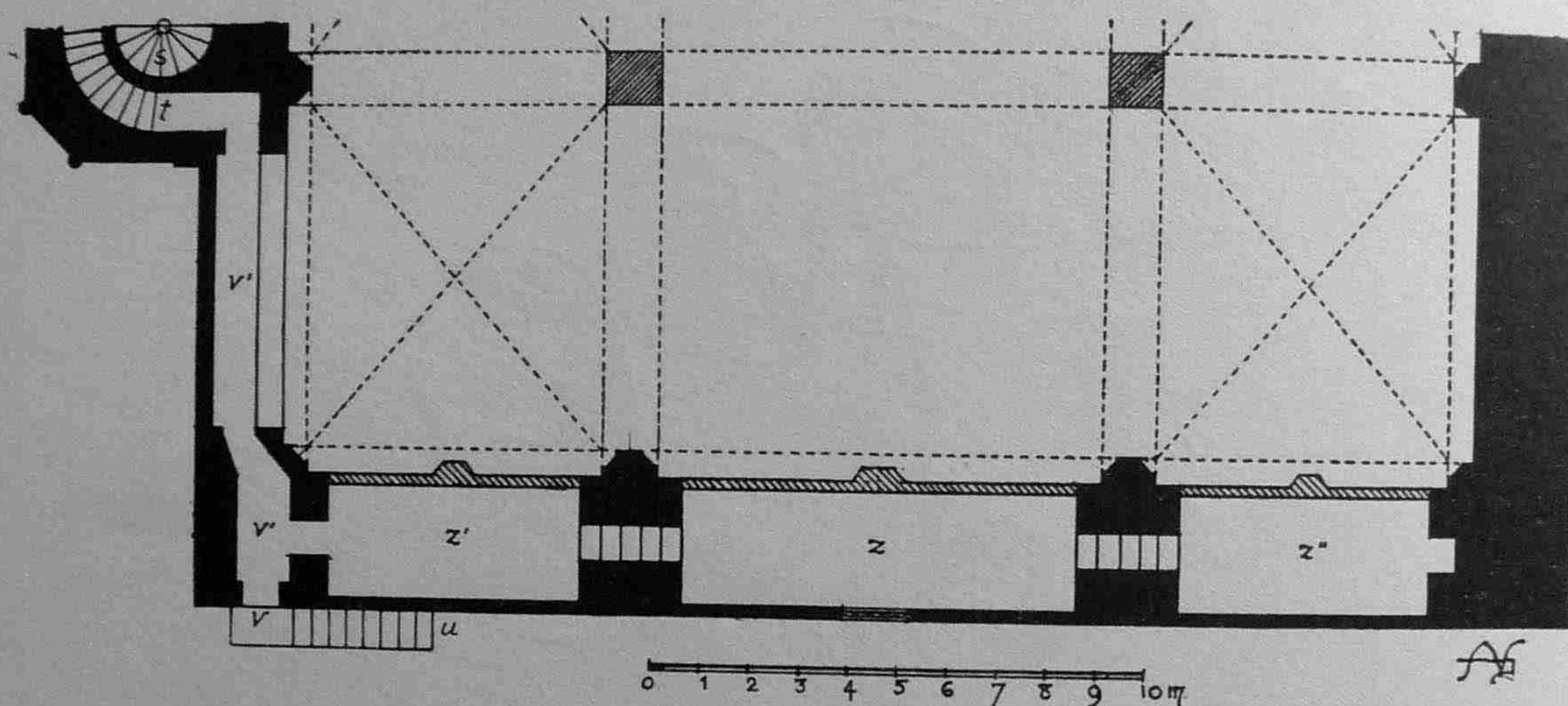


FIG. 81. — MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY : Plan de la tribune.

marbre est encastrée dans la maçonnerie : elle devait porter l'inscription dédicatoire, complètement effacée aujourd'hui.

La composition d'ensemble, au style près, était comparable aux portails des grandes médresses de Sivas ou à *Tshifte Minare* d'Erzrum. La construction est actuellement ruinée au niveau des toitures, et il ne reste pas trace des fûts des minarets anciens. Seuls sont conservés, dans les massifs qui flanquent le porche, les escaliers à vis : celui du Sud, *q* (Fig. 76), est en partie obstrué, mais celui du Nord, *rs*, permet d'accéder au minaret moderne élevé sur le soubassement du minaret primitif.

TRIBUNE. — Dans ce même massif, un second escalier circulaire, *t* (Fig. 81), concentrique au premier, conduit au couloir *v'* desservant la tribune qui s'appuie à la paroi Nord de la salle de prière et qui repose sur trois arcs surbaissés correspondant aux trois vaisseaux

(Pl. XXXVIII, 1 et 2) (1). Primitivement, cette tribune était en communication directe avec la rue au moyen de l'escalier *u* aujourd'hui détruit. Il était composé de dalles en encorbellement sur le mur de façade, ainsi qu'en témoignent les traces qu'on peut encore observer, et aboutissait à une porte *v* actuellement murée.

TURBÉ. — Une turbé, qui s'élève au Sud-Est, est en communication directe avec la salle de prière par la porte *x* (Fig. 76, 77). On pouvait y pénétrer également de l'extérieur, par la porte *y*, aujourd'hui condamnée. Ce mausolée, destiné sans doute à recevoir la dépouille mortelle de Sunghur Agha, fondateur de la mosquée, est entièrement vide et ne garde pas vestige de la sépulture ancienne.

A l'intérieur, la salle, octogonale, est couverte d'une coupole hémisphérique. A l'extérieur, la turbé (Pl. XXXVII, 1) est implantée suivant un octogone, flanqué dans les angles de colonnettes cylindriques. A 3^m,50 au-dessus du sol, des encorbellements alvéolés supportent un tambour à seize pans dont les angles sont également flanqués de colonnettes et que coiffe une toiture pyramidale à seize faces, appareillée en pierre.

B. TECHNIQUE ET DÉCOR

La mosquée est construite en assises de calcaire, mises en œuvre suivant une technique qui n'offre point partout la même précision : à l'appareil isodome du porche oriental et des massifs des minarets, on peut opposer certaines parties plus négligées, notamment

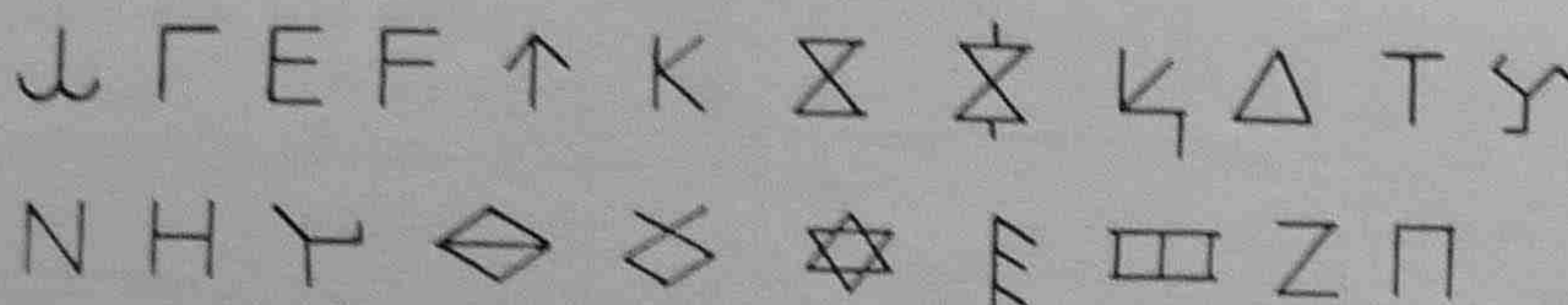


FIG. 82. — MOSQUÉE DE SUNGHUR BEY : Marques d'appareil.

sur les façades du Sud et de l'Ouest (Pl. XLIII, 1) (2). Il faut, d'ailleurs, distinguer les murs remaniés ou reconstruits de ceux qui remontent à l'état primitif et sur lesquels on relève de nombreuses marques d'appareil (Fig. 82).

Au sujet des voûtes qui couvraient la salle de prière, on en est réduit, comme je l'ai dit plus haut, à des conjectures. Mais la voûte du porche de l'Est mérite une attention

(1) Comme on peut s'en rendre compte d'après ces photographies, la partie médiane de la tribune *z* (Fig. 81) est située plus haut que les parties latérales *z'* et *z''*. La différence de niveau entre *z* et *z'*, *z* et *z''*, est rachetée par les marches disposées dans l'épaisseur des piles intermédiaires.

(2) On voit, sur cette photographie, que la cons-

truction ancienne est demeurée intacte jusqu'au niveau de la corniche qui se développait tout autour de l'édifice. Il est vraisemblable que les dégâts causés par l'incendie signalé plus haut ne se sont fait sentir qu'au-dessus de ce niveau. En tout cas, la corniche a été en partie déplacée comme le prouvent les éléments superposés à l'angle Sud-Ouest. Au-dessus, la maçonnerie est en partie moderne.

spéciale. C'est une croisée d'ogives, établie suivant les procédés typiques de la construction gothique. La section de la croisée (Fig. 83) reproduit exactement un profil du XVI^e siècle : le listel en saillie sur le tore est notamment des plus significatifs. Il est hors de doute qu'on se trouve là en présence d'une importation directe de formules gothiques.

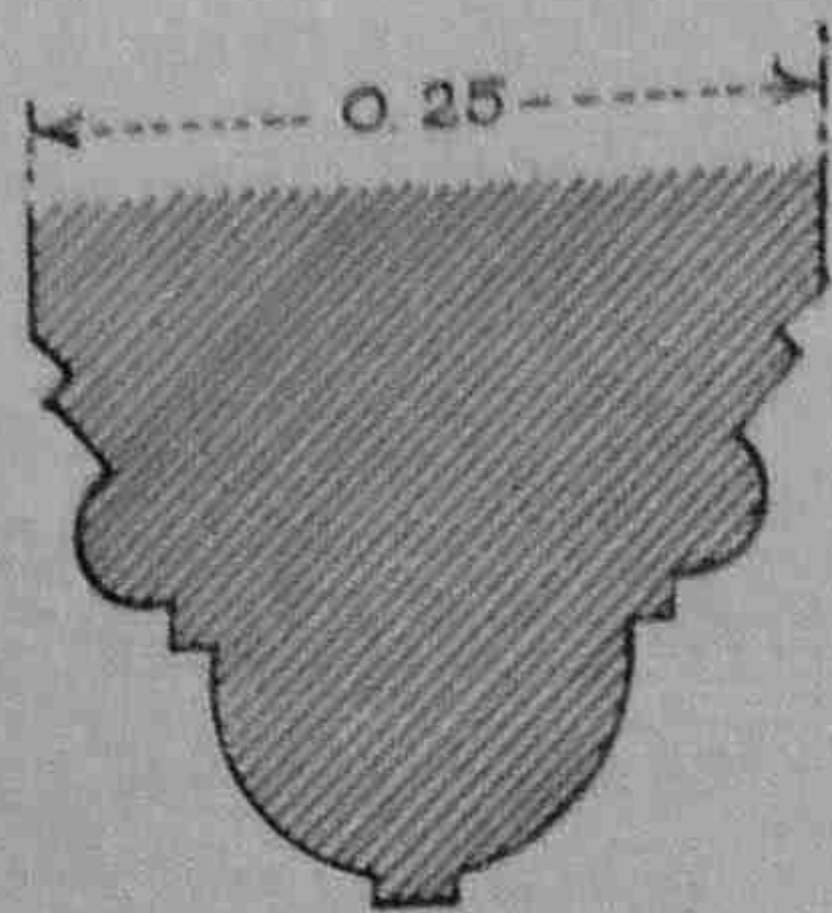


FIG. 83. — PROFIL DES OGIVES DU PORCHE.

L'ornementation de la mosquée, riche et variée, comprend des éléments apparentés à diverses écoles. On notera tout d'abord certains remplois. Parmi les pilastres répartis le long du mur de la salle de prière, ceux qui sont situés en *b*, *c*, *j*, *l*, *m*, *n* (Fig. 76 et 77), sont composés d'un fût monolithe, en marbre, répondant à la section ci-contre (Fig. 84, *A*) : ils proviennent évidemment d'un édifice byzantin. Le chapiteau de *j* à canaux et acanthes, d'un modèle banal, est de même origine, ainsi que le chapiteau de *c*, d'une composition originale (1).

Alors que ces fûts remployés sont simplement adossés aux murs, les autres pilastres appareillés en assises de calcaire sont liaisonnés avec la maçonnerie. Ils répondent à trois types, *B*, *C*, *D*, dont je donne ci-contre les sections respectives (Fig. 84). Dans les types *B* et *C* le fût est composé d'un faisceau de colonnettes cylindriques ; en *D*, des éléments semblables s'entrelacent suivant une formule usuelle de l'art islamique.

Au reste, une grande partie du décor est spécifiquement islamique : dans le mihrab (Pl. XXXIX, 1), sur les parois du porche de l'Est (Pl. XXXIX, 2) et au portail du Nord (Pl. XL, 2 et Pl. XLI) on retrouve des variations multiples de l'arabesque géométrique ou florale : ce sont là des

thèmes trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On observera toutefois que dans certains rinceaux, encadrant des arabesques géométriques, les enroulements se terminent

(1) Voir ce chapiteau sur la Planche XXXVIII, 2, en haut et à gauche. — Encore que l'influence

orientale y soit manifeste, il me paraît cependant d'origine byzantine.

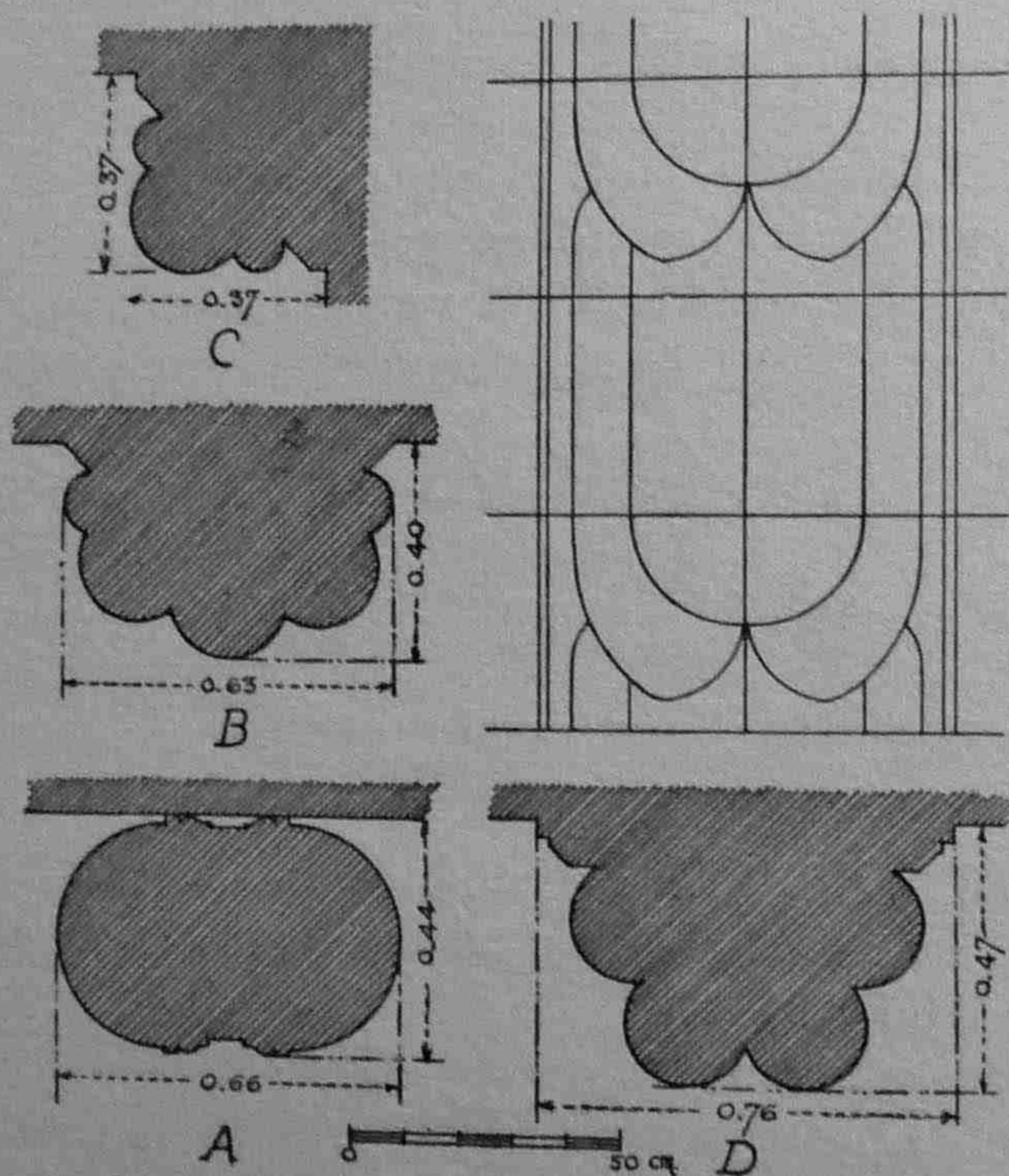


FIG. 84. — SECTIONS DES PILASTRES.

parfois par des têtes d'animaux, lions, griffons, etc. (Pl. XXXIX, 2) (1). Notons enfin la présence, à la clé de l'arc de la porte septentrionale, d'un cartouche où est figuré un aigle bicéphale, fortement stylisé (Pl. LXI, 1) : nous verrons plus loin, en étudiant les inscriptions, quelle peut être la signification de cet emblème héraldique.

Ce qui frappe le plus, dans la mosquée de Sunghur Bey, c'est d'y rencontrer, en même temps que des éléments nettement islamiques, des procédés et des thèmes étroitement apparentés à l'art d'Occident. On pourrait observer qu'à côté du riche décor d'arabesques

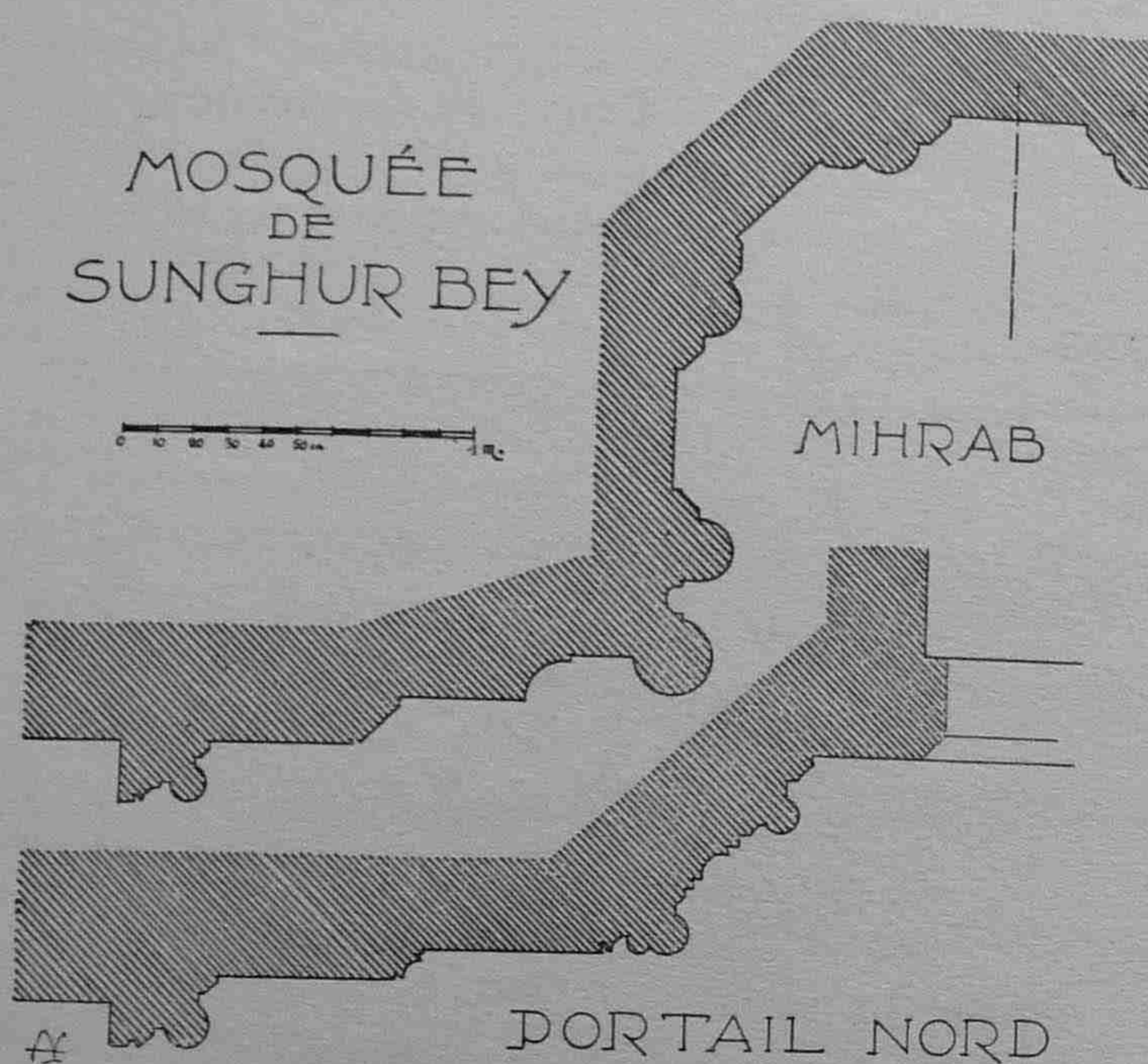


FIG. 85.

du mihrab (Plan : fig. 85), les chapiteaux des colonnettes qui flanquent la niche rappellent, par leur masse, des chapiteaux gothiques, alors que le détail des feuillages atteste la virtuosité d'un ornementiste musulman (Pl. XXXIX, 1). De même, le singulier encadrement de la porte du minaret Sud (Fig. 86) paraît un compromis entre les arts contemporains d'Orient et d'Occident. Mais il est d'autres éléments qui furent empruntés au répertoire gothique, et utilisés tels quels, sans qu'on jugeât nécessaire de les transposer d'un style dans un

autre. J'ai déjà signalé la *voûte d'ogives* du porche de l'Est : on notera, au même endroit, le remplage gothique du tympan, avec ses rosaces lobées ou étoilées (Pl. XL, 1). De même, la rosace qui surmonte la porte Nord (Pl. XL, 2 et XLI, 2) ; les fenêtres percées dans le mur de l'Ouest (Pl. XLII, 1, 2, 3) ; les corniches intérieures et extérieures (Fig. 87 et Pl. XLIII, 1) sont autant d'éléments dont on trouverait les prototypes dans les provinces méditerranéennes de l'Europe occidentale. Tout ce décor est d'ailleurs assez fruste et témoigne d'une certaine gaucherie. S'il fallait en préciser l'origine directe, on penserait, plutôt qu'aux écoles d'Occident, au gothique des monuments de Chypre. La comparaison ne se limite

(1) Ces motifs sont recouverts d'un épais badigeon de chaux et on en distingue difficilement les détails sur la photographie.

point à un système de voûtes ou à quelques détails ornementaux. Elle peut s'appliquer à certaines dispositions du plan, entre autres à la tribune de la mosquée : cette tribune rappelle la galerie de circulation qui règne le long des bas-côtés, à l'église Sainte-Sophie de Nicosie (1).

Ainsi, thèmes islamiques et gothiques sont généralement juxtaposés sans se mêler et on en est conduit à admettre que l'édifice fut construit par des équipes d'ouvriers de formation différente, les uns Musulmans, élevés dans la tradition de l'Orient, les autres, Chrétiens sans doute, et qui, peut-être, étaient des Grecs originaires de Chypre ou des Arméniens de Cilicie. Ces équipes travaillèrent-elles côte à côte, chacune d'elles appliquant ses formules

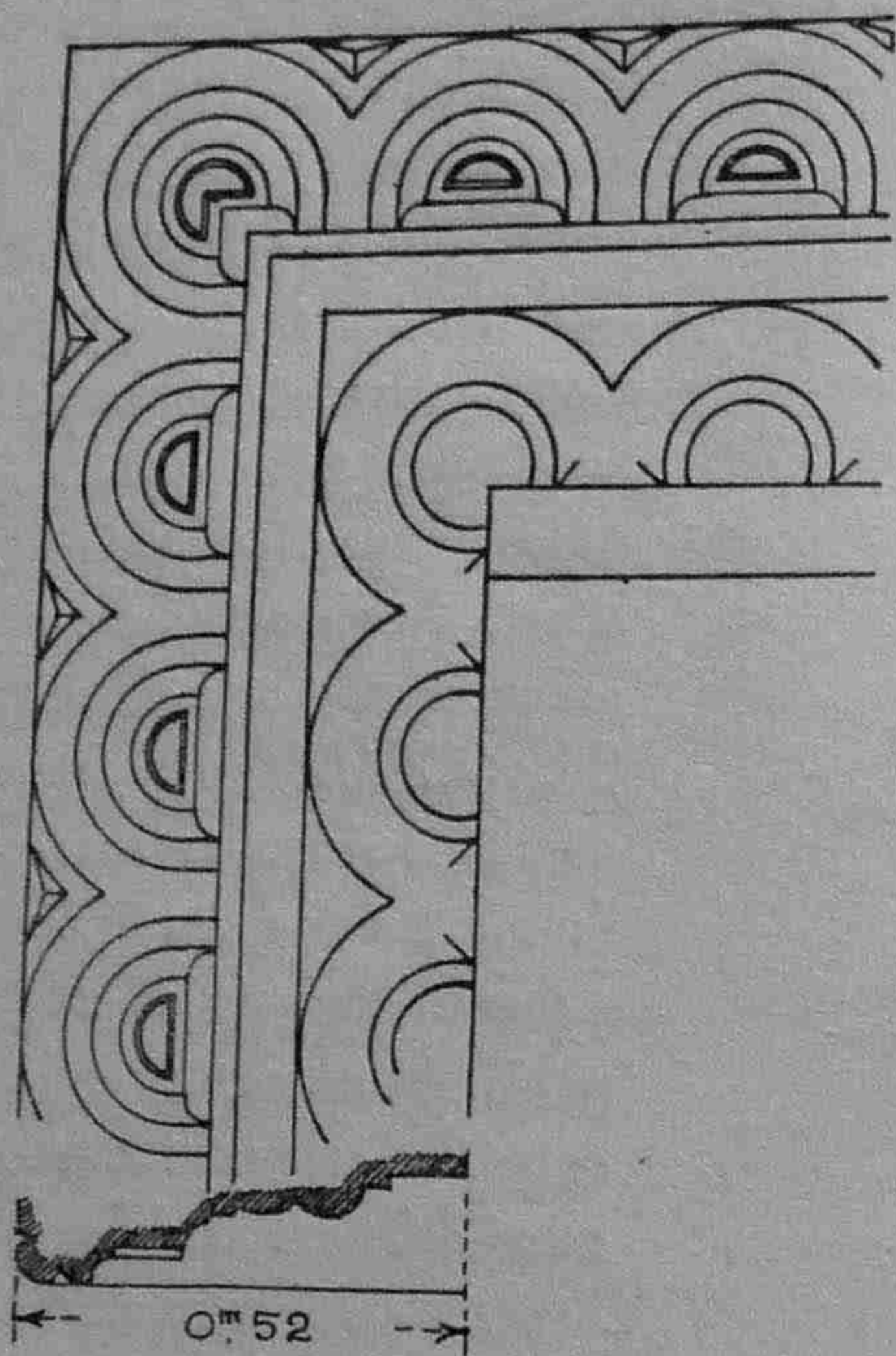


FIG. 86. — PORTE DU MINARET SUD.

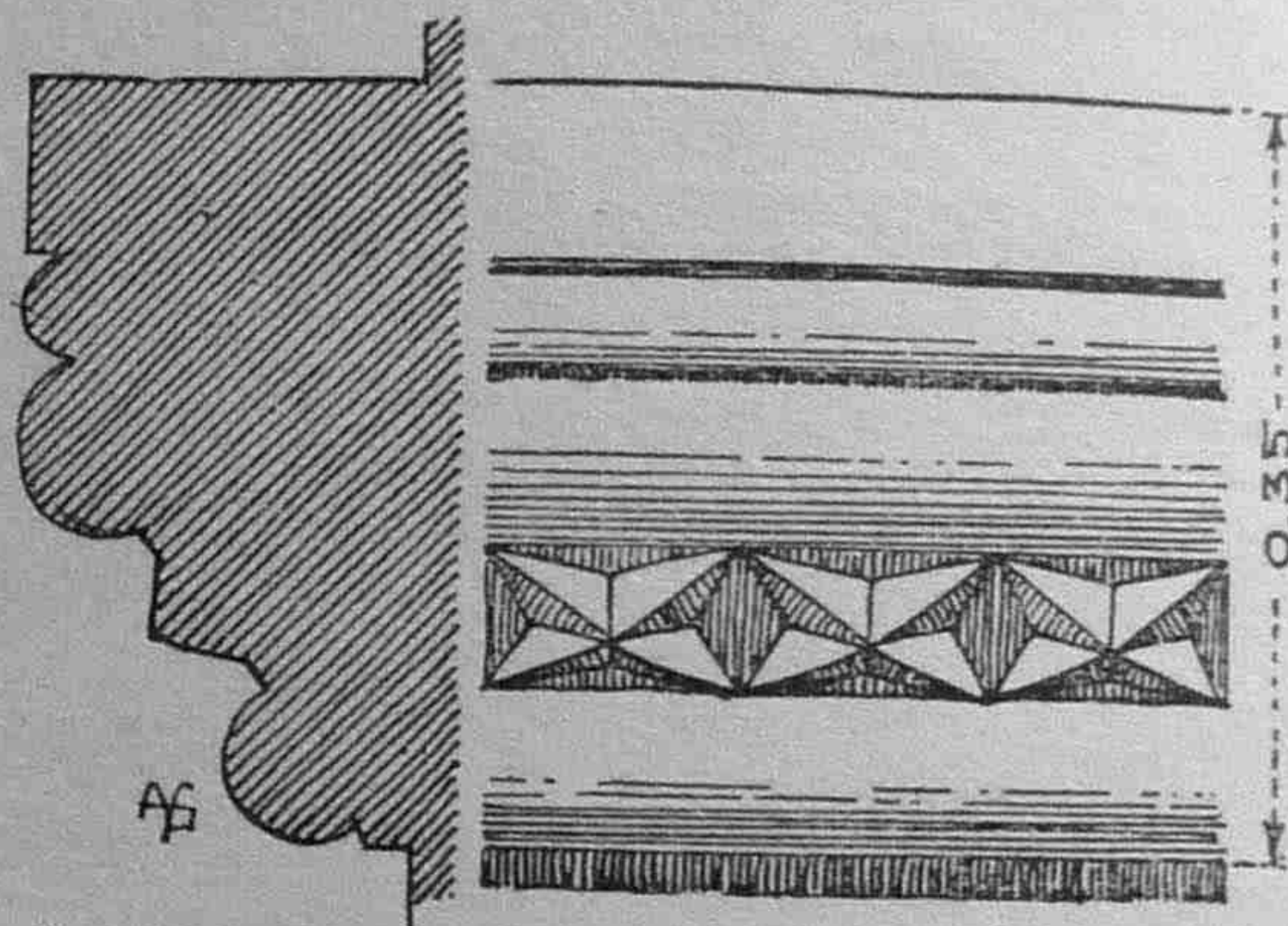


FIG. 87. — CORNICHE.

et sa technique spéciales, ou bien faut-il supposer que les différences de style correspondent à deux phases dans la construction de la mosquée ? Avant d'examiner ces hypothèses, j'étudierai d'abord les inscriptions que renferme l'édifice.

C. INSCRIPTIONS

1^o Une mosquée ottomane, située au sud-ouest de Niğde, sur le bord de la route, et désignée sous le nom de *Dış djami* (*La mosquée extérieure*) renferme un minber qui, selon la tradition locale, appartenait primitivement à la Mosquée de Sunhur Bey. C'est une

(1) ENLART, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*, I, p. 111-112; II, pl. II. — Cependant on ne peut supposer que l'édifice soit une église transformée en mosquée : l'orientation du bâtiment ne permettrait guère d'accepter cette hypothèse qui

se heurte, par ailleurs, à des invraisemblances historiques manifestes. Ce qu'on peut admettre, par contre, c'est que les éléments byzantins employés dans la construction proviennent d'une ancienne église.

œuvre soignée, dont les panneaux de bois, d'essences diverses, incrustés de nacre, s'assemblent suivant des arabesques géométriques. (Pl. XLIII, 2). Ce minber porte une inscription inédite que quatre lignes répartie sur les deux côtés de la chaire :

- 1) Côté droit, en haut : « *Pendant le règne du grand sultan Abu Said*
 - 2) Côté droit, en bas : « *a ordonné l'émir Saif al-dîn Sunḵur Agha, que Dieu prolonge son existence,*
 - 3) Côté gauche, en haut : « *l'ouvrage du faible serviteur qui a besoin de la clémence de Dieu*
 - 4) Côté gauche, en bas : « *et de son absolution, Hadji Abu Bakr, fils de Moa'llim Kiatib* ».
- 2° D'autre part, à la Mosquée de Sunghur Bey, une inscription de trois lignes, également inédite (Fig. 88) est encadrée dans le soubassement du minaret septentrional.

بسم الله والحمد لله على محمد رسول الله
 زار آخرت حكمه عظم سيف الدولة والدين ابد الله دولته براجملت بائند
 کی بعد الیوم در محروم شتکیده از سیل غریبای ملت میخ جزیه و خراج نشاء

FIG. 88. — INSCRIPTION.

1) « *Au nom de Dieu, louange à Dieu et salut à Mohammed, le prophète de Dieu. Dans les mois de l'année 736,*

2) « *en vue de la vie future, a ordonné le grand émir Saif al-dewlet wal-dîn — que Dieu protège son état —*

3) *qu'il en soit ainsi : à dater de ce jour, dans Niğde bien protégée, que des personnes étrangères de la nation chrétienne l'impôt personnel et l'impôt sur le revenu ne soient pas perçus* ».

Il est bien certain que *Saif al-dîn Sunḵur Agha* et *Saif al-dewlet wal-dîn* désignent un seul personnage, fondateur de la mosquée. Saifeddin Sunkur Agha devait être ce chef de la tribu mongole qui, dans les années qui suivirent la mort de Pervane, survenue vers 675 H. (1276) vint occuper les environs de Niğde (1). Le mot *sunḵur* ou *sunghur* signifie *gerfaut* (2) et l'oiseau bicéphale, gravé sur linteau de la porte septentrionale est vraisemblablement l'arme parlante de Sunghur Agha (3).

(1) Cf. sup., p. 107, n. 13.

(2) QUATREMÈRE, *Sultans Mamelouks*, Ia, p. 90, n. 126. — Dans l'inscription du minber, citée plus haut, le mot est écrit avec un *kaf* (k), suivant l'orthographe arabe régulière, mais en turc, on l'écrit également avec un *ghain* (gh) (BIANCHI, *Diction-*

naire turc-français, s. v.). J'ai adopté la transcription *sunghur* qui est plus conforme à la prononciation actuelle. Entre k et gh, la confusion est constante en Anatolie.

(3) VAN BERCHEM a suggéré le rapprochement de l'oiseau double dont on trouve des représenta-

Le sultan Abu Said dont le nom apparaît sur le minber mourut en 736 H. : il n'est donc pas impossible que les deux inscriptions soient de la même année, mais on pourrait admettre que l'inscription du minber est antérieure à 736 H. Dans ce cas, la mosquée elle-même aurait été achevée avant cette date et l'inscription de la base du minaret mise en place après coup.

3^o Une troisième inscription, bien postérieure, fut gravée en 874 H. sur le linteau de la porte de l'Est : elle comprend deux lignes, d'une lecture malaisée (1) :

1) « On a écrit cette inscription par ordre des Sultans, fils du Sultan, Pir Ahmed Khan et Kasim Khan, les deux fils de Karaman. Que Dieu éternise leur règne et protège leur pays. Amin, ô Dieu des créatures. De la marchandise du poil de chèvre (*tiftik*) et du salpêtre... (un mot illisible).

2) « des céréales, de l'impôt sur les moutons et des impôts illégitimes, qu'à partir de ce jour, de la communauté des athlètes (2) rien ne soit perçu par les émirs et leurs représentants. Celui qui travaille pour l'abolition de cet ordre, que la malédiction de Dieu et des anges et des hommes et de tous soit sur lui. Ecrit en l'an 74 ».

Pir Ahmed et Kasim étaient les fils d'Ibrahim, prince de Karamann qui entra en lutte avec Murad II vers 848 H. (1444), et qui fut plus tard chassé de Konya par ses fils (3). L'inscription est donc de 874 H. (1469).

D. DATE

Cette inscription de 874 H. ne saurait avoir été mise en place lors de la construction de la mosquée. Tout le décor *islamique* paraît beaucoup plus ancien et la présence de représentations animales, même peu nombreuses et fortement stylisées, serait, à la fin du IX^e s. H. (XV^e s.) une véritable anomalie. On doit tenir compte également des marques d'appareil (cf. sup. Fig. 82) dont l'usage a complètement cessé au IX^e s. H., alors qu'elles sont encore fréquentes au VIII^e s. H. (XIV^e). Ainsi, le rôle des princes karamanides dut se borner à faire graver sur le linteau de la porte de l'Est l'inscription de 874 H., et la mosquée, dans son

tions à Divrik (C. I. A., III₁, Pl. XXXIX) et à Konya avec les *aigles doubles cappadociens*. Il ajoute qu'il faudrait « chercher dans le totémisme turc un des éléments du problème ». (VAN BERCHEM, *Amida*, p. 97 et 99). — Ajoutons qu'un aigle bicéphale est sculpté, au-dessus d'une des palmes qui décorent la façade de *Tshifte Minare* à Erzurum (BACHMANN, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, Pl. 66).

D'autre part, sur un bas-relief qui proviendrait de l'église de Mifarkin figure également un oiseau double (STRZYGOWSKI, *Amida*, p. 366, fig. 317). L'iconographie chrétienne aurait donc, de son côté, employé ce motif en Haute-Mésopotamie.

(1) HALIL EDHEM, *Karamanoghlari hakkında vesaik mahkûke*, p. 52.

(2) HALIL EDHEM BEY (Op. et loc. cit.) avait lu : *dar al-nail manend*, sans donner la signification de ce mot. AHMED TEVHID BEY propose sous réserves : *al-djema'ati dar al pehlavaniye* = la communauté des athlètes. — L'épais badigeon dont l'inscription est recouverte en rend la lecture fort difficile.

(3) HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, III, p. 116.

ensemble, remonte à 736 H. au plus tard. Elle fut fondée par Sunghur Bey, comme l'atteste d'ailleurs l'ancienne tradition locale (1).

Quant aux éléments *gothiques*, il est assez difficile d'en fixer la date exacte, étant donné les tendances archaïsantes des écoles *franques* du Levant. Tout ce qu'on peut dire, c'est remonter à la première moitié du XIV^e siècle.

D'ailleurs, dans l'état actuel du monument, on ne constate aucune solution de continuité ni aucune reprise caractéristique : on n'a donc nulle raison de supposer que les travaux furent exécutés en deux périodes distinctes, chacune d'elles correspondant à l'emploi d'ouvriers d'origine différente. Bien plus, les éléments islamiques et gothiques, qu'ils soient structuraux ou décoratifs, sont répartis sur tout l'édifice et juxtaposés en diverses parties, de sorte qu'on en est conduit à la conclusion suivante : Sunghur Agha fit appel, pour la construction de la mosquée, à des Musulmans et à des Chrétiens ; les premiers semblent avoir été surtout des ornemanistes, les seconds des maçons et des *maîtres d'œuvres*. Et l'on serait tenté d'admettre que l'exemption d'impôt dont bénéficièrent en 736 les « *étrangers de la nation de Messie* » s'appliquait précisément à ces artisans venus de Cilicie ou de Chypre. De cette collaboration singulière entre Musulmans et Chrétiens, une connaissance moins sommaire de l'histoire de ces régions, durant le XIV^e siècle, permettrait peut-être de fixer les circonstances et les conditions (2).

MOSQUÉES DIVERSES

SHAH MESDJIDI. — C'est un mesdjid de petites dimensions, situé dans le voisinage de la Mosquée de Sunghur Bey. La salle de prière, carrée, actuellement couverte d'un plafond, est précédée d'un porche de trois travées où sont remployés des fûts antiques et des chapiteaux byzantins. Date probable : IX^e siècle H. (XV^e s.) (3).

RAHMANIYE DJAMII, proche du château, est moderne et a été construit, sous sa forme actuelle, au commencement du siècle. Cette mosquée occupe, dit-on, l'emplacement du mesdjid le plus ancien du Château.

KHANUM DJAMII s'élève à l'Est de la colline d'Alaeddin, à proximité de la rivière. C'est une construction très simple (Fig. 89). La salle de prière, plus large que profonde, est divisée en deux vaisseaux égaux par deux colonnes dont les chapiteaux corinthiens sont de provenance antique. La salle est couverte d'une terrasse d'argile supportée par un solivage de rondins très rapprochés. A l'angle Nord-Est, s'élève le minaret, de plan carré, percé à

(1) La Mosquée de Sunghur Bey est citée par HADJI KHALFA (*Djihan Numa*, ds. VIVIEN DE SAINT MARTIN, trad. cit., p. 672).

(2) Au XV^e siècle, les relations entre l'Anatolie et l'île de Chypre étaient fréquentes (BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE, *Voyage d'Outremer*, éd. SCHERER, p. 106 sq. ; 109 sq. ; 117 sq.). — Cf. L. DE

MAS LATRIE, *Hist. de l'île de Chypre*, III, p. 5, 48, 50, 51, 53, 54, 59. — Sur les relations de Chypre avec les Karamanides, voir *ibid.*, p. 66 ; avec les beys d'Alaya, *ibid.*, p. 64 et 66.

(3) L'inscription qu'on relève sur cette mosquée n'est pas datée (HALIL EDHEM, *Karamanoghlan hakkinda vesaiik mahkûke*, p. 35).

son sommet de quatre ouvertures chantournées, aujourd'hui murées. Peut-être ce minaret est-il postérieur à la mosquée qu'une inscription, placée au-dessus de la porte *a*, date de 856 H. (1452) (1).

PASHA DJAMII est la mosquée principale du quartier Nord. Elle aurait été construite par un pasha du nom d'Ali et agrandie par son fils, Murad Pasha. L'édifice est couvert de deux coupoles qui correspondent, semble-t-il, aux deux phases de la construction. Une

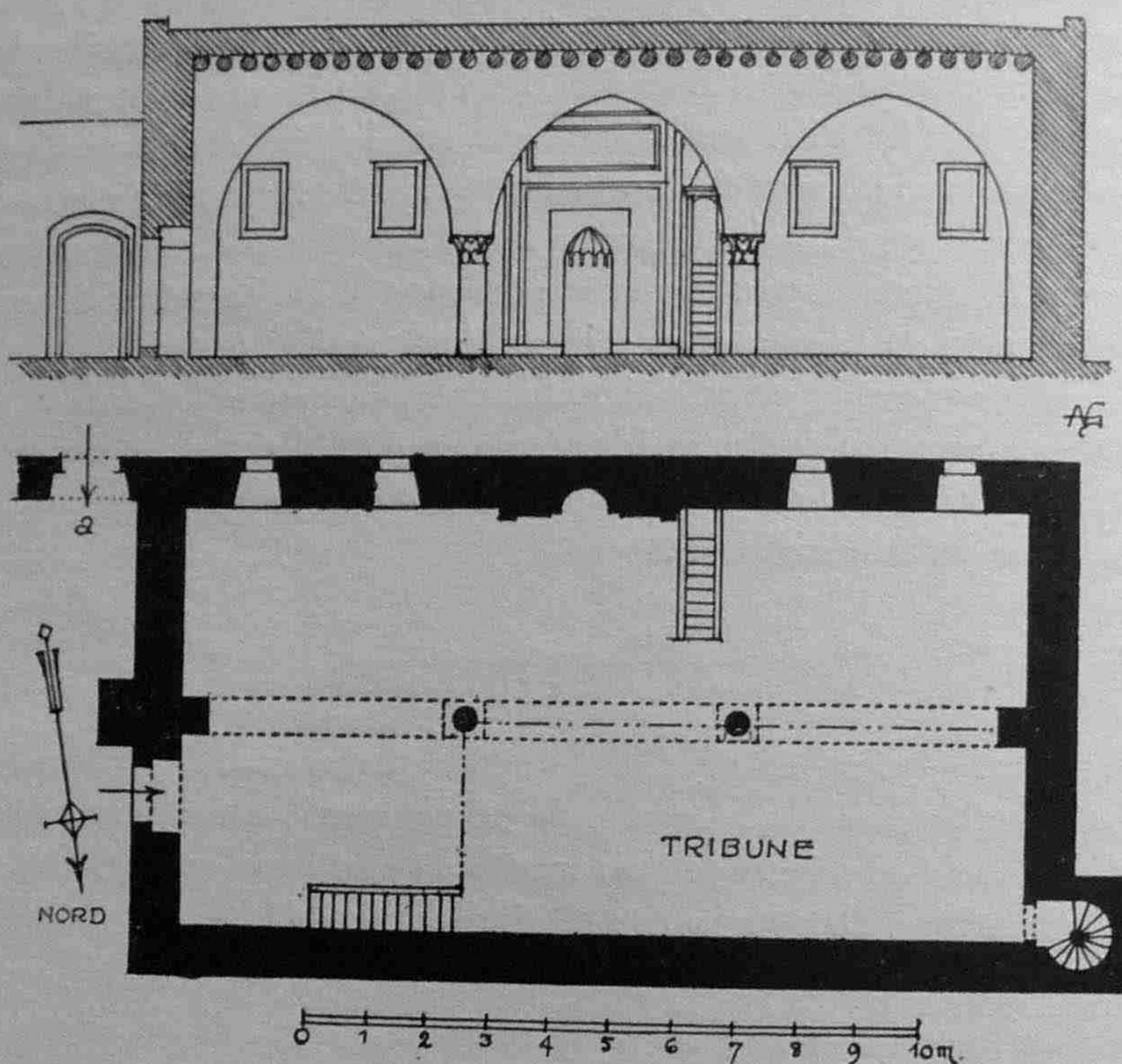


FIG. 89. — KHANUM DJAMII: Plan et coupe.

fontaine et une turbé sont accolées à la mosquée (Pl. XXXIII, 2) qui paraît remonter au IX^e siècle H. (XV^e s.).

DISH DJAMII est également une mosquée ottomane, plus vaste et plus soigneusement bâtie que la précédente. La salle de prière, carrée, est couverte d'une coupole sur pendentifs. Date probable X^e s. H. (XVI^e s.). On y a transporté, comme nous l'avons dit plus haut, le minber de la Mosquée de Sunghur Bey (2).

(1) HALIL EDHEM, *op. cit.*, p. 45.

(2) HADJİ KHALFA cite parmi les mosquées le

« *djami de Hassan Tcheleby* ». (*Djihan Numa*, trad. cit., p. 672). Je n'ai pas identifié ce monument.

AK MEDRESE (812 H.)

(Pl. LII, LIII et LIV)

Le nom d'*Ak Medrese* (la médressé blanche) lui fut sans doute donné à l'époque de sa construction, lorsque l'encadrement de marbre de son portail contrastait par sa blancheur éclatante avec les édifices plus anciens : aujourd'hui, calcaires et marbres sont revêtus de la même patine grisâtre (1).

Exemple très complet d'une médressé à deux étages, le monument est presque intact. Seule, la façade Nord a subi quelques remaniements : la surélévation du sol a alourdi la proportion générale du portail de l'entrée (Pl. LIII) et l'aménagement, dans les ailes, de logements modernes (Pl. LII, 1) a fait disparaître les deux loggias qui donnaient à la façade un aspect beaucoup plus élégant. Les escaliers extérieurs ont été bâtis lors de cette transformation. Ils ont remplacé deux escaliers *h* et *h'* que j'ai indiqués sur les plans (Fig. 90 et 91). J'ai restitué également les deux loggias, d'après les éléments demeurés en place dans l'aile Nord-Est (Pl. LII, 1 et LIII). Chacune d'elles s'ouvrait vers l'extérieur suivant quatre arcades en accolade, groupées deux par deux sous un arc de décharge brisé et séparées par des colonnettes de marbre. Dans le tympan de chacun des motifs formé par les baies géminées, est percé un œil-de-bœuf circulaire. Le schéma perspectif (Fig. 96) rend compte de l'aspect ancien de la façade, restitué en toute certitude.

Le plan est un modèle de clarté et d'équilibre. Au rez-de-chaussée (Fig. 90), on pénètre dans l'édifice par le porche, *p*, et le vestibule, *v*. Autour de la cour centrale, *a*, bordée sur trois faces par le portique, *e*, se groupent l'ivan principal, *b*, les salles secondaires, *c*, *c'*, les cellules, *d*, *d*..., *d'*, *d'*..., les salles, *m*, *m'*, et les deux escaliers, *h* et *h'*. Au centre de la cour est creusé un puits muni d'une margelle et entouré d'un dallage.

Le portique est voûté d'un berceau brisé, avec pénétrations ; les cellules et les salles *m* et *m'* sont également voûtées en berceau. L'ivan principal *b* et les deux salles annexes *c*, *c'* montent de fond dans la hauteur des deux étages. Un mihrab est creusé dans la paroi Sud de l'ivan dont le sol est surélevé de 0^m,70 au-dessus du sol de la cour et qui est voûté d'un berceau brisé : chacune des salles *c*, *c'* est couverte d'une coupole hémisphérique dont la calotte retombe sur des pendentifs triangulés.

Au premier étage (Fig. 91) règne une distribution identique. Les escaliers *h*, *h'* (restitués) débouchaient dans les loggias *g*, *g'*, qui devaient être plafonnées et d'où l'on accé-

(1) La médressé est signalée par HADJÏ KHALFA « ...Il y a aussi le collège qui porte le nom de *Baidhah*, c'est-à-dire la blanche, bâtie par Sulthan Ala-Eddin, d'une structure merveilleuse ; c'est un édifice fort élevé et qui est à deux étages ». (*Djihan Numa*, trad. cit., p. 672).

TEXIER décrit l'édifice en quelques mots. Il en avait relevé le plan et la coupe, mais le temps lui ayant manqué pour dessiner les ornements, il n'a pas cru devoir publier ses documents (*Description de l'Asie Mineure*, II, p. 106).

dait au portique *e, e...*, desservant les cellules. Portiques et cellules sont voûtés de berceaux comme au rez-de-chaussée. Les deux escaliers droits *i, i'*, s'appuyant sur l'extrados des

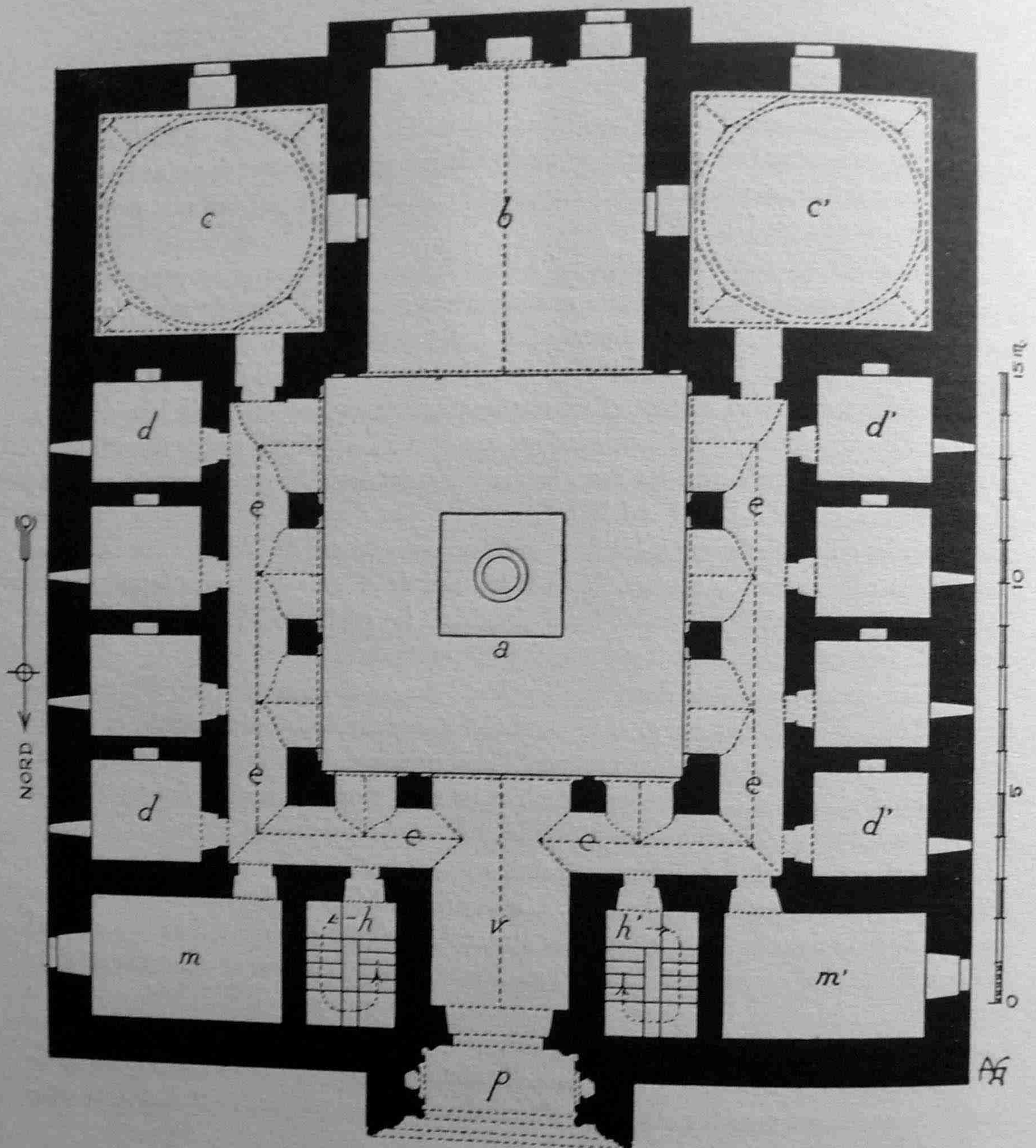


FIG. 90. — AK MEDRESE: Plan du rez-de-chaussée.

calottes des coupes *c* et *c'* conduisent aux terrasses qui étaient construites avec un soin particulier. Sur une partie au moins de leur développement, au-dessus du grand ivan, la chape de terre argileuse était recouverte d'un dallage de pierre.

La coupe de l'édifice suivant le grand axe (Fig. 92) et la vue intérieure de la cour (Pl. LIV, 2) montreront comment se superposent les deux étages et comment se répartissent

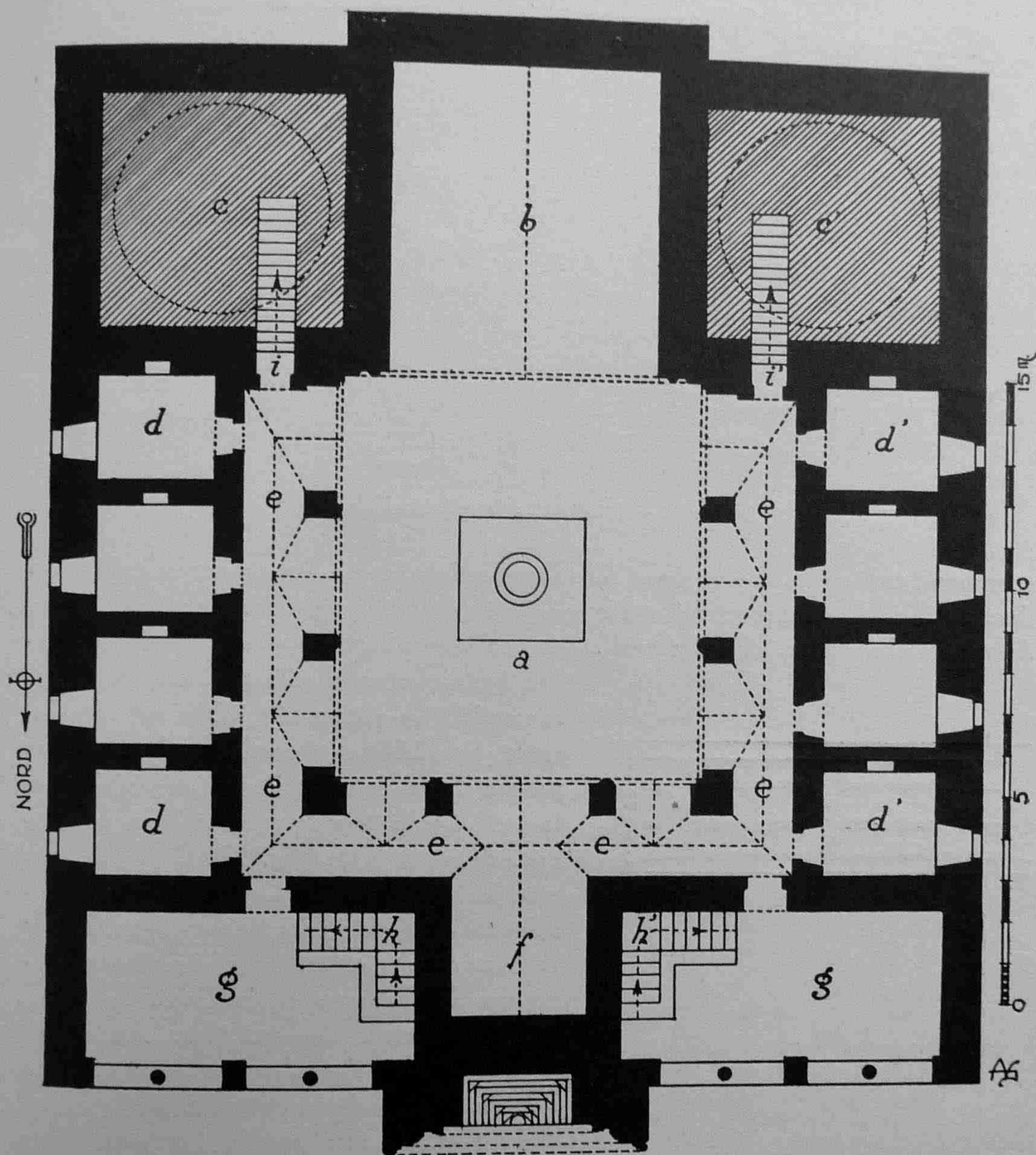


FIG. 91. — AK MEDRESE : Plan du premier étage.

sent les arcs en carène et les arcs brisés. L'analyse fait apparaître de singulières anomalies, mais ni les différences entre la largeur des points d'appui, ni les manques de concordance entre les axes des arcades superposées ne sont le résultat de négligences ou d'erreurs. On

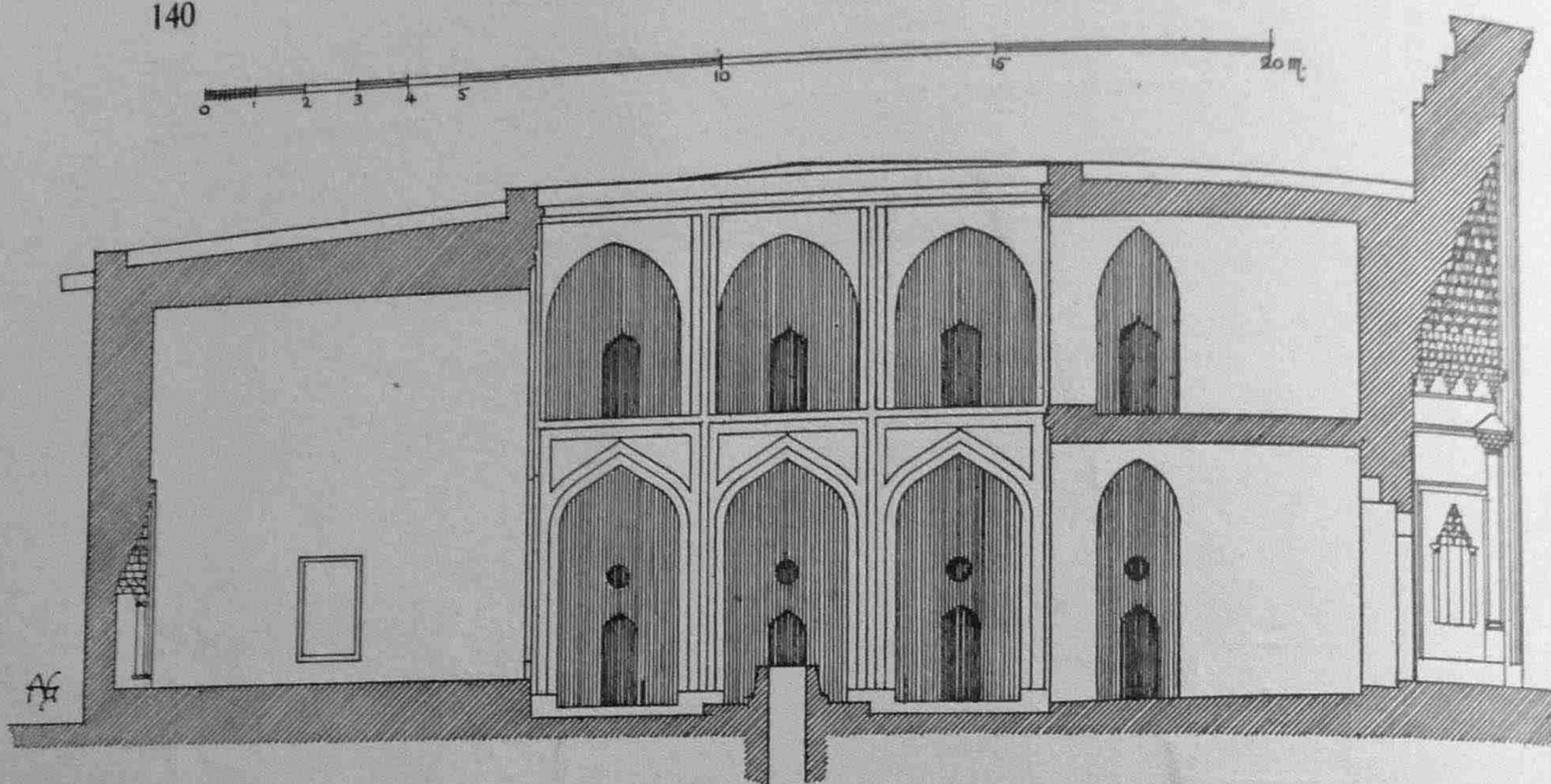


FIG. 92. — AK MEDRESE : Coupe longitudinale.

en pourrait trouver les raisons sinon dans l'application d'une logique rigoureuse, du moins dans un désir de rompre la monotonie qu'eût engendrée la répétition de travées égales. Au reste à chacune des difficultés qui résultent de ces « décalages » correspond une solu-

tion ingénieuse et subtile et l'ensemble garde son unité. Un décor très sobre sert de lien entre les différentes parties : des entrelacs partant du sol montent jusqu'à la corniche et forment, à la hauteur du premier étage, un bandeau de même style (Fig. 93). C'est d'ailleurs, avec les moulures de l'arc en carène et l'archivolte de l'ivan, la seule ornementation de cette cour, qui, dans sa modestie, reste une composition d'une charmante simplicité.

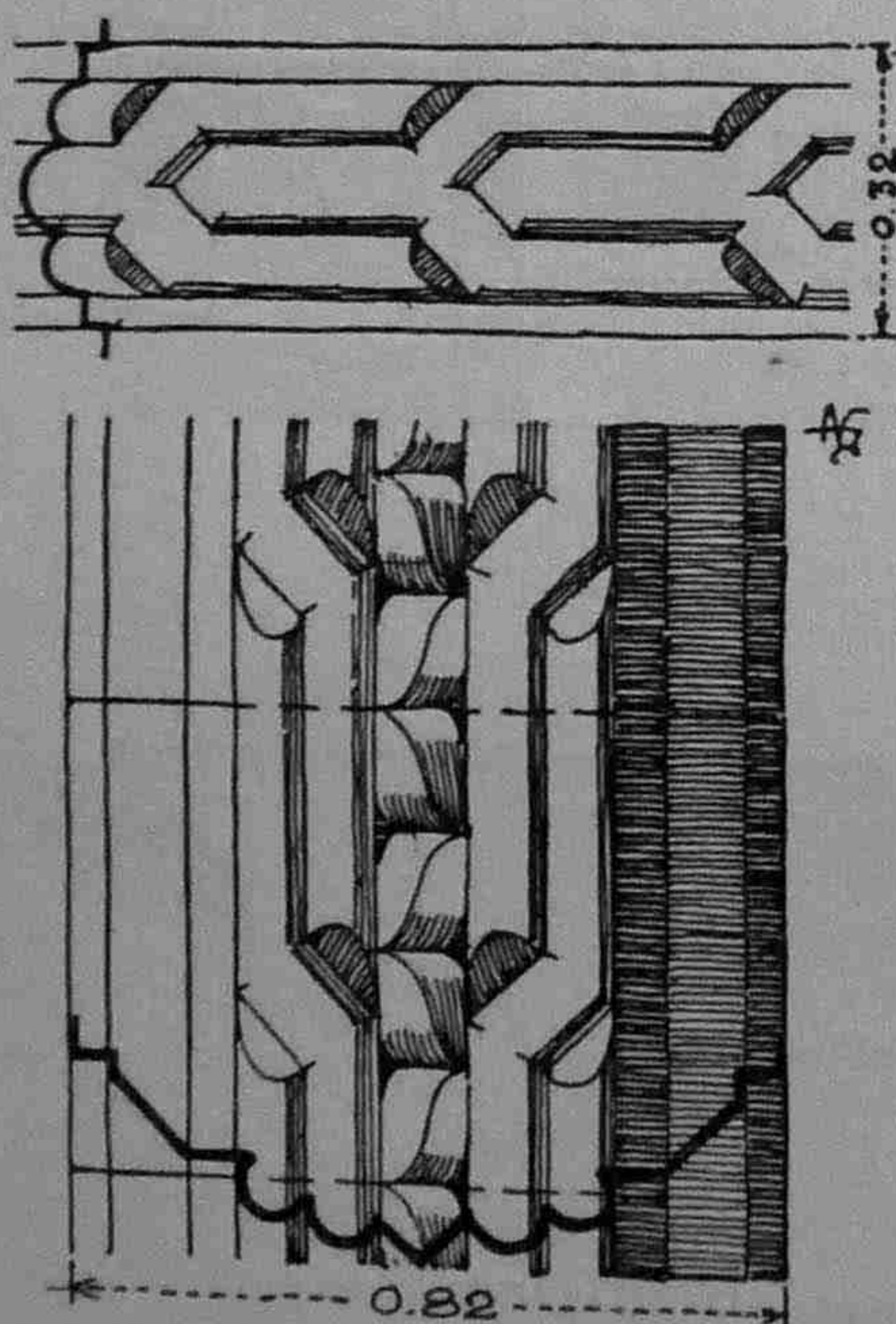


FIG. 93.

La virtuosité des sculpteurs s'est donné libre cours dans l'encadrement des portes qui s'ouvrent au fond des ailes du portique, au Sud ; dans celles du premier étage, on relève le détail ci-contre (Fig. 95). Mais la richesse du décor était réservée au portail de l'entrée qui domine l'édifice de sa masse puissante (Pl. LIII). Colonnnettes d'angles, encadrements, écoinçons et panneaux sont couverts de fines arabesques. Dans la haute et profonde voûture, que cou-

ronne une élégante moulure en accolade, dans les chapiteaux, dans les niches des pieds-droits, dans la corniche qui termine le pylone, les alvéoles multiplient les facettes de leurs prismes. La porte s'ouvre dans un cadre de marbre blanc dont l'arc surbaissé est appa-

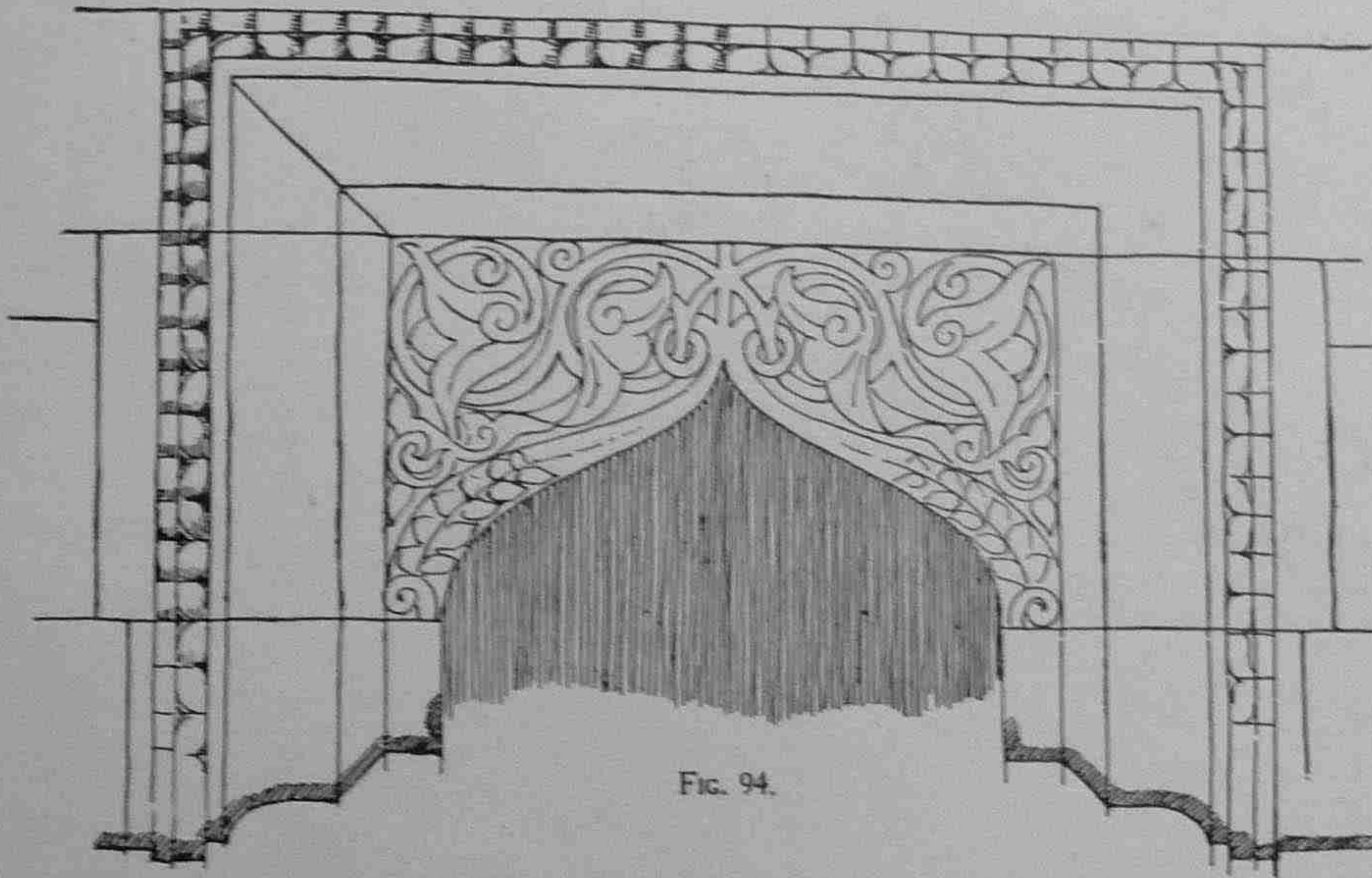


FIG. 94.

reillé en claveaux chantournés (Pl. LII, 2 et LIII. — Plan : fig. 95). Au-dessus, une belle inscription de trois lignes donne la date du monument : 812 H. (1409) (1).

1. « *Au nom de Dieu, etc., a ordonné la construction de cette médressé bénie.*
2. « *Sous le règne du grand sultan, le grand roi des rois qui tient les rênes des peuples, le sultan Mohammed, fils d'Ala al-dîn — que Dieu éternise son empire —*
3. « *Ala al-dunyâ wal-dîn, son frère Ali, fils d'Ala al-dîn, fils de Khalil, fils de Mahmud, fils de Karaman, dans l'année 812 de l'ère de Mustafa. Louange à Dieu unique* (2).

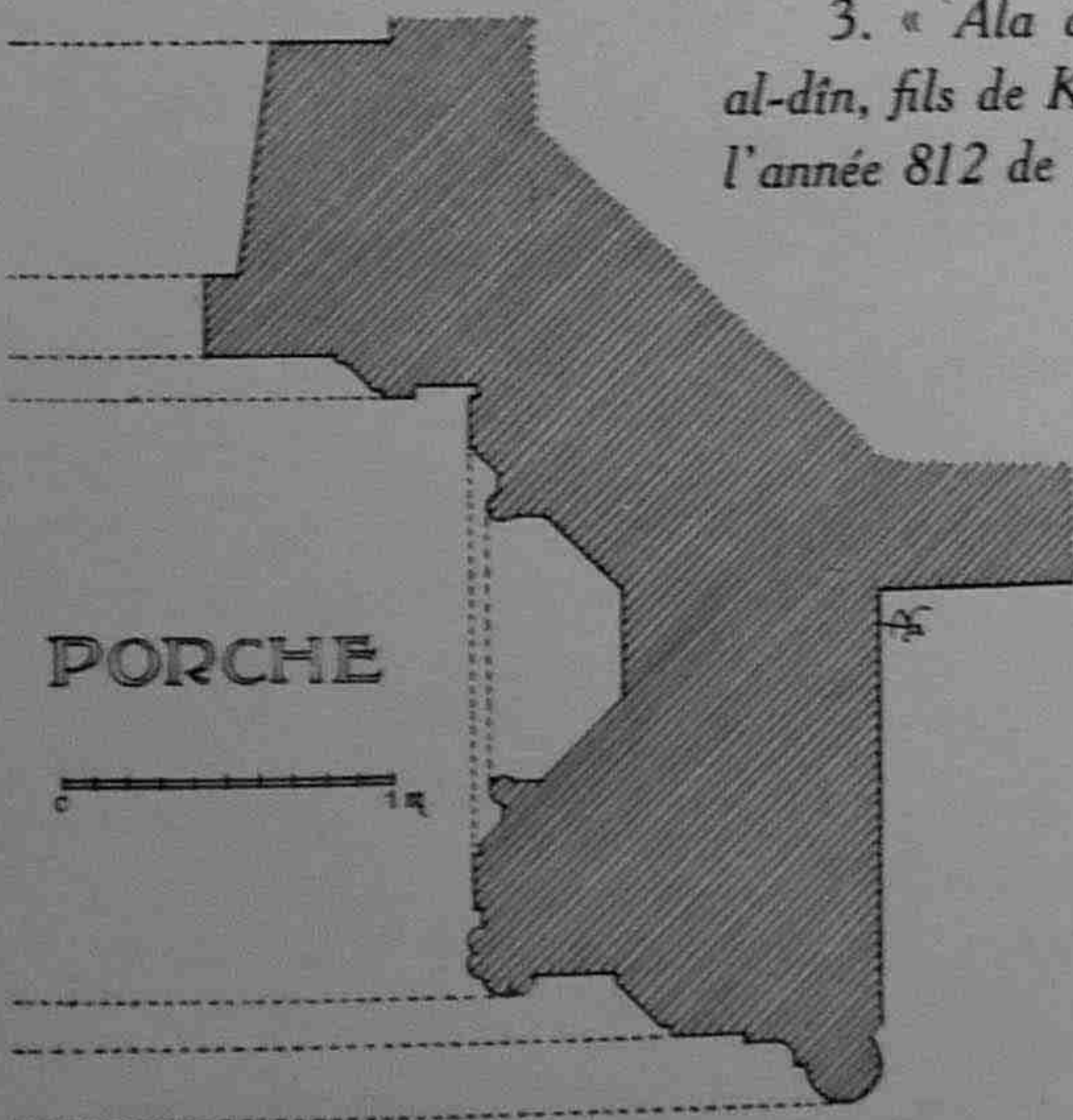


FIG. 95.

(1) HALIL EDHEM, *Karamanoghlari hakkında vesai mahkûke*, p. 23.

(2) Dans une étude sur diverses inscriptions de Karaman, VAN BERCHEM a relevé le renseignement précis qu'apporte la dédicace d'Ak Medrese de Niğde : le sultan karamanide Alaeddin fut le père de Ali et de Mehmed. (VAN BERCHEM, *Arabische Inschriften*, p. 124, n. 3).

Il est à peine besoin de relever l'erreur commise par GARSTANG qui a publié une photographie du portail de la médressé en l'accompagnant de l'indication suivante : « *Built by Ala-ed-Din the Great, circa 1223 A. D. An early exemple of Seldjâk art* ». (GARSTANG, *The lands of the Hittites*, Pl. XXXII).

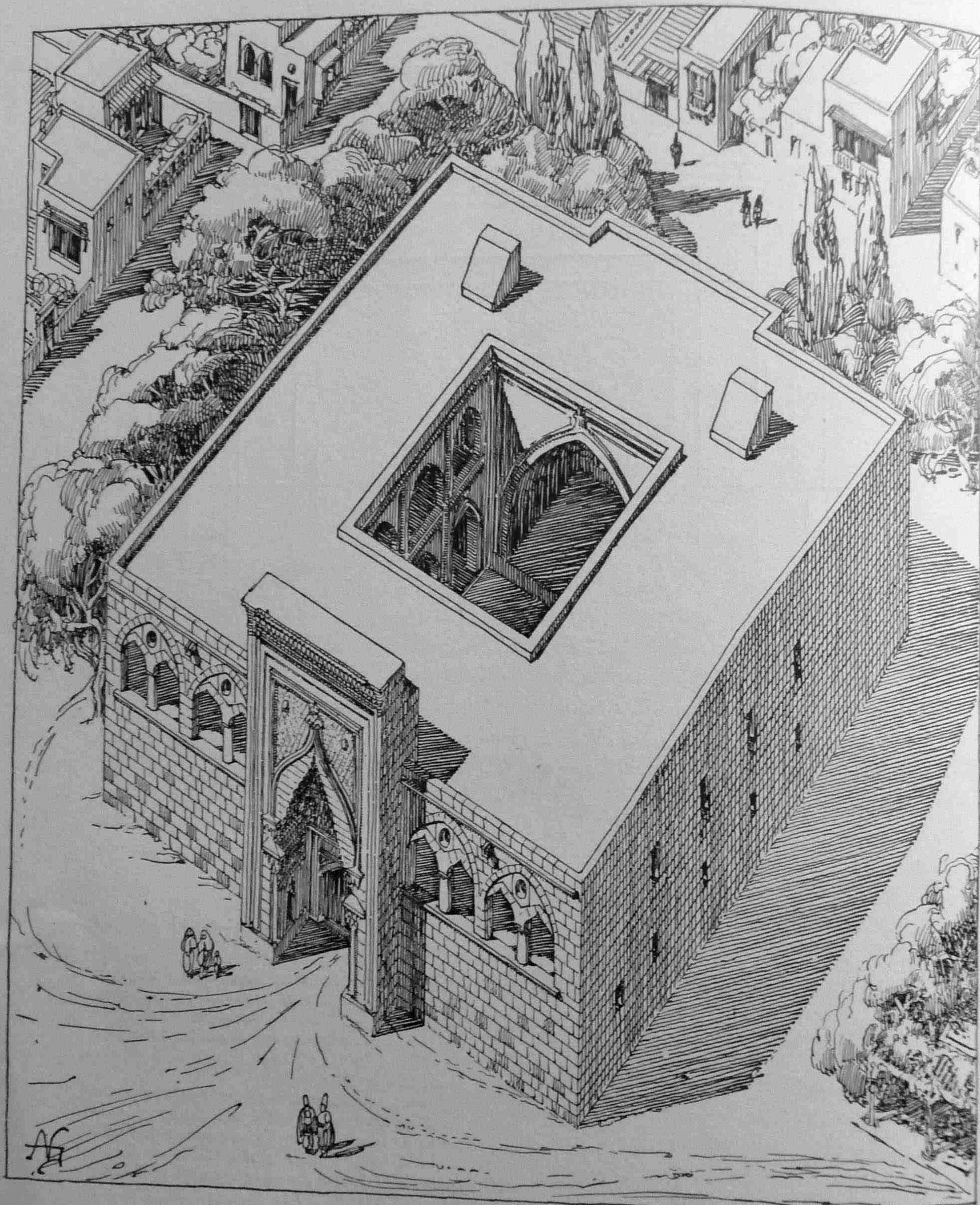


FIG. 96. — AK MEDRESE : Restitution.

CHAPITRE IV

LES TOMBEAUX

Les trois turbés qui s'élèvent sur l'esplanade contiguë à l'école secondaire, au nord-ouest de la ville, sont disposées suivant le plan d'ensemble ci-contre (Fig. 97) (cf. Pl. XLIV, 1).

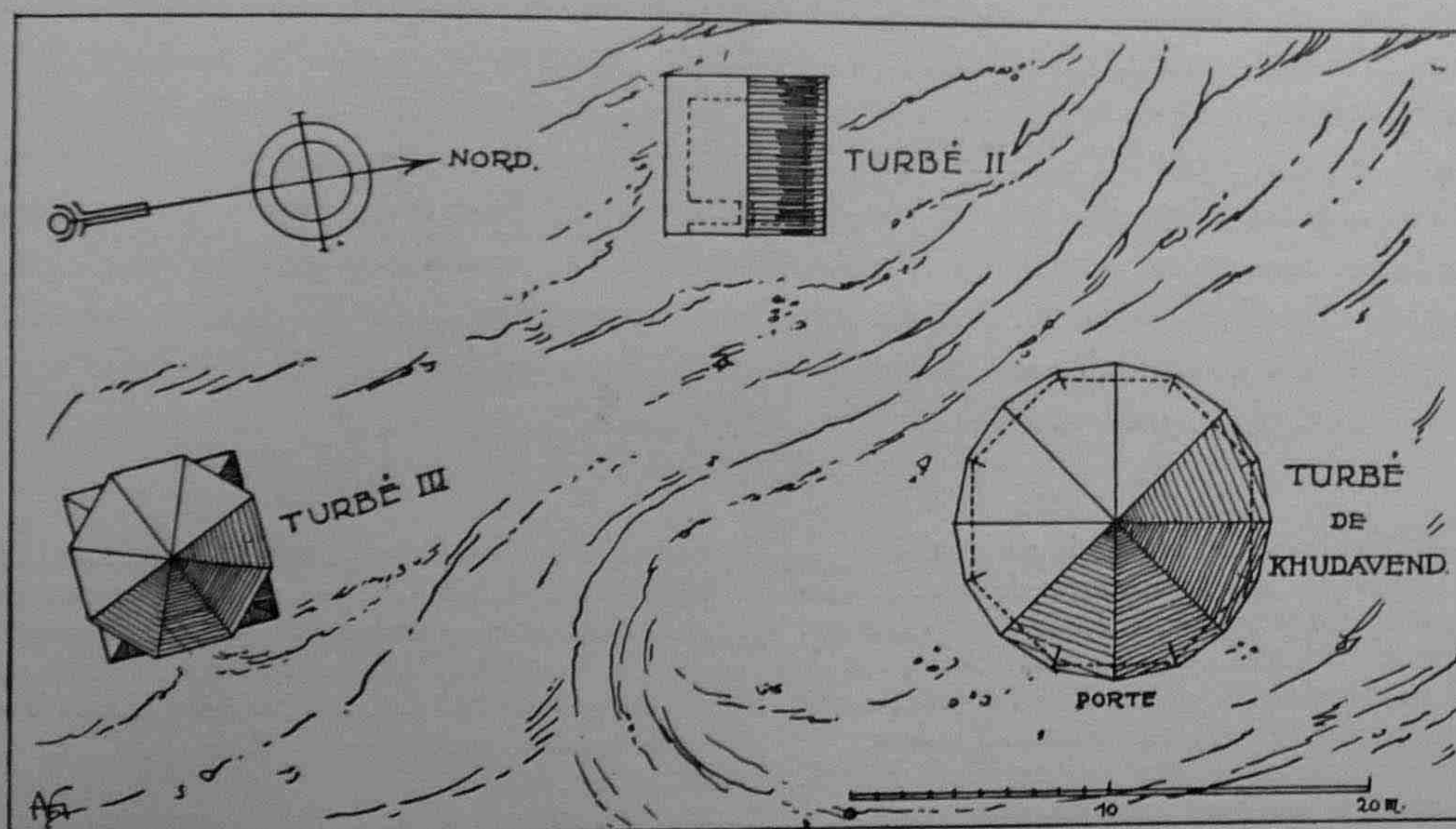


FIG. 97. — GROUPE DES TURBÉS.

Le plus important et le mieux conservé de ces mausolées est connu aujourd'hui sous le nom de *Khudavend türbesi* (*Turbé de Khudavend*). Les deux autres (II et III) ne possèdent pas de désignation populaire.

Le sol de l'esplanade a été légèrement surélevé à l'époque moderne et les terres rapportées recouvrent en partie les soubassements des turbés : auparavant leur proportion était plus élancée qu'elle n'apparaît aujourd'hui dans nos photographies.

I. TURBÉ DE KHUDAVEND (712 H.) (1)

(Pl. XLVI à LI)

C'est le joyau de Niğde et il n'a point trop souffert des destinations étranges auxquelles il fut asservi ces dernières années (2). Quelques journées d'un travail intelligent et une bien faible dépense suffiraient à lui rendre sa fière allure d'autrefois (Plan et Coupe : Fig. 98).

Sur un soubassement de plan carré terminé par un bandeau d'alvéoles (Fig. 99, *corniche*), se dresse le corps octogonal du monument dont les angles sont flanqués de sveltes colonnettes couvertes d'arabesques. A la partie supérieure de chacune des faces un encorbellement alvéolé ménage le passage entre l'octogone et le polygone à seize côtés qui répond au plan de la turbé au niveau de la corniche. On remarquera que la pyramide de pierre qui coiffe le monument est octogonale et se raccorde par des glacis à la corniche à seize pans : les faces de la pyramide s'arrondissent légèrement vers le sommet.

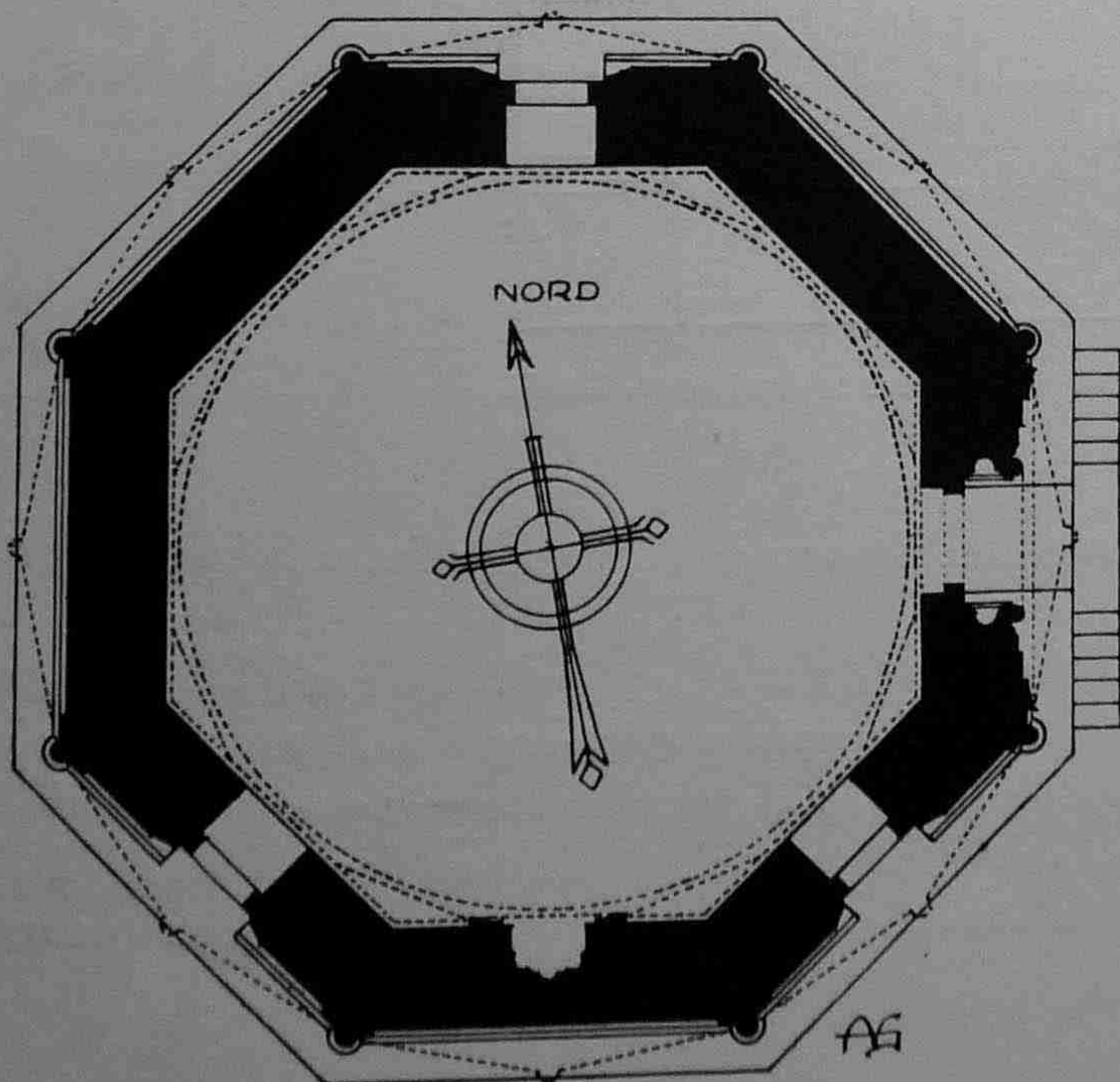
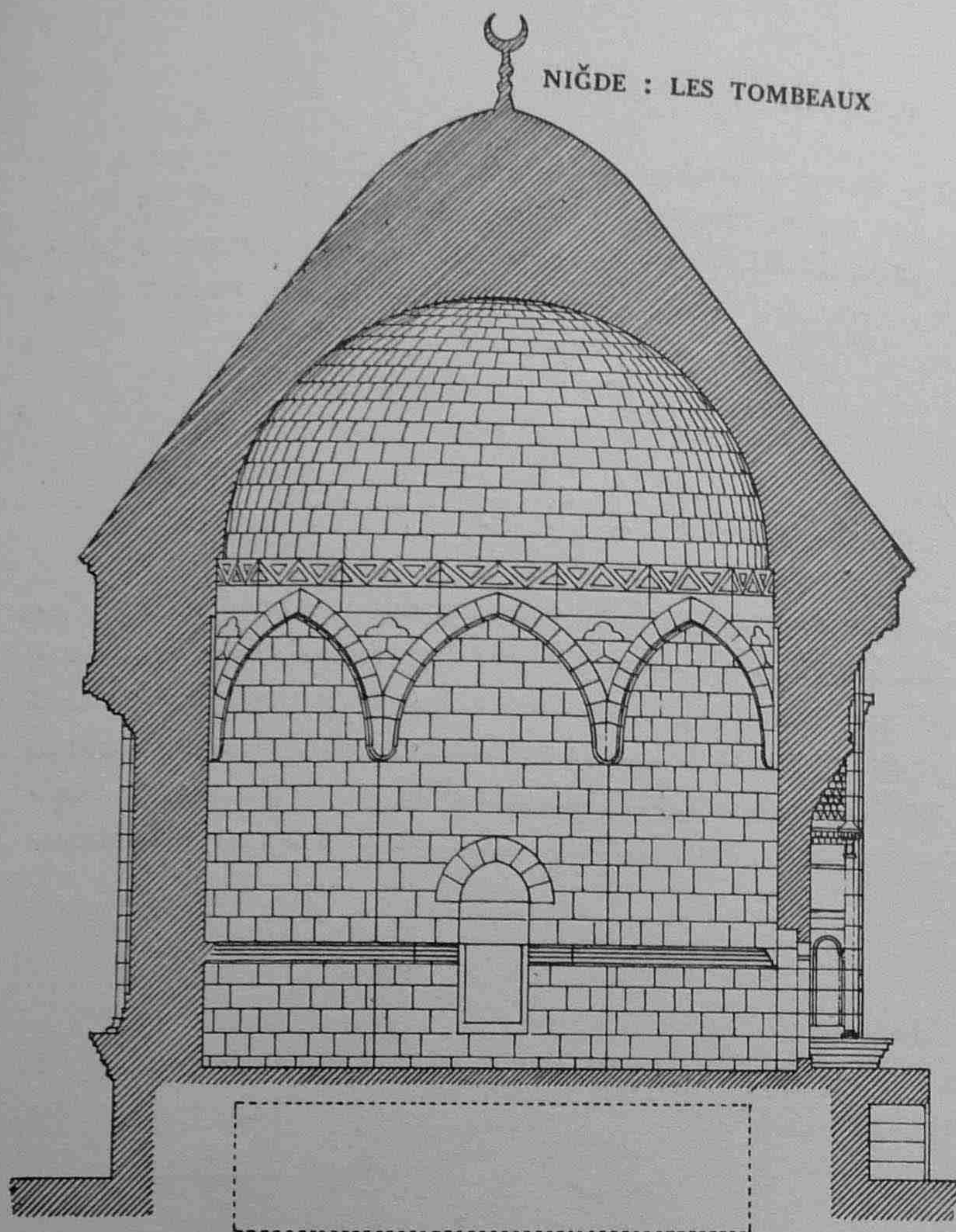
Il est vraisemblable que, comme dans les tombeaux de Kayseri, un caveau est ménagé dans la hauteur du soubassement et qu'il renferme les corps des quatre personnages dont les cénotaphes sont conservés dans la salle principale. Celle-ci est octogonale et couverte d'une coupole hémisphérique. La coupe (Fig. 98) montre par quelle succession de trompes et de panneaux triangulaires on passe du plan octogonal de base au prisme à seize faces sur lequel retombe la coupole. La salle, à laquelle on accède par une porte en arc surbaissé, possède un mihrab et est éclairée par trois fenêtres rectangulaires. J'ai restitué l'escalier à double rampant qui s'élevait devant la porte et dont les deux dernières marches sont seules visibles aujourd'hui.

(1) *Khudavend türbesi* est la désignation populaire locale. Il serait plus correct de dire : *Khudavend Khatun türbesi* = La Turbé de la Princesse. TEXIER qui a étudié ce monument (*Description de l'Asie Mineure*, II, p. 106-108) l'appelle, on ne sait pourquoi, *Tombeau de Fatmah-Khadoun*.

Les relevés publiés par TEXIER (*Ibid.*, Pl. 94, 95 et 96) ne sont pas exacts : on remarquera notamment que, dans le plan, il indique une fenêtre dans l'axe de chacune des faces et sur chaque face un décor identique. — Quelques voyageurs ont publié des photographies de ce monument : VON SCHWEINITZ, *In Kleinasien*, frontispice et p. 100 et 103 ; MISS BELL, *Amurath to Amurath*, fig. 233 et 234 (L'auteur donne également à la fig. 232 un plan très

sommaire de la turbé) ; GARSTANG, *The Land of the Hittites*, pl. XXXIII. — Les renseignements qui accompagnent ces photographies sont pour la plupart erronés. GARSTANG date le tombeau de 1344 et, de même que MISS BELL, voit dans « *Hawanda* » la femme de Alaeddin. — Sur *Khudavend Khatun*, cf. *inf.*, p. 148.

(2) Il était encore, lors de mon dernier séjour à Niğde, rempli de madriers depuis le sol jusqu'à la clé de la voûte. J'obtins difficilement que ces matériaux fussent transportés ailleurs et ne réussis à pénétrer dans le mausolée que le jour même de mon départ. Il me fut impossible d'en photographier le mihrab, dont on trouvera plus loin la description.



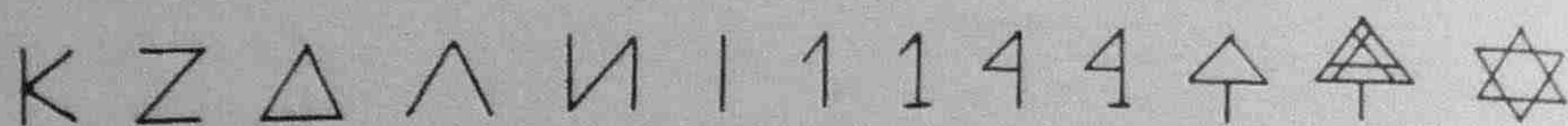
TECHNIQUE. — La masse du monument est construite en calcaire jaunâtre, mais pour certaines parties comme les écoinçons de la porte, les remplages des arcs de la frise supérieure, les figures sculptées au-dessus des fenêtres, on a utilisé une roche plus dure et d'un grain plus serré dont la coloration tire sur le rose. Sous la corniche, règne un bandeau de marbre blanc ; du même marbre sont les encadrements des fenêtres et de la porte ainsi que les panneaux qui, sur la face de l'entrée, portent les inscriptions.

Tous ces matériaux sont mis en œuvre suivant une technique soignée. Cependant dans l'implantation, on constate des irrégularités : on notera notamment que la largeur des faces, mesures prises entre les colonnettes d'angle, varie entre 4^m,17 et 4^m,22 pour sept des pans et que cette largeur n'atteint que 4^m,02 pour la huitième face contiguë à celle de l'entrée, à droite. En

FIG. 98. — TURBÉ DE KHUDAVEND : Plan et coupe.

outre, les fenêtres ne sont pas rigoureusement dans l'axe des faces et deux panneaux symétriques, qui devraient être égaux, mesurent respectivement 0^m,97 et 1^m,03. Il est impossible, dans un relevé à petite échelle, de tenir compte de telles erreurs, sans signification aucune et d'ailleurs peu perceptibles. Le plan de la fig. 98 a donc été établi d'après des cotes moyennes.

On relève, sur les parois de la turbé, les marques d'appareil suivantes :



DÉCOR. — Le grand intérêt du monument réside dans son décor. Abondamment distribué sur la face de l'entrée (Pl. XLVII, XLVIII et XLIX), il reproduit des éléments traditionnels d'alvéoles et d'arabesques géométriques ou florales. Sur les autres faces (Pl. L, 1 et Pl. LI), dans les écoinçons et les remplages de la frise supérieure, sont également sculptés, avec une extrême variété de motifs, de souples enroulements de tiges, de fleurs et de feuillages stylisés. Mais c'est l'encadrement des fenêtres qui offre les détails les plus intéres-

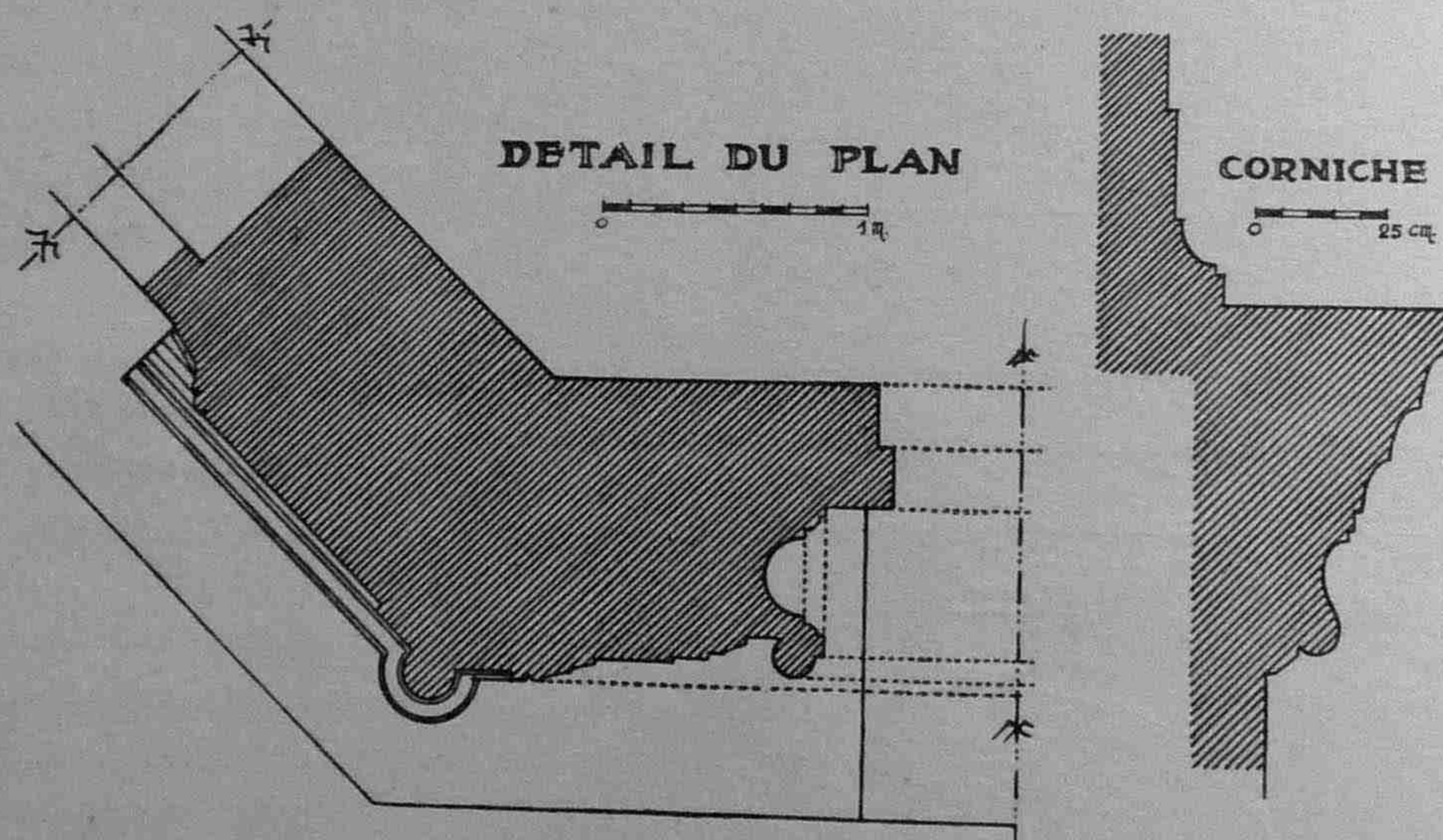


FIG. 99. — TURBÉ DE KHUDEVEND : Détails.

sants. On y trouve, en effet, couronnant les arcs de décharge du linteau, diverses représentations de figures fantastiques.

Certains de ces reliefs sont d'ailleurs fort mutilés : dans l'un d'eux (Pl. L, 1), à gauche on ne distingue plus que la tête et la partie supérieure du corps d'un lion qui semble s'achever, vers le bas par une queue d'oiseau (?). Un quadrupède — peut-être un cerf (?) — dans l'attitude héraldique de l'animal *rampant* fait pendant au lion. Ailleurs (Pl. L, 2), deux oiseaux, vus de face, les ailes déployées, sont disposés symétriquement par rapport

à l'arc. Les têtes, entièrement détruites, étaient peut-être des têtes humaines, comme c'est le cas à la troisième fenêtre où deux figures, vues de face, surmontent deux corps d'oiseaux de têtes masculines ou féminines (Fig. 100). Sur le corps des oiseaux, mieux conservé, on remarquera les détails du plumage, traité avec un parti-pris très marqué de stylisation (1).

A l'intérieur, règne, à 1^m,60 de hauteur, un bandeau composé d'un cours d'alvéoles et d'une doucine, et, sous la corniche qui marque la naissance de la coupole, se développe

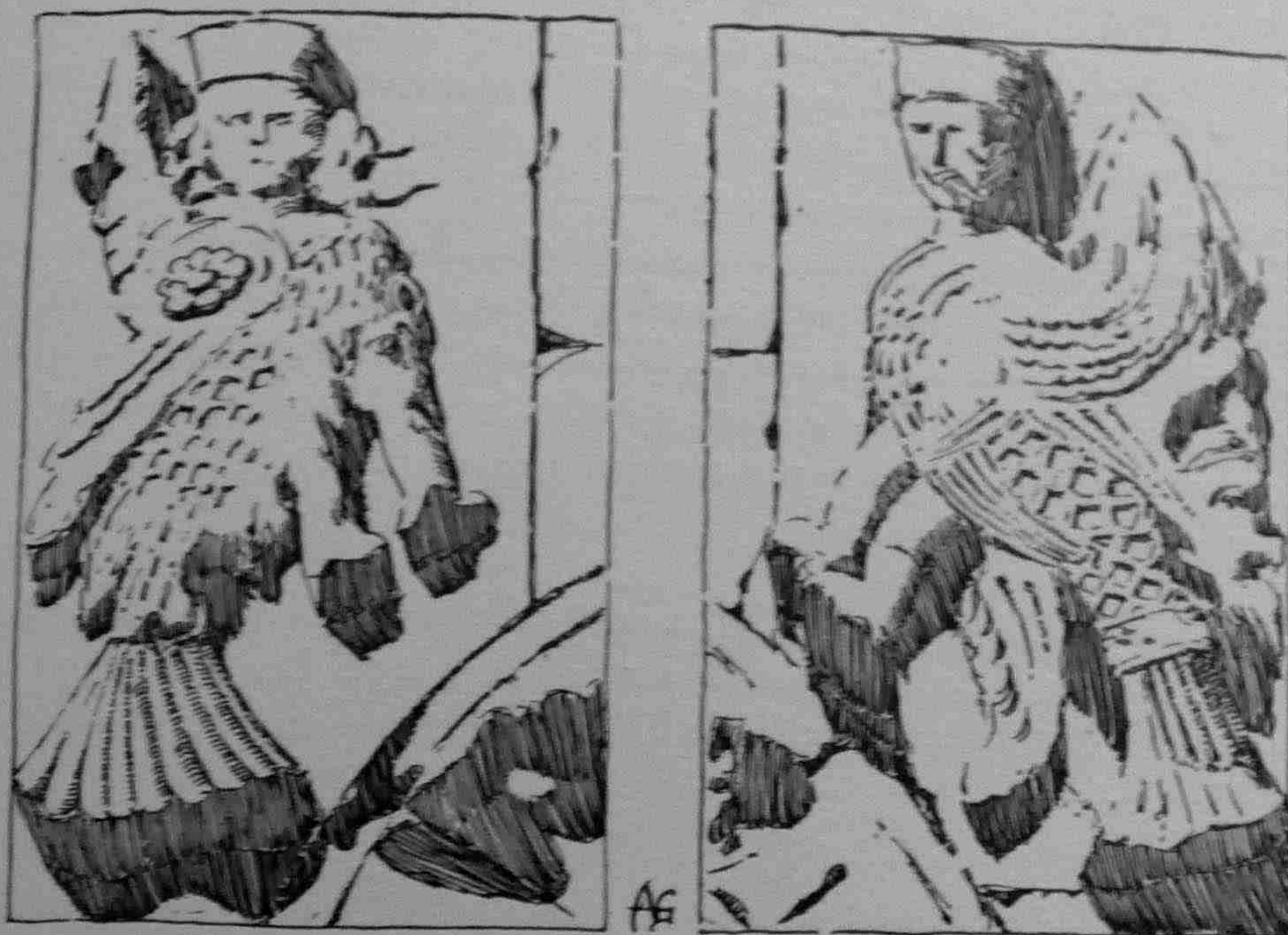


FIG. 100. — TURBÉ DE KHUDAVEND : Bas-reliefs.

une frise de panneaux triangulaires. Le mihrab, qui occupe la paroi méridionale est formé d'une niche polygonale dont trois des pans sont creusés d'une cannelure demi-circulaire. Vers le sommet, la niche s'achève par une voussure alvéolée, limitée par une archivolte trilobée. Le tout est encadré de moulures et de champs où sont ciselés des alvéoles, des

(1) Ce sont, dit VAN BERCHEM, « ...de très curieux oiseaux à tête de femme coiffée d'une tiare ou d'un bonnet qui rappellent, d'une part, certains motifs de l'iconographie persane et font songer, d'autre part, aux harpyes du célèbre mausolée lycien du British Museum ». *Amida*, p. 99, n. 3. — TEXIER avait déjà remarqué que ces reliefs « paraissent copiés sur les oiseaux, restes d'un monument mède (sic), qui se trouvent au village d'Euyuk ».

(Description de l'Asie Mineure, II, p. 108). Il ajoute que, d'après GARCIN DE TASSI, cette figure serait celle de l'anca, « oiseau fabuleux » dont il est souvent fait mention dans les légendes musulmanes.

A ces oiseaux à tête humaine on comparera certains reliefs de Akhthamar (STRZYGOWSKI, *Asiens bildende Kunst*, p. 337 sq.). On y verra notamment (fig. 352), un oiseau à tête de chèvre.

arabesques et des inscriptions coraniques. Dans l'axe de la niche, un cartouche se détache en saillie sur le fond du cadre qui, par une disposition exceptionnelle, est surmonté d'une sorte de frise : c'est une suite de palmettes au relief méplat, stylisées à l'extrême. Deux colonnettes, couvertes d'arabesques, flanquent l'ensemble du motif : leurs chapiteaux sont formés de deux corbeilles superposées, au décor géométrique. Toute l'ornementation du mihrab a été exécutée avec un soin minutieux.

INSCRIPTIONS. — Sur la face de l'entrée, on lit deux inscriptions, gravées sur marbre : 1^o une inscription religieuse, au-dessus de l'archivolte ; 2^o un texte historique de trois lignes, placé au-dessus de la porte, et dont voici la traduction :

1) « Dieu est le maître de la clémence et de l'absolution. A ordonné la construction de ce tombeau béni la servante qui demande la clémence de Dieu et son pardon.

2) « Khudavend Khatun, fille du sultan martyr Rukn al-dunyâ wal-dîn (fils de) Kaikhusrau — que Dieu le couvre par son absolution —

3) « dans les mois de l'année 712. Louange à Dieu et salut à son prophète et à sa maison. »

Le sultan martyr est évidemment Rukneddin Kılıdj-Arslan IV, assassiné à Aksaray et qui était le fils de Ghiyazeddin Kaikhusrau. Il faut donc restituer *ibn*, omis par le lapicide après les mots *Rukn al-dunyâ wal-dîn*. Quand à Khudavend Khatun, fille du sultan, (1) elle avait probablement épousé un prince mongol, mais on ne possède à ce sujet que de vagues indications.

Le mausolée fut érigé en 712 (1312), mais la princesse n'y fut inhumée qu'en 732 (1331) comme l'indique l'inscription gravée sur son cénotaphe. Les trois autres tombes sont postérieures : la plus récente est celle de Bilkis Khan, fille d'un sandjakbey de Niğde, et remonte à 971 (1563).

TURBÉ II (725 H.)

(Pl. XLIV, 2)

Le monument, à demi-détruit aujourd'hui (Pl. XLIV, 2), renfermait une salle carrée, voûtée d'un berceau brisé et mesurant 4^m,45 de côté (Fig. 101). Dans l'axe de la paroi Sud est creusé un mihrab auquel correspond sur la paroi opposée une fenêtre rectangulaire.

Sur la face orientale (Pl. XLIV, 2) s'ouvrent deux baies en arc brisé séparées par un

(1) HALIL EDHEM, *Düveli islamiye*, p. 213, 219. — TEXIER a recueilli une tradition locale selon laquelle le Tombeau de Fatmah-Khadoun aurait « reçu les cendres d'une fille du sultan Achmet I^{er}, qui mourut en cette ville (Niğde) vers 1610, pendant le pèlerinage de la Mecque qu'elle accomplissait, se rendant à Selefké, dans le but de s'em-

barquer pour la Syrie ». (*Description de l'Asie Mineure*, II, p. 107 et 115). — Tout cela est pure fantaisie, mais SALADIN en a conclu qu'il existait à Niğde un « tombeau de Fatma-Khatoun, fille du sultan Ahmed » et précise même que ce tombeau fut érigé en 1028 H. (*Manuel d'art musulman*, I, p. 543).

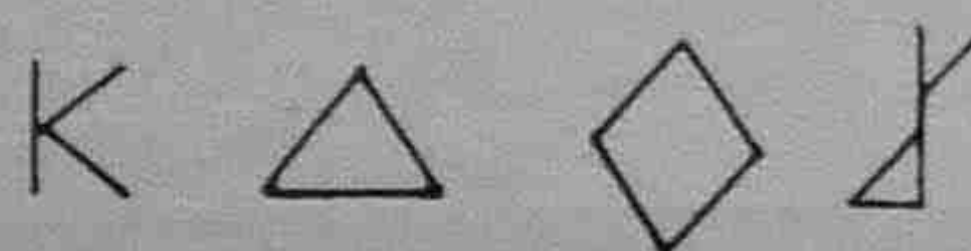
pilier de marbre. Au-dessus, dans toute la largeur de l'édifice, est bandé un arc brisé, qu'encadrerait sans doute le bandeau mouluré dont les retombées verticales sont seules conservées. Dans l'axe du tympan se découpe un défoncement en arc brisé, trilobé, dans lequel est encastré un marbre portant l'inscription suivante :

1) « Dieu est adoré et l'envoyé de Dieu est loué. Nous avons préparé une maison

2) pour l'autre monde sous le règne de la grande princesse — que Dieu éternise

3) « son empire, — nous, son serviteur qui a besoin de la clémence de Dieu, Beylerbey, fils d'Abdullah al-Meleki dans la seconde partie du mois de shaban de l'année 725 » (juillet-août 1325).

La quatrième ligne est une formule religieuse. Le marbre, irrégulièrement taillé vers la droite, est encastré dans la maçonnerie de manière assez inhabile et semble bien avoir été mis en place après coup (1). On ne peut songer, toutefois, à un remploi d'un monument plus ancien : la date de 725 H. (1324) répond parfaitement à l'aspect de la construction qui présente les mêmes caractères techniques que la *Turbé de Khudavend*. On y relève notamment des marques d'appareil analogues :



Ce qui est anormal, c'est la disposition de la salle largement ouverte vers l'extérieur. Je n'ai observé sur les pieds-droits des arcades aucune trace de grille ou de clôture quelconque :

un déblaiement serait nécessaire pour déterminer quelles étaient les dispositions exactes de ce singulier monument et pour en proposer une restitution complète.

On ne manquera pas d'être frappé du caractère *gothique* de la composition d'ensemble. En outre, un détail comme la fine moulure trilobée du motif ménagé dans le tympan semble trahir une importation des formules appliquées dans les monuments latins de Syrie ou de

(1) On observera (Pl. XLIV, 2) que le marbre, outre qu'il n'est pas rigoureusement rectangulaire,

est moins large que la cavité destinée à le recevoir. On a dû le caler avec des fragments de moellon.

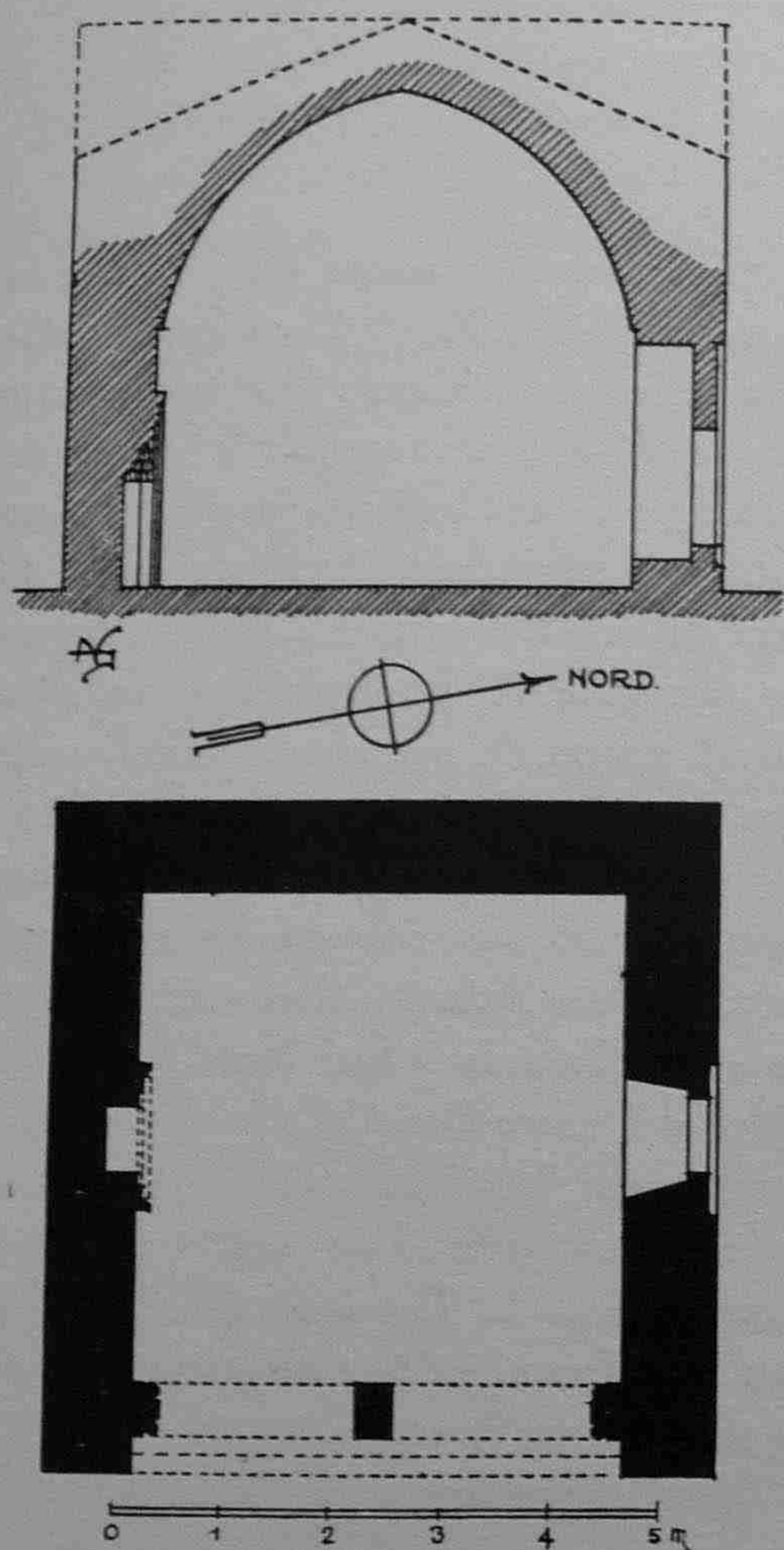


FIG. 101. — TURBÉ II : Plan et coupe.

Chypre. Or, cette turbé fut élevée en 725, onze ans avant la Mosquée de Sunghur Bey où l'apport gothique est indiscutable (1). Ainsi, dès 725, une influence de même origine se faisait sentir à Niğde : on ne saurait d'ailleurs préciser par quels intermédiaires elle put s'exercer.

TURBÉ III

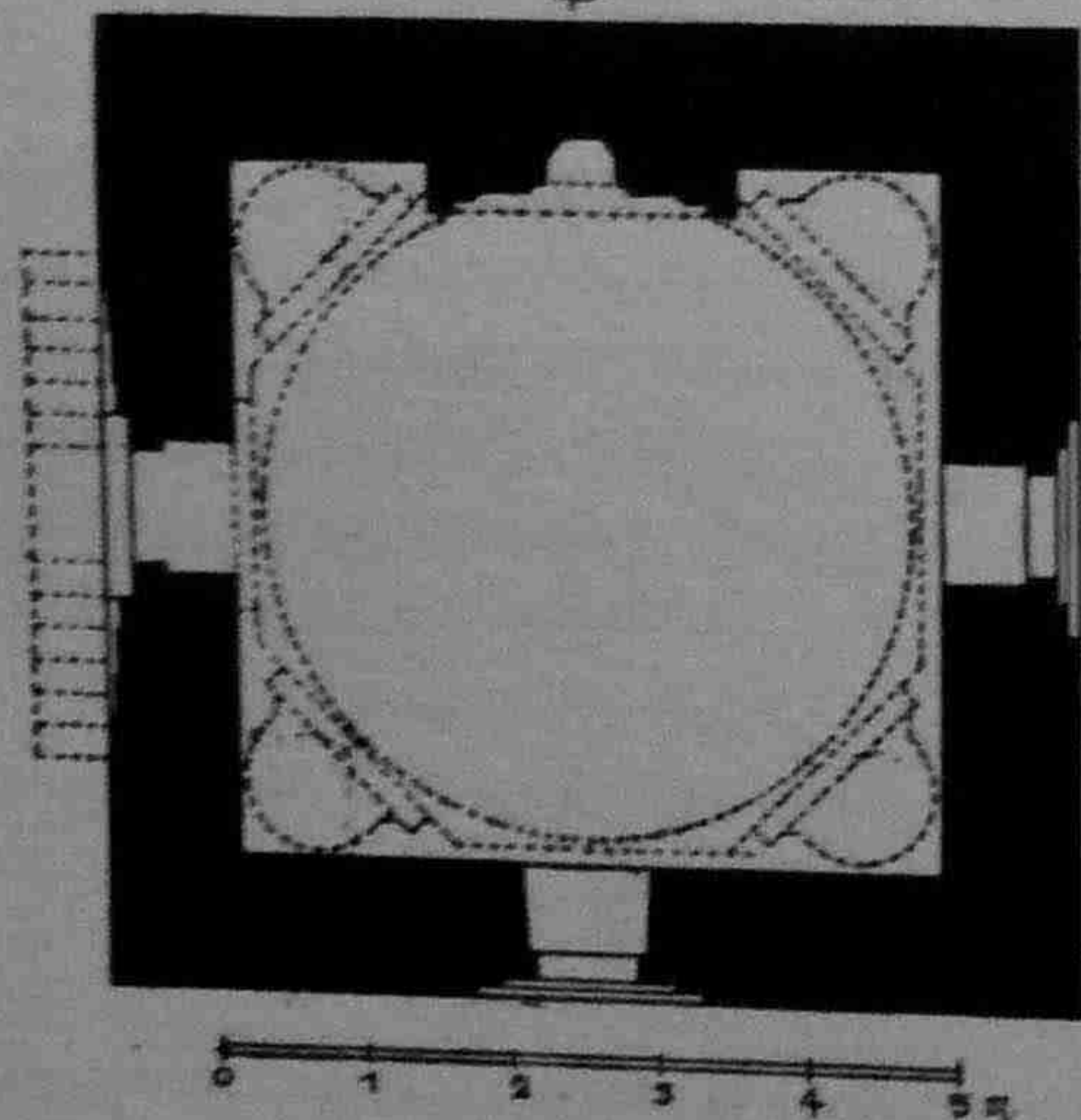
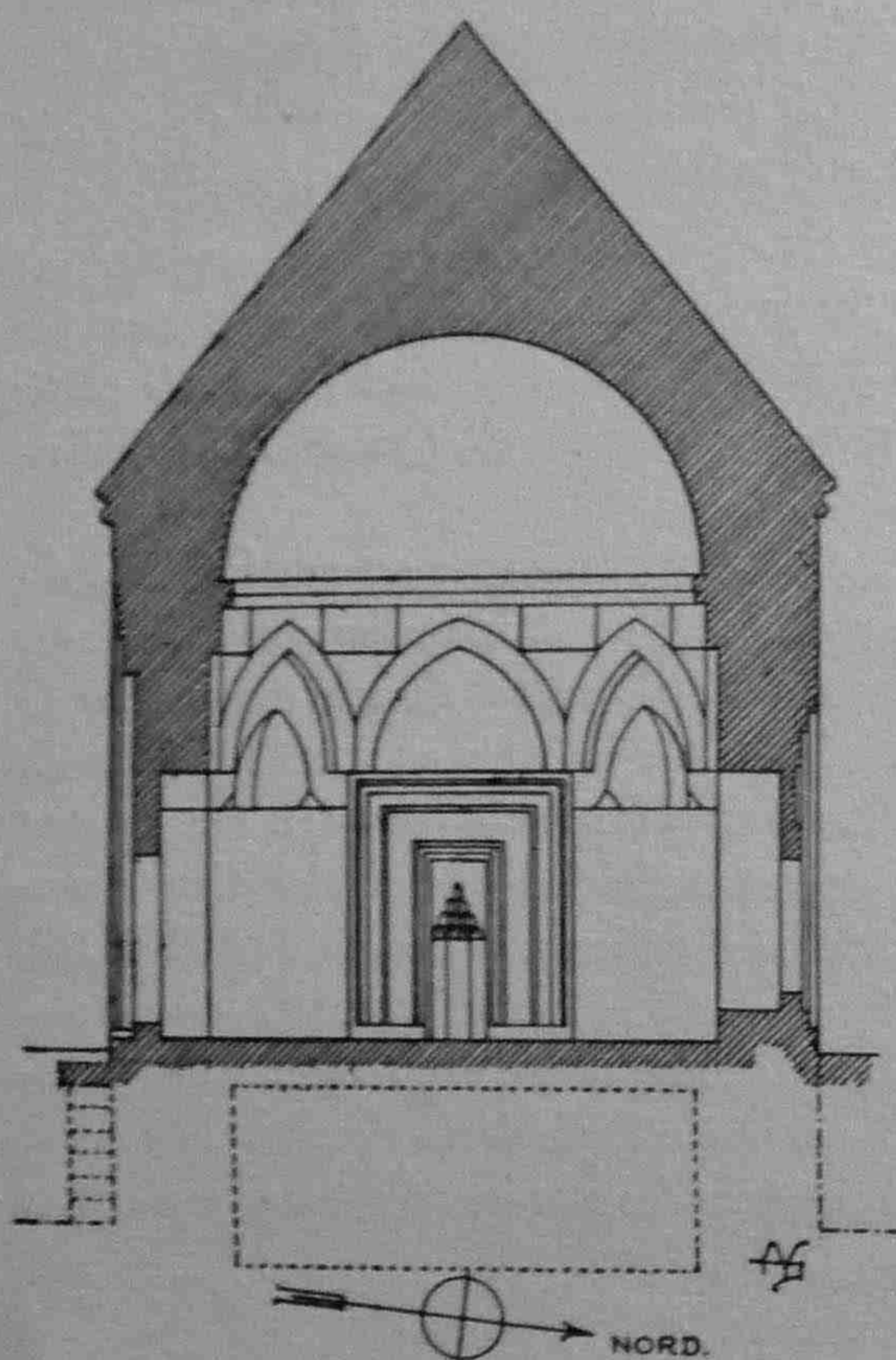


FIG. 102. — TURBÉ III.

Le plan et la coupe (Fig. 102) et la photographie (Pl. XLVI, 2) en feront comprendre les dispositions : le mausolée, sur plan carré est couvert d'une pyramide dodécagonale et deux glacis triangulaires juxtaposés raccordent, à chaque angle, le carré de base à la pyramide. Celle-ci repose sur une coupole hémisphérique (voir la coupe), supportée par une combinaison de pans coupés et de trompes d'angle à 45°.

La salle, entièrement vide aujourd'hui mesure 4^m,75 sur chacune de ses faces. Deux fenêtres rectangulaires sont percées, l'une au milieu de la face Nord, l'autre au milieu de la face Ouest. Celle du Sud est occupée par le mihrab, niche polygonale alvéolée, entourée d'un cadre mouluré. Comme dans la *Turbé de Khudavend* il faut sans doute restituer un caveau indiqué en pointillé sur la coupe.

Sur les parements extérieurs des murs construits en assises de calcaire, on relève les marques d'appareil suivantes :



Les appuis et les pieds-droits des fenêtres sont en marbre blanc ainsi que les linteaux surmontés d'un axe de décharge brisé : dans chacune des fenêtres, la baie

(1) Cf. sup., p. 131-132.

et l'axe sont compris à l'extérieur, dans un cadre rectangulaire mouluré. Le décor sculpté est réservé à la porte d'entrée, dont les pieds-droits de marbre blanc supportent un arc surbaissé, appareillé en claveaux chantournés. Au-dessus, est bandée une archivolt en carène décorée de tresses et flanquée, vers le sommet, de deux rosaces. Le tout est encadré de moulures et de champs recouverts d'arabesques géométriques.

La pointe de l'archivolte a été coupée pour faire place à la plaque de marbre qui porte l'inscription funéraire, au nom de *Hakhy Bawab, fils de Gündoghdu*, mort au début de sefer 745 H. (mi-juin 1344). Il est bien certain que ce marbre dont on n'avait pas prévu l'emplacement lors de la construction du mausolée n'a été mis en place qu'après coup.

Signalons pour terminer la *Turbé de Sheref Ali*, située dans le voisinage des turbés précédentes. Elle a été reconstruite en 1282 H. (1865) par Hadji Said Pasha, sous la forme des turbés seldjoukides. C'est une construction octogonale très simple, coiffée d'une pyramide. Dans l'enclos attenant à ce mausolée, subsistent quelques tombes anciennes.

CHAPITRE V

MONUMENTS DU VILAYET DE NIĞDE

I. BOR

A douze kilomètres au sud-ouest de Niğde (Fig. 65), Bor occupe une situation pittoresque sur les versants de plusieurs collines; au confluent de deux rivières (Pl. LV, 1) (1). La ville est plus active et plus prospère que la capitale du vilayet, mais aucun de ses monuments historiques ne saurait soutenir la comparaison avec ceux de Niğde (2).

Bor était entouré autrefois d'une muraille de terre (3) dont on retrouve encore quelques vestiges. Une fabrique de poudre, qui comptait cent mortiers, travaillait pour le sultan en utilisant le salpêtre extrait des décombres de Kilise Hisar (4).

Les mosquées actuelles sont des constructions extrêmement modestes, dépourvues, pour la plupart, de toute ornementation. Une des plus importantes, *Pasha djamii*, qui s'élève sur la place du *Belediye* (hôtel de ville) est une bâtisse moderne, sans caractère. La salle de

(1) En Turquie, on associe généralement les noms de Bor et de Niğde, comme c'est le cas dans un dicton célèbre: « *Getshdi Borun pazarı, sür esheghini Niğdeye* » (*Si le marché est fini à Bor, conduis ton âne à Niğde*).

(2) On trouve quelques renseignements sur Bor dans EVLIYA TSHELEBI, *Sefer Name*, III, p. 191. — P. LUCAS note que « la ville, fort jolie... a bien une lieue et demie de tour: ses Bazzars sont assez

beaux... Les chrétiens n'ont dans Bor aucune église... » (*Deuxième voyage*, éd. cit., p. 183-184). Cf. HADJİ KHALFA, *Djihan Numa*, trad. cit., p. 672-673; HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, II, p. 299 sq.; ROTT, *Kleinasiatische Denkmäler*, p. 98; GARSTANG, *The lands of the Hittites*, pl. XIX.

(3) HADJİ KHALFA, *Op. cit.*, p. 672.

(4) *Ibid.*, p. 673.

prière, plus large que profonde et précédée d'un portique, a été édifiée au-dessus de l'ancien Bedesten, belle construction voûtée du IX^e-X^e s. H. (XV^e-XVI^e s.) (1).

Alaeddin djamii est situé sur le bord de la rivière. La salle de prière, plus profonde que large est couverte d'une toiture en terrasse supportée par des poteaux de bois. La mosquée fut certainement remaniée à diverses reprises. Quelques fragments de marbre, ornés d'arabesques florales et qui semblent provenir de l'encadrement d'une baie ont été réemployés dans une porte latérale. Une porte ancienne, en arc surbaissé, s'ouvre sur la façade principale. Elle est entourée d'un cadre rectangulaire mouluré. Au-dessus, une inscription

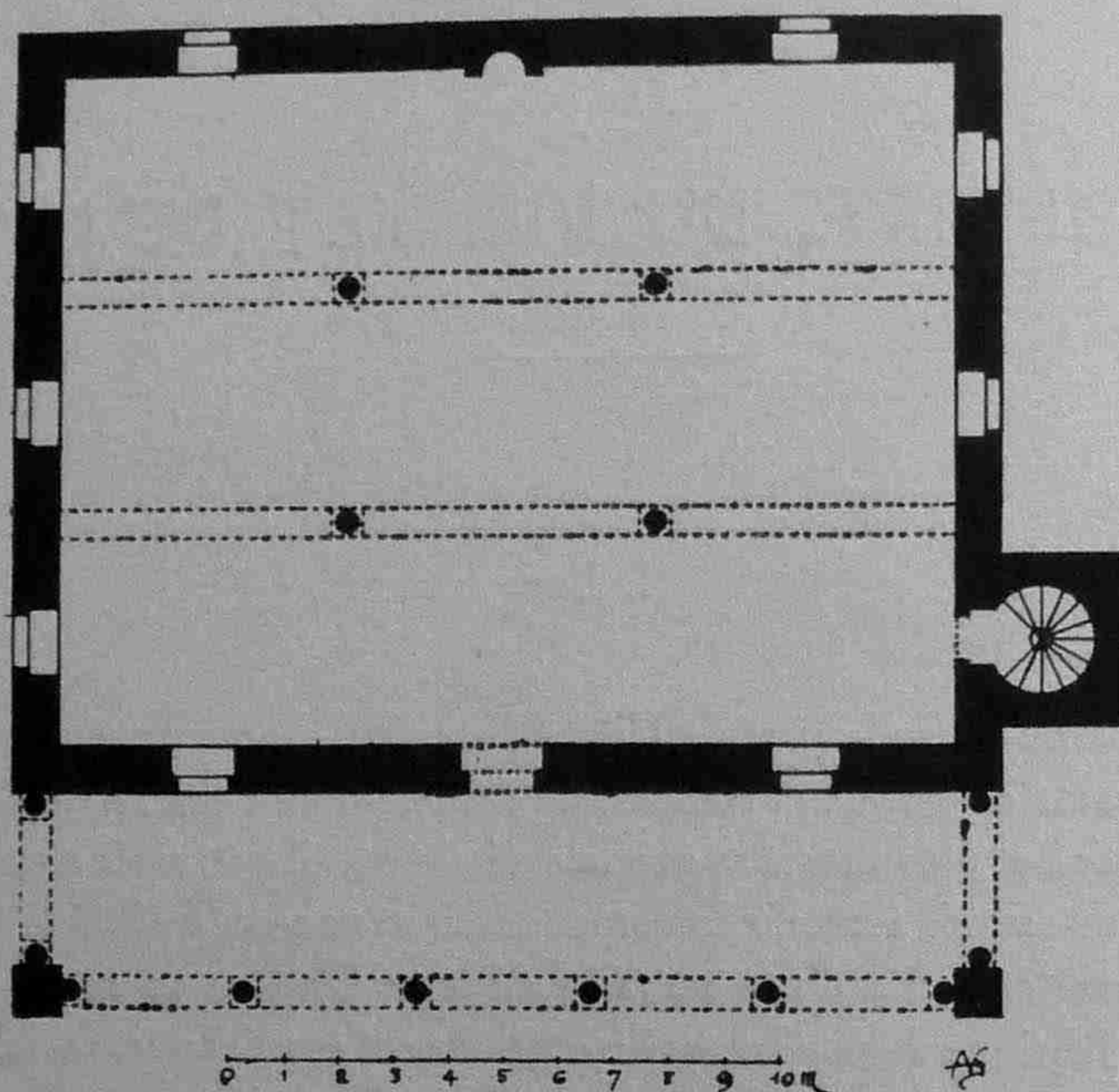


FIG. 103. — SARI ALI DJAMII.

de deux lignes datée de 813 H. (1410) dut être mise en place lors d'une transformation de la mosquée, fondée peut-être par Alaeddin.

Kör Ismail djamii est une construction récente où ont été réemployés quelques fragments sculptés, d'origine islamique.

Sarı Ali djamii est situé hors de la ville, sur le sommet de la colline méridionale. (Fig. 103). La salle de prière, rectangulaire, est divisée en trois vaisseaux égaux par deux arcs brisés retombant sur des colonnes. Ces arcs supportent le solivage de la terrasse

(1) A mon passage à Bor (octobre, 1928), le *Bedesten*, transformé en dépôt militaire, était inaccessible. Il m'a paru conçu suivant un plan compa-

nable à celui du *Bedesten* de Niğde (Cf. sup., p. 113-114).

qui couvre la mosquée. La salle est précédée d'un portique et flanquée, à l'Ouest, d'un minaret au fût cannelé. Quelques matériaux d'origine byzantine ont été remployés dans la construction. Date probable : IX^e siècle H. (XV^e siècle).

Sheikh Iliyas djami est bâti sur une hauteur, au Nord-Est de la ville. C'est une construction carrée, couverte d'une coupole qui repose sur un tambour dodécagonal épaulé de contreforts de briques. Elle possède un beau minber de marbre sculpté.

Cette mosquée est appelée également *Kale djami* = *La Mosquée du Château*. Le *Château* de Bor, complètement détruit aujourd'hui, s'élevait dans le voisinage, là où l'on distingue quelques vestiges du mur de terre qui entourait la ville et qui, sans doute, se raccordait aux défenses du Château. Date probable de la mosquée : X^e siècle H. (XVI^e siècle).

Sarı djami est la mosquée du *Quartier de Hadji Musin*. Le plan de la salle de prière est analogue au plan de *Sarı Ali djami*, mais l'édifice ne possède pas de portique et le mihrab est placé dans l'axe d'un avant-corps en saillie sur la façade méridionale. Des constructions annexes flanquent la mosquée à l'Est et laissent penser que l'édifice a été transformé à diverses reprises. La date de 602 H. (1205-1206) qu'on relève sur une inscription placée sur la façade Nord doit se rapporter à l'édifice primitif limité sans doute au rectangle, divisé en trois vaisseaux, de la salle de prière.

Bor possède deux hamams. *Eski Hamam* (Pl. LVI, 1), situé au centre du bazar, groupe ses différentes salles autour d'une grande coupole centrale, sur tambour polygonal. *Yeni Hamam* (Pl. LVI, 2) est une solide construction ottomane, située près du *Bedesten*, bâti vraisemblablement à la même époque (VIII^e-IX^e siècle H.). *Eski Hamam*, qui passe pour être plus ancien, remonte toutefois à la même période historique.

II. — KEMER HISAR

Kemer Hisar, appelé autrefois *Kilise Hisar*, est un village assez étendu mais d'un aspect fort pauvre. Dans *Büyük djami* (*La grande mosquée*), on retrouve le même plan que dans *Sarı Ali djami* et dans *Sarı djami* de Bor. Sur la façade du Nord-Est, les fenêtres sont surmontées d'une arcade trilobée et sur la façade du Sud-Ouest, les arcades correspondantes se découpent suivant cinq lobes égaux. Ces détails laisseraient penser que certaines parties de la mosquée remontent au VII^e ou au VIII^e siècle H., mais l'édifice a certainement subi des remaniements.

III. — ULU KISHLA

Ulu Kishla (*La grande caserne*), station du chemin de fer de Bagdad où aboutit la route de Niğde doit son nom à un khan de vastes dimensions, demeuré en assez bon état (Pl. LV, 2). Une longue nef, voûtée en berceau, et sur laquelle s'ouvrent des salles secondaires, commu-

nique, vers la gauche, avec une cour rectangulaire entourée de divers bâtiments. Le plus important, voûté en berceau est parallèle à la nef. Au Sud-Est du khan, on distingue encore les ruines d'une mosquée.

La tradition populaire fait remonter toutes ces constructions à l'époque de Suleiman le Magnifique et en attribue la construction à *Mimar Sinan*, mais Hadji Khalfa précise qu'elles furent fondées par *Mohammed Oküz* (*Mohammed le Bœuf*), *Kaptan-Pasha* du sultan Ahmed I^{er} (1). L'ensemble des constructions daterait donc du début du XI^e siècle H. (XVII^e siècle) (2).

IV. — NEVSHEHIR

La fondation de *Nevshehir*, qui compte environ 25.000 habitants, remonte au XVIII^e siècle. Sur son emplacement, s'élevait, à cette époque, un village appelé *Mushkara* où naquit Damad Ibrahim Pasha, grand vèzir depuis 1718 jusqu'en 1730 (3). En 1720, il transforma son village natal en une ville importante et fit construire, entre autres monuments, la mosquée qui porte son nom. C'est un bel édifice, bâti sur une terrasse artificielle, à flanc de colline. La salle de prière, couverte d'une coupole sur trompes est précédée d'un portique à cinq travées dont les colonnes de marbre proviendraient, dit-on, de la Mosquée de Sunghur Bey à Niğde. A côté de la Mosquée d'Ibrahim Pasha, s'élève une médressé fondée par le même personnage.

(1) HADJİ KHALFA, *Djihan Numa*, p. 673. — Sur *Mohammed Oküz*, voir HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, VIII, p. 178, 181, 202 sq.

(2) Je n'ai pu recueillir sur place aucun renseignement sur le site de *Lulu* qui, sur la carte de KIEPERT (*Karte von Kleinasien*, C, IV, Kaisariye) est indiqué dans le voisinage de *Ulu-Kishla*. — *Lulu*, fréquemment mentionné par IBN BIBI, était une importante forteresse située à l'extrémité septentrionale du passage des *Pyles ciliciennes* (LE

STRANGE, *The Lands of the eastern Caliphate*, p. 150). W. RAMSAY a supposé que *Lulu*, qu'il appelle *Loulon*, correspondait à la « ville des slaves » (*Historical Geography of Asia Minor*, p. 351), mais BROOKS a fait remarquer avec raison que le texte d'Ibn Wadish semble bien désigner une ville proche de Stamboul (*The Arabs in Asia Minor*, ds. *J. H. S.*, 1898, p. 194, n. 6).

(3) MORDTMANN, *Anatolien*, p. 503.

